

15364

NATIONAL LIBRARY
OTTAWA



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
OTTAWA

NAME OF AUTHOR..Robert.Samuel.Thornberry.....

TITLE OF THESIS...André.Malraux.et.l'Espagne.....

.....
.....

UNIVERSITY..University.of.Alberta.....

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED...Ph.D.....

YEAR THIS DEGREE GRANTED....1973.....

Permission is hereby granted to THE NATIONAL LIBRARY
OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies
of the film.

The author reserves other publication rights, and
neither the thesis nor extensive extracts from it may be
printed or otherwise reproduced without the author's
written permission.

(Signed)...*Robert Thornberry*.....

PERMANENT ADDRESS:

Department of Romance Languages

University of Alberta.....

Edmonton, Alberta.....

DATED...*30th April*.....1973.

NL-91 (10-68)

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

ANDRE MALRAUX ET L'ESPAGNE

by



ROBERT SAMUEL THORBERRY

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF DOCTOR OF PHILOSOPHY

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

SPRING, 1973

UNIVERSITY OF ALBERTA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES
AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend
and Research
to the Faculty of Graduate Studies/for acceptance, a thesis entitled
"André Malraux et l'Espagne" submitted by Robert Samuel Thornberry in
partial fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of
Philosophy.

Harold Fendley
.....
Supervisor

James Fennell
.....
Ch. H. Moore
.....
Walter Brown
.....

Richard H. [unclear]
.....
External Examiner

Date *17 April 1973*
.....

I. V. [unclear]
.....

ABSTRACT

The aim of this thesis is to give an account of the various parts played by André Malraux on behalf of Republican Spain before and during the civil war, and to describe in detail the events in which he shared. To achieve this, a few documents discovered in archives at Madrid and all other written sources currently available have been used, as well as interviews with former members of the International Air Force.

In terms of this historical framework, L'Espoir may be related to the author's own personal experience and, among other things, some of its characters can be identified. Malraux's own views about his need for reality, and his concern with creating a work of art, make it possible to establish, somewhat tentatively, and for some stages of its development, the relations between fact and the novel and, therefore, to gain some awareness of how he transcribes, transposes, transforms or "transfigures" his own experience.

Malraux's only film, Sierra de Teruel, is based upon L'Espoir. In analyzing the film and comparing it with the novel, it can be shown that it is not a mere illustration of a few episodes, but an original creation, the value of which rests upon its own qualities as cinema.

This study concludes with a brief analysis of the reception given both works by French critics.

RESUME

Grâce à des documents trouvés dans des archives à Madrid et à toutes les sources écrites actuellement disponibles, grâce aussi aux interviews accordées par d'anciens membres de l'Aviation internationale, cette thèse cherche à préciser les différents rôles joués par André Malraux au service de l'Espagne républicaine avant et pendant la guerre civile, et les événements auxquels il a participé.

En fonction de ce cadre historique, il est possible de replacer L'Espoir dans la réalité vécue par son auteur et, entre autres, d'identifier certains personnages. Les idées mêmes de Malraux sur son besoin du réel et son souci de s'en servir pour atteindre à l'oeuvre d'art permettent d'établir, avec prudence et pour certains moments de l'élaboration, des rapports entre les faits et le roman, et donc de percevoir comment il parvient à transcrire, à transposer, à transformer, à "transfigurer" son expérience.

Il a tiré de L'Espoir son seul film, Sierra de Teruel. Sa comparaison avec le roman et son analyse montrent qu'il ne s'agit pas de l'illustration de quelques épisodes mais d'une oeuvre originale qui vaut par ses qualités proprement cinématographiques.

Cette étude se termine sur l'analyse de l'accueil fait par la critique française aux deux oeuvres.

TABLE DES MATIERES

Introduction..... 1
(Notes: p. 11)

I. Malraux au service de l'Espagne..... 14
(Notes: p. 93)

II. L'Espoir..... 119
(Notes: p. 238)

III. Sierra de Teruel..... 255
(Notes: p. 301)

IV. La réception critique..... 308
(Notes: p. 331)

Conclusion..... 336
(Notes: p. 345)

Appendices..... 347

I. Réponses de Malraux à nos questions..... 348

II. Les Escadrilles España et "André Malraux"..... 352

III. Quelques-unes des principales missions effectuées
par les Escadrilles España et "André Malraux"..... 361

IV. L'Espoir: Identifications..... 364

V. Malraux conférencier (1934-1937)..... 365

VI. Sierra de Teruel..... 370

Bibliographie..... 382

INTRODUCTION

Vouloir faire une étude approfondie sur un auteur vivant n'est pas sans danger. Avant même de l'avoir terminée, on peut craindre de voir mettre au jour des documents qui viennent rendre fausses ou caduques les quelques conclusions proposées. Mais lorsqu'il s'agit d'une période relativement brève et bien délimitée dans la vie d'un écrivain--comme c'est le cas pour André Malraux dans ses rapports avec l'Espagne--il semble que les risques à courir ne sont pas très grands.¹ On est même en droit ici de penser que certains éléments d'appréciation pourraient ou disparaître avec lui ou s'effacer par le simple écoulement du temps.

Plus de quarante livres ont été déjà consacrés exclusivement à Malraux. Ses romans, ses ouvrages sur l'art, sa carrière politique et sa vie publique ont tous suscité des interprétations diverses, voire contradictoires. Le silence qu'il a entretenu autour de ce qu'il tient pour sa "vie privée", même quand elle l'était moins qu'il ne l'affirmait, a certes beaucoup retardé les enquêtes que réclame l'existence mouvementée d'un écrivain de son importance. Par exemple, alors que tant de ses lecteurs se posaient bien des questions au sujet de son aventure indochinoise, il a fallu attendre 1966 et la mise au point de Walter Langlois² pour satisfaire une curiosité fort légitime.

Avant d'entreprendre nos recherches--et c'est ce qui les a déterminées--nous avons été frappé de constater combien la plupart des critiques ne faisaient qu'effleurer ces années de la guerre civile espagnole, publiques pourtant, où Malraux s'est engagé corps et âme.³ Comme si cet engagement n'avait qu'un rapport épisodique avec son

oeuvre, on se borne à donner les faits les plus marquants. Ainsi

Pierre de Boisdeffre note simplement:

1936: la guerre d'Espagne éclate; Malraux s'engage dans les rangs républicains; il organise et commande une escadrille, est blessé; envoyé aux Etats-Unis et au Canada faire des conférences, il réunit des fonds pour l'Espagne républicaine; de retour en Espagne en 1938, il prend part à la retraite, et tourne, avec Denis Marion, le film qui, interdit en France dès avant la guerre, prolongera, la libération venue, le témoignage, désormais impérissable, de L'Espoir.⁴

Près de dix ans plus tard nous lisons encore dans le livre

(d'ailleurs admirable) de Joseph Hoffmann:

1936: Le 18 juillet: la guerre d'Espagne éclate; deux jours plus tard Malraux est en Espagne où il va créer l'escadrille internationale "España" dont il prendra le commandement. Il participe à 65 missions aériennes et aura deux accidents. Au mois d'août il prend part à l'attaque contre les troupes franquistes à Medellin, Tolède, Madrid, Guadalajara. Puis il participe à la bataille de Teruel.

1937: En mars il entreprend une tournée de conférences aux Etats-Unis: une croisade de propagande pour les républicains, destinée à recueillir des fonds et trouver des soutiens.
A Paris: parution de l'Espoir.

1938: Avec Cornignon-Molinier, Malraux tourne l'Espoir; ce film est réalisé en Espagne au prix de nombreuses difficultés⁵

Avec de légères modifications, c'est à peu près tout ce qu'on trouve dans la plupart des études d'ensemble et des articles biographiques publiés avant 1970, ainsi que dans les dictionnaires d'écrivains contemporains.⁶ Par conséquent, nous étions d'autant plus étonné de lire dans un ouvrage assez récent, celui de Denis Boak: "In [1936] the Spanish Civil War broke out and [Malraux] promptly began work for the Republican air force; his work both as organiser and as a crew member is well known".⁷ Or, rien de plus erroné, comme nous le démontrerons.

La publication de la première biographie, A Portrait of André Malraux par Robert Payne,⁸ vers la fin de 1970 a sans doute marqué un tournant dans les recherches sur l'auteur des Conquérants. Payne, biographe réputé, qui rencontra Malraux à Barcelone en 1938, a écrit un excellent ouvrage--qui s'achève sur une analyse des Antimémoires--auquel il sera désormais difficile de ne pas se référer. Pour la première fois depuis 1954⁹ c'était un effort systématique pour rendre compte de la multiplicité des domaines dans lesquels la vie et l'oeuvre de Malraux nous entraînent. Les quatre chapitres qu'il a consacrés à Malraux et l'Espagne sont intitulés "L'Escadre España" (il s'agit principalement de Malraux organisateur et des missions de bombardement accomplies à Medellin et à Teruel), "Man's Hope" (résumé des principaux thèmes et des idées les plus importantes de L'Espoir), "A Journey to America" (consacré au séjour de Malraux dans les Etats de l'Est seulement), et "Sierra de Teruel" (les circonstances du tournage du film, suivi d'un résumé des séquences les plus intéressantes). Payne est en fait le premier à examiner en quelque détail l'intervention de Malraux dans la guerre civile espagnole mais sa biographie, loin d'annuler les recherches que nous avons entreprises, a simplement justifié le besoin d'une étude plus approfondie consacrée exclusivement à ces années si fécondes dans la vie de l'auteur. On pourrait peut-être lui reprocher d'avoir emprunté trop de sources facilement accessibles et d'avoir négligé les témoignages de première main, les documents et la presse française et espagnole des années trente, mais ce serait oublier que son domaine de recherches est beaucoup plus large que le nôtre. Bien que sa version des actions de Malraux dans la guerre civile espagnole soit sans doute la plus complète qu'on ait écrite

jusqu'ici, nous estimons qu'il reste encore beaucoup à faire. Il nous a donc paru que ce serait combler une lacune que de chercher à savoir le plus en détail possible ce que fut l'intervention de Malraux en Espagne, et cela d'autant plus que cette recherche est de nature, pensons-nous, à éclairer les deux oeuvres qui en sont nées, L'Espoir et Sierra de Teruel.

Cette thèse se divise en quatre chapitres suivis d'appendices où sont groupés documents et précisions complémentaires. Le premier chapitre a naturellement pour but de préciser la biographie d'André Malraux pendant les années qui nous intéressent. Mais pour bien comprendre les motifs de son engagement et la rapidité avec laquelle il s'est jeté du côté républicain, il était indispensable de remonter un peu plus haut dans cet historique et, à cet effet, nous avons pris 1933 comme point de départ.¹⁰

1933 marque la mainmise de Hitler sur le pouvoir en Allemagne, ce qui aggrave aussitôt la menace fasciste en Europe; et c'est aussi la date du premier écrit anti-fasciste que nous ayons pu trouver sous la plume de Malraux.¹¹ Comme c'est également l'année où il reçoit le prix Goncourt, il est probable que cette distinction, qui lui apporte à la fois la renommée et un grand nombre de lecteurs, lui fait sentir quel poids peut être désormais le sien dans la lutte idéologique qui commence.

On sait que toute une "légende" s'est constituée autour des moindres faits et gestes de l'auteur des Conquérants, devant quoi il semble avoir trouvé une certaine satisfaction à laisser dire, sans se soucier d'y apporter confirmations ou démentis. Pour être bien

antérieure aux événements de 1936, cette légende n'a pu que s'en amplifier. Et il en devenait impossible de se faire une idée exacte du rôle joué par Malraux en Espagne. Ainsi Pierre de Boisdeffre laisse entendre qu'il aurait pris une part active à la retraite: c'est inexact, il était bien trop occupé par le tournage de son film. On a d'ailleurs contesté l'ampleur de son action et la véracité de certains faits tels qu'on pouvait les croire véritables à travers L'Espoir. Par exemple, contrairement à une opinion très répandue, l'aviation internationale ne participa pas à la bataille de Guadalajara en mars 1937. En fait, elle avait été dissoute vers la mi-février, et Malraux se trouvait à New York le jour même où les troupes républicaines remportèrent la victoire (18 mars). Sans doute le malentendu trouve-t-il ses origines dans le fait que la dernière mission décrite dans L'Espoir fut effectuée au-dessus de Guadalajara.

De même, il existe chez d'autres critiques une confusion entre la bataille de Teruel, qui eut lieu en décembre 1937, date de publication de L'Espoir, et les premières offensives que les armées républicaines déclenchèrent dans le secteur de Teruel pendant l'hiver de 1936-1937 et qui furent couvertes par l'aviation commandée par Malraux. Ainsi Hélène Huot écrit dans les Cahiers Pédagogiques: "15 décembre 1937: à Teruel les républicains attaquent le point avancé de la zone franquiste: Teruel est pris", et ajoute, à tort, que ces événements forment le cadre du III^e chapitre (il faut lire la III^e partie) de L'Espoir.¹² Notons simplement que Malraux acheva L'Espoir durant l'automne de 1937 et que le bon à tirer fut envoyé à l'imprimeur le 30 novembre, soit avant la bataille de Teruel.

Notre tâche était donc d'abord d'essayer de faire le tri entre

ce qui relevait de cette biographie légendaire, dont beaucoup se contentaient jusqu'ici, et ce qui revenait à la réalité vécue par Malraux. Dans ce but il fallait se rendre sur place, en Espagne, à Madrid, pour remonter à des sources dignes de foi. Nous espérions en effet avoir accès à des documents--archives du gouvernement républicain, carnets de vol et autres papiers de l'aviation internationale--qui établiraient une fois pour toutes la vérité concernant l'intervention de Malraux en Espagne.¹³ A ce propos, nous nous sommes entretenu avec un des bibliothécaires du Servicio Histórico Militar, et avec don Ricardo de la Cierva, directeur de la "Sección de estudios sobre la guerra de España" du Ministerio de Información y Turismo. Tous deux étaient persuadés que notre tâche était vouée à l'échec. Et des interviews avec deux officiers pilotes de l'aviation nationaliste, Jesús et Ramón Salas Larrazábal--tous deux auteurs d'études sur le rôle de l'aviation dans la guerre civile--nous avaient fait penser qu'il était inutile de poursuivre nos recherches dans ce sens. Et cependant, comme on le verra par ce que nous avons quand même trouvé, cet effort n'a pas été tout à fait infructueux.¹⁴

L'absence quasi totale de documents officiels, en nous privant d'une de nos deux sources écrites les plus importantes, nous a obligé de compter davantage sur la presse. Heureusement elle est abondante pour cette période, car les années trente, en France ainsi qu'en Espagne, ont vu une prolifération de journaux et revues, tous profondément marqués par la politique, que nous avons pu consulter dans les Hemerotecas de Madrid, à la Bibliothèque Nationale et au British Museum. C'est dans ces journaux et périodiques, soit peu connus comme Avant-Poste et Regards, ou bien connus comme L'Humanité et Commune, que

les actions de Malraux ont laissé quelques traces: ici la sténographie d'un discours ou une courte interview, là un article inédit ou un compte rendu de journal qui constate sa présence en tel lieu à telle date.

Les informations puisées dans la presse ont été contrôlées et étoffées par les propos recueillis dans nos interviews. Cette thèse doit beaucoup à tous ceux qui ont bien voulu nous recevoir et répondre à nos questions, comme l'ont fait les anciens membres de l'"Escadrille André Malraux" MM. Robert Bribet, Louis Bry, René Deverts, Marcel Florein, Bernard Soukoff, et Maurice Thomas.¹⁵ Nos recherches ont été particulièrement facilitées par les témoignages du commissaire politique de l'escadrille M. Paul Nothomb (nom de plume Julien Segnaire) qui nous a reçu bien aimablement à plusieurs reprises, et dont les nombreuses remarques et indications ont été citées abondamment dans nos deux premiers chapitres. Nos devons également remercier M. Julio Álvarez del Vayo, ancien ministre des Affaires étrangères d'Espagne, avec qui nous avons eu le plaisir d'avoir deux entretiens très intéressants, et M. Jean Gisclon, auteur de Des Avions et des hommes, livre fort curieux auquel nous devons beaucoup.¹⁶

Nos remerciements vont aussi à MM. Herbert Rutledge Southworth, Ricardo de la Cierva et Jesús Salas Larrazábal pour nous avoir fourni des précisions sur Malraux et la guerre civile espagnole et donné des conseils bibliographiques inestimables; à M. J. R. Kantor, archiviste de l'Université de Californie à Berkeley, et aux bibliothécaires du British Film Institute et de l'Institut Canadien du Film pour nous avoir fait parvenir des photocopies d'articles difficilement accessibles; à MM. Hazan Sise, Haakon Chevalier, Jacques Delperrie de

Bayac, Louis Fischer, Gabriel Jackson et Stanley Payne qui ont eu l'obligeance de répondre à nos lettres.

Sachant bien que Malraux était peu disposé à commenter son passé de révolutionnaire tant qu'il resterait ministre gaulliste, nous avons été très encouragé quand en mars 1970, ou moins d'un an après avoir quitté le ministère des Affaires culturelles, il avait consenti à parler de son intervention en Espagne devant les caméras de l'ORTF. Nous avons donc sollicité de Malraux une interview mais, pour des raisons de santé ou pour d'autres motifs sans doute--notre séjour à Paris a malheureusement coïncidé avec un deuil qui l'a beaucoup affecté --il a décliné. Toutefois, Malraux nous a invité à lui soumettre par écrit quelques-unes des questions que nous souhaitions lui poser oralement, et les réponses qu'il a eu l'amabilité de nous envoyer forment l'Appendice I de cette thèse.

Notre deuxième chapitre consiste en une étude approfondie de L'Espoir. En fonction des faits historiques et biographiques rassemblés dans le chapitre premier--et à l'intérieur de leurs limites-- nous cherchons à définir ce qui dans ce roman revient à l'homme d'action (action pris en son sens le plus large) et ce qui peut relever de l'écrivain et de son imagination. C'est là une entreprise dont nous n'ignorons ni les difficultés ni l'aspect souvent conjectural. Mais comme Malraux a beaucoup réfléchi sur le travail de l'artiste et de l'écrivain, du créateur, et qu'il s'en est expliqué tant dans ses articles et ses ouvrages sur l'art que dans des interviews, nous pensons que c'est quand même une entreprise à tenter. En nous servant donc de ses réflexions, nous essayons de montrer comment l'écrivain est

arrivé à transformer son expérience vécue, à la "métamorphoser", jusqu'à en faire une oeuvre d'art. A partir du réel brut, cette matière première indispensable, il y a, selon Malraux, toute une gradation par laquelle la réalité peut passer pour devenir une fiction capable de rivaliser avec la vie même et d'en fournir une image exemplaire. Sans doute n'est-il possible de suivre ce processus que de façon occasionnelle, sporadique -- dans la mesure où existent les moyens de comparaison et de vérification -- mais ce travail, quelque fragmentaire qu'il doive rester, est cependant de nature, en replaçant l'oeuvre dans son contexte de réalité vécue, à éclairer certains moments de sa genèse et de sa réalisation. Eclairer le plus possible l'élaboration de L'Espoir, tel est notre but.¹⁷ Pour faciliter l'exposé, nous le divisons en trois parties: les personnages, les événements et les idées.

Le troisième chapitre est consacré à Malraux cinéaste. Si Sierra de Teruel, tourné en Espagne pendant les derniers mois de la guerre civile, est son seul film, cette oeuvre a néanmoins marqué dans l'évolution du cinéma français, et cela d'autant plus qu'il en a tiré des réflexions pénétrantes publiées dans Esquisse d'une psychologie du cinéma,¹⁸ et dont Les Voix du silence reproduisent l'essentiel.¹⁹ Il existe de très peu d'exemplaires de Sierra de Teruel, et nous devons remercier le conservateur du British Film Institute de Londres de nous avoir permis de voir le film en séance privée avant sa projection en salle publique à Paris pendant le printemps de 1970. Notre examen de Sierra de Teruel a été facilité par la parution de la version intégrale du scénario espagnol, traduit et présenté par un membre de l'équipe de tournage, le dramaturge Max Aub.²⁰ De plus, l'importance de ce film unique et inachevé a été suffisamment reconnue pour que la collection

"Cinéma d'Aujourd'hui" (Seghers), dirigée par Pierre Lherminier, consacre à Malraux cinéaste une étude rédigée par Denis Marion, qui fut son assistant pour le scénario.²¹ Ce chapitre présente donc d'abord les idées que Malraux avait sur le cinéma avant la guerre civile, décrit ensuite les grandes difficultés et les problèmes techniques rencontrés pendant la réalisation du film, et se termine sur l'analyse du scénario, où nous montrons que Sierra de Teruel n'est pas une simple adaptation d'une partie du roman mais une oeuvre originale et autonome.

Notre quatrième et dernier chapitre traite de la réception critique de ces deux oeuvres. Publié en pleine guerre civile, et dans un climat passionné, par un écrivain que l'on savait s'être battu en Espagne, L'Espoir ne pouvait que provoquer des réactions très diverses où la politique avait souvent plus de part que l'appréciation littéraire. Dans le grand nombre d'articles et de comptes rendus parus alors, nous examinons surtout ceux où se manifestent les idées les plus répandues à l'époque. Pour Sierra de Teruel, par contre, la critique, abondante, a été en général élogieuse, et c'est elle qui est présentée en dernier lieu.

Les années de la guerre civile espagnole constituent une période courte mais capitale dans la vie et l'oeuvre d'André Malraux. Auteur de trois romans où la révolution jouait un rôle prépondérant, il devait enfin en 1936 acquérir l'expérience directe de la guerre. Ce que fut alors son rôle à lui, ses multiples rôles, nous allons maintenant en parler longuement. Qu'il suffise auparavant de citer l'opinion que, plus de trente ans après, Malraux continue de s'en faire: "L'honneur de ma vie, avec la Résistance française".²²

1. Depuis la préparation de nos premières bibliographies pendant l'automne de 1968 et la rédaction de cette introduction trois ans plus tard, dix études ont été consacrées à Malraux: Denis Boak, André Malraux (Oxford: Oxford University Press, 1968); Jean Carduner, La Création romanesque chez Malraux (Paris: Librairie Nizet, 1968); Serge Gaulupeau, André Malraux et la mort (Paris: Lettres Modernes, 1969); Violet M. Horvath, André Malraux: The Human Adventure (New York: New York University Press, 1969); F. E. Dorenlot, Malraux ou l'unité de pensée (Paris: Gallimard, 1970); Pol Gaillard, André Malraux (Paris: Bordas Connaissances, 1970) et Les Critiques de notre temps et Malraux (Paris: Garnier, 1970); Pierre Galante, André Malraux (Paris: Presses de la Cité, 1970); Janine Mossuz, André Malraux et le gaullisme (Paris: Armand Colin, 1970); A. Lorant, Orientations étrangères chez André Malraux: Dostolevsky et Trotsky (Paris: Minard, 1971). Il existe également un Dictionnaire des idées dans l'oeuvre d'André Malraux, édité par Ileana Juilland (La Haye, Paris: Mouton, 1968) et une étude en norvégien.
2. Walter Langlois, The Indochina Adventure (New York: Frederick A. Praeger, 1966).
3. La thèse de Bernard Wilhelm, Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne (Porrentruy, Suisse: La Bonne Presse, 1966) est "un travail de littérature comparée" dont l'objet est "d'étudier les points de rencontre, ainsi que les différences de concepts de l'oeuvre, issue de la guerre d'Espagne, d'un écrivain américain et d'un écrivain français, tous deux 'engagés' à des degrés divers, et placés du même côté de la barricade" (p. 13). Ce point de vue est à la fois plus large et moins précis que le nôtre.
4. Pierre de Boisdeffre, André Malraux (Paris: Editions Universitaires, 1954), pp. 29-30. Cf. Frohock, André Malraux and the Tragic Imagination (Stanford: Stanford University Press, 1952): "Two days after the Civil War broke out Malraux was across the Pyrenees. He helped organize the Republican air force, flew as member of a plane crew, was wounded, sat in the highest councils of the Republicans, made a trip to America in search of aid for the cause, and still had time to write Man's Hope" (p. 8).
5. Joseph Hoffman, L'Humanisme de Malraux (Paris: Librairie C. Klincksieck, 1963), p. 3.
6. Les études publiées pendant les années cinquante et soixante peuvent être mises dans trois catégories principales. D'abord les ouvrages d'ensemble qui visent l'homme et la totalité de sa création artistique: Frohock, André Malraux and the Tragic Imagination; Boisdeffre, André Malraux; puis une série de livres consacrés à un seul aspect de l'oeuvre: l'existentialisme (Jean Delhomme, Temps et destin [Paris: Gallimard, 1955]); l'humanisme (Hoffmann, L'Humanisme de Malraux); la politique (David Wilkinson, Malraux: An Essay in Political Criticism [Cambridge: Harvard University Press, 1967]); et enfin des études, d'ordinaire plus récentes, qui cherchent à approfondir une période dans la vie de

Malraux: André Vandegans, La Jeunesse littéraire d'André Malraux (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1964); Langlois, The Indochina Adventure. Notre thèse veut se placer dans ce dernier groupe. Il est évident que ces trois catégories ne sont pas aussi tranchées et que parfois elles se chevauchent.

7. Denis Boak, André Malraux, p. 13. C'est nous qui soulignons.
8. Robert Payne, A Portrait of André Malraux (Englewood Cliffs, N. J.: Prentice-Hall, Inc., 1970).
9. Date de publication de deux articles biographiques par Janet Flanner, The New Yorker, 6 novembre 1954, pp. 45-81; 13 novembre 1954, pp. 46-100.
10. Pour la période 1920-1933 on consultera les études de Vandegans et Langlois. Toutes proportions gardées, cette thèse voudrait être un prolongement de leurs travaux.
11. Les éditoriaux parus dans Indochine et Indochine Enchaînée marquent évidemment ses premières prises de position politiques et sociales.
12. "L'Espoir de Malraux", Cahiers Pédagogiques, No. 67, 1967, p. 64.
13. Les quelques volontaires que nous avons interviewés semblent n'avoir jamais reçu de carnet de vol. Malraux a précisé que l'aviation internationale dépendait directement du ministère de la Guerre espagnol. Par conséquent, en tant que chef d'escadrille, il a dû présenter au ministère des rapports sur les missions effectuées par son escadrille.
14. Il se peut bien que les documents que nous cherchions aient été détruits, avec tant d'autres, après la défaite en 1939. Il se peut également qu'ils n'aient pas encore été classés, car les innombrables papiers militaires sur la guerre civile sont dispersés dans les archives des divers ministères et des aérodromes espagnols ainsi que dans le Servicio Histórico Militar. De plus, les chercheurs n'ont pas le droit de consulter les fichiers, et ils sont ainsi obligés de n'accepter que ce qu'on leur permet de voir.

En tout cas, les documents sur l'aviation républicaine sont bien rares, surtout en ce qui concerne les premiers mois de la guerre. D'après ce que nous avons pu consulter au Servicio Histórico Militar il ne reste qu'environ trois cents pages de papiers officiels pour la période qui nous intéresse (14 pages pour juillet 1936, 88 pour août, 15 pour septembre, 14 pour novembre, 17 pour décembre, 23 pour janvier 1937 et 163 pour février).
15. Nous ne comprenons que trop bien les défauts inhérents à cette dernière méthode: la subjectivité des propos recueillis, le risque d'inexactitudes, des infidélités de mémoire, des préjugés d'ordre politique ou personnel prêtent tous à des jugements erronés. Nous ne pouvons que dire que nous en avons été très conscient dès le début, et que nous avons pesé chaque témoignage très soigneusement avant de nous en servir.

16. Jean Gisclon, Des Avions et des hommes (Paris: Editions France-Empire, 1969). C'est l'histoire romancée de quelques-uns des premiers mercenaires et volontaires étrangers à se rendre en Espagne. L'auteur a précisé dans sa préface: "Les personnages de ce livre ont tous existé. Si le décor dans lequel ils évoluent est parfois imaginaire, le cadre, l'atmosphère passionnée, les situations dramatiques, sont tous authentiques" (p. 2). Le livre contient des informations introuvables ailleurs.
17. L'Espoir n'a pas encore soulevé le même intérêt parmi les universitaires que La Condition humaine, qui a été l'objet de trois éditions critiques: Robert Bréchon (Livres de Poche Université, 1966); André Brissaud (Paris: Culture Art Loisirs, 1966); Cecil Jenkins (University of London Press, 1968) et d'une thèse non publiée (Charles Roedig, Yale University, 1956). L'édition de L'Espoir qu'a fait paraître le Club de Meilleur Livre en 1955 est décevante, malgré le fait qu'un des collaborateurs, Julián Gorkín, ancien rédacteur en chef de La Batalla, organe du parti trotskyste espagnol, le P.O.U.M., était à même d'apporter des précisions de première main sur sa "véracité". Elle comprend simplement le texte du roman suivi de trente pages de notes et "documents" réunis par Gilbert Sigaux, et d'une chronologie de la guerre civile espagnole établie par Julián Gorkín et Jordi Arquer. Parmi les "documents" on trouve une liste des éditions (non critiques) de L'Espoir, quelques renseignements sur la genèse de Sierra de Teruel, un bref extrait d'un article sur ce film par Denis Marion et, enfin, la notice d'un microsillon enregistré par Malraux. De fait, cette édition ne comporte aucun document, au sens rigoureux du mot, et n'ajoute rien d'appréciable au texte du roman.
18. André Malraux, Esquisse pour une psychologie du cinéma (Paris: Gallimard, 1946).
19. André Malraux, Les Voix du silence (Paris: Gallimard, 1951), pp. 120-123.
20. Sierra de Teruel, traducción y prólogo de Max Aub (México: Ediciones Era, S.A., 1968). La version française est inédite.
21. Denis Marion, André Malraux (Paris: Seghers, 1970).
22. Voir Appendice I.

CHAPITRE I

MALRAUX AU SERVICE DE L'ESPAGNE

J'ai été président du Comité mondial antifasciste avec Romain Rolland, et je suis allé avec Gide porter à Hitler--qui ne nous a pas reçus--la protestation contre le procès de Dimitrov et des autres soi-disant incendiaires du Reichstag. Puis il y a eu la guerre d'Espagne, et je suis allé me battre en Espagne.

Antimémoires, p. 125.

Aucune guerre du XX^e siècle n'a provoqué autant de haine que la guerre civile acharnée qui a déchiré l'Espagne de juillet 1936 au 1^{er} avril 1939. Plus de trente années se sont déjà écoulées depuis la victoire du général Franco mais ces trois décennies de paix n'ont pas dissipé les vieilles haines ni étouffé les vieilles rancunes. Malgré le décret d'amnistie "totale" promulgué à la fin de 1966 beaucoup d'exilés refusent de retourner dans leurs pays natal du vivant de Franco.

La guerre civile de 1936 a dépassé très vite les limites d'une lutte fratricide entre Espagnols, et cela explique, du moins en partie, la violence des passions qu'elle a suscitée alors et qu'elle continue de susciter actuellement en Espagne et dans le reste du monde. En juillet 1936 les insurgents et les républicains ont sollicité d'autres gouvernements européens l'envoi immédiat de matériel de guerre. On accéda vite à leurs demandes, à des degrés différents, mais le premier ministre français, le socialiste Léon Blum, craignant que la guerre en Espagne ne s'étende au reste de l'Europe, proposa une politique de non-ingérence dans les affaires espagnoles. Le 28 août 1936 un accord signé par 28 Etats, instituant un Comité de non-intervention dans la

guerre civile espagnole, entrant en vigueur. Mais c'était trop tard. Des avions étrangers avaient été déjà envoyés en Espagne et des livraisons d'armes et de munitions effectuées. Par conséquent, cette politique était vouée à l'échec dès le commencement même.

Au cours de la guerre, des unités combattantes de Maures, des bataillons entiers de l'armée régulière italienne et des aviateurs et techniciens allemands appuyèrent les insurgents; Hitler et Mussolini fournirent tout le matériel de guerre nécessaire. La France expédia des avions et des armes à Madrid, tantôt officiellement, tantôt officieusement, et l'URSS surtout joua un rôle prépondérant dans la défense de la République: "sans l'apport du matériel russe, la résistance républicaine n'aurait pu se prolonger au-delà de l'année 36".¹ L'Union Soviétique envoya des pilotes et des techniciens, mais pas de soldats.

Pourtant des soldats ne tardèrent pas à arriver, seuls, et contre le gré du gouvernement de leurs pays. Un trait distinctif de la guerre civile espagnole, c'est le grand nombre de volontaires étrangers qui y prirent part, notamment du côté républicain. Si les exploits des Brigades Internationales appartiennent à l'histoire, voire à la légende, ils ont tendu à obscurcir le fait que d'autres groupes d'hommes, bien avant la décision de l'Internationale communiste de créer les Brigades, avaient déjà franchi les Pyrénées pour essayer de sauver la République espagnole.

A raison de la proximité de la France, la plupart des premiers anti-fascistes étrangers à s'engager étaient français:

In the first months of the war the French volunteers in Spain were wary of publicity and were to be seen as little as possible. Their first contingents flung themselves into the desperate battle to hold Irun and

the narrow corridor that there joined France to the northern sea-coast strip of territory held by the Basques for the Republic. Later contingents slipped very quietly over the Pyrenees and avoided Barcelona, or sailed by night towards Bilbao on the one coast and Valencia on the other [. . .] Only one large unit [. . .] was discussed in the cafés during the first months of the war, those cafés that knew so much more about the war than the Government offices. This was the squadron of aviators organized and led in action by the writer, André Malraux.²

Mais avant de faire le tableau du rôle joué par Malraux pendant la guerre civile espagnole, des remarques préliminaires s'imposent. En effet, sa décision de s'engager du côté des républicains est l'aboutissement logique et inévitable d'une prise de position politique élaborée peu à peu dans les quelques années qui précéderent l'insurrection de juillet 1936.

Un signe précurseur de l'existence mouvementée d'André Malraux pendant les années trente se trouve dans une déclaration qu'il fit durant l'automne de 1933 à une revue mensuelle peu connue. En réponse à une enquête faite par Avant-Poste sur le fascisme en France et les moyens de le combattre, Malraux affirma:

Toute question de combat est liée à une organisation. Si cette organisation existe, qu'on la juge à ses actes et qu'on la suive ou non. Si elle n'existe pas, qu'on travaille à la créer ou qu'on se taise: la discussion sur ce qu'une organisation devrait être, c'est le café du Commerce.³

Cette préoccupation d'agir, de faire, d'organiser--déjà apparente dans sa vie et dans ses premiers écrits--est au centre de toutes les activités de Malraux à partir de 1933.

Dans le même article Malraux définit cette idéologie contre laquelle il combattra pendant les années suivantes: le fascisme. "J'appelle fascisme un mouvement qui, armant et organisant la petite-

bourgeoisie, prétend gouverner en son nom contre le prolétariat et le capitalisme".⁴ C'est d'ailleurs la première définition du fascisme que nous ayons pu trouver sous sa plume. Désormais Malraux figurera inlassablement à la tête de ces intellectuels qui avertiront l'Europe endormie des dangers de la menace fasciste. Dans ses articles, dans ses discours, dans ses romans et surtout par ses actes, Malraux prendra parti contre les aspirations des puissances totalitaires.

En 1933 le fascisme, déjà tout-puissant en Italie, triompha en Allemagne; en France et ailleurs ses forces s'accroissaient inexorablement. C'est aux historiens d'en chercher les origines sociales et économiques et de définir les formes diverses qu'il revêtit en Europe occidentale. Malraux, en tant qu'intellectuel, se borna à en analyser les constantes et à mettre en garde ses compatriotes contre la montée des périls. Avant d'aller combattre le fascisme en Espagne Malraux avait déjà engagé sa plume.⁵

Malraux accusait les fascistes d'exalter le donné, c'est-à-dire ce que l'homme est impuissant à changer: la race. Pour lui, le donné est un accident et l'homme est défini par ses actes; en revanche, pour les fascistes le donné est élevé à la hauteur d'une valeur:

Quel est l'élément positif des fascismes? L'exaltation des différences essentiels, irréductibles et constantes: la race ou la nation. Dans national-socialisme, il y a national et il y a socialisme; nous savons du reste que le meilleur moyen de faire le socialisme n'est pas de fusiller les socialistes, et que le mot sérieux, ici, c'est le mot national. C'est sur lui que le fascisme fonde sa pensée véritable, sur lui qu'il est obligé de fonder son héritage culturel, sur lui qu'il est obligé de fonder le développement de son art.

Mais les idéologies fascistes, par leur nature même, sont des idéologies permanentes et particulières. Libéralisme et communisme s'opposent sur la question de la dictature du prolétariat; [. . .] nous entendons maintenir ou recréer, non des valeurs permanentes et particulières, mais des valeurs dialectiques et humanistes. Humanistes parce qu'universalistes.

Parce que, mythe pour mythe, nous ne voulons ni l'Allemand, ni le Germain, ni l'Italien, ni le Romain, mais l'homme.⁶

Malraux appuyait sur le caractère foncièrement guerrier du fascisme et opposait une fraternité de paix à cette fraternité de guerre exaltée par Hitler et Mussolini:

Or, considérons bien que la seule fraternité réelle qui existe dans le fascisme est celle des sections d'assaut, que le fascisme, dès qu'il veut donner à un homme sa fraternité, est contraint d'en faire d'abord un soldat. Car, toute civilisation capitaliste, fasciste ou non, repose sur la volonté de concurrence économique. Or, la concurrence économique impliquera toujours la lutte des hommes entre eux. Pour les unir, le fascisme est obligé de les faire sortir de la vie réelle, économique, concrète, de travailleurs ou surtout de bourgeois, pour les faire rentrer dans des sections d'assaut.⁷

Les événements devaient lui donner raison. Le 3 octobre 1935 éclata la plus grave crise internationale depuis la fin de la guerre mondiale: Mussolini attaquait l'Ethiopie. Le Duce alléguait le besoin d'expansion et le rôle civilisateur de l'Italie, mais en réalité il s'agissait de venger une série de défaites militaires humiliantes qui remontaient à 1896.⁸

Le 4 octobre 1935 un manifeste pro-Mussolinien fut publié dans Le Temps, "L'intelligence française devant la guerre d'Ethiopie--pour la défense de l'Occident", signé par soixante-quatre intellectuels français, dont Gabriel Marcel, Charles Maurras, Robert Brasillach, André Rousseaux, Léon Daudet, Henri Massis, Thierry Maulnier et Pierre Drieu La Rochelle. Les signataires, où l'on comptait onze académiciens, évoquaient les "incontestables droits" que Rome avait acquis en Afrique et louaient les "justifiables entreprises de la jeune Italie". Ils s'élevaient contre "la dangereuse fiction de l'égalité absolue de toutes les nations" et "le faux universalisme juridique qui met sur le

pied d'égalité le supérieur et l'inférieur, le civilisé et le barbare". Louant donc "la conquête civilisatrice d'un des pays les plus arriérés du monde (où le christianisme même est resté sans action)", admirant dans les empires britannique et français "une oeuvre colonisatrice qui reste une des plus hautes, des plus fécondes expressions de leur vitalité", ils voyaient dans la menace de sanctions contre l'Italie la coalition de "toutes les anarchies, tous les désordres contre une nation où se sont affirmées, relevées, organisées, fortifiées, depuis quinze ans, quelques-unes des vertus essentielles de la haute humanité", et "un attentat irrémissible contre la civilisation d'Occident".⁹

Un mois plus tard, au Palais de la Mutualité, Malraux répondit aux "intellectuels réactionnaires" et rejeta vigoureusement leur "idée d'une Europe groupée autour d'un ordre latin".¹⁰ Avec une série d'antithèses brillantes Malraux décrivit l'abîme infranchissable séparant la gauche et la droite:

Nulle civilisation--et même nulle barbarie--n'est assez forte pour arracher aux hommes les mythes qui sont la plus vieille puissance humaine; mais la barbarie est ce qui sacrifie les hommes aux mythes, et nous voulons une civilisation qui soumette les mythes aux hommes.

La civilisation, c'est de mettre, le plus efficacement possible, la force des hommes au service de leurs rêves, ce n'est pas mettre leurs rêves au service de leur force.¹¹

A la "volonté de hiérarchie" prônée par les fascistes il opposait "l'affaiblissement de la hiérarchie".

Certes, Malraux se rendait bien compte que les paroles seules ne suffiraient pas pour arrêter le fascisme: il fallait agir. Son premier acte fut de venir en aide à deux chefs communistes, Ernst Thaelmann et Georges Dimitrov, tous deux victimes des injustices subies par toute la gauche dans l'Allemagne hitlérienne.

Le 27 février 1933, moins d'un mois après son avènement au pouvoir, Adolf Hitler, cherchant un prétexte pour l'anéantissement du communisme en Allemagne, fit mettre le feu au Reichstag par des agents provocateurs. En même temps il fit arrêter les principaux chefs communistes, dont Thaelmann et Dimitrov. Le procès de ce dernier, accusé de l'incendie, s'ouvrit le 21 septembre, c'est-à-dire plus de six mois après son inculpation.

L'affaire souleva beaucoup d'émotion en Europe. Des contre-procès furent organisés dans plusieurs pays, et un comité composé d'éminents juristes établit la culpabilité des chefs nazis et l'innocence des inculpés. En France un Comité pour la Défense de Dimitrov (ou Comité Mondial de Libération de Dimitrov), présidé par André Gide et André Malraux, fut créé à Paris. En novembre 1933 un grand meeting de protestation se tint à la salle Eullier sous la présidence de Gide, et le mois suivant Dimitrov et ses compagnons furent acquittés, mais point remis en liberté.

C'est dans ces conditions que le parti communiste français sollicita les deux présidents du Comité Dimitrov, Gide et Malraux, de se rendre à Berlin pour porter une pétition demandant la libération de Dimitrov. Le 4 janvier 1934 Hitler refusa de les recevoir et ils durent donc envoyer la pétition à Goebbels, ministre de la propagande. Un peu plus tard, à la fin février, Dimitrov fut libéré. Si l'on ne peut attribuer cette libération à la seule intervention personnelle des deux écrivains, du moins leur démarche, en tant que délégués d'un mouvement international et apolitique, a dû peser de son poids dans la décision des autorités allemandes.¹² Quant à Thaelmann--chef du parti communiste, ancien candidat à la présidence du Reich, arrêté le 3 mars

1933 et accusé d'avoir conspiré contre la constitution de Weimar (qui fut renversée plusieurs semaines après par ses accusateurs mêmes)--il restait incarcéré.

Au cours du meeting organisé fin janvier à la salle Wagram pour la défense de Dimitrov, avait été constitué un Comité International pour la Libération de Thaelmann. Plusieurs écrivains renommés y avaient adhéré et encore une fois Gide et Malraux en étaient les présidents. Comme en 1935 Thaelmann était toujours en prison sans qu'aucun acte d'accusation n'eût été dressé contre lui et que toute assistance juridique lui était refusée, une nouvelle réunion, présidée par Gide et Malraux, fut organisée le 23 décembre à la salle Wagram par le Comité Thaelmann. Plusieurs personnalités politiques, dont Pierre Cot, envoyèrent des messages de solidarité, et d'autres comme Blum et Delbos, qui n'avaient pas pu venir, assurèrent le Comité Thaelmann de leurs sentiments de sympathie.

En plus des deux présidents, nombreux furent ceux qui prononcèrent des allocutions en faveur du communiste allemand. Dans la sienne, Malraux commença par rappeler une visite de Thaelmann à Paris bien des années auparavant et exprima la solidarité de la gauche française avec lui:

Ceux d'entre vous qui ont entendu Thaelmann, lorsqu'il est venu parler à Bullier, se souviennent sans doute de ses paroles: "Je suis avec la France révolutionnaire qui m'écoute; et sachez bien que je resterai avec elle."

Je crois que nous pouvons nous rendre cette justice que cette France-là, depuis bientôt deux ans, n'a pas cessé non plus d'être avec lui.

Puis Malraux souligna l'importance que ces grandes réunions revêtaient à ses yeux, et justifia en même temps sa propre adhésion aux Comités pour la libération des deux chefs communistes, ainsi que sa présence à

tous les meetings anti-fascistes:

On nous dit inlassablement: à quoi servent des réunions comme celle-ci? Inlassablement, nous répondrons: c'est la présence de ces foules volontaires qui permet de vivre à ceux qui sont en prison pour elles. Le peuple sait que si une action comme celle du Comité de libération était vaine, le capitalisme ne déploierait pas tant de forces pour sa propagande, et que nous faisons ici avec notre volonté ce que nos ennemis, partout, font avec leur argent.¹⁴

Tous les plaidoyers qui constituent le recueil Pour Thaelmann furent consacrés presque exclusivement au sort de Thaelmann. Cependant Malraux, dont l'hommage était assez court, parla bien plus longuement d'un autre Allemand, l'écrivain Ludwig Renn, lui aussi prisonnier des Nazis.¹⁵ Malraux admirait Renn parce qu'il était un de "ces quelques intellectuels qui entendent redonner son sens profond au mot vilipendé de dignité" et aussi parce qu'il voyait en lui un écrivain engagé en qui s'unissaient le courage, l'aptitude à l'action et le sens de la responsabilité:

Nous sommes avec lui parce qu'il est noble et qu'il a choisi d'être communiste; parce qu'il était officier et qu'il a choisi d'écrire contre la guerre; parce qu'il était écrivain et que pouvant s'enfuir, il a choisi de porter le poids singulièrement lourd de tout ce qu'il avait dit et de tout ce qu'il avait pensé

Et puis, ayant proclamé sa solidarité avec Renn et Thaelmann-- "Camarades, nous sommes avec vous dans votre solitude et dans votre obscurité"--Malraux acheva son discours sur une vision lyrique du monde révolutionnaire:

Renn[. . .]vous avez été un Homme, cette foule est ici pour l'attester. Pas seulement celle qui nous entoure; une autre, inconnue, qui depuis le dernier soviet des Asturies jusqu'au premier soviet chinois monte autour des prisons en silence la garde que vous attendiez d'elle. Une foule qui entend faire de son silence action, de ses martyrs des chefs, et pour qui votre place est aux côtés de Dimitrov, au Komintern.¹⁶

On peut trouver singulier que Malraux ait figuré à la tête de deux mouvements de masses, organisés par les communistes, afin de réclamer la mise en liberté de trois communistes étrangers. Certes, ses rapports avec les communistes vers cette époque étaient si étroits que beaucoup de gens, même dans les milieux de gauche, crurent de bonne foi qu'il était membre du parti. Toutefois, l'attitude de l'auteur de La Condition humaine à l'égard du communisme et de l'URSS requiert des interprétations plus nuancées. Si Malraux, ainsi qu'un grand nombre d'intellectuels anti-fascistes des années trente, s'identifia aux aspirations du communisme telles qu'elles étaient incarnées dans l'URSS, il n'appartint jamais au parti. L'expression la plus appropriée semble être "sympathisant communiste".¹⁷

Les opinions de Malraux sur l'URSS se trouvent éparpillées dans des revues de gauche dont Commune et Russie d'Aujourd'hui, organe mensuel des "Amis de l'URSS". En réponse à une enquête sur la signification que l'Union Soviétique revêtait à ses yeux, Malraux écrivit en 1934:

Je considère qu'une civilisation nouvelle se crée lorsque la douleur fondamentale d'une époque se trouve tout à coup transformée en valeur; lorsque l'humiliation de l'esclave est devenue le salut du chrétien; lorsque le travail, détesté de l'ouvrier comme la forme de son oppression, est devenu, accepté par lui, comme la forme de sa dignité. Seule l'URSS s'efforce de donner un sens au travail, au travail de tous. C'est par là qu'elle prépare un nouveau type de civilisation, toutes les autres ayant reposé sur les valeurs de guerre ou de contemplation.¹⁸

Dix-huit mois plus tard il compara l'attitude de la société capitaliste envers le travail à celle des nouvelles sociétés communistes:

. . . Historiquement, un bourgeois c'est un homme qui cherche la meilleure partie de lui-même dans ce qui se passe lorsqu'il a quitté son travail; pour cette raison très simple que, pour un bourgeois ou un ouvrier, travaillant huit heures, c'est aller chercher huit heures de sa mort; alors que, pour un homme de l'URSS, pour un homme qui sait pourquoi il travaille, c'est aller chercher huit heures de sa vie.¹⁹

Ailleurs, il avait souligné la confiance faite par les Soviétiques à

l'homme:

On a souvent insisté sur la méfiance que la société russe en construction et si souvent menacée était obligée de faire peser sur l'homme. Mais, prenons-y garde, cette méfiance ne porte que sur l'individu. Pour l'homme, au contraire, la confiance faite par les Soviétiques est peut-être la plus grande qu'il ait rencontrée. C'est à force de faire confiance aux gosses qu'ils en ont fait des pionniers, c'est en prenant la femme du tsarisme, c'est-à-dire la femme de l'Europe dont la condition était la plus basse et la plus douloureuse qu'ils ont fait la femme soviétique, c'est-à-dire celle qui aujourd'hui représente le plus de volonté et le plus de conscience. C'est avec les assassins et les voleurs qu'ils ont fait le canal de la Mer Blanche. C'est avec les enfants abandonnés, voleurs aussi presque tous, qu'ils ont fait les communes de rééducation.²⁰

Cependant Malraux était également résolu à garder son indépendance d'artiste. Si, sur le plan politique, sa période "stalinienne" (expression équivoque sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant) remonte à 1934, il est également important de souligner que ses premiers dissentiments avec les communistes datent de la même année.

A cette époque Malraux était très respecté dans les milieux intellectuels russes. Si Les Conquérants avaient été interdits en URSS, peut-être à la suite de l'article compromettant de Trotsky, la publication de La Condition humaine en 1933 fit rentrer l'auteur en faveur.²¹ En août 1934 il fut invité à Moscou en tant que délégué

français au premier Congrès des Ecrivains Soviétiques.²² Il y prononça un discours hardi dans lequel il définît clairement son attitude à l'égard du monde communiste.

Malraux commença par déclarer qu'il tenait pour indiscutables les liens qui l'unissaient à l'URSS ("Si nous n'étions pas liés à l'Union Soviétique nous ne serions pas ici") et fit ressortir ce qu'il croyait être, psychologiquement, "le caractère fondamental de la civilisation communiste": à savoir, la confiance. Mais il exprima ensuite son regret que cette confiance n'eût pas été faite aux écrivains. A son avis le manque de confiance envers les écrivains soviétiques reposait sur un malentendu sur l'art, qu'il définît ainsi: "L'art n'est pas une soumission, c'est une conquête". Il fit une nette distinction entre le marxisme ou "conscience du social" et la culture ou "conscience du psychologique" et compara défavorablement le réalisme socialiste qui voulait "photographier une époque" aux classiques russes qui "donnent de la vie psychologique une notion plus riche et plus contradictoire que les romans soviétiques".²³ Il va de soi qu'une telle franchise surprit beaucoup de délégués russes et leur déplut, et que des disputes véhémentes s'ensuivirent. Mais Malraux ne s'en repentit pas.

L'admiration de Malraux pour l'URSS ne découle donc pas de raisons idéologiques. Dans ses écrits il n'est jamais question de dialectique ni d'interprétation marxiste de l'homme. Malraux admirait les réalisations de l'Union Soviétique sur les plans économique et social, ses efforts pour donner un sens au travail et cette confiance que les Soviets avaient mise en l'homme. Il était aux côtés des communistes "par éthique",²⁴ et non par politique. Et cependant les

liens qui l'unissaient à l'URSS n'en étaient pas moins forts pour cela. Deux déclarations faites avant l'insurrection fasciste en Espagne, sont à ce propos très révélatrices:

. . . [L'URSS] doit être défendue, par l'esprit et par les armes, si elle est attaquée, si les nations capitalistes entendent détruire en elle la seule forme que prenne aujourd'hui l'espoir des masses de l'Europe occidentale.²⁵

Et en juin 1936 Malraux précise sa prise de position dans une interview avec Henri Lefebvre: "I claim only one right as regards the defense of the USSR--that of enlisting in the Soviet foreign legion in case of war and thus giving my testimony".²⁶

Ce n'est pourtant pas l'URSS qui fut la première victime du fascisme en Europe: c'est l'Espagne. Depuis les premiers mois de 1936 les yeux du monde étaient tournés vers l'Espagne. En février une coalition des partis républicains et des partis de gauche remporta la victoire aux élections législatives. Ainsi naquit le premier gouvernement européen de type Front populaire qui en Espagne groupait l'Union républicaine, la Gauche républicaine, les séparatistes catalans, les socialistes, les communistes, et des partis mineurs.

Ce fut aussi pour la droite, dont les premières tentatives pour renverser la République remontent à l'été de 1932, le signal pour agir. Des mouvements subversifs furent concertés pour le 20 avril et le 11 mai, mais ils durent être abandonnés.²⁷

Entre-temps, en France les élections du mois d'avril étaient gagnées par un Front populaire composé des socialistes, des radicaux et des communistes, et l'on décida d'établir des rapports plus étroits avec le gouvernement espagnol. A cet effet André Malraux, Jean Cassou

et le dramaturge Henri-René Lenormand se rendirent à Madrid vers la mi-mai en tant que délégués de l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture.²⁸

Ils furent accueillis très chaleureusement par la presse madrilène et par les hommes de lettres espagnols. La note suivante, signée par quelques-uns des poètes du plus grand talent--dont Federico García Lorca, Antonio Machado et Juan-Ramón Jiménez--fut insérée dans Política, organe de la Gauche républicaine:

La llegada a España de los ilustres escritores franceses, H. R. Lenormand, André Malraux et Jean Cassou significa para los intelectuales españoles el contacto con lo mejor del pensamiento francés. El triunfo del Frente Popular en nuestro país y el suyo ha permitido esta visita que nosotros queremos aprovechar para reunir en torno a ellos cuantos políticos, artistas, escritores e intelectuales sientan simpatía por su obra literaria y por lo que estos escritores significan para Francia.²⁹

Le 21 mai Claridad, organe de l'aile gauche du parti socialiste espagnol, publia une interview accordée la veille par les trois écrivains, qui furent décrits en "ambassadeurs de la nouvelle civilisation". Malraux y flétrit la campagne menée par la presse de droite en France contre le Front populaire espagnol et souligna la nécessité de resserrer les liens entre les intellectuels espagnols et des organisations françaises comme le Comité pour la Défense de la Culture. Louant les "réalisations magnifiques" de l'URSS, il estima urgent d'établir des rapports étroits entre les masses travailleuses des deux pays. Persuadé qu'une confrontation entre le fascisme et la démocratie était inévitable, il se déclara prêt à s'engager corps et âme dans la lutte à venir: "A todos nos une, pués, el nexo de una meta común: estamos dispuestos a defender todas nuestras conquistas, incluso, si fuera preciso, con las armas en la mano".³⁰ Le lendemain

il reprit les mêmes propos: "Ya no cabe la discusión en torno a una acción que se ha hecho indispensable. Sabemos que nuestras diferencias con los fascistas tendrán que resolverse un día con ametralladoras".³¹

Ce soir du 22 mai, en effet, après avoir été présentés au Président de la République, don Manuel Azaña, au palais du Pardo, Malraux, Lenormand et Cassou se rendirent à l'Ateneo de Madrid, où Malraux prononça une conférence sur "El movimiento universal por la defensa de la cultura". L'auteur de La Condition humaine répéta bien des idées qu'il avait déjà développées au cours de réunions analogues à Paris, mais les passages les plus significatifs étaient ceux où il exhorta l'écrivain à sortir de sa tour d'ivoire et à faire face à la réalité:

. . . Cualesquiera que sean nuestros problemas individuales, hay una posibilidad sobre la cual nadie puede enseñar nada a nadie, pero en la que cada uno de nosotros se halla frente al destino del mundo; se trata de saber si podemos cerrar los ojos, encastillarnos en una torre de marfil, encerrarnos en nuestros propios ensueños más o menos estériles, o bien mirar la vida frente a frente, luchar con ella y destruirla para reedificarla. Se trata de saber si el ser en el mundo un gran artista ha sido nunca una manera de estar ciego.³²

Après cette réunion, la municipalité de Madrid offrit un banquet en honneur des trois écrivains. Le gouvernement était représenté par deux ministres, Francisco Barnés, ministre de l'Education, et Bernardo de los Ríos, ministre des Travaux publics et des Transports; le député communiste Vicente Uribe, le député socialiste Julio Álvarez del Vayo et Marcelino Domingo, de la Gauche républicaine, représentèrent leurs partis. Américo Castro fit un discours sur la nouvelle Espagne et ses relations avec la France. Et Lenormand a rappelé qu'au cours du banquet "Cassou, Malraux et moi fûmes promus commandeurs de la

République espagnole. Celle-ci n'eut d'ailleurs pas le temps d'avaliser ces nominations qui ne nous furent signifiées que verbalement".³³

Le lendemain du banquet Lenormand assista à une représentation de sa pièce Asie, montée par le Théâtre Espagnol. Mais Malraux n'était plus à Madrid; il était déjà rentré en France pour mettre le Front populaire français au courant des événements d'Espagne.

Le 24 mai Malraux était à Marseille où il prononçait, devant un auditoire enthousiaste de quatre mille personnes, une allocution intitulée "Retour d'Espagne par Madrid et les Asturies".³⁴ Grâce aux comptes rendus publiés dans plusieurs grands quotidiens marseillais nous avons pu reconstituer les grandes lignes de son discours.³⁵ Puisque c'est la seule interprétation des événements d'Espagne que nous ayons pu trouver venant de Malraux avant le soulèvement de juillet, sa valeur de document est capitale.³⁶

D'après Malraux le mouvement qui devait aboutir au Front populaire espagnol prit naissance après la tentative insurrectionnelle des Asturies en octobre 1934. La rébellion des Asturiens fut écrasée par l'armée parce qu'elle manquait d'organisation: "Les mineurs vont au combat les mains vides, sans armes ni munitions, portant seulement en eux un tragique désespoir"; ce manque de préparation leur coûta trente mille prisonniers, mais la répression signifia aussi le réveil des masses laborieuses, "la montée dans la conscience prolétarienne de l'épopée asturienne, et la confiance du peuple espagnol dans les chefs syndicalistes et socialistes emprisonnés".³⁷ Et à cause de la diminution des salaires et de la baisse du pouvoir d'achat, une fraction importante de la petite bourgeoisie s'associa au prolétariat. Ainsi naquit le

Front populaire, mais la participation du prolétariat fut décisive puisqu'il vota surtout pour la mise en liberté des prisonniers de 1934.

Ensuite, Malraux examina le problème agraire et le processus des grèves industrielles. Il montra que l'exploitation collective des grands domaines et la collectivisation de quelques services publics avaient été réalisées pacifiquement, contrairement aux informations mensongères répandues en France. Il fit une nette distinction entre la révolution, d'une part, et l'action révolutionnaire, d'autre part: "La révolution est antérieure à l'action révolutionnaire; les partis n'ont pas encore la direction de la révolution".³⁸ Le Petit Provençal résumait ainsi cette partie de la conférence: "Donc action des masses à la fois confuse et extrêmement rapide qui devance en maintes circonstances les initiatives gouvernementales, et qui est suivie d'une activité organisatrice du prolétariat s'intégrant aux partis politiques". Pour terminer Malraux envisagea la question de l'avenir du Front populaire espagnol. Selon son analyse il y avait trois possibilités: le réformisme démocrate d'Azaña; l'action révolutionnaire de l'aile gauche du parti socialiste qui voulait collectiviser la terre; et, dernièrement, une tentative dictatoriale du fascisme. En fait, Malraux soulignait qu'une action répressive de la part du fascisme était une éventualité à redouter, surtout étant donné l'inorganisation et la faiblesse des partis de gauche, l'état précaire des finances publiques et la poussée sans cesse accrue des masses.

La conférence était composée d'un mélange d'idées et d'anecdotes dont les unes appuyaient et illustraient les autres: Malraux l'intellectuel, analysant rigoureusement la situation politique et économique de l'Espagne, relayait le romancier émaillant son discours

de tableaux émouvants de la révolte asturienne.³⁹ Voici l'impression générale donnée par le journaliste du Petit Provençal:

De ses images saisissantes, des aspirations populaires en voie de réalisation, de cet effet volontaire d'un prolétariat dont la puissance montante s'affirme beaucoup plus par le dévouement et l'abnégation que par une action méthodique et organisée, André Malraux, en théoricien du devenir social qui ne méconnaît pas les enseignements de l'histoire, a brossé les grandioses fresques. Soulignant les ombres, extériorisant les aspects anecdotiques, tirant enfin les conclusions essentielles quant au proche avenir du régime d'émancipation humaine en gestation, le conférencier a conclu par un ardent appel de solidarité à la démocratie française, et à tous les hommes de bonne volonté épris de justice sociale, de fraternité et de liberté.

Cependant, si pour ce même journaliste la conférence était "une émouvante et magistrale plaidoirie, doublée d'une scrupuleuse analyse des faits, en faveur de l'Espagne républicaine et socialiste", et si Le Petit Marseillais y voyait "le compte rendu d'une enquête passionnée" contenant une "grande part de vérité",⁴⁰ il y eut une voix discordante, celle de Marseille-Matin. Sans doute le journal de droite reconnaissait-il que c'était un "long--d'ailleurs éloquent et adroit--plaidoyer en faveur de la révolution", mais il ne ménageait pas ses critiques: Malraux "connu par ses opinions d'avant-garde" avait fait "une apologie du mouvement terroriste, un appel à tous les soviétisants à le soutenir par tous les moyens" et on l'accusait de "servir la propagande communiste internationale sous le prétexte de servir la démocratie espagnole. Démocratie, disons plutôt Front populaire et plus exactement encore collectivisme soviétique".⁴¹

Pendant la fin du printemps et le début de l'été de 1936 Malraux remplit inlassablement son rôle de conférencier. Vers la mi-juin à Londres il prononce un discours "Sur l'héritage culturel" au

Sécretariat général élargi de l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, et de retour à Paris il prend part à un débat sur le christianisme et le communisme patronné par la Maison de la Culture. On le trouve également à Garches, le 5 juillet, à l'occasion d'une grande fête populaire donnée en prélude aux Olympiades de Barcelone, et le 11 à la Salle Pleyel où se tiennent les assises de l'Assemblée nationale pour la paix et la liberté; mais ses déclarations ne viennent rien ajouter à sa prise de position si nettement définie à Marseille.

Entre-temps, en Espagne, la situation politique s'aggravait rapidement. Il se produisait tous les jours des eschauffourées entre la droite et la gauche. Le 12 juillet le lieutenant José Castillo, des asaltos,⁴² fut abattu à coups de revolver dans une rue de Madrid. Le lendemain plusieurs camarades du mort se vengèrent en assassinant le chef de l'opposition parlementaire, le monarchiste José Calvo Sotelo. La droite réagit avec vigueur et la date de l'insurrection, déjà remise plusieurs fois, fut fixée définitivement.

Le 17 juillet 1936 les garnisons militaires du Maroc espagnol se soulevèrent contre le gouvernement de la deuxième République et le lendemain la révolte s'étendit à la péninsule. Le pronunciamiento échoua, mais les généraux rebelles, qui avaient envisagé sa défaite, entreprirent la conquête militaire de ces régions de l'Espagne qui étaient restées fidèles au gouvernement de Madrid. Ainsi commença une des guerres les plus épouvantables du XX^e siècle.

La plupart des ministres de la République sous-estimèrent la gravité de la rébellion et hésitèrent. Ce n'est que le soir du

19 juillet que le nouveau président du conseil José Giral, désigné la veille, consentit à armer le peuple. Peu après, il envoya directement à Léon Blum, le premier ministre français, un télégramme en clair demandant de l'aide militaire. Le lendemain André Malraux arrivait en Espagne:

Le 20 juillet, André Malraux prend le dernier avion régulier Paris-Madrid et débarque dans cette dernière ville dont personne, en France, ne sait au juste si elle est entre les mains des républicains ou des rebelles. Il n'obéit qu'à son instinct qui lui fait pressentir l'importance capitale de ce conflit et qu'à son désir de prendre une part active à la lutte contre le fascisme dont il prévoit l'aboutissement inéluctable.⁴³

Ainsi, Malraux, fidèle aux promesses faites à Madrid deux mois auparavant, dut être un des premiers intellectuels étrangers, peut-être le premier, à se rendre dans l'Espagne en guerre. Toutefois, contrairement à ce qu'écrit Denis Marion, ce n'est pas à cette date que Malraux arriva à Madrid, mais seulement après avoir passé quelques jours à Barcelone.⁴⁴

Son départ fut annoncé par plusieurs journaux parisiens. Dans un bref article intitulé "André Malraux s'est envolé pour Madrid", le quotidien socialiste L'Oeuvre expliqua que l'objet de son voyage était de faire sur place une enquête sur la situation en Espagne afin de renseigner l'opinion publique mondiale, ainsi que d'apporter à Giral et au Front populaire espagnol un témoignage de solidarité du peuple français.⁴⁵

Ces simples indications de faits données par la presse de gauche française, et qu'on trouve dans la presse américaine, forment contraste avec l'accueil chaleureux que les journaux républicains accordèrent à Malraux. Ainsi pour le journal de Barcelone El Noticiero Universal

(dont le gouvernement républicain catalan s'était emparé le 19 juillet), Malraux était "el más destacado de los anti-fascistas mundiales".⁴⁶ Le quotidien socialiste Claridad voyait en lui "una de las figuras más destacadas de la intelectualidad marxista francesa",⁴⁷ et pour l'ancien journal monarchiste ABC, également confisqué par les autorités républicaines dès après le soulèvement, Malraux était "con el gran veterano y maestro André Gide una de las más finas y sensibles conciencias marxistas de Europa".⁴⁸

Une fois à Madrid, Malraux, selon Denis Marion, y rencontra l'écrivain catholique José Bergamín, qu'il avait vu pour la première fois quelques semaines auparavant à un congrès d'écrivains, et Bergamín le mit "en rapport avec les membres du gouvernement républicain. Ceux-ci le charg[èrent] d'une mission: acheter en France les avions disponibles."⁴⁹ Effectivement, le 27 juillet El Noticiero Universal annonça que le président du Comité Mondial contre la Guerre et le Fascisme, André Malraux, s'était entretenu avec le président de la République, Manuel Azaña.⁵⁰ Ce même jour Malraux envoya en France un télégramme résumant la situation militaire:

En arrivant à Madrid, je dois d'abord démentir l'encerclement et l'approche des groupes fascistes vers la capitale. Madrid est complètement dégagé par le sud jusqu'à l'Andalousie, par l'est jusqu'à la mer et par l'ouest jusqu'au Portugal. C'est seulement par le nord que l'armée révoltée a envoyé de petites avant-gardes qui ont été battues et refoulées au-delà des côtes de la Sierra de Guadarrama.⁵¹

Ces renseignements proviennent probablement de son entretien avec Azaña. Est-ce à ce moment aussi qu'est née l'idée de créer une escadrille internationale? C'est une question à laquelle il nous a été impossible de trouver une réponse satisfaisante, mais c'est vraisemblable.

Le 28 juillet El Socialista, le journal de Prieto, ministre de l'Air, laissa entendre que Malraux n'allait pas combattre le fascisme avec des paroles seulement:

Es un beligerante de jerarquía excepcional que viene a darnos--otra cosa no está a su alcance--el refuerzo de su solidaridad moral y el aliento espiritual de su presencia. Malraux viene a ser, en la ocasión presente, un mensajero especialmente acreditado que nos trae el testimonio amigo de la sensibilidad europea, vinculada íntimamente a la gesta que el proletariado español está escribiendo contra el fascismo. No es embajada de paz la suya, sino de guerra. Malraux es un combatiente más, que pide puesto en la línea de combate. Le acompañan las armas invencibles de la inteligencia, pródiga en frutos de sazón revolucionaria, es decir humana y actual.⁵²

L'ABC du même jour annonça le départ de Malraux et son intention de revenir en Espagne dans les plus brefs délais: "Ha estado entre nosotros, y volverá a la mayor brevedad, la personalidad más saliente, más combativa, más esclarecida de las jóvenes letras francesas".⁵³
Entre-temps une tempête politique sévissait à Paris.

En effet, le télégramme que Léon Blum avait reçu dans la matinée du 20 juillet ("Sommes surpris par coup militaire dangereux. Vous demandons de nous aider immédiatement par armes et avions. Fraternellement vôtre. Giral")⁵⁴ l'émut beaucoup et il décida sur-le-champ d'accéder à la demande. Il convoqua en hâte Edouard Daladier, ministre de la Guerre et Yvon Delbos, ministre des Affaires étrangères, tous deux fermes partisans du gouvernement espagnol. Un accord de principe intervint.

Le même jour le ministre des Affaires étrangères d'Espagne, Fernando de los Ríos, envoya un télégramme à Cardenas, l'ambassadeur républicain à Paris, précisant la nature et la quantité d'armements qu'on attendait tout de suite (20 avions de bombardement, 20.000 bombes,

8 canons de 75, 8 mitrailleuses lourdes, 200.000 grenades et 4.000 cartouches).⁵⁵

A première vue il semblait que rien ne pouvait empêcher leur expédition. En 1935 et au début de 1936 les deux nations avaient signé des accords où figuraient des clauses sur la vente d'armements militaires à l'Espagne. Même en l'absence d'accords de ce genre tout gouvernement a le droit d'acheter à l'étranger des armes et des munitions pour réprimer une révolte intérieure. En outre, comme les deux pays avaient pour gouvernement une coalition de Front populaire, il était dans l'intérêt de la France d'empêcher, pour des raisons stratégiques, le triomphe du fascisme sur une troisième frontière.⁵⁶ Rien de plus naturel donc que Blum voulût aider la République.

Le 21, alors qu'un nouveau télégramme de Madrid à l'ambassade de Paris soulignait la nécessité d'un acheminement immédiat des armements déjà demandés, un avion commercial des LAPE (Lignes Aériennes Postales Espagnoles) atterrissait au Bourget, et il s'y trouvait deux aviateurs, munis de passeports diplomatiques, les commandants Ismaël Warleta de la Quintana et Juan Avoal. Sans doute leur mission était-elle de négocier les marchés d'armes et peut-être aussi d'organiser l'envoi des premiers appareils en Espagne.⁵⁷

Cependant, les premières réactions d'outre-Manche commençaient à se faire connaître: le même jour, Charles Corbin, ambassadeur de France à Londres, se vit convoquer au Foreign Office pour expliquer la décision française, et Churchill lui fit tenir une note pour protester contre l'aide française et demander une neutralité absolument inflexible.⁵⁸

Depuis plusieurs mois une réunion était prévue à Londres pour

les 23 et 24 juillet entre les ministres des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, de France et de Belgique. Malgré le conflit qui déchirait l'Espagne la réunion interalliée eut lieu, et il fut convenu que Blum expliquerait sa décision à Stanley Baldwin, premier ministre britannique, et à Anthony Eden, ministre des Affaires étrangères.

Londres désavoua Paris:

Baldwin demande à Blum: "Est-il vrai que vous alliez envoyer des armes à Madrid?--C'est exact, lui est-il répondu.--Oh. Oh! . . . Enfin, c'est votre affaire. Mais, dans ce cas, ne comptez pas sur nous." A la sortie de la réunion Eden prend à part Delbos: "Je vous en supplie, soyez prudents".⁵⁹

Dans la soirée du 24 juillet l'avion de Léon Blum atterrit au Bourget, où Camille Chautemps, ministre d'Etat, l'attendait. Celui-ci avertit le premier ministre d'une fuite de secrets officiels--ainsi que de la campagne que la presse de droite avait déclenchée la veille contre la livraison d'armes au Front populaire espagnol. L'attaché militaire espagnol Antonio Barroso avait mis deux journalistes, Raymond Cartier de L'Echo de Paris et Maurice Pujol de L'Action Française, au courant des négociations clandestines entre les gouvernements français et espagnol. Tous deux, ennemis acharnés des Fronts populaires, avaient révélé les marchés secrets au public français dans leurs articles du 23 juillet. Et dans Le Jour on pouvait lire en capitales:

Il s'agit pour nous de vider nos magasins d'unités toutes prêtes, qui figurent dans nos stocks de guerre, qui constituent des réserves établies pour les besoins minima de notre défense nationale, et dont la vente au dehors nous appauvrirait et nous découvrirait dangereusement pendant le temps qu'il faudrait pour en reconstruire de nouveaux.⁶⁰

La campagne contre la livraison d'armes et d'avions à Madrid embarrassait Blum mais n'affaiblissait guère sa résolution de secourir l'Espagne soeur. Pourtant, comme ses ennemis avaient déjà éventé la

mission des aviateurs espagnols à Paris, il fallait à la fois changer de tactique et agir vite, cela d'autant plus que la campagne de presse redoublait de virulence et que, plusieurs fonctionnaires de l'ambassade d'Espagne, partisans des nationalistes--dont Cardenas l'ambassadeur et Castillo del Campo--ayant démissionné, les négociations s'en trouvaient ralenties.

Le nouveau procédé qu'on adopta est expliqué par le chef socialiste De los Ríos dans une note qu'il envoya le 25 juillet à Giral et qui, interceptée par des sympathisants nationalistes, fut bientôt divulguée:

La résolution du conseil a été de ne faire aucune livraison de gouvernement à gouvernement, mais de donner les autorisations nécessaires pour que l'industrie privée nous livre et fasse circuler le matériel que nous achèterons. L'exécution et la réalisation seront dirigées par une commission de ministres dans laquelle nous comptons quelques-uns de nos plus fidèles amis.⁶¹

Dans la même lettre De los Ríos parlait de l'impossibilité d'envoyer des aviateurs espagnols en France "vu leur nombre restreint et notre dessein de retenir les pilotes français".⁶² Mais, plusieurs ministres français, notamment Yvon Delbos, ministre des Affaires étrangères, s'étant opposés à ce que des pilotes français combattent en Espagne, on opta pour un compromis: des aviateurs français, civils et militaires, furent officieusement chargés de conduire les appareils de bombardement à Perpignan. Les négociations sont résumées par Thomas:

A quatre heures de l'après-midi, le cabinet se réunit; Daladier et Delbos étaient les porte-parole des partisans d'un refus à l'Espagne, Cot était pour l'acceptation. Finalement, on arriva à un compromis: le gouvernement annonça dans un communiqué qu'il refuserait de satisfaire la demande d'armes du gouvernement espagnol; mais l'expédition s'en ferait quand même par l'intermédiaire du Mexique, et on ne mettrait aucun obstacle aux transactions privées.

Dans le courant de la journée, 140.000 livres sterling d'or, prises sur les réserves de l'Espagne, arrivèrent au Bourget en garantie du paiement. Cot demeura l'organisateur principal de ces transactions. André Malraux, ce Byron de l'époque, qui, sans appartenir au P. C., était très près des communistes, servit d'acheteur au gouvernement républicain.⁶³

C'est vers la fin de juillet qu'on commença d'associer le nom de Malraux aux pourparlers entre les deux pays. Kérillis écrivit dans

L'Echo de Paris du 26:

A l'heure où j'écris ces lignes, un avion américain Lockheed appartenant à la France (au CEMA) a été livré à l'Espagne et est parvenu à Madrid. Il était piloté par M. Cornignon-Moliné [sic], monté par un sergent mécanicien de l'armée de l'air, et portait comme passager le romancier André Malraux. Deux caisses d'or envoyées par le 'Secours rouge international' étaient à bord.⁶⁴

Maurice Pujo donnait d'autres détails:

Depuis deux jours, de divers côtés, nos amis nous ont signalé des expéditions suspectes dont nous n'avions pas fait état: c'est un chargement de fusils expédié mystérieusement de la manufacture de Tulle sur Bordeaux; ce sont de grands avions de bombardement dont la radio de Barcelone annonce l'arrivée; ce sont des passages d'avions en Espagne par Tarbes, etc. C'est enfin la nouvelle officielle de l'envoi à Madrid d'un officier de réserve, pour y conduire un publiciste, l'envoyé spécial de L'Humanité M. André Malraux, et pour en ramener le nouvel ambassadeur d'Espagne, ce qui, dans les circonstances présentes, exposait sans droit le pavillon français et pouvait être la source de graves complications.⁶⁵

Cette virulente campagne déclenchée par la presse de droite contre l'expédition d'armes et d'avions en Espagne déborda vite les limites de la politique et se distingua par l'invective, la vitupération, voire la calomnie. Si le ministre de l'Air, Pierre Cot, était la cible préférée de ses attaques, André Malraux, dès que son rôle fut connu, ne fut pas épargné.

Ainsi pour le Journal des Débats Malraux était "un agent connu

de Moscou"⁶⁶ et Cacambo, dans Candide, déclara qu'il était membre des "organisations para-militaires hispano-moscovites".⁶⁷ Robert Brasillach le compara à un "Beaumarchais trafiquant d'armes, agent de l'étranger, amateur de révolutions".⁶⁸ Cependant ce sont les deux hebdomadaires réactionnaires à gros tirage Candide et Gringoire qui se montrèrent les plus injurieux à l'égard de Malraux. Tous deux ressuscitèrent les mésaventures de jeune Malraux en Indochine. Gringoire publia un article non signé, intitulé "L'écrivain communiste André Malraux est un voleur", et ajouta que son inculpation à Phnom-Penh l'avait marqué "d'une tare, d'une flétrissure ineffaçables".⁶⁹ Un mois plus tard Candide reprit les mêmes accusations:

[Malraux] dont le passé, qui n'est pas exclusivement littéraire, comporte quelques désagréments coloniaux pour n'avoir pas su très bien discerner où s'arrêtait sa propriété personnelle, et où commençait celle des autres.⁷⁰

Le 30 juillet Malraux, de retour à Paris, se trouvait Salle Wagram en qualité de délégué du Comité mondial de la lutte contre la guerre et le fascisme et y harangua une foule de trente mille personnes. Il leur décrivit comment le peuple espagnol avait été armé par le gouvernement, insista sur l'urgence d'apporter une aide technique--en médecins et en ingénieurs--aux milices républicaines, et ajouta qu'aucune intervention internationale n'avait été constatée en Espagne.⁷¹

Cependant, un bref article de Cacambo dans Candide indique d'autres aspects du rallye passés sous silence par le correspondant de L'Humanité. Selon le journaliste réactionnaire Malraux "a impérieusement invité les auditeurs à s'enrôler dans les rangs des communistes espagnols" et il est allé "jusqu'à raconter qu'il est monté là-bas

dans un avion gouvernemental et qu'il a jeté des bombes sur les troupes rebelles".⁷²

Ce compte rendu fut publié deux semaines après le meeting en question et l'on n'a aucune raison de douter de son exactitude, au contraire; toute la presse de droite, par son désir de mettre au jour les efforts du Front populaire français pour soutenir ses camarades espagnols, était remarquablement bien renseignée. On peut penser que si Malraux s'improvisa bombardier, ce fut pour donner à ses auditeurs, dont la majorité écrasante étaient partisans du gouvernement républicain, un exemple à suivre. Qu'un intellectuel fût disposé à prendre les armes contre le fascisme en Espagne aurait sans doute encouragé les ouvriers, dont la plupart appartenaient à des syndicats socialistes ou communistes, à l'imiter.

Mais pourquoi Malraux s'orientait-il aussitôt vers l'aviation, où le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y connaissait pas grand-chose? Sans doute, deux ans auparavant, en mars 1934, avait-il effectué des recherches archéologiques au Yémen dans un avion piloté par son ami Corniglion-Molinier, cependant cette aventure, pour périlleuse qu'elle eût été,⁷³ ne faisait pas de lui un aviateur. Il est néanmoins possible que, dès avril 1936, son attention ait été attirée sur l'aviation républicaine par une conversation qu'il avait eue à Madrid avec Francisco Largo Caballero et qui fut rapportée un an plus tard dans le journal montréalais Le Devoir:

M. Francisco Largo Caballero, aujourd'hui chef du gouvernement socialo-communiste de Valence, qui prévoyait un soulèvement, s'enquit auprès de Malraux de ce qu'il y aurait à faire du point de vue aviation si la révolte éclatait. Selon une dépêche de la Canadian Press reçue ce matin, Malraux lui fit observer que les jeunes aviateurs espagnols étaient tous de droite. Résultat de cette conférence

Caballero-Malraux: achat de huit avions de transport américains pour le compte du gouvernement. Ces avions formèrent le noyau de l'aviation rouge quand Franco souleva ses hommes contre Madrid.⁷⁴

En tout cas, il est bien évident que Malraux--tant à travers les appels du gouvernement espagnol, qui mettaient en avant le pressant besoin d'avions, que par les entretiens qu'il venait d'avoir à Madrid--se rendait compte de l'importance capitale de l'aviation dans la répression rapide d'une révolte intérieure. Et, de fait, des chefs républicains avaient déjà pris des mesures pour empêcher que les forces de l'Air ne soient dirigées par des ennemis du gouvernement.

Après la victoire du Front populaire aux élections de février 1936, le général Núñez de Prado fut nommé directeur général de l'Aéronautique espagnole. Sa première tâche fut de s'attaquer à l'organisation établie, pendant le bienio negro, par Goded et Gallarza "qui avaient pratiquement remis les forces aériennes entre les mains des ennemis de la République".⁷⁵ Et Núñez de Prado et Cisneros étaient persuadés de la nécessité de réorganiser les forces de l'Air, afin que le gouvernement pût s'appuyer sur une aviation vraiment républicaine. Quand un projet de réintégration des aviateurs hostiles à la République dans l'armée de terre fut divulgué par un des secrétaires du président Azaña et qu'on dut l'abandonner, de nouveaux projets furent proposés, mais leur mise en pratique se révéla désastreuse. Cisneros s'en prend surtout à Azaña, qu'il tient pour responsable des obstacles qu'il fallait surmonter:

Dans l'aviation nous nous efforcions de remplacer par des éléments sûrs les chefs les plus notoirement réactionnaires. Et ceci, non sans des discussions épiques avec le ministre, dont il fallait vaincre la résistance.⁷⁶

Toutefois leurs tentatives ne s'avérèrent pas tout à fait infructueuses

puisqu'ils réussirent, au prix de nombreuses difficultés, à confier à des chefs républicains le commandement de plusieurs aérodromes aux alentours de Madrid, ce qui contribua sans doute à l'échec du pronunciamiento dans la région madrilène:

Les forces d'aviation qui avaient pris la caserne de Getafe, poursuivirent leurs opérations terrestres en participant à l'assaut donné aux casernes de Carabanchel. Cette fois encore, leur action, conjuguée à celle des aviateurs qui bombardèrent les garnisons insurgées, se montra efficace. Sans vouloir me laisser entraîner par la tendresse que je porte à mon arme, je ne crois pas exagéré de dire que nos aviateurs, que ce soit sur terre ou dans les airs, ont énormément contribué à soutenir le moral des républicains en ces premiers jours, et qu'ils causèrent à l'ennemi quelques mauvaises surprises. Certes, il y eut dans nos rangs des défections[...] mais dans l'ensemble l'aviation ne cessa de faire preuve d'ordre et de discipline. Ce fut la seule force qui, sans hésitation, se mit dès le début aux côtés du peuple.⁷⁷

Or si le gouvernement républicain avait le dessus en matière d'aviation militaire dès les premiers jours de la guerre, pourquoi fallut-il créer une escadrille internationale composée, pour la plupart, de mercenaires? D'après Hidalgo de Cisneros quatre-vingts pour cent des avions restaient en possession du gouvernement.⁷⁸ Et selon l'historien nationaliste, Jesús Salas, très digne de foi sur ces questions, il y avait en juillet 1936 deux cents avions du côté gouvernemental et seulement cent du côté des insurgés.⁷⁹ Mais l'infériorité numérique de ces derniers était compensée par d'autres facteurs:

En total se juntaron en los primeros tiempos dieciocho pilotos de caza nacionales (seis capitanes, once tenientes y un brigada), cifra notable para el pequeño número de cazas existente, pero muy inferior a la de plantilla de las unidades gubernamentales de Getafe, Barcelona y Los Alcázares. Pero en calidad resultaron no sólo semejantes a sus adversarios sino bastante superiores.⁸⁰

De plus, malgré le fait que soixante pour cent des aviateurs restaient

fidèles à la République:

. . . En los empleos claves de capitán y teniente la superioridad correspondió a los nacionales. Debido a esta distribución del personal, la Aviación gubernamental fue más técnica y organizada, pero menos agresiva y eficaz en combats.⁸¹

Il s'ensuit donc que la supériorité des républicains n'était pas aussi grande qu'on pourrait le croire au premier abord. En outre la plupart des avions possédés par l'aviation espagnole étaient démodés et vétustes, et la formation aéronautique de l'Espagne à cette époque était de beaucoup inférieure à celle de ses voisins. Et cela explique la rapidité avec laquelle les deux côtés voulurent acheter des avions plus modernes à l'étranger.

Les insurgents demandèrent à l'Allemagne et à l'Italie de leur fournir des avions, et les républicains comptèrent sur la France. Le 29 juillet la présence d'un Junker trimoteur allemand fut constatée à Tétouan⁸² au Maroc espagnol, et le lendemain trois appareils italiens du type Savoia firent des atterrissages forcés au Maroc français. L'un s'écrasa au sol près de Nemours:

Les hommes qui montaient les avions étaient porteurs de passeports établis de façon à les faire passer pour des civils. Mais, dans un seul avion, on n'a pas trouvé moins de six mitrailleuses, ainsi que des capotes de l'armée italienne . . . En outre, peu de temps après l'atterrissage, deux avions militaires espagnols sont venus survoler les points de chute. Ils ont laissé tomber des ballots contenant des uniformes de la légion étrangère espagnole et un papier ordonnant aux militaires italiens d'endosser aussitôt ces uniformes et de se présenter comme des légionnaires espagnols chargés de faire une reconnaissance et égarés.⁸³

En même temps, et malgré la présence d'"espions" et de "délateurs" fascistes sur tous les aérodromes du sud de la France, des partisans républicains parvinrent à convoyer une soixante d'appareils en Espagne

avant la fermeture officielle de la frontière franco-espagnole et la mise en vigueur du pacte de non-intervention (le 8 août).⁸⁴

Devant l'impossibilité d'envoyer des aviateurs français combattre en Espagne et à cause du manque de pilotes expérimentés du côté républicain, on décida de créer une escadrille internationale sous le commandement de Malraux; et comme il faut longtemps pour former de bons pilotes (pendant l'été de 1936 personne ne croyait que la guerre civile allait durer près de trois ans), on prit le parti d'engager les pilotes confirmés qui se présenteraient.⁸⁵ C'est que ce fit Malraux. Par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne à Paris, il organisa le recrutement d'aviateurs, français et étrangers. Et non sans difficultés:

On a vu s'amener toute une série d'aventuriers extraordinaires--des types qui avaient été en Chine, qui avaient fait de la contrebande ou d'autres choses, toutes sortes de vieux chevaux de retour, d'anciens aviateurs de la guerre 14-18, des officiers allemands devenus antifascistes, des Russes, même blancs. On les a éliminés parce qu'ils étaient trop vieux pour piloter. On a retenu plutôt des gens moins intéressants mais qui étaient capables de ne pas casser le zinc.⁸⁶

Les pilotes devaient se tenir "à l'entière disposition du Gouvernement Espagnol, pour tout travail aéronautique qui [leur] sera demandé, en territoire français ou espagnol, travail sur lequel le Gouvernement Espagnol [leur] attribuera des honoraires mensuels de cinquante mille pesetas" et une assurance-vie de cinq cent mille pesetas. Les contrats étaient valables pendant un mois et renouvelables au gré des deux parties.⁸⁷

Selon la troisième clause du contrat que durent signer les mercenaires étrangers, André Malraux était reconnu par le gouvernement espagnol comme chef responsable de l'escadrille, qui fut baptisée

Escadrille España. Il devait assurer la liaison entre l'escadrille España et le Commandement espagnol et, à cause de son inexpérience en matières militaires, deux techniciens, dont les noms n'étaient pas spécifiés, furent désignés pour l'aider. Le capitaine Martín-Luna, qui se distingua plus tard dans la campagne du nord, coordonna les missions de l'escadrille España avec le reste de l'aviation républicaine et le ministère de l'Air, dirigé alors par Indalecio Prieto. Le sous-secrétaire de l'Air, Antonio Camacho, signait les contrats au nom du gouvernement.

Malraux joua donc plusieurs rôles dans la formation de l'aviation internationale au service de la République. Il était à la fois organisateur, administrateur et chef; il recruta des mercenaires et servit d'intermédiaire entre les gouvernements français et espagnol. Il était aussi acheteur d'avions: "Malraux also bought airplanes with Loyalist money in Czechoslovakia, Belgium and France . . . [He] applied the inventiveness of a great novelist to buying arms and gun-running".⁸⁸ Et pourtant la plupart des avions achetés à l'étranger au début de la guerre étaient surannés. Pierre Cot a admis que seulement trois appareils expédiés par la France avaient été construits en 1936.⁸⁹ En outre, contrairement à une opinion assez répandue, ils n'étaient pas tous destinés à l'aviation internationale qui selon Segnaire n'avait jamais "plus de quatre ou cinq bombardiers à la fois".⁹⁰

Les pilotes mercenaires de l'escadrille España étaient tous d'anciens combattants de la première guerre mondiale ou bien des pilotes de réserve de l'armée française. Convoqués vers la fin de juillet 1936 à l'aérodrome de Toulouse-Montaudran, la première tâche qu'on leur assigna fut de conduire des appareils à Prat de Llobregat

au sud de Barcelone. Lionel de Mermier, pilote d'Air France, était officieusement responsable du transport des appareils jusqu'à la frontière; Malraux de la frontière à Barcelone. Les avions n'étaient pas armés et durent être équipés de mitrailleuses en Espagne. C'étaient généralement des Dewoitine, monoplans de chasse, ou de grands Potez-540 de bombardement.

Du point de vue technique ou militaire, le chef de l'escadrille était le jeune Français Abel Guides.⁹¹ Selon Jean Gisclon il détenait directement ses pouvoirs du cabinet de Pierre Cot.⁹² Pilote breveté et officier de l'armée française, Guides était pour beaucoup le meilleur pilote. D'après le correspondant de la Pravda Mikhaïl Koltsov:

El gobierno le hizo entrega de una honrosa carta de agradecimiento por su heroica actividad combativa en defensa del pueblo español. Guidez derribó cuatro aparatos de bombardeo fascistas y seis cazas: ha prestado al país otros servicios de gran valor.⁹³

Ces chiffres sont acceptés par Salas qui était peut-être le seul historien capable de mettre leur authenticité en question.⁹⁴ Peu après la dissolution de l'escadrille internationale, Guides trouva la mort quand l'avion sanitaire qu'il pilotait dans le nord de l'Espagne fut abattu par les franquistes.⁹⁵

Victor Valbert aussi entretenait des rapports très étroits avec le ministère de l'Air français. Bien qu'ayant fait son service militaire dans l'artillerie, il était capitaine de réserve dans l'armée de l'Air. Agent de vente chez Potez, il fit la connaissance de Pierre Cot avant l'ouverture des hostilités en Espagne. Lorsque Cot décida d'envoyer des aviateurs en Espagne, il fit convoquer Valbert et, par l'intermédiaire de son chef de cabinet Jean Moulin, le chargea d'une mission très spéciale: "fournir des comptes rendus détaillés sur le

déroulement des opérations aériennes auxquelles l'escadrille de volontaires prendrait part".⁹⁶

Les pilotes mercenaires les plus expérimentés de l'escadrille España étaient généralement ceux qui avaient combattu pendant la première guerre mondiale et n'étaient pas trop vieux pour reprendre l'air en 1936. Parmi eux figurait le Français Jean Darry⁹⁷ qui avait abattu six appareils allemands. Anarchiste et aventurier, il s'était rendu aux Etats-Unis après la guerre et y avait vite fait fortune. Rentré en France il se mit dans le maquillage de voitures volées jusqu'à son arrestation et sa condamnation à un court terme de prison.⁹⁸ Giscion lui a attribué au moins deux victoires en Espagne, ce qui est confirmé par une mention fort curieuse dans un rapport envoyé au ministère des Affaires étrangères britannique au début de novembre 1936:

The senior French pilot, named Darry, was the principal exponent of fighter tactics. He had devised frontal attacks on Junker Bombers which had resulted in two being brought down. The method was to approach from ahead on a shallow dive, and when underneath the bomber, to make a tight half-loop and half-roll, and fire into the bomber from underneath. Neither the front gun nor the rear turret gun in the Junker could depress sufficiently to engage a fighter climbing close under the body of the aircraft.⁹⁹

Bourgeois, autre ancien combattant, était le meilleur pilote de l'équipe aux yeux de Giscion.¹⁰⁰ Breveté en 1916, il avait abattu quatre avions allemands et, comme Darry, était allé en Amérique du Nord, une fois la paix signée: "Au service de Dillinger, il avait fait pendant des années, de la contrebande d'alcool entre le Canada et les USA".¹⁰¹ Vers 1928 il s'était embarqué pour l'Argentine et y avait participé à deux révolutions.

Le belge Hellmann, qui s'était évadé de la France occupée en 1917, s'était engagé dans l'armée française et, devenu pilote, avait

pris part aux dernières campagnes de la guerre. Après, il était allé se battre en Pologne en 1920 et puis, à partir de 1927, en Chine pendant trois ans. Avant de se rendre en Espagne il avait quelque peu trempé dans le trafic d'armes.¹⁰² Le pilote alsacien Hantz avait combattu dans l'aviation allemande pendant la guerre mondiale.¹⁰³

Quand au début de novembre les mercenaires furent congédiés et que l'escadrille, désormais composée exclusivement de volontaires, fut rebaptisée l'escadrille anti-fasciste "André Malraux", le communiste Julien Segnaire, bombardier belge qui était en Espagne depuis septembre, fut nommé lieutenant et commissaire politique.¹⁰⁴ Beaucoup de volontaires avaient déjà pris part à la lutte avant de s'engager dans l'aviation. Le mécanicien Robert Bribet, anarcho-syndicaliste qui avait travaillé dans une usine d'aviation et était venu à Barcelone dès le 22 juillet, avait été envoyé au front à Huesca. Louis Bry, milicien depuis septembre dans la colonne catalane Libertat, avait passé quelques semaines sur le front de Madrid, puis se trouvait à Albacète en octobre, juste au moment où l'on commençait à former les Brigades Internationales, il apprit l'existence d'une escadrille dirigée par André Malraux et s'y engagea comme mitrailleur, bien qu'il ne fût jamais monté dans un avion.

Pendant les premières semaines de la guerre il fallait à tout prix éviter que les insurgents et l'opinion publique en Europe n'apprennent l'achat d'avions étrangers pour le compte du gouvernement, et la présence de pilotes mercenaires étrangers sur le territoire républicain. Par conséquent les premières missions confiées à l'escadrille España ne furent pas particulièrement dangereuses:

bombardements d'usines et de voies ferrées, vols de reconnaissance, etc. Il n'était jamais question d'engager le combat avec les chasseurs fascistes mais de rentrer vite à l'aérodrome si le moindre danger se présentait. D'une part, les avions étaient trop rares, et seuls les pilotes les plus confirmés étaient autorisés à prendre l'air. D'autre part les franquistes auraient profité de la capture d'un aviateur étranger pour justifier et augmenter l'aide militaire qu'ils recevaient de l'Italie et de l'Allemagne.¹⁰⁵

La première mission importante effectuée par l'escadrille España eut lieu à Medellín. Elle avait pour but d'arrêter une colonne motorisée qui avançait rapidement de Mérida en suivant la vallée du Guadiana. Mais, sur la date exacte de ce bombardement, il y a des divergences d'opinion considérables, puisqu'elles oscillent entre le 14, le 16 et le 23 août.¹⁰⁶ Pour essayer de les départager, il convient d'examiner les mouvements des armées adverses pendant cette période.

Placée sous le commandement de Franco lui-même, et dirigée sur le terrain par le colonel Yagüe de la légion étrangère, une vaste offensive se développait, dont les objectifs étaient de permettre aux troupes du sud de faire leur jonction avec celles du nord (du général Mola), d'isoler une partie des forces républicaines le long de la frontière portugaise, et d'ouvrir à l'est la route de Madrid par les vallées du Guadiana et du Tage.¹⁰⁷ A cet effet trois colonnes, celles des commandants Asensio, Castejón et Tella, avaient quitté Séville, respectivement les 2, 3 et 9 août. Ne rencontrant qu'une résistance sporadique, l'offensive franquiste fit tomber Mérida, sur le Guadiana, dès le 11, et sans attendre de prendre contact avec les troupes du nord, se tournèrent contre la ville frontière de Badajoz. Là le combat fut

acharné, mais dans l'après-midi du 14 août les miliciens durent battre en retraite et la ville conquise fut soumise à une répression sanglante, connue bientôt sous le nom de massacre de Badajoz.

Cependant, avant même la chute définitive de Badajoz, les républicains avaient lancé une contre-attaque contre Mérida pour tenter de détruire la "colonne Madrid", cette fois avec l'appui de l'aviation: "Sobre las diez horas del día 14 comenzó el ataque de una masa numerosa, apoyada por una batería de 105 y tres aviones".¹⁰⁸ Ces trois avions ne feraient guère question si Jesús Salas, pourtant expert en la matière, n'avait écrit:

Desde Madrid vienen tres polimotors españoles y otros tres de la escuadrilla Malraux. Malraux ha escrito que se cruzaron con seis Ju-52, que pudieron dejar atrás, por ser mucho más lentos que los Potez-54 y los DC-2. Era la primera vez que se veían frente a frente bombarderos importados.¹⁰⁹

Or la source qu'il indique est L'Espoir et c'est bien la date, le 14, donnée par Malraux pour le bombardement de Medellín.¹¹⁰

Mais si l'on considère les faits suivants, il y a certainement erreur. D'abord, parmi les quelques documents que nous avons pu consulter au Servicio Histórico Militar de Madrid, le rapport militaire émanant de l'aérodrome de Getafe ne signale aucune mission de bombardement le 14 août à l'est de Mérida;¹¹¹ et cela pour la bonne raison qu'entre Mérida et Medellín, c'étaient les troupes républicaines qui étaient sur la route. Ensuite, ce n'est que le 15 que Franco ordonna à Yagüe de poursuivre son avance sur Madrid, en commençant par "un golpe de mano sobre la carretera de Don Benito, para batir la concentración allí existente";¹¹² et Medellín se trouve à l'est de Don Benito. Enfin, Martínez-Bande ne parle qu'une seule fois de Medellín:

La Columna Castejón, reforzada, se dirige el 16 hacia Santa Amalia, que el 17 ocupa, tras vencer fuerte resistencia de un enemigo numeroso que taponó el camino de Medellín. La Aviación roja interviene y durante diez horas realiza constantes bombardeos sobre las fuerzas de Castejón, ocasionándoles sensibles bajas.¹¹³

Or, puisque cette fois le lieu et l'efficacité de l'intervention concordent avec L'Espoir, et qu'un autre document officiel confirme que des Potez et des Douglas bombardèrent le secteur Santa Amalia-Medellín et qu'il y eut au moins un Junker en action le 16 août,¹¹⁴ on doit en conclure que telle est la date qu'il faut retenir.

Et s'il était besoin d'une preuve supplémentaire, qui d'ailleurs exclut la date du 23 proposée par Hugh Thomas,¹¹⁵ c'est le 18 que les principaux journaux républicains annoncèrent avec enthousiasme le succès de ce bombardement: "El desastre de Medellín es uno de los más grandes que han sufrido hasta ahora los insurrectos".¹¹⁶ Claridad cita un court communiqué du ministère de la Guerre:

En el frente de Extremadura nuestras fuerzas han rechazado un fuerte ataque enemigo sobre Medellín y Santa Amalia. Los facciosos abandonaron 300 prisioneros y más de 30 camiones. La columna enemiga estaba compuesta de más de 300 coches. La aviación republicana intervino muy eficazmente.¹¹⁷

Le 15 août Jean Darry et Gouinet avaient remporté les deux premières victoires de l'escadrille, abattant deux avions de reconnaissance italiens.¹¹⁸ Le lendemain Thomas, Polonais naturalisé Français, fut descendu par un Fiat; il sauta en parachute et tomba dans le Tage, mais parvint à regagner la rive.¹¹⁹ Ce même jour Michel Bernay, le pilote le plus jeune, reçut son baptême du feu:

Il escortait avec Valbert deux Potez-540 vers Teruel, lorsqu'ils furent assaillis par trois Fiat CR-30 de l'escadrille italienne Vicente, une formation qui comptait de remarquables pilotes. Ce fut pour lui l'occasion tant attendue de mettre en pratique les

connaissances acquises au cours de ses trois années d'armée. Il abattit l'un d'eux après un combat tournoyant acharné. Le deuxième abandonna le combat, quant au troisième il réussit à échapper à Valbert.¹²⁰

Le 28 août il arriva un incident malencontreux qui suscita la colère du ministre de l'Air et occasionna une protestation diplomatique. Victor Valbert et Michel Bernay, après avoir réussi une mission vers Talavera--Bernay avait abattu un Bréguet franquiste--se laissèrent emporter par l'esprit de justice. Alors que des miliciens s'apprêtaient à fusiller un prêtre dans la Sierra de Gredos près de Madrid, les deux pilotes descendirent en rase-mottes, permettant ainsi au prêtre de s'échapper. Un deuxième passage fut effectué et Bernay ouvrit le feu, bien qu'il fût certain que les miliciens étaient gouvernementaux. Il visa entre le fugitif et les autres, ce qui les empêcha de le rattraper.

Les miliciens, ayant constaté que le bout des ailes des deux avions était peint en rouge vif, prévinrent le ministre, et il fut facile d'identifier les aviateurs puisqu'une seule mission avait été exécutée le 28 août. Une plainte fut adressée par Prieto lui-même à l'ambassadeur de France à Madrid. Par une heureuse coïncidence le diplomate chargé de tirer l'affaire au clair était un ancien camarade de Bernay et il soutint dans son rapport que les deux pilotes avaient cru, de bonne foi, être au-dessus d'un secteur occupé par les insurgents --mais non sans avoir averti son ami: "Si tu étais Espagnol, la justice aurait été sommaire et expéditive".¹²¹

Ce ne fut malheureusement pas le seul incident d'indiscipline rapporté à l'état-major espagnol. Cinq jours plus tard un rapport très sévère fut envoyé au commandant-en-chef de l'Aviation par Antonio Camacho, sous-secrétaire de l'Air. Bien qu'il ne fît aucune allusion

à l'affaire du 28 août, il citait plusieurs exemples de manque de discipline de la part des mécaniciens et aviateurs français--deux pilotes de l'escadrille España y sont nommément désignés--et disait en terminant:

Todo lo anteriormente expuesto da idea de que el personal francés actúa no con autonomía sino con una absoluta independencia personal rayando en la anarquía, lo que hace que además de no ser útiles resultan perturbadores porque introducen el desorden por donde pasan y no se puede fiarse en la ejecución de los servicios que se les encomienda.

Por ello cree el Jefe que suscribe que el mencionado personal debe permanecer reunido en un sólo Aeródromo y bajo las órdenes de una persona responsable que tenga autoridad sobre el personal y puede responder del mismo y de la ejecución de los servicios que se les encomienda.¹²²

Même le succès éclatant remporté par l'escadrille le 1^{er} septembre n'affecta pas du tout le réquisitoire de Camacho. Ce jour-là, les aviateurs reçurent l'aide inattendue d'un paysan venu d'Olmedo, dans la province de Valladolid, occupée par les fascistes pendant les premières semaines de la guerre. Au prix de nombreuses difficultés il avait réussi à traverser les lignes pour venir renseigner le ministère de la Guerre sur l'emplacement d'un champ d'aviation clandestin utilisé par les fascistes. Il estimait qu'il y avait là quatre avions de bombardement et deux appareils de chasse. On mit le paysan en rapport avec l'escadrille España à qui l'on confia la mission de bombardement. Il réussit à indiquer le chemin et à montrer le champ caché, sur lequel on largua des bombes incendiaires:

En aquel momento, los aviones facciosos--tipo Haenckel, lograban a elevarse a toda velocidad para atacar por debajo nuestro aparato de bombardeo. Este empezó a volar en zigzag, mientras sus ametralladoras se defendían eficazmente del ataque fascista. Entonces, los tres aviones leales de protección descendieron veloces hasta sus compañeros. Los dos aparatos facciosos huyeron inmediatamente, a ras del suelo, sin presentar combate.¹²³

Un second passage fut effectué, et sur le chemin du retour on bombardait une concentration de troupes fascistes à Arévalo, dans la province d'Avila.¹²⁴

Quelques heures seulement plus tard un compte rendu détaillé des bombardements occupait la première page du journal du soir Claridad, et le lendemain El Socialista et le quotidien de Valence El Pueblo rapportèrent les mêmes détails. En outre, c'était la première fois que "la escuadrilla España" était mentionnée par la presse.¹²⁵

Entre-temps, les colonnes motorisées de Yagüe avançaient inexorablement sur Madrid. Talavera de la Reina, à seulement 60 kilomètres au sud-ouest de la capitale, tomba le 3 septembre. Juste avant, le pilote alsacien Hantz fut descendu dans le secteur de Madrid par des chasseurs Fiat de l'escadrille italienne Vicente. Lui et Isard escortaient une formation composée d'un Potez-540 et de deux Douglas, mais leurs vieux Nieuport étaient impuissants devant l'incontestable supériorité des appareils italiens. Hantz ne revint jamais, et Isard réussit à regagner Cuatro Vientos, assez mal en point.¹²⁶

La prise de Talavera entraîna la chute le 4 septembre du cabinet Giral, qui fut remplacé par un gouvernement présidé par le socialiste Largo Caballero. La défense de Madrid fut confiée au colonel Asensio Torrado dont la première tâche fut d'organiser une contre-attaque à Talavera:

Bien que ses hommes combattissent courageusement et, cette fois, avec ténacité, il ne put manoeuvrer pour faire front à la contre-attaque rapidement menée par les Nationalistes, et, comme ç'avait été souvent le cas pour les autres chefs républicains, il fut contraint de choisir entre la retraite et l'encerclement. Mais ce furent ses hommes qui décidèrent pour lui: ils déferlèrent vers l'arrière, au-delà de son poste de commandement, en abandonnant derrière eux un important matériel.¹²⁷

C'était la débandade, et l'on fit appel à l'aviation pour rétablir la situation. L'état précaire de l'aviation républicaine vers le début de septembre se voit bien dans le fait que la mission fut confiée à une "formation" composée d'un Lioré et d'un de Havilland--et sans protection de chasse. Le de Havilland, piloté par Bourgeois, portait six bombes, bien qu'il n'eût pas de lance-bombes. Au-dessus de Talavera il fut touché par la DCA mais parvint quand même à regagner Barajas. Le Lioré, bimoteur sans lance-bombes non plus, piloté par Bernay et Valbert, portait vingt bombes de douze kilos. Après avoir largué les bombes--surtout pour ranimer le moral des miliciens--il fut attaqué par des appareils de chasse italiens. Contre toute attente, un des Fiat--dont la supériorité de vitesse était accablante--fut abattu par le mitrailleur tchèque Kozek, qui occupait la tournelle arrière. Les deux autres abandonnèrent le combat. Le Lioré fut tout à fait détruit dans son atterrissage forcé entre Talavera et Tolède; les membres de l'équipage étaient blessés, mais il n'y eut pas de morts.¹²⁸

Au début de septembre la République subissait des défaites sur tous les fronts, et non seulement à Talavera. Au nord, Saint-Sébastien était menacé; une expédition à Majorque aboutit à l'échec; et une grande partie de l'Andalousie et presque toute l'Estrémadure étaient perdues. Et la maîtrise de l'air passait aux nationalistes:

. . . Hasta finales de agosto la ayuda francesa a Madrid había superado a la suma de las alemana e italiana a sus adversarios. Pero en estas fechas la industria aeronáutica francesa era débil, como se comprobó luego en la guerra mundial, y no pudo seguir manteniendo el ritmo necesario de entregas. En octubre, Rusia sustituyó a Francia en el papel de principal suministrador del material aéreo, pero en medio quedó el bache del mes de septiembre, que provocó una superioridad aérea nacional . . .¹²⁹

Les bombardements nationalistes des aérodromes aux alentours de Madrid

s'intensifièrent. Les raids des 23 et 27 août n'avaient qu'endommagé quelques appareils de chasse, mais le 7 septembre une escadrille de Junker-52 bombarda le terrain de Cuatro Vientos, détruisant complètement six avions et en endommageant plusieurs autres. Aussi, à tout prendre, septembre fut-il un mois relativement inactif pour l'escadrille España --elle semble n'avoir exécuté que quelques vols de bombardement sur l'Alcazar.

L'Alcazar de Tolède, ancienne forteresse maure transformée en palais par Charles Quint, était en 1936 l'Académie militaire la plus prestigieuse de toute l'Espagne. Situé sur un coteau dominant le reste de la ville et le Tage, il était presque indestructible. Le 23 juillet, 1800 personnes, dont 1205 étaient des militaires, s'y enfermèrent sous le commandement du colonel José Moscardó et tinrent en échec les miliciens qui, venus pour la plupart de Madrid, avaient assuré la défaite du soulèvement à Tolède. On s'attendait à voir très vite tomber cet îlot de résistance en plein territoire républicain, mais Moscardó, malgré les bombardements quotidiens des canons et des avions républicains, refusa de se rendre.

Après la prise de Talavera une décision importante s'imposait aux chefs insurgents: ou poursuivre l'avance sur Madrid ou faire un détour afin de libérer les assiégés de l'Alcazar. Les colonnes de Yagüe avaient fait 700 kilomètres en moins de cinq semaines et l'on savait du reste que plus les franquistes se rapprocheraient de Madrid plus ils se heurteraient à une forte résistance. La logique et la stratégie déconseillaient la libération de Tolède, mais d'autres facteurs étaient en jeu: l'Alcazar était devenu un "mythe", le symbole du "caractère chevaleresque de la race".¹³⁰

De fait, l'héroïsme des assiégés et l'échec des miliciens pour emporter la place causaient un grand embarras au gouvernement. Le député socialiste de Madrid, Margarita Nelken, fit venir des dinamiteros asturiens pour miner les épaisses murailles de l'Alcazar. Le 20 septembre Largo Caballero, le nouveau premier ministre, se rendit à Tolède et exigea la prise de l'Alcazar dans les vingt-quatre heures. Mais tout fut en vain, y compris les multiples bombardements effectués par l'escadrille España et d'autres formations de l'aviation républicaine. Le 27 septembre l'armée de secours se massa au nord de la ville et l'attaque fut déclenchée: les troupes disciplinées et bien équipées des nationalistes ne tardèrent pas à remporter la victoire, et les miliciens durent s'enfuir dans la direction de Madrid en laissant derrière eux une quantité considérable d'armes. Le lendemain les assiégés de l'Alcazar étaient libérés.¹³¹

Et le mois se termina mal pour l'escadrille España. Le 30 septembre un Potez, piloté par Deshuis, fut touché par des Fiat et s'écrasa à l'ouest de Madrid. Le pilote était indemne, mais il y eut trois morts, Viezzolli, Blondeau et un mécanicien espagnol, et trois blessés.¹³² De plus, il y avait très peu d'avions. Koltsov se rendit à Barajas le 5 octobre et nota dans son journal: "En la escuadrilla internacional quedan muy pocos aparatos. Con ellos, turnándose, trabajan quince hombres".¹³³ Il assista aussi à l'atterrissage difficile d'un gros avion de bombardement dont le pilote, un Espagnol (Gustavo) était grièvement blessé. Après avoir bombardé une colonne de chars blindés, les appareils avaient été attaqués par neuf avions de chasse; des trois chasseurs qui protégeaient la mission, l'un ne revint jamais.

En octobre et novembre Malraux dut faire de fréquents déplacements à l'étranger pour tenter d'acheter des avions. Segnaire a raconté qu'il avait le projet d'en acheter en Tchécoslovaquie mais ignore si le projet fut réalisé. Et si c'était une période creuse pour la plupart des aviateurs, Malraux travaillait fébrilement à recruter aussi des équipages. A cet effet il avait à Albacète, siège des Brigades Internationales, un bureau où il engageait dans son escadrille les volontaires, communistes ou non, qui déclaraient avoir servi dans l'aviation.

Entre-temps les fascistes étaient arrivés aux portes mêmes de Madrid. La capitale était systématiquement bombardée depuis le 29 octobre, bien que les premiers raids aériens qu'elle dût subir remontent aux derniers jours d'août. L'URSS avait cessé de soutenir le pacte de non-intervention et envoya du matériel de guerre en Espagne. Les chefs républicains étaient exultants mais, à leur insu, "juste au moment où la Russie s'engageait dans la voie d'aide à la République, l'Allemagne augmentait et réorganisait son soutien aux Nationalistes".¹³⁴ L'aérodrome de Getafe au sud de Madrid tomba le 4 novembre. Le lendemain, un avion de l'escadrille España bombarda les franquistes à Carabanchel Alto, au sud-ouest de la capitale.¹³⁵

C'est un peu plus tard, quand les mercenaires furent renvoyés, que l'on décida de rebaptiser l'escadrille pour marquer un nouveau départ. Segnaire est celui qui en prit l'initiative:

A l'insu de Malraux j'ai, au nom de tous, demandé au ministère de l'Air, que notre escadrille s'appelle désormais l'escadrille "André Malraux", vers fin novembre. Pour le lui annoncer, des copains ont peint sur notre autocar l'inscription "Escadrille André Malraux", il a été stupefait[. . .] Quand il a inauguré les galons et est devenu le colonel Malraux, on a suivi. J'étais lieutenant, en principe

commissaire politique, mais ça, c'était de la blague, avec Malraux on n'était jamais commissaire politique. Malraux n'a jamais été un militaire qui commandait et cette atmosphère d'escadrille, justement, était merveilleuse. Tout le monde lui obéissait parce qu'il avait beaucoup de prestige et puis parce que les gens qui étaient là l'avaient voulu.¹³⁶

Désormais, avec le remplacement des mercenaires par des volontaires, il n'y aurait plus de problèmes de discipline.

Ce fut cependant une période relativement instable pour l'escadrille. Il y avait l'arrivée quotidienne de nouveaux volontaires à entraîner et à organiser. Et puis il fallut changer plusieurs fois de base d'opérations. Au début de novembre le seul champ d'aviation aux alentours de Madrid qui ne fût pas tombé entre les mains des fascistes était à Alcalá. Il servait également aux monoplans de chasse russes chargés de mitrailler les colonnes fascistes devant Madrid; mais l'escadrille Malraux devant quitter le secteur du centre, n'y passa que quinze jours, et pendant cette quinzaine elle n'entretint, paraît-il, aucun rapport avec le commandement russe ou ses équipages qui, pourtant, durent à plusieurs reprises escorter les internationaux au-dessus de Madrid.¹³⁷ Après Alcalá et un court séjour à Torrente (où il n'y avait pas de champ d'aviation) les internationaux s'installèrent au début de décembre à l'aérodrome de La Señera à Chiva près de Valence.¹³⁸ Ils y restèrent jusqu'à la dissolution de l'escadrille, soit à peu près trois mois plus tard, et la plupart des missions furent exécutées dans le secteur de Teruel.

Vers la mi-décembre, en effet, le gouvernement lançait le meilleur de ses troupes de choc (il s'agissait surtout de la XIII^e Brigade Internationale) sur des fronts secondaires tels que Teruel.

Jacques Delperrie de Bayac explique pourquoi:

L'objectif tactique de l'opération de Teruel est de réduire le saillant nationaliste au sud des plateaux d'Aragon, pour cela d'isoler la ville en coupant ses voies de communication vers le nord. Son but stratégique: exercer une pression suffisamment menaçante pour attirer des forces, contraindre l'ennemi à dégarnir son corps de bataille devant Madrid. C'est donc surtout une diversion.¹³⁹

Et plus loin il ajoute:

En décembre et janvier il y aura--selon André Marty-- quatorze attaques des Internationaux dans le secteur de Teruel. L'escadrille España que l'on appelle maintenant escadrille anti-fasciste André Malraux, vient en soutien. Elle bombarde le cimetière et le blockhaus.¹⁴⁰

De fait, l'escadrille effectua des vols de bombardement quotidiens au-dessus de Teruel. Julien Segnaire se rappelle y avoir bombardé la gare. Cependant, l'incident le plus célèbre de la campagne Teruel, quant à l'escadrille, eut lieu le 27 décembre.

Ce jour-là le Potez-S de Malraux, piloté par Jean Darry, s'écrasa au décollage. Il n'y eut pas de victimes mais tous les membres de l'équipage, Malraux y compris, subirent de légères blessures. Plusieurs mois après, à Montréal, quand des journalistes lui demandèrent pourquoi il avait quitté le front, Malraux répondit:

Le lendemain du combat de Teruel, j'ai fait une chute d'avion. J'aurais pu me tuer. Je n'ai reçu que de légères blessures seulement: à la gorge, au nez, à la poitrine. Pas de côte cassée. Précédemment, j'avais reçu une balle dans le bras. Rien de bien grave.¹⁴¹

Malraux ne put donc participer à l'attaque du 27, mais le Potez-N, piloté par Marcel Florein et escorté par des chasseurs russes, après avoir bombardé Teruel, fut attaqué et abattu par une escadrille de chasseurs allemands, des Heinkel, à Valdelinarès près de Mora de Rubieros. Le mécanicien algérien Jean Balaïdi fut tué par des balles avant la chute de l'avion. Taillefer, le bombardier, et les trois

mitrailleurs, Georges Croisiaux, Maurice Combébias et Raymond Maréchal, furent grièvement blessés. Florein, le seul indemne, dut empêcher ce dernier, déjà défiguré à la suite d'un autre accident, de se suicider.¹⁴² Malraux prit la tête de l'expédition de secours qui ramena les aviateurs blessés et les débris de l'avion.

La dernière mission importante effectuée par l'escadrille "André Malraux" fut exécutée dans le secteur du sud au début de février 1937.¹⁴³ Le 8 février les Nationalistes et neuf bataillons italiens, sous le commandement du général Roatta, prirent la ville de Málaga. Comme d'habitude, une répression sanglante s'ensuivit et des milliers de gens quittèrent la ville pour se diriger vers Almería. Ce fut un exode pitoyable d'environ cent mille personnes qui durent subir les bombardements constants de la flotte et de l'aviation. Des appareils de chasse italiens descendaient en rase-mottes mitrailler les réfugiés, et en peu de temps la route côtière entre Málaga et Almería fut parsemée de cadavres.

L'état-major espagnol fit appel aux aviateurs de l'escadrille internationale, qui était provisoirement basée à Tabernas près d'Almería, pour protéger l'exode. Le matin du 11 février le Potez-B, piloté par Guy Santès, alors qu'il couvrait la fuite des malagueños, fut attaqué par des Fiat et tomba dans la mer à Castel de Ferro près de Motril. Maurice Thomas, mécanicien communiste, qui était là, a raconté l'incident à Delperrie de Bayac:

Au-dessus de Motril, le Potez-540 que pilotent Santès . . . et le Hollandais Reyes est attaqué vers 10 heures par une quinzaine de chasseurs italiens. Une rafale cingle l'avant du bombardier. Deux balles explosives dans le dos, Reyes s'effondre sur le manche; Santès est touché à l'avant-bras droit; le moteur droit s'arrête, le moteur gauche prend feu.

Le mitrailleur de cuve, Galloni, a une balle dans le mollet. Le mécanicien, Maurice Thomas, le remplace. Santès pilote de la main gauche. Il s'efforce de garder de l'altitude. Heureusement, le Potez-540 a une grande surface portante, mais il perd de l'altitude et bientôt il faut choisir, pas question de regagner Tabernas: la mer ou la montagne.

Santès choisit la mer. A vitesse réduite, l'avion plonge, ricoche à 300 mètres du rivage, capote au bord, dans un mètre d'eau. Ils sont six. Les valides sortent les blessés. Ils les portent sur la plage. Reyes a perdu connaissance. Galloni ne peut pas marcher. La route est là, tout près, avec son visage d'exode: hommes, femmes, enfants, bétail, voitures, charrettes. Maurice Thomas, indemne, finit par mettre la main sur un cheval. Il le monte et part chercher du secours. Il revient une heure plus tard avec un médecin canadien et une voiture du service sanitaire.¹⁴⁴

Le médecin canadien était le remarquable Norman Bethune dont la vie a été à maints égards aussi éclatante que celle de Malraux. Envoyé en Espagne pendant l'automne de 1936 par le "Committee to Aid Spanish Democracy" dont le siège était à Toronto, Bethune créa "El Instituto hispano-canadiense de transfusión de sangre" et devint chef des Services de transfusions de sang de l'Armée républicaine. A Madrid il rencontra un autre Canadien, M. Hazen Sise, qui se proposa comme assistant. Or, depuis le 4 février 1937, les deux hommes se trouvaient du côté d'Almería. Comme M. Hazen Sise a eu l'amabilité de nous fournir sa version des événements,¹⁴⁵ on remarquera que, contrairement aux souvenirs de Maurice Thomas et au récit de L'Espoir, le médecin était sur place, qu'il put donner aussitôt les premiers soins et que c'est lui qui réussit à trouver un moyen de transport--un camion, et non une voiture officielle ou particulière. Mais, précisément, Malraux ne connut les détails que par ce que lui en dirent les rescapés de l'écrasement.

Quoi qu'il en soit, il n'y eut qu'un seul mort dans le Potez-B

et ce fut le deuxième pilote, l'Indonésien Jan-Frédéricus Stolk. Le pilote Santès et Segnaire le bombardier furent blessés, mais beaucoup moins que deux des mitrailleurs, Paul Galloni, à qui il fallut amputer une jambe, et René Deverts. Ce dernier, grièvement blessé à la tête, nous a raconté qu'il fit le trajet jusqu'à l'hôpital sur le marchepied d'une voiture bondée qui devait se frayer un chemin entre des milliers de réfugiés, et qu'il fut soigné par Isabelle Blum, député socialiste belge à cette époque.

Après cette mission du 11 février, avec deux appareils détruits, dont la perte venait s'ajouter à bien d'autres, notamment celles du 27 décembre à Teruel, l'escadrille "André Malraux", qui n'avait jamais disposé de plus de cinq ou six avions à la fois, et qui comptait déjà beaucoup de morts et de nombreux blessés, se trouva dans l'impossibilité de continuer à combattre. Elle fut donc dissoute vers la mi-février. Les blessés, selon la gravité de leur état, furent hospitalisés en Espagne et puis rapatriés, ou regagnèrent la France tout seuls. Plusieurs volontaires restèrent en Espagne, mais ce fut l'exception.¹⁴⁶

Si, à partir de 1937, Malraux dut cesser d'être un combattant engagé corps et âme dans la guerre contre les fascistes, il n'en arrêta pas pour cela de soutenir activement la cause du gouvernement légitime de l'Espagne.¹⁴⁷ Le 1^{er} février, au Palais de la Mutualité, il prit part à une réunion de propagande patronnée par l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture. Plusieurs écrivains, y compris Rafael Alberti, Max Aub, María Teresa León, Aragon et Malraux haranguèrent la foule sur le thème: "Les écrivains défendent la paix". Une fois de plus nous sommes obligé de nous

reporter exclusivement à la presse pour reconstituer l'essentiel de cette soirée, où Malraux, comme toujours, fut "la grande attraction du jour".¹⁴⁸

Il parla du rôle de l'écrivain et dit aux intellectuels présents: "Il faut que vous considériez la Révolution comme votre second métier".¹⁴⁹ Déplorant l'inorganisation des troupes gouvernementales, appuyant sur la nécessité de la discipline et du commandement, accusant Franco de bombarder les villes ouvertes, Malraux, selon Brasillach, exhorta les assistants à faire quelque chose pour l'Espagne.¹⁵⁰ Ensuite, le théoricien de la Révolution s'effaça devant l'écrivain, et si Armand Petitjean ne put approuver le premier il ne dissimula pas son admiration pour le second:

De ma vie[. . .]je n'ai jamais vu une telle maîtrise de soi, un tel pouvoir d'un homme, de l'homo loquans, de l'homme même sur les hommes[. . .]Et voici qu'il nous fait son rapport. Avec une lucidité exemplaire et sans tache, qui se poursuit jusque dans le ton de conversation, jusque dans celui d'un compte rendu de mandat, il nous explique ce qu'en Espagne "nous" avons pour nous, contre nous[. . .]Tout ce qu'il dit est intelligent et simple, volontaire et naturel, personnel et humain, neuf et d'expérience. Derrière sa pensée, c'est vrai, il y a l'action. Derrière ses images, c'est vrai, la réalité. Ces brancards d'aviateurs tombés sur la montagne, c'est vrai, les villages l'un après l'autre les suivant à la plaine, et ce grand lacet noir en progrès, c'était bien le lien de la fraternité humaine. Ces lueurs tournantes de chevaux de bois, à la foire de Valence, qui révélèrent à un blessé des yeux qu'il revenait à la vue, c'est vrai. Ce sont celles des révolutions qui s'éteignent ici et là-bas reprennent. Chevaux de bois de notre dignité d'hommes[. . .]Malraux, je n'avais pas pour vous trop de sympathie, mais lorsqu'enfin vous avez parlé non point pour nous, dans la salle, mais pour eux aux tranchées, vous nous avez donné une idée de la grandeur humaine.¹⁵¹

Quelques semaines après le dernier combat de son escadrille, André Malraux était à New York.¹⁵² Le but de son voyage aux Etats-Unis

était de recueillir des fonds et de trouver des soutiens pour la cause républicaine. Toutefois ce voyage ne débuta pas sans difficultés, car le consul des Etats-Unis à Paris lui refusa un visa. Par conséquent, Malraux, qui devait arriver à New York à la fin de janvier 1937, dut différer son départ jusqu'à la dernière semaine de février.

L'explication suivante fut publiée dans Publisher's Weekly:

André Malraux, French novelist and author of Man's Fate (Random House), has been refused a visa to visit this country by the American consul at Paris, and consequently was unable to be in New York on January 28 to be guest of honor at a dinner sponsored by The Nation [. . .] Secretary of State Cordell Hull informed The Nation that certain features of the French writer's case necessitated inquiries.¹⁵³

Quels sont ces "several features" qui retardèrent le voyage de Malraux aux Etats-Unis? Le simple fait d'avoir commandé l'aviation internationale au service de la République devait certes suffire à le rendre suspect aux yeux des autorités consulaires. Mais afin de mieux comprendre pourquoi un visa lui fut refusé, il convient de faire le point sur la politique étrangère des Etats-Unis à ce moment-là.

Dès le début des hostilités en Espagne, le gouvernement des Etats-Unis, malgré la sympathie évidente que le président Roosevelt et quelques-uns de ses ministres éprouvaient pour la République, s'était efforcé de rester neutre. Le parti démocrate, ainsi que les Républicains, n'avait qu'une seule préoccupation en politique étrangère: se tenir à l'écart des affaires européennes. A cet effet, une Loi de Neutralité avait été déjà approuvée par le Congrès peu après l'invasion de l'Ethiopie par les troupes mussoliniennes en octobre 1935. Bien que cette loi ne s'appliquât pas aux guerres civiles, le gouvernement de Washington approuva la politique de non-intervention adoptée par la plupart des puissances européennes. Le 7 août 1936 le département

d'Etat envoya le télégramme suivant à ses représentants diplomatiques en Espagne:

It is clear that our Neutrality Law with respect to embargo of arms, ammunition and implements of war has no application in the present situation, since that applies only in the event of war between or among nations. On the other hand, in conformity with its well-established policy of non interference in internal affairs in other countries, either in time of peace or in the event of civil strife, this Government will, of course, scrupulously refrain from any interference whatsoever in the unfortunate Spanish situation.¹⁵⁴

Pendant près de cinq mois les industries privées américaines respectèrent la politique adoptée par Washington. Mais en décembre 1936 les faiblesses de "l'embargo moral" se manifestèrent lorsque le Vimalert Company sollicita une licence pour exporter des moteurs d'avions en Espagne. Le gouvernement ne put refuser puisque la demande était parfaitement légale. Le 5 janvier 1937 une autre licence dut être accordée, mais le 6 un projet de résolution tendant à interdire les envois d'armes en Espagne fut déposée devant le Congrès. Deux jours plus tard le projet devenait loi. Ainsi les Etats-Unis démontraient leur volonté d'adhérer strictement à la politique de non-intervention dans le conflit espagnol. Même un projet d'adoption d'enfants basques fut finalement abandonné parce qu'il semblait violer l'esprit de non-intervention. Mais le 28 décembre--au grand embarras du département d'Etat--un groupe de 96 volontaires américains avait quitté New York pour aller en Espagne.¹⁵⁵

Telles sont les circonstances qui permettent de comprendre pourquoi Malraux fut obligé de remettre son voyage aux Etats-Unis. La publicité (adverse et exagérée puisqu'elle émanait presque toujours de la presse de droite), qui entourait toutes ses démarches en faveur des

républicains, ne pouvait guère échapper au consul américain à Paris. Nous ne savons pourquoi ce dernier se ravisa mais, en tout cas, Malraux débarquait à New York vers la fin de février.

Son séjour en Amérique du Nord dura environ cinq semaines et il participa à des rallies pro-républicains dans huit grandes villes américaines ou canadiennes: New York, Washington, Philadelphie, Cambridge, Los Angeles (et Hollywood), San Francisco (et Berkeley), Toronto et Montréal.¹⁵⁶

Malraux nous a indiqué que l'organisation de sa tournée était assurée par les consulats espagnols.¹⁵⁷ Il est donc probable que ceux-ci se mirent en rapport avec quelques-uns des innombrables comités pro-républicains qui s'étaient formés pendant l'été de 1936 pour coordonner l'aide médicale à l'Espagne. Le comité le plus influent était sans doute le North American Committee to Aid Spanish Democracy qui représentait à son tour d'autres groupes importants: American Bureau to Aid Spanish Democracy, American League Against War and Fascism, League for Industrial Democracy et les partis socialiste et communiste américains.¹⁵⁸ A New York les discours de Malraux furent patronnés par le NACASD ou les American Friends of Spanish Democracy. Il fut invité à Washington par l'American League Against War and Fascism. L'American Society for Technical Aid to Spanish Democracy s'occupa du rallye à San Francisco, et Haakon Chevalier nous a écrit qu'en Californie "Malraux's tour was sponsored by the Spanish Medical Bureau".¹⁵⁹

Partout Malraux connut un très grand succès, personnel et financier, malgré le fait que ses allocutions, prononcées en français, durent être traduites en américain, sauf à Montréal. La vogue de La

Condition humaine et du Temps du mépris dans les milieux de gauche américains lui assura toujours un auditoire nombreux, où beaucoup s'intéressaient à l'écrivain plus qu'au combattant. Si les journaux favorables aux rebelles préférèrent garder le silence--sauf à Montréal où Le Devoir le traita de "communiste notoire"¹⁶⁰--dans la presse libérale, socialiste et communiste ce fut naturellement un concert d'éloges. Ainsi Edwin Seaver écrivit dans le journal communiste The Daily Worker: "At thirty-five André Malraux is almost a legendary figure among contemporary writers [. . .] a writer who never achieves less than penetration to the highest social consciousness of his time";¹⁶¹ et Myra Page du même journal appela Malraux "a mobilized personality, an intellectual in the best sense of the word [. . .] writer and active propagandist have become welded into one dynamic whole".¹⁶² Même le San Francisco Chronicle vit en lui un "Marxist champion of democracy".¹⁶³ Waldo Frank, président du American Society for Technical Aid to Spanish Democracy, déclara:

André Malraux has an honorable place among the too scant number of creative writers scattered throughout the world who, by their translation of cosmic and social forces into forms of personal experience, are doing the artist's share in the creating of the new world order.¹⁶⁴

A Toronto il fut présenté à un auditoire universitaire comme "France's most distinguished living novelist".¹⁶⁵ Louis Fischer enfin nous a écrit: "I do remember the impression he made on all who met him in New York. They saw him as a genius and hero".¹⁶⁶ Et trente ans après Malraux s'est souvenu que: "L'accueil a été chaleureux, mais c'était, dans l'ensemble, celui de nos amis".¹⁶⁷

Dans ses appels à l'aide pour le peuple espagnol, Malraux faisait sentir les urgents besoins médicaux en matériel (plaques

radiographiques, anesthésiques, etc.) et personnel. Lors d'une conférence de presse au Mayflower Hotel à New York il avait dit qu'il comptait recueillir des fonds pour acheter des ambulances.¹⁶⁸ Et à plusieurs reprises il accusa la Croix Rouge d'inertie:

La Croix Rouge internationale n'a rien fait depuis sept longs mois, et nous ne devons pas attendre qu'elle entre en fonction. Il y a du travail à faire dans chaque champ d'action. Tous les organisateurs et tous les techniciens peuvent se rendre utiles. Pendant que les fascistes expédient des canons, nous, envoyons des spécialistes ou aidons-leur à se rendre là-bas. Tout un peuple en a besoin et les attend.¹⁶⁹

Cependant, comme Haakon Chevalier nous l'a écrit:

[Malraux] himself made no appeals for funds at any of the meetings, this was handled by others, and except at the mass meetings and at the large Hollywood dinner [. . .] the funds were given without solicitation[. . .] In both Los Angeles and San Francisco he spoke to packed houses, thousands of dollars were raised, though I can give no figures. The largest individual contributions were made at the smaller Hollywood meetings. Several ambulances were contributed.¹⁷⁰

Et selon André Patry, rien que le rallye du Shrine Civic Auditorium à Los Angeles rapporta 20.000 dollars.¹⁷¹

Malraux prononça son premier discours le 26 février à New York à un banquet offert en son honneur par la revue libérale The Nation.¹⁷² Il aborda la plupart des sujets qu'il développa par la suite dans tous les autres meetings: analyser le fascisme, dévoiler la politique expansionniste de Mussolini en Méditerranée, exposer l'étendue de l'aide militaire fournie aux insurgents par Hitler et Mussolini, stigmatiser la passivité des démocraties et la non-intervention.¹⁷³ Mais aussi et surtout il raconta bien des épisodes qui seraient repris textuellement dans L'Espoir.¹⁷⁴ Quelques-uns de ces épisodes laissèrent une impression indélébile au jeune critique Alfred Kazin, qui assista au meeting au Mecca Temple à New York:

[Describing] the suffering and heroism of the Spanish Republicans in stabbing phrases that had driven the agony of Spain like nails into our flesh[. . .]he spoke with such fire that his body itself seemed to be speaking the most glorious French. He was magnificently the writer as speaker, the writer as the conscience of intellectual and fraternal humanity, the writer as the master of men's souls. His rhythms were so compelling that the audience swelled to them.¹⁷⁵

Après avoir passé près d'un mois dans les Etats de l'Est Malraux prit l'avion pour la Californie. Haakon Chevalier, qui lui servait d'interprète, a eu l'amabilité de nous communiquer ses souvenirs:

Malraux was enthusiastically received both in Los Angeles and in San Francisco. There was one mass meeting in each city[. . .]in Los Angeles most of his contacts, aside from the mass meeting, were with movie people. There was one large meeting, with several hundred people, with speeches and fund-raising. A great number of directors, actors and screen-writers attended. Besides, there were several larger receptions, one at Lillian Hellman's, one at Lionel Stander's, and a number of smaller meetings with screen-writers in hotel rooms. In San Francisco, besides the mass meeting, I arranged for a meeting, a Sunday breakfast at the Faculty Club of the University of California, where Malraux spoke on art and outlined some of the ideas that he later developed in his art books, and he also met with a small group of communists in a hotel in San Francisco.¹⁷⁶

Enfin, avant de rentrer en Europe, Malraux parla à Toronto et à Montréal au début d'avril dans plusieurs rallyes.

Bien que le séjour de Malraux aux Etats-Unis fût un grand succès personnel, il ne faudrait pas en conclure qu'il se passa sans incidents. Le 8 mars un communiqué envoyé de Mexico par l'agence United Press prit les milieux politiques et intellectuels new-yorkais au dépourvu. Son auteur n'était autre que l'exilé Léon Trotsky et il s'agissait d'un réquisitoire venimeux contre Malraux.

Des extraits de ce document remarquable, ainsi que la réponse

intégrale de Malraux, furent publiés par The Nation à la fin de mars.¹⁷⁷

Nous nous permettons de les reproduire ci-dessous puisque cette attaque dépasse de loin les limites d'une querelle privée et qu'elle rend hommage à l'influence politique dont Malraux jouissait alors aux yeux de Trotsky:

When Malraux pays tribute to the courageous and perspicacious policy of the Cárdenas government toward the Spanish revolution, I obviously have no objection. I can only express my regret that Mexico's initiative found no support[. . .]New York is the center of the movement in favor of a review of the Moscow trials, which is the only way of preventing new judicial assassinations[. . .]In 1926 Malraux was serving the Comintern and the Kuomintang in China and is the one who carries the responsibility for the strangulation of the Chinese revolution. Malraux is organically incapable of moral independence; he is official by birth. In New York he issues an appeal to forget everything except the Spanish revolution. However, Malraux, like other diplomats, speaks least of that which concerns him most. His solicitude for Spain did not prevent Stalin from exterminating dozens of old revolutionaries. Malraux himself left Spain for the purpose of conducting a campaign in the United States in defense of the judicial works of Stalin and Vyshinsky. It is necessary to add that the policies of the Comintern in Spain reflect completely its fatal policies in China.¹⁷⁸

Comment expliquer ces accusations virulentes et, sur certains points, totalement erronées? Qu'est-ce qui pouvait amener un révolutionnaire de la stature de Trotsky à rendre un jeune écrivain de 24 ans responsable de l'étranglement de la révolution chinoise? Où chercher les raisons derrière cette condamnation sans appel d'un homme qui risquait tout pour contribuer à la défaite des franquistes?

Malgré quelques divergences d'opinion assez grandes, surtout en politique, Malraux et Trotsky éprouaient une très grande admiration l'un pour l'autre. Quelques réticences politiques mises à part, Trotsky admirait beaucoup Les Conquérants. Son enthousiasme à l'égard de La

Condition humaine ne connut pas de bornes; il en sentit si bien l'originalité qu'il écrivit aussitôt à la maison d'édition new-yorkaise Simon et Schuster pour leur conseiller de faire paraître une traduction américaine:

Only a great superhuman purpose for which man is ready to pay with his life gives meaning to personal existence. This is the final import of the novel which is free from philosophical didacticism and remains from beginning to end a true work of art. 179

Quand Trotsky, épuisé par les voyages constants qui résultèrent de sa proscription par Staline en 1929, arriva incognito en France en juillet 1933, avec un visa de séjour accordé par le gouvernement Daladier, Malraux adhéra au Comité pour contribuer à la sécurité de Léon Trotsky. Un appel, signé entre autres par l'auteur des Conquérants, fut adressé "à tous ceux qui refusent de livrer un proscrit dont toute la vie a été au service de l'avènement d'une société meilleure". 180

Trotsky s'installa à Saint-Palais, près de Royan, au nord de Bordeaux, et malgré la maladie reçut clandestinement plus de cinquante visiteurs en neuf semaines. Un jour l'un de ces visiteurs fut Malraux, qui communiqua ses impressions de son entrevue avec Trotsky à l'hebdomadaire de gauche Marianne dirigé par Emmanuel Berl. 181 Mais la campagne menée contre Trotsky par la presse de droite et L'Humanité l'obligea à se déplacer fréquemment pour ne pas être découvert. En février 1934, quand le gouvernement radical de Daladier tomba et que son successeur Laval chassa l'ancien révolutionnaire de France, les écrivains de gauche, à l'exception de Malraux, se turent: "Je suis le seul écrivain français qui ait défendu publiquement M. Trotsky, lors de son expulsion de France par M. Laval". 182

Trois ans après leur seule rencontre, la guerre civile éclata en Espagne et la prise de position politique adoptée par Malraux l'éloigna à jamais de Trotsky. Quand celui-ci se vit accusé par les staliniens de comploter avec un correspondant des Izvestia, Vladimir Romm, et de l'avoir rencontré tel jour à Paris, il demanda alors à Malraux (février 1937) de témoigner que c'était précisément à cette époque qu'il l'avait reçu, lui et bien d'autres, à Saint-Palais. Mais Malraux garda le silence et désormais leurs relations, autrefois si cordiales, en demeurèrent empoisonnées. Le réquisitoire insensé du 8 mars trahit la déception et la fureur de Trotsky.

Dans sa mise au point Malraux répondit à toutes les accusations dont il était l'objet. Il n'éprouva aucune difficulté à réfuter sa responsabilité dans l'étranglement de la révolution chinoise:

M. Trotsky a consacré plusieurs ouvrages à l'étude de la révolution chinoise. Il a attaqué personnellement tous ceux qu'il tenait pour responsables de la défaite chinoise; or, jusqu'ici, il ne m'a jamais attribué un rôle important dans cette révolution. Durant dix ans je n'ai pas occupé de place dans l'histoire de la révolution chinoise; soudain, j'en deviens son personnage le plus important.¹⁸³

Et il attribua la véhémence des attaques de Trotsky en partie à leurs différences d'opinion sur le problème agraire en Espagne:

Mais j'ai déclaré récemment que la collectivisation obligatoire des terres en Espagne est actuellement irréalisable, me rangeant ainsi du côté du gouvernement du Front populaire, et m'opposant par là au programme du P.O.U.M. et des trotskistes espagnols. Sans doute ne serais-je jamais devenu responsable de la défaite de la révolution chinoise si j'étais en accord avec M. Trotsky à propos de l'Espagne.¹⁸⁴

Cependant l'accusation la plus grave lancée contre Malraux portait sur les infâmes procès de Moscou. Isaac Deutscher, le biographe de Trotsky, a proposé l'explication suivante. Dans son

discours prononcé au banquet offert en son honneur par The Nation Malraux défendit le communisme tel qu'il était, malgré les épurations et les procès. Et Deutscher cite un passage très significatif qui ne fut pas rapporté dans The Nation:

Trotsky is a great moral force in the world, but Stalin has lent dignity to mankind; and just as the Inquisition did not detract from the fundamental dignity of Christianity, so the Moscow trials do not detract from the fundamental dignity [of communism].

Comme un résumé des propos de Malraux fut envoyé à Trotsky par un de ses partisans à New York, il est aisé d'imaginer sa fureur en le lisant, et qu'il en ait conclu que Malraux, agent de Staline, était venu à New York pour justifier les procès de Moscou. Malraux lui répondit:

M. Trotsky déclare que je suis venu aux Etats-Unis pour appuyer les accusations portées contre lui dans les procès de Moscou. S'il s'était donné la peine de lire les journaux, il aurait pu constater qu'aucune des interviews accordées par moi à la presse ne contient la moindre allusion à ce sujet. Mais M. Trotsky est à tel point obsédé par son destin que, lorsqu'un homme qui, après huit mois de service actif en Espagne, déclare que l'aide à l'Espagne doit passer avant tout, il croit devoir s'en méfier.¹⁸⁶

Cette dernière phrase vaut d'être particulièrement relevée parce qu'elle révèle clairement l'attitude de Malraux à l'égard de l'URSS pendant la guerre civile espagnole. L'urgence de gagner la lutte contre Franco l'emportait sur toutes autres considérations, même sur la liquidation de la vieille garde bolchevique par les staliniens. La politique de non-intervention privait le gouvernement espagnol de ses principaux fournisseurs d'armes et de munitions, et le seul pays européen à envoyer régulièrement des avions et des armements à la République était l'URSS. En outre c'était le Comintern qui organisait les Brigades Internationales. Avec le concours soviétique la victoire sur

les insurgents devenait possible, et Malraux se rendait compte (malgré certaines réticences dont nous parlerons dans notre analyse de L'Espoir) que seuls les communistes pouvaient transformer les innombrables groupes républicains en une armée disciplinée capable de résister aux forces fascistes et même de les vaincre. Ce qui explique, du moins en partie, le refus de Malraux de s'élever contre les purges et les procès de Moscou tant que l'URSS soutenait la République.¹⁸⁷

Pour finir, après avoir nié que le Mexique fût le seul pays à apporter une aide à l'Espagne, Malraux à son tour passait à l'attaque:

Mais je déplore la légèreté avec laquelle M. Trotsky accepte toute accusation lorsqu'elle se trouve toucher de près ou de loin à son drame personnel. Je constate avec regret son insouciance à fournir aux fascistes français des armes contre un homme qu'ils ont un intérêt évident à attaquer. Et la légèreté des informations de M. Trotsky à l'égard de la Chine est bien de nature à renforcer la méfiance que m'inspire sa présente politique espagnole. M. Trotsky n'ignore pas que ses accusations, si l'on y prêtait foi ici, rendraient impossible mon action en faveur de l'Espagne et arrêteraient l'aide médicale la plus efficace que nous ayons reçue. Comment peut-il n'en pas tenir compte?¹⁸⁸

Ce ne fut d'ailleurs pas la fin de la controverse. Le 13 mars Trotsky rédigea un article qui fut publié quinze jours plus tard dans La Lutte Ouvrière.¹⁸⁹ Il reprit les mêmes accusations contre Malraux: "Il est arrivé [aux Etats-Unis] pour déclarer que les procès de Moscou, c'est une question 'personnelle' de Trotsky", et pour "détourner l'opinion publique des falsifications et des assassinats massifs à l'aide d'appels pathétiques à d'autres tâches".¹⁹⁰ Malraux évidemment n'avait aucun intérêt à prolonger un débat qu'il tenait pour clos, et ne répondit pas. Mais ce n'est certes pas la dernière fois que Trotsky devait s'en prendre à Malraux: la perspective stalinienne de L'Espoir

l'irrita beaucoup et il ne ménagea point ses critiques--auxquelles nous reviendrons dans le dernier chapitre.

Malraux a toujours affirmé que sa querelle avec Trotsky reposait sur "un conflit de priorité". Telle est en effet l'expression qu'il employa dans une conversation avec Cecil Jenkins rapportée par ce dernier dans une thèse non publiée:

The conflict between Trotsky and himself he describes as "un conflit de priorité". Trotsky, he says, thought of the war merely as an episode in the wider conflict but, for him, "cette idéologie n'avait pas de sens". "Quarante-cinq types ne peuvent rien faire--ce n'était pas sérieux. Le problème, c'était d'empêcher Franco de gagner! C'est pourquoi je me suis engagé dès le premier jour."¹⁹¹

Au début d'avril 1937 Malraux rentra en Europe. Le 1^{er} mai, on le trouve à Paris, où eut lieu une journée de solidarité pour le peuple espagnol. Il y fut témoin d'un spectacle qui l'émut tellement qu'il le raconta deux mois plus tard dans un rallye public à Madrid, au deuxième Congrès International des Ecrivains pour la Défense de la Culture:

Les ouvriers par dizaines de milliers arrivaient avec les drapeaux syndicaux devant les quêteurs pour l'Espagne qui tenaient à quatre de grands draps. Pour faire comprendre ce qu'ils faisaient, ils avaient mis au centre du drap cette affiche que vous connaissez tous: celle des enfants morts. Lorsque les ouvriers arrivèrent devant, ils inclinèrent leurs drapeaux. Mais beaucoup d'autres suivaient portant leur enfant et ils inclinèrent leur enfant vivant d'un grand geste recueilli.

Et Malraux ajouta: "Ce fut là peut-être la plus grande émotion de ma vie".¹⁹²

Le premier Congrès International des Ecrivains pour la Défense de la Culture s'était réuni à Paris en juin 1935. Plus de deux cents délégués représentant une quarantaine de pays s'y étaient rassemblés

afin de traiter les sujets suivants: le rôle de l'écrivain dans la société, l'héritage culturel, l'humanisme et la création littéraire. A la fin du Congrès les délégués avaient fondé une Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, et les représentants espagnols avaient proposé que Madrid fût le siège d'un deuxième congrès. Cette proposition fut approuvée à l'unanimité et confirmée l'année suivante à Londres lors d'une réunion préparatoire.

En 1936, avant le déclenchement de la rébellion, le gouvernement de la République espagnole avait officiellement invité les écrivains, et en 1937, malgré la guerre, il renouvela son invitation. Au début de juillet 1937 quatre-vingts écrivains représentant vingt-huit pays, dont la Chine et l'Islande, se rendirent en Espagne--mais non sans difficultés.¹⁹³

Plusieurs gouvernements s'opposèrent au Congrès et prirent des mesures énergiques pour empêcher les écrivains de quitter leur pays. Mais les organisateurs du Congrès y répondirent par des contre-mesures, et ce fut Malraux qui fut chargé d'aider les délégués à gagner l'Espagne. L'écrivain anglais Stephen Spender, à qui le Foreign Office avait refusé un visa, a raconté dans son autobiographie que Malraux lui procura un faux passeport grâce auquel il put traverser la frontière franco-espagnole sous le nom de Ramos Ramos.¹⁹⁴ Bien entendu, en plus de cette sorte de contrebande, Malraux s'occupa très activement de l'organisation même du Congrès. Un des délégués anglais, Edgwell Rickword, écrivit dans le mensuel communiste Left Review: "André Malraux, a centre of dynamic activity, to whose organisational work so much of the success was due, was also among its most eloquent orators".¹⁹⁵ Et pour beaucoup, en effet, Malraux en fut le pivot:

"la personnalité dominante",¹⁹⁶ selon Spender; "l'âme du Congrès",¹⁹⁷ selon El Mono Azul.

La plupart des délégués quittèrent Paris au début de juillet pour se rendre à Valence, siège du gouvernement républicain depuis novembre de l'année précédente. En arrivant à Port Bou, ils furent surpris de voir que le Commissariat de la propagande de Gérone avait mis des voitures luxueuses dont plusieurs Rolls-Royce à leur disposition. Cela donna le ton pour le reste du Congrès; partout où ils allèrent, les écrivains furent fêtés, applaudis, choyés par le peuple espagnol, accueillis en sauveurs. Stephen Spender, qui accompagna Malraux de Barcelone à Valence, en fit ce portrait:

. . . Malraux, with his youthful appearance, his close-set, greenish eyes, pale looming face, with one lock of hair overhanging his forehead, his hands in the pockets of his rough tweed suit, his rather slouching walk, and at intervals his long, nervous sniff, had the air of being a senior, if not altogether respectable, boy. But for me he was and is a hero, and I think of him with emotion.¹⁹⁸

Officiellement ouvert à Valence le 4 juillet par un comité gouvernemental présidé par le premier ministre Juan Negrín, le Congrès se transporta dès le surlendemain à Madrid afin de rendre hommage à la capitale de la République.¹⁹⁹ Et là tout ne fut plus qu'émotion. L'optimisme régnait partout; on prononça des discours à n'en plus finir, où l'on répéta inlassablement les mêmes propos, les mêmes idées. Les sujets à débattre furent vite oubliés, et tous les écrivains exaltèrent le courage du peuple espagnol et exprimèrent leur solidarité avec le gouvernement de Valence.²⁰⁰

L'accueil fait à la délégation russe fut particulièrement chaleureux. Mikhaïl Koltsov et Ilya Ehrenbourg y connurent le prestige

et la popularité que leur valait le fait de représenter le seul pays à soutenir concrètement la République. Une fois, quand Koltsov eut achevé un discours, l'auditoire se leva et entonna l'Internationale, le bras droit levé, le poing serré. Et puis on lut des télégrammes de solidarité envoyés par des comités anti-fascistes ou par des intellectuels célèbres qui n'avaient pu venir à Madrid; on observa des minutes de silence pour honorer les camarades morts au combat; des officiers lurent des rapports officiels sur le déroulement des opérations; on chanta infatigablement les hymnes nationaux, l'hymne de Riego, et surtout l'Internationale.

Le soir du 7 juillet une réunion publique présidée par Koltsov, Ehrenbourg, Chamson, Bergamín et Malraux se tint dans le cinéma Salamanca de Madrid. Malraux estima qu'il serait inopportun de "parler à la fois de travail personnel et de s'adresser au peuple de Madrid. Je choisis donc de vous parler, camarades, des hommes que j'ai rencontrés dans le monde et qui vous aiment".²⁰¹ Après s'être élevé contre le pacte de non-intervention, il déclara: "Mais s'il est ainsi des gouvernements, il n'en est pas ainsi des hommes et c'est d'eux que je parlerai". Alors il se mit à raconter des histoires dont la plus émouvante a trait à un vieil ouvrier canadien: à la fin d'un rallye, comme on faisait passer le plateau, il y mit une montre datant de 1860 et dit à Malraux:

Je ne connais rien à la politique[. . .]mais sur l'Espagne il y a une chose que maintenant j'ai comprise. J'ai compris qu'il y avait des hommes qui s'étaient révoltés pour que les gens comme moi, les pauvres dans le monde entier, ne puissent continuer à être humiliés et qu'il y avait des hommes, quelle que soit leur opinion politique, qui se battent actuellement pour qu'on cesse d'avoir le droit de mépriser les hommes et qu'on puisse leur faire confiance. Et cette chose si

simple est la chose la plus importante de ma vie et c'est pour ça que j'ai mis dans le plateau pour l'Espagne la seule chose que je possédais, celle à laquelle j'attachais le plus d'importance.²⁰²

Après ce II^e Congrès d'écrivains, on ne relève que peu de traces de Malraux. C'est qu'il consacra le reste de 1937 à la rédaction de L'Espoir et que, de juillet 1938 à janvier 1939, il s'occupa du tournage de Sierra de Teruel, dont nous parlerons dans le chapitre III. On sait cependant qu'il se trouvait à Barcelone quand Juan Negrín, président du conseil, et d'autres membres du gouvernement firent leurs discours d'adieu aux hommes des Brigades Internationales.²⁰³ En septembre et en octobre 1938 les derniers volontaires furent retirés du front et rapatriés. Il y eut des revues d'adieu, des défilés, des cérémonies, qui se déroulèrent au milieu d'une émotion intense. Et La Pasionaria fit un de ces discours dont elle seule avait le secret:

Camarades des Brigades Internationales! [. . .] Vous pouvez partir avec orgueil! Vous êtes l'histoire! Vous êtes la légende! Vous êtes l'exemple héroïque de la solidarité et de l'universalité de la démocratie [. . .] Nous ne vous oublierons pas: et quand l'olivier de la Paix fleurira entrelacé avec les lauriers de la victoire de la République espagnole, revenez à nos côtés. Ici vous trouverez une patrie, ceux qui n'en ont pas.²⁰⁴

Malraux assista à une des revues et confia plus tard au journaliste américain Vincent Sheean: "C'était toute la révolution qui s'en allait".²⁰⁵

La République continua de lutter, mais désormais elle serait abandonnée par tous ses amis, y compris l'URSS. La politique expansionniste des dictatures s'était avérée fructueuse et, à partir de 1938, il devint manifeste que non seulement l'Espagne mais l'Europe entière risquait d'être mise à sang par les fascistes. La France et la Grande-Bretagne laissèrent l'Allemagne annexer l'Autriche, le pays des

Sudètes et la Tchécoslovaquie, et en février 1939 elles reconnurent le gouvernement de Burgos. Le 28 mars Madrid fut prise par les armées de Franco. C'était la fin d'un espoir, et c'était aussi la fin d'une époque.

Une semaine avant que l'Allemagne ne déclenchât la deuxième guerre mondiale en envahissant la Pologne, elle avait signé (23 août) un pacte de non-agression avec l'Union Soviétique. Dans la gauche française et européenne le désarroi fut extrême, et par conséquent beaucoup d'intellectuels rompèrent toutes relations avec le communisme. Pour Malraux le coup fut terrible: "We are back at zero",²⁰⁶ confia-t-il à Louis Fischer à Paris. Et voici ce qu'il nous a écrit au sujet du pacte germano-soviétique: "J'en comprenais les raisons, mais n'étais pas d'accord pour faire payer la facture par le prolétariat français".²⁰⁷

Depuis 1934 Malraux, comme tant d'autres, avait inlassablement mis l'Europe en garde contre les dictatures fascistes. C'était la voix de qui crie dans le désert. De nouveau il dut mettre de côté son long travail sur la psychologie de l'art, auquel il travaillait depuis 1935, et de nouveau il s'engagea--cette fois dans les chars.

Les différents rôles assumés par Malraux dans la guerre civile espagnole ont engendré des opinions contradictoires de la part des historiens, des hommes politiques et des critiques. Ou bien on cherche à minimiser son action, ou bien on la loue sans réserve. Tout effort pour formuler un jugement pondéré est entravé par plusieurs facteurs: la "légende" qui s'est vite constituée autour de lui, tant avant que pendant son intervention dans le conflit espagnol; la confusion qui s'est vite faite entre les événements auxquels il a pris part et la

façon dont il les a transformés dans L'Espoir; la rareté des documents dignes de foi; et surtout, la déformation des faits selon les préjugés politiques. C'est sans doute pourquoi la plupart des historiens font preuve d'une prudence extrême: ils se contentent d'ordinaire de rapporter des faits (sans presque jamais indiquer leurs sources) et se gardent de juger. Et tels sont Hugh Thomas, Delperrie de Bayac et Jesús Salas.

Dans l'ensemble les historiens libéraux et de gauche n'ont pas marchandé, naturellement, leurs éloges à Malraux chef d'escadrille.

Voici, par exemple, ce qu'écrivent Pierre Broué et Emile Témime:

Mais le premier exemple d'une organisation sérieuse est celui de l'aviation internationale mise sur pied par André Malraux. L'escadrille España rendra d'énormes services, au moins dans les premiers mois de la guerre, à une époque où l'aviation de bombardement gouvernementale est totalement inexistante. Malgré le petit nombre d'appareils dont ils disposent--une vingtaine--les Internationaux sont les seuls à agir avec quelque efficacité, en particulier dans le bombardement de la colonne nationaliste de Medellín, comme le soulignera son chef, seule opération de grand style effectuée par les républicains dans la première partie de la guerre. De même, leur aviation de chasse--une quarantaine d'appareils--a relevé efficacement l'aviation républicaine qui ne dispose que de vieux Bréguet. Pourtant ces escadrilles de fortune ne pourront lutter contre les avions allemands ou italiens, plus modernes et surtout plus rapides. C'est à Málaga que l'escadrille España effectuera sa dernière mission en essayant de protéger la retraite contre les mitrailleuses des chasseurs ennemis.²⁰⁸

On trouve un éloge analogue dans l'ouvrage de Louis Fischer, ce journaliste américain qui s'occupa lui aussi d'achat d'armes et de propagande pro-républicaine:

The Loyalist army, such as it was, boasted a small air force. Many pilots stayed with the government. But their machines were old coffins. Here André Malraux performed an invaluable, historic service.

His Foreign Legion of the Air, which he recruited abroad, disputed the Fascists' mastery of the air and reinforced Loyalist resistance at a time when it might otherwise have collapsed in August 1936.²⁰⁹

Or ces appréciations font écho aux témoignages les plus élogieux portés sur Malraux, ceux qui proviennent, non seulement de ses camarades de combat, mais d'anciens combattants et notamment d'officiers des Brigades Internationales. Ainsi, le socialiste italien Pietro Nenni, qui commanda une compagnie du bataillon Garibaldi, de la brigade du même nom, nota dans son journal:

Malraux a organisé une aviation de fortune qui rend des services inestimables. Maigre, presque chétif, son beau visage était tout pétri d'intelligence, Malraux se dépense de tout son coeur, en vrai combattant. Il vit la passion de l'Espagne avant que de l'écrire.²¹⁰

Et l'opinion de l'ancien correspondant du Daily Worker, Tom Wintringham, qui commanda le bataillon britannique de la XI^e Brigade, est d'autant plus remarquable qu'elle vient d'un communiste:

The men who held Spain's sky for the Republic in those first months, or failed to hold it yet always renewed the attempt, are as heroic figures as any of the half-armed militia below them. And unlike the militia they had often to fight in loneliness, isolated.²¹¹

Il est bien regrettable qu'aucun des anciens ministres de la Deuxième République espagnole n'ait rien écrit sur l'intervention de Malraux au commencement de la guerre civile. Indalecio Prieto, ministre de l'Air en 1936, et Francisco Largo Caballero, premier ministre--ceux qui étaient le plus proche de lui--ont tous deux gardé le silence. Il ne faudrait pas cependant en conclure que le rôle de Malraux et son escadrille fut à ce point négligeable. Un document existe en effet, c'est le diplôme de "Bienfaiteur de l'Espagne Républicaine" qui, signé par le député communiste Dolores Ibarruri

(la Pasionaria) et l'ancien ministre des Affaires étrangères Julio Álvarez del Vayo, a été décerné à Malraux "pour son aide effective à l'Espagne Républicaine".²¹² Et si M. Álvarez del Vayo maintenant a des doutes, ils portent sur l'importance de l'escadrille elle-même, et non sur la valeur de la présence de Malraux aux côtés des républicains: immense, nous a-t-il dit.²¹³ D'ailleurs nous avons suffisamment montré que son engagement ne s'est pas borné au seul rôle de chef d'escadrille.

Il va sans dire que, du côté nationaliste, les opinions sur Malraux ne sont guère favorables.²¹⁴ L'historien Ricardo de la Cierva s'en est pris vivement à l'auteur de L'Espoir à plusieurs reprises:

Malraux tomó parte en numerosas acciones de guerra, con poco éxito, debido a la pésima calidad no de los aviones sino de los pilotos. Obstaculizó la marcha del Ejército de África, voló sobre el Alcázar y prolongó sus actividades, cada vez de menor importancia, hasta los días de Teruel.²¹⁵

Et il nous a écrit: "Estoy absolutamente convencido de que la actuación de Malraux como aviador militar en la guerra civil española fue un desastre casi absoluto".²¹⁶ Par contre Jesús Salas qui, lui, rapporte seulement des faits et ne formule aucun jugement,²¹⁷ nous a dit que si Malraux n'avait fait qu'aider au transfert d'avions militaires français en Espagne au début d'août, cela seul avait rendu à la République des services d'une valeur inestimable, car avant l'arrivée des appareils modernes italiens c'est grâce aux avions français que la maîtrise de l'air appartenait aux forces gouvernementales.

La réticence des nationalistes forme un curieux contraste avec l'attitude des communistes dans la période de l'après-guerre. Lorsqu'ils se furent rendu compte, à la suite du pacte germano-soviétique de 1939, que Malraux n'était plus des leurs, leur hostilité se fit jour et, quand en 1945 il adhéra au gaullisme, ce fut désormais dans leurs

revues littéraires et politiques un beau déchaînement de fureur scandée d'accusations telles que "contre-révolutionnaire", "traître", "néo-fasciste", "réactionnaire", "crypto-fasciste", etc. D'où la rancune et l'amertume qui se sont donné libre cours chez les communistes orthodoxes dès qu'ils ont voulu parler de l'action de Malraux en Espagne, et cela jusqu'à la calomnie. Ainsi, dans Une Littérature de fossoyeurs, Roger Garaudy a osé écrire:

En août 1936, [Malraux] arrive en Espagne, comme chef de l'escadrille "España", avec un contrat dûment signé lui assurant paie double, versé en dollars à Paris et en pesetas à Madrid. Ce mélange du goût du risque et des préoccupations mercenaires amène le désordre et l'indiscipline dans l'escadrille où combattirent pourtant d'authentiques héros de la liberté. Dès octobre, Malraux, refusant de se plier à la discipline des combats, quitte l'escadrille et l'Espagne où il revient comme cinéaste. De là naquit L'Espoir.²¹⁸

Plusieurs mois après la parution d'Une Littérature de fossoyeurs un autre livre d'inspiration communiste déclarait que les résultats obtenus par l'escadrille España avaient été très décevants.²¹⁹ Son auteur était Constanca de la Mora, membre du parti, nièce de Miguel Maura (ministre de l'Intérieur durant les premiers mois de la Deuxième République) et femme de l'ancien général en chef de l'Aviation républicaine Ignacio Hidalgo de Cisneros. Si cette dame ne fait guère autorité, il en est tout autrement de son mari. Les jugements qu'il a portés sur Malraux et ses équipages sont si durs et, depuis, ont connu une telle diffusion, qu'ils exigent d'être examinés en quelque détail. Mais pour cela il convient de donner quelques renseignements préliminaires.

Bien qu'aristocrate, Hidalgo de Cisneros devint communiste dans les derniers jours de 1936--non par idéologie mais parce qu'il pensait que les communistes étaient seuls capables et d'organiser efficacement

la lutte contre les forces disciplinées de Franco et de fournir l'aide extérieure indispensable. "Je jugeais les gens ou les partis en fonction de leur comportement et de la contribution qu'ils apportaient à la guerre qui nous était imposée."²²⁰ Membre du Comité central du Parti Communiste espagnol--et resté communiste jusqu'à sa mort--il dut comme tant d'autres quitter l'Espagne après la défaite.

C'est en Roumanie, entre 1962 et 1964, soit plus de vingt ans après, qu'il rédigea ses Mémoires. Ce travail, écrit-il, "n'a d'autre prétentions que de relater quelques souvenirs, et ne se veut ni manuel d'histoire ni étude politique".²²¹ Or tel est bien ce qu'il est dans sa plus grande partie. Et rien que de normal que l'auteur rende hommage aux Brigades Internationales, organisées par les communistes, et qu'il loue les pilotes et les techniciens russes: "Je n'eus jamais à relever le moindre manquement à la discipline et il n'y eut jamais entre nous le plus petit malentendu"²²² Mais c'est juste quelques pages auparavant que se trouve sa diatribe contre Malraux:

En même temps que les Dewoitine de chasse et les Potez, arrivèrent en Espagne douze ou quinze pilotes français, conduits par André Malraux.

Je ne doute pas que Malraux ne fût à sa manière un progressiste, ou qu'il ne cherchât de bonne foi à nous aider. Peut-être aspirait-il à tenir chez nous un rôle analogue à celui que joua Lord Byron en Grèce? Je ne sais, mais ce que je peux affirmer c'est que si l'adhésion de Malraux, écrivain de grand renom, pouvait utilement servir notre cause, sa contribution en tant que chef d'escadrille, s'avéra tout à fait négative.

André Malraux n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un avion, et il ne se rendait, je crois, pas compte qu'on ne s'improvise pas aviateur, surtout en temps de guerre. Quant à l'équipe qu'il amena avec lui, je regrette d'avoir à décevoir ceux qui virent en eux des héros romantiques, des combattants de la liberté, dont le geste aurait racheté l'inqualifiable conduite d'un gouvernement dont la tartuferie égalait la scélératesse. Certes, dans le nombre, il y en eut trois ou quatre qui étaient des anti-fascistes sincères, venus en Espagne animés par leur idéal, et

qui firent preuve d'un incontestable héroïsme. Les autres n'étaient que de simples mercenaires, attirés par l'appât du gain. (Se rend-on compte de ce que représentaient à l'époque, un salaire mensuel de cinquante mille francs?) Malraux, ignorant des problèmes de l'aviation, ne jouissait auprès d'eux d'aucune autorité, et on peut facilement imaginer de quoi sont capables des types de cette sorte, livrés à eux-mêmes. Loin d'être une aide, ils furent une charge.

A plusieurs reprises je demandai leur licenciement, mais le gouvernement s'y opposa, prétextant de la mauvaise impression que cela causerait en France, si nous renvoyions des hommes qu'une propagande maladroite présentait comme les "héroïques défenseurs de la liberté".

Pour en terminer, je voudrais dire qu'à nos yeux, ceux qui représentèrent véritablement la France, furent les volontaires des Brigades Internationales qui laissèrent famille et situation pour se battre à nos côtés. Ceux-là se comportèrent en héros et, grâce à eux, le drapeau français flotta avec honneur sur tous les fronts où se jouait le sort de la République.²²³

Quels qu'aient pu être les motifs de Hidalgo de Cisneros--soit professionnels, personnels or politiques, à l'égard d'un "amateur", d'un nouveau Byron et, de plus, ancien compagnon de route devenu "traître" à la révolution--ils n'excusent pas les inexactitudes qu'il commet. Sans vouloir reprendre ici ce que nous avons exposé sur l'organisation de l'aviation internationale et les vicissitudes de son existence, il faut tout de même répondre aux allégations les plus mal fondées. Passons sur la compétence de Malraux aviateur: malgré ce que d'autres en ont dit,²²⁴ jamais, autant que nous le sachions, il ne s'en est vanté lui-même, et rien ne laisse supposer, même à travers le personnage de Magnin, qu'il ait voulu s'improviser aviateur--le temps manquait, en effet. Quant à chef d'escadrille, si quelqu'un porte la faute de lui avoir confié cette lourde responsabilité, c'est Prieto, ministre de l'Air, et il faut croire qu'il n'y avait alors personne d'autre pour assumer ce commandement.

Faire état des mercenaires pour jeter le discrédit sur l'ensemble du rôle joué par Malraux et son équipe, c'est oublier que pendant les premières semaines critiques de la guerre, on était prêt à prendre quiconque était qualifié; que la plupart des aviateurs engagés par Malraux étaient des pilotes brevetés et expérimentés; que c'est en partie grâce à cette aviation de fortune que fut retardée l'avance des colonnes motorisées sur Madrid, que la ville put se mettre en état de défense, que la République eut le temps de faire entraîner ses propres pilotes en France d'abord, et plus tard en URSS, et d'attendre l'arrivée des appareils et équipages russes, cela plusieurs mois après. Et c'est surtout oublier--chose étonnante chez le chef de l'Aviation républicaine --qu'il y eut deux escadrilles et que, si certains mercenaires furent une charge, Malraux ne l'a pas caché, mais que dans la seconde il n'y en avait aucun, qu'elle était uniquement composée de volontaires et que son autorité y fut si bien reconnue qu'on la nomma "Escadrille André Malraux"; que parmi ces volontaires, pilotes, bombardiers ou mécaniciens, il y avait certainement plus de trois ou quatre anti-fascistes sincères puisqu'une vingtaine d'entre eux--autre oubli fâcheux de la part d'un communiste--étaient titulaires d'une carte du Parti.

Il y a d'ailleurs quelque chose d'injurieux à supposer chez tant d'hommes d'origines si diverses des appétits indistinctement mercenaires. Des sept survivants que nous avons interviewés aucun n'était allé en Espagne simplement "par l'appât du gain" mais pour lutter contre le fascisme. Et, dans ces conditions, il est plus injurieux encore d'estimer que seuls les volontaires des Brigades Internationales "laissèrent famille et situation pour se battre à nos côtés" et "représentèrent véritablement la France", alors que les volontaires de

l'escadrille n'avaient pas attendu, eux, les directives de l'Internationale communiste. Enfin, même si Hidalgo de Cisneros reconnaît que l'adhésion de Malraux écrivain "pouvait utilement servir notre cause", son jugement reste que "sa contribution en tant que chef d'escadrille s'avéra tout à fait négative". A ce titre, il pouvait en dire autant, en fin de compte, de la contribution russe.

Il n'est que juste de mettre en parallèle l'opinion d'un autre communiste, et soviétique, Ilya Ehrenbourg: "Les volontaires français avaient de vieux avions en mauvais état, mais, jusqu'au jour où les républicains reçurent du matériel soviétique, l'escadrille créée par Malraux leur rendait de grands services".²²⁵ Mais il s'agit d'un écrivain. Et, de façon générale, les écrivains ont éprouvé une vive admiration pour l'action de Malraux en Espagne. Ainsi, Arthur Koestler, qui passa plusieurs mois dans les prisons franquistes après la prise de Málaga en février 1937, admira en Malraux l'union de l'intellectuel et de l'homme d'action:

André Malraux [. . .]organised a flying squad of volunteers in the Republican Air Force, then wrote his masterpiece L'Espoir, and finally directed its transformation into one of the greatest films ever made--thus performing a kind of hat-trick by uniting in his person the normally incompatible gifts for action, art and propaganda.²²⁶

Même Simone de Beauvoir, dont les Mémoires sont parsemés de remarques offensantes à l'égard du nouveau Malraux, ne peut néanmoins s'empêcher de rendre hommage au courage du Malraux engagé: "Nous admirions Malraux et son escadrille qui étaient venus se mettre au service de la Espagne".²²⁷

Admirateurs ou détracteurs, tous à leur façon ont contribué, par le bruit fait autour d'actions réelles ou supposées, à amplifier

une "légende" déjà bien établie. Et pour son intervention en Espagne, cela a commencé très tôt. A peine avait-il quitté les Etats-Unis à la fin de mars 1937, que les premières déformations paraissaient dans la presse américaine:

Four days after the Civil War had broken out, Malraux had addressed a meeting in Paris' Palais du Sport [sic.]: "Who will come with me to Spain to start a Loyalist air-force?" A hundred Frenchmen had responded and Malraux, an experienced flyer, had picked the best of them. ²²⁸

Quelques années plus tard, selon un article paru dans Collier's, il aurait combattu pendant toute la durée de la guerre civile:

Although thirty-five, he became a war pilot and captained a squadron that gave battle to German and Italian planes for three long, terrible years. A price was on his head when he fled at last across the Pyrenees, for his brilliant exploits in the air lanes had made the author-soldier a marked man. ²²⁹

Et puis il devient "one of the founders of the anti-Fascist Brigades during the Spanish Civil War". ²³⁰ Mieux encore, en 1954,

l'hebdomadaire anglais, The Observer, reprit le mythe de Malraux pilote:

"It was said at the time that, although he was admired as a leader, his own side regarded him with great trepidation as a pilot". ²³¹ Et peu à

peu les erreurs s'accumulent: étant donné que Malraux était un pilote si redouté, si expérimenté, il avait dû jouer un rôle prépondérant dans le déroulement des opérations aériennes. Pour John Emmet Hughes, Malraux était "at 35 leader of the Loyalist Air Force". ²³² Il est plus

grave de trouver cette promotion dans un volume destiné aux étudiants étrangers: "Quand la guerre d'Espagne éclate en 1936, Malraux s'engage dans l'armée républicaine, dont il organise et commande l'aviation". ²³³

Ce sont de pareilles sottises, et nous pourrions en citer beaucoup d'autres du même genre, qui ont bien pu contribuer au

ressentiment de Hidalgo de Cisneros. Mais le propre d'une légende est de résister aux faits, de rester indépendante de la réalité historique et de la biographie d'un auteur, même de sa volonté.²³⁴ Il n'en demeure pas moins que, en toute exactitude, Malraux a fait sien le sort de l'Espagne républicaine et qu'à cet effet, en s'exposant aux mêmes dangers que ses camarades de combat, il a risqué sa vie.²³⁵ En quoi il se conformait à cette double conviction, qui domine sa vie et son oeuvre, que les idées ne sont pas faites pour être seulement pensées mais pour être vécues, et que l'homme est la somme de ses actes.

Rappelons enfin que si pour lui son action en Espagne a été, avec la Résistance française, "l'honneur de sa vie", Malraux avait déjà clairement dit quels étaient ses motifs: "En combattant avec les Républicains et les communistes espagnols, nous défendions des valeurs que nous tenions (que je tiens) pour 'universelles'".²³⁶ Et ce sont justement ces valeurs qui sous-tendent, à travers événements, personnages et idées, son oeuvre écrite et filmée inspirée par l'Espagne en guerre.

NOTES

1. Pierre Broué et Emile Témime, La révolution et la guerre d'Espagne (Paris: Editions de Minuit, 1961), p. 337.
2. Tom Wintringham, English Captain (London: Faber and Faber, 1939), p. 37.
3. "Le Fascisme en France. Réponse d'André Malraux", Avant-Poste, No. 3 (octobre-novembre), 1933, pp. 147-148.
4. Ibid., p. 147.
5. On trouvera dans l'Appendice V une liste chronologique des discours prononcés par Malraux entre 1933 et 1937.
6. "Sur l'héritage culturel", Commune, No. 37 (septembre), 1936, pp. 6-7. Cf. "Le fascisme est d'abord la revendication d'une fatalité nationale, et nous voulons aller de la nation à l'homme et non de l'homme à la nation" ("Une littérature en accord avec la vie", Russie d'Aujourd'hui, août 1935, p. 4); "Il est dans la nature du fascisme d'être la nation et dans la nôtre d'être le monde" ("L'oeuvre d'art", Commune, juillet 1935, p. 1264).
7. Russie d'Aujourd'hui, août 1935, p. 4. Evidemment Malraux tenait beaucoup aux idées exprimées dans ces deux passages, car il les répéta souvent mot pour mot dans bien des discours prononcés aux Etats-Unis en mars 1937, notamment à New York et à Harvard.
8. Max Gallo, L'Italie de Mussolini (Paris: Librairie Académique Perrin, 1964), p. 322. Et Gallo cite les déclarations suivantes de Mussolini: "la guerre est à l'homme ce que la maternité est à la femme" (p. 315); "les relations entre les nations sont fondées sur la force, la force des armes" (p. 320).
9. Le Temps, 4 octobre 1935, p. 2.
10. Le texte de son allocution "Occident et Orient: Réponse aux 64 intellectuels d'Occident" fut publié dans Commune, décembre 1935, pp. 410-416 et repris dans Crapouillot, janvier 1936, pp. 63-64. --"Mais cet ordre latin à qui vous voulez inlassablement confier le destin de l'Europe, c'est lui qui l'a inlassablement perdu! A Shanghai, à Singapour, à Manille, qui signifie l'Occident? D'un côté l'Angleterre, les Etats-Unis: les protestants. De l'autre côté, les Soviets". Commune, décembre 1935, p. 411. La notion même de l'Occident avait été déjà mise en question par Malraux dans La Tentation de l'Occident (1925) et dans son compte rendu de La Défense de l'Occident par Henri Massis (NRF, juin 1927, pp. 813-818) l'apologiste catholique qui exaltait "toute notion fixe de l'homme" et préconisait "la possibilité de régénérer [l'Occident] à l'aide de la tradition catholique romaine et de sa philosophie: le thomisme".

11. Commune, décembre 1935, p. 413.
12. Quinze ans plus tard Malraux, répondant à ceux qui l'avaient accusé de trahison politique, rappela, non sans ironie, cet épisode de sa vie: ". . . Il est arrivé à André Gide et à moi-même d'être sollicités de porter à Hitler les pétitions de protestation contre la condamnation de Dimitrov innocent de l'incendie du Reichstag. C'était un grand honneur pour nous (il n'y avait d'ailleurs pas foule). Lorsque, maintenant, Dimitrov au pouvoir fait pendre Petkov innocent, qui est-ce qui a changé? Gide et moi, ou Dimitrov?" Postface aux Conquérants (Paris: Grasset (livre de Poche), 1948, p. 231.
13. Pour Thaelmann (Paris: Editions Universelles, 1935), p. 16. Ce livre réunit la plupart des discours prononcés à la salle Wagram; celui de Malraux se trouve aux pages 16-18.
14. Ibid. Deux ans auparavant Malraux n'était pas tellement convaincu: "Je ne crois pas trop à l'opinion publique; mais enfin, si elle était tellement inefficace, si elle ne valait absolument rien, les intéressés ne dépenseraient pas tant de millions par an pour lui bourrer le crâne". "S.O.S. (Les Procès d'Indochine)", Marianne, 11 octobre 1933, p. 3.
15. Une fois remis en liberté Renn, dont le vrai nom était Arnold Vieth von Golssenau, commanda le bataillon Thaelmann de la XIIe Brigade Internationale. Son roman Krieg, inspiré par la grande guerre, l'avait rendu célèbre en Allemagne. Lui aussi composa un roman sur la guerre civile espagnole.
16. Pour Thaelmann, pp. 17-18. Dimitrov devint par la suite secrétaire général de l'Internationale Communiste.
17. Nous nous sommes servis de cette expression dans le questionnaire envoyé à Malraux, et il ne l'a pas refusée (voir Appendice I). De temps en temps Malraux collaborait à des revues communistes ou communistes: Regards, Russie d'Aujourd'hui, International Literature, Commune.
18. "L'opinion de Malraux sur l'URSS", Russie d'Aujourd'hui, janvier 1934, p. 3.
19. Russie d'Aujourd'hui, août 1935, p. 4.
20. "L'attitude de l'artiste", Commune, novembre 1934, p. 172.
21. A cet sujet il est intéressant de relever quelques-unes des opinions sur La Condition humaine parues dans des revues communistes. Le "Comité national des amis de l'URSS" écrit dans Russie d'Aujourd'hui: "Nous devons pourtant formuler une critique: André Malraux n'a examiné la Révolution chinoise que du point de vue personnel de quelques individus. Il n'a pas assez fait ressortir le grandiose sens collectif de la lutte de

tout un peuple en marche vers sa libération" (janvier 1934, p. 3). Et le jugement de Vladimir Dmitrevski est implicite dans son compte rendu du Temps du mépris publié dans La Littérature Internationale: "Comparé à La Condition humaine ce roman marque un grand pas en avant dans la compréhension profonde des problèmes de la révolution prolétarienne et des principes communistes" (No. 8, 1935, p. 104).

22. La création en URSS de l'Association des Ecrivains Soviétiques au printemps de 1932 inspira la formation en France de l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires, à laquelle Malraux avait donné son adhésion. Il assista à de nombreuses manifestations organisées par l'AEAR et se trouva fréquemment à la présidence. Jean-Richard Bloch, Vladimir Pozner et Paul Nizan l'accompagnèrent à Moscou en 1934.
23. Toutes les citations qui se trouvent dans ce paragraphe ont été prises dans "L'art est une conquête", Commune, septembre-octobre 1934, pp. 68-71.
24. Expression employée par l'auteur dans une des annotations marginales qui figurent dans l'étude critique de Gaëtan Picon, Malraux par lui-même (Paris: Editions du Seuil, 1953), p. 96. En 1944, quand Roger Stéphane lui demanda s'il était marxiste, Malraux répondit: "Comme Pascal était catholique. Il est mort à temps. Philosophiquement je ne suis pas du tout marxiste". Fin d'une jeunesse (Paris: La Table Ronde, 1954), pp. 62-63.
25. Russie d'Aujourd'hui, janvier 1934, p. 3.
26. "Writers in politics: a conversation with Malraux", The New Republic, 24 juin 1936, p. 218. L'écrivain russe Ilya Ehrenbourg a rappelé un meeting anti-fasciste à Paris où Malraux s'écria: "S'il y a la guerre, notre place est dans les rangs de l'Armée rouge". La Nuit tombe (Paris: Gallimard, 1966), p. 11. A ce propos, citons ce que Gide écrivait: "Et, s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'URSS, je la donnerais aussitôt" (23 avril). Journal (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1939), p. 1126.
27. Selon l'historien nationaliste José Martínez-Bande: "Se pensó en ejercer la acción inicial en [Madrid] mediante un golpe de mano sobre algunos edificios cuya captura se consideraba decisiva, en la conciencia de que dominada la ciudad lo sería, automáticamente casi, toda España. Las acciones subversivas proyectadas para el 20 de abril y 11 de mayo respondían a este criterio; pero por circunstancias diversas aquéllas no tuvieron lugar". La Marcha sobre Madrid (Madrid: Librería Editorial San Martín, 1968), p. 16.
28. Ce n'est d'ailleurs pas son premier voyage en Espagne. André Vandegans, énumérant les déplacements du jeune Malraux à l'étranger, affirme qu'il s'est rendu en Espagne entre 1920 et 1923. La Jeunesse d'André Malraux (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1964), p. 37.

29. Política, 20 mai 1936, p. 1.
30. "Embajadores de la nueva civilización. Malraux, Lenormand y Cassou hablan para Claridad", Claridad, 21 mai 1936, p. 1. Le télégramme suivant, signé par Malraux, parut dans le même numéro: "L'Association Internationale des Ecrivains met à la disposition du Front Populaire espagnol les trois cent cinquante mille militants qui lui sont liés pour lutter contre les calomnies quotidiennes sous quoi la presse fasciste prétend enterrer la volonté de libération du peuple espagnol et la conquête de sa dignité".
31. "Una magnífica conferencia de André Malraux en el Ateneo", Claridad, 23 mai 1936, p. 16.
32. "El ser en el mundo un gran artista no consiste en estar ciego", Claridad, 26 mai 1936, p. 4. La version française du discours de Malraux est inédite bien que les allocutions de Cassou et de Lenormand aient été publiées intégralement par Commune en juillet 1936. En vue du grand nombre de répétitions il est possible que Malraux se soit opposé à sa publication en français.
- Trente ans plus tard l'historien nationaliste Joaquín Arrarás évoqua la présence à Madrid des trois écrivains de gauche: "Como emisarios de un mundo mágico son acogidos con alborozo en los medios comunistas y recibidos en el Ateneo--los intelectuales franceses, Malraux, Cassou et Lenormand, los cuales se declaran 'beligerantes y litigantes en el pleito español'. 'La cultura y los intelectuales,--dice Malraux--viven y florecen en su elemento en la Rusia soviética'". Historia de la segunda república española (Madrid: Editorial Nacional, 1968), T. IV, p. 212.
33. Les Confessions d'un auteur dramatique (Paris: Albin Michel, 1953), T. II, pp. 375-376.
34. Le titre du discours donne à croire que Malraux était allé dans les Asturies avant de rentrer en France. Toutefois, dans les nombreux journaux consultés, à Paris et à Madrid, nous n'avons relevé aucune autre mention d'un voyage dans cette région de l'Espagne. La révolte des mineurs asturiens en 1934, et la répression qui s'ensuivit, est un des leitmotivs de L'Espoir.
35. Nous avons dû nous reporter uniquement à la presse. Les trois grands régionaux du département des Bouches-du-Rhône: Le Petit Provençal (organe de la démocratie du sud-est), Marseille-Matin (de tendance de droite) et Le Petit Marseillais ont tous publié des comptes rendus assez détaillés. Le journal du soir, radical socialiste, Le Radical, a aussi fait paraître un article court mais favorable. L'hebdomadaire Marseille Socialiste n'a pas rapporté le discours.
36. Selon Commune (juin 1936, p. 1296), Malraux fit pour la Maison de la Culture à Paris une remarquable conférence sur "Les événements d'Espagne" et une causerie sur "L'art et nous". Nous n'avons trouvé aucune trace de cette conférence dans la presse parisienne.

37. Cité par Marcel Espailiac, "Impressions d'Espagne, par André Malraux", Le Petit Provençal, 25 mai 1936, p. 10.
38. Cité dans "Une conférence d'André Malraux sur 'L'Espagne révolutionnaire'", Le Petit Marseillais, 25 mai 1936, p. 5.
39. Les trois journaux que nous avons consultés n'ont rapporté aucune des anecdotes.
40. Le Petit Marseillais, 25 mai 1936, p. 5. Pour Le Radical (édition de Marseille) c'était une "conférence très documentée" et "un tableau intéressant de l'Espagne républicaine et socialiste en construction", 25 mai 1936, p. 3.
41. "Retour d'Espagne. Les impressions d'un conférencier soviétique", Marseille-Matin, 25 mai 1936, p. 4.
42. Sorte de garde d'assaut composée d'hommes particulièrement dévoués à la République, et formée à la suite des émeutes de 1931.
43. Denis Marion, André Malraux (Paris: Editions Seghers, 1970), p. 7. La date de sa première arrivée en Espagne après le soulèvement a été confirmée par l'auteur. Voir l'Appendice I,
44. Voir le début du télégramme cité p. 34. Il n'est nullement question de mettre en doute l'affirmation catégorique de Malraux. Cependant, on ne peut que constater que les différents journaux cités dans les notes suivantes ne parlent de son départ que le 24 juillet au plus tôt. Il faut donc supposer qu'on a d'abord tenu secret son séjour à Barcelone. Mais c'est sans doute cette confusion de lieux et de dates qui a fait croire que Malraux aurait pu haranguer à Paris, vers le 22 juillet, un meeting au Palais des Sports pour y engager sur-le-champ des aviateurs: "André Malraux Seeks Aid for Loyal Air Corps", Literary Digest, 3 avril 1937, p. 16; cette erreur a été reprise, et en termes presque identiques, par le journaliste américain Emmet John Hughes: "The War that Roused the World", Life, 18 décembre 1951. Il n'y a eu aucun meeting au Palais des Sports à cette date, et l'on a dû le confondre avec celui de la Salle Wagram du 30 juillet: voir pp. 40-41.
45. L'Oeuvre, 24 juillet 1936, p. 2. Les mêmes propos, avec de légères modifications, sont rapportés dans le New York Times du 24 juillet, p. 3. "André Malraux, winner of the Goncourt literary prize, an aviator and president of the Committee Against War and Fascism, left Paris by airplane today for Madrid. Accompanied by his wife, he declared his mission was to carry to the Spanish President and Spanish Popular Front 'a message of solidarity from all French men and women who are watching the Spanish struggle with emotion'. He said he would also investigate and make a report for French opinion concerning what is happening in Spain". De même: "André Malraux est parti pour Madrid", L'Humanité, 24 juillet 1936, p. 3.

46. El Noticiero Universal, 24 juillet, p. 6.
47. Claridad, 25 juillet 1936, p. 3.
48. ABC, 28 juillet 1936.
49. Danis Marion, André Malraux, p. 7.
50. El Noticiero Universal, 27 juillet, p. 9.
51. L'Humanité, 27 juillet, p. 3.
52. "Malraux en España", El Socialista, 28 juillet 1936, p. 6. C'est nous qui soulignons.
53. "Hombres ilustres: André Malraux", ABC, 28 juillet 1936.
54. Hugh Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne (Paris: Livre de Poche, 1967), T. I, p. 302.
55. Georges Roux, La guerre civile d'Espagne (Paris: Fayard, 1963), p. 112. Disons que 4.000 cartouches semblent bien peu.
56. "En prévision d'un conflit européen, l'Etat Major français avait, sous la République, conclu, avec les autorités espagnoles, un accord secret. Aux termes de cette convention, pour éviter les torpillages en Méditerranée, pour assurer nos communications avec l'Afrique du Nord, un libre passage nous était, en cas de guerre, consenti à travers la péninsule Ibérique. Nous recevions l'autorisation de disposer de la voie ferrée menant d'Algésiras jusqu'à la frontière d'Irun". Roux, La guerre civile d'Espagne, p. 112. Selon le même historien Franco avait songé à demander des avions à l'une des nombreuses firmes aéronautiques françaises (p. 109).
57. Le Jour, 22 juillet 1936, p. 1. Une déclaration faite par l'attaché de l'Air espagnol à Paris fut publiée dans L'Intransigeant: "L'Aviation espagnole a passé avec des constructeurs français, en conformité de l'accord aérien qui a été conclu par elle avec la France, d'importants marchés de matériel qui sont en cours d'exécution. C'est pour surveiller ces fabrications que les deux commandants sont venus à Paris. Leur venue était décidée depuis quelque temps déjà pour la date exacte à laquelle elle s'est faite. Leur présence n'a pas d'autre motif". "Les deux aviateurs espagnols en mission à Paris", 23 juillet 1936, p. 3.
58. Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne, T. I, pp. 312-313.
59. Roux, La guerre civile d'Espagne, p. 114.
60. Le Jour, 23 juillet 1936, p. 3.
61. Pierre Héricourt, Les Soviets et la France, fournisseurs de la révolution espagnole (Paris: Editions Baudinière, 1938), p. 14.

62. Héricourt, Les Soviets et la France . . ., p. 13.
63. Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne, T. I, pp. 320-321.
64. Echo de Paris, 26 juillet 1936, p. 1. Le Journal des Débats du 28 juillet (p. 2) signala aussi la présence de Malraux dans un avion piloté par Corniglion-Molinier.
65. Maurice Pujo, "Le crime va s'accomplir", L'Action Française, 28 juillet 1936, p. 1. Gringoire, avec sa violence habituelle, répéta, un mois plus tard, les mêmes accusations: "Le voleur André Malraux a bénéficié, d'autre part, d'une faveur extraordinaire pour ses étranges déplacements en Espagne. Le ministère de l'Air lui a confié un avion appartenant au service officiel, un Lockheed que pilota M. Corniglion Molinié [sic]", 28 août 1936, p. 1.
66. Journal des Débats, 28 juillet 1936, p. 2.
67. Candida, 3 septembre 1936, p. 3.
68. Je Suis Partout, 29 août 1936, p. 3.
69. Gringoire, 14 août 1936, p. 2.
70. Candida, 17 septembre 1936, p. 11.
71. L'Humanité, 31 juillet 1936, pp. 1-2.
72. Candida, 13 août 1936, p. 6. S'il est probable que Malraux invita les assistants à s'engager du côté républicain, il est évident aussi qu'il n'aurait pas traité le gouvernement espagnol de communiste. A cette époque, il n'y avait que 17 députés communistes aux Cortés, et le parti était très faible en Espagne.
73. Voir les Antimémoires (Paris: Gallimard, 1967), pp. 83-98.
74. "Pour lire en attendant André Malraux à Montréal", Le Devoir, 2 avril 1937, p. 3. Ted Farah, journaliste canadien qui accompagna Malraux de Buffalo (Etat de New York), à Toronto, rapporta les mêmes propos, "French writer arrives in city", The Globe and Mail (Toronto), 2 avril 1936, p. 7.
- F. Jay Taylor a constaté qu'en juillet 1936, avant la rébellion, les Etats-Unis avaient expédié au gouvernement espagnol des moteurs d'avion évalués à près de vingt mille dollars. The United States and the Spanish Civil War (New York: Bookman Associates, 1956), pp. 71-72. Mais Jesús Salas Larrazábal n'a relevé que quatre appareils américains, quatre Douglas "DC-2", dans sa liste des deux cents avions qui se trouvaient à la disposition du gouvernement en juillet. La guerra de España desde el aire (Barcelona: Ediciones Ariel, 1969), p. 63.

75. Ignacio Hidalgo de Cisneros, Virage sur l'aile, traduit de l'espagnol par L. Viñes (Paris: Les Editeurs Français Réunis, 1965), p. 309. Ce sont en fait les Mémoires de l'ancien commandant-en-chef de l'aviation républicaine.
76. Ibid., p. 316.
77. Ibid., p. 326. La plupart des témoignages concordent sur ce dernier point. Le monarchiste Juan Antonio Ansaldo, qui exécuta sa première mission de guerre le 7 août, nota dans ses Mémoires: "La maîtrise de l'air appartenait alors à l'aviation républicaine qui comptait quelques avions de chasse relativement modernes, incomparablement supérieurs aux quelques Nieuports qui protégeaient nos bombardements". Mémoires d'un monarchiste espagnol (1931-1952), traduit de l'espagnol par Jean Viet (Monaco: Editions du Rocher, 1953), p. 64. Le porte-parole nationaliste José Gomá a écrit: "En aviación, el 18 de juillet de 1936, el bando nacional nada tenía organizado. En el republicano sí, todo estaba preparado, aunque faltaban cerebros. Después de dichas elecciones de febrero de ese año, ganadas por el Frente Popular, la mayoría de las jefaturas del Ministerio y aeródromos, puestos y destinos de alguna importancia, habían pasado a manos de los incondicionales y sumisos jefes y oficiales que le eran adictos". La guerra en el aire (Barcelone: Editorial AHR, 1958), pp. 27-28.
78. Cisneros, Virage sur l'aile, p. 328.
79. Salas, La guerra de España desde el aire, p. 63.
80. Ibid., pp. 57-58. C'est nous qui soulignons.
81. Ibid., p. 59. C'est nous qui soulignons.
82. L'Echo de Paris, 30 juillet 1936, p. 1.
83. L'Echo de Paris, 1^{er} août 1936, p. 1.
84. Pierre Cot, ministre de l'Air à cette époque, nota plus tard: "I succeeded in sending to Spain more than fifty planes--thirty reconnaissance planes and bombers, fifteen pursuit planes, and about ten transport and training planes". Triumph of Treason (Chicago, New York: Ziff-Davis Publishing Co., 1944), p. 343.
85. Citons à ce sujet les observations de Pierre Cot: "Contrairement à une opinion très répandue, il est beaucoup plus long et plus compliqué de former l'équipage d'un avion moderne que de construire cet avion. On peut fabriquer des avions et des moteurs à la chaîne, en grande série. La formation d'un pilote, d'un navigateur, d'un mécanicien d'avion, de moteur ou d'armement, et surtout la formation d'un commandant de groupe ou d'escadre et d'un Officier d'Etat-Major, requièrent d'autres méthodes et des temps plus longs". L'Armée de l'Air: 1936-1938 (Paris: Grasset, 1939), p. 67.

86. Julien Segnaire, "L'escadrille André Malraux", Magazine Littéraire, octobre 1967, p. 16.
87. Le contrat du pilote bordelais Henri Gensous est reproduit dans La guerra de España desde el aire en face de la page 64. Voir la première clause.
88. Louis Fischer, Men and Politics (New York: Duell, Sloan and Pearce, 1941), p. 352.
89. "Most of the planes exported in 1936 and 1937 had long since been outmoded and had been withdrawn from military formations[. . .] Only three planes (two Dewoitine pursuit planes and a Bloch 210 bomber) sent to Spain were models built in 1936". The Triumph of Treason, p. 336. Et un témoin oculaire, Tom Wintringham, a écrit que "the pilots of the first four months had almost the worst machines in the world". English Captain, p. 38.
90. Magazine Littéraire, octobre 1967, p. 16. Ce chiffre a été accepté par Salas, La guerra de España desde el aire, p. 84. La Cierva exagère quand il affirme que "la escuadrilla contaba con algo más de treinta aparatos", et il a certainement tort de dire que "los aviones no eran anticuados, sino lo mejor de que entonces podía disponer la industria aeronáutica francesa". "Malraux en la guerra de España", Historia y Vida, juin 1969, p. 101.
91. On écrit parfois Guidez.
92. Jean Gisclon, Des Avions et des hommes (Paris: Editions France-Empire, 1969), p. 28.
93. Diario de la guerra de España (Paris: Ruedo Ibérico, 1963), pp. 392-393. Selon Time (7 novembre 1938, p. 59) Guidez descendit six avions fascistes pendant les premiers mois de la guerre.
94. Salas, La guerra de España desde el aire, p. 85.
95. Témoignage de Julien Segnaire. Voir aussi Louis Fischer, Men and Politics, pp. 357-358. Tous les témoignages s'accordent sur la grande popularité dont Guidez jouissait aux yeux de ses camarades. Le socialiste italien Pietro Nenni écrivit dans son journal: "Parmi les Français je me lie fraternellement avec Abel Guidez, à l'âme intrépide et enthousiaste, moitié idéaliste, moitié bohème (ce qui n'est après tout qu'un autre aspect de l'idéalisme)". La guerre d'Espagne, traduit de l'italien par Jean Baumier (Paris: Maspero, 1959), p. 164. Et Ilya Ehrenbourg nota dans ses Mémoires: "Un joyeux et charmant Français, l'excellent aviateur Abel Guidez, combattit dans l'escadrille qu'avait créée Malraux". La Nuit tombe, p. 183.

96. Giscion, Des avions et des hommes, p. 50. Nous nous sommes servi du pseudonyme Valbert employé par Giscion puisque Victor V. est encore vivant et ne veut pas que son identité soit révélée.

La soeur de Jean Moulin, Laure Moulin, écrit dans sa biographie de son frère illustre: "Et n'est-ce pas une rencontre mémorable que celle de Moulin fournissant à Malraux les avions de son escadrille". Jean Moulin (Paris: Presses de la Cité, 1969), p. 157. Le discours que Malraux prononça le 19 décembre 1964, lors du transfert des cendres de Moulin au Panthéon, sert de préface à cette biographie.

97. On écrit souvent, et erronément, Dary. Dans Des Avions et des hommes son contrat est reproduit en photocopie en face de la page 128.

98. Ibid., pp. 46-47. C'est avec empressement que la presse réactionnaire, Candide en particulier, s'emparait de pareils détails afin de stigmatiser les efforts de la France pour soutenir l'Espagne républicaine. En septembre 1936 Candide dénonça Jean Darry en le traitant de "spécialiste du vol d'automobiles et qui fut condamné pour ce fait à huit mois de prison par le tribunal correctionnel de Coulommiers. Il commande pour le moment une escadrille rouge à Barcelone ou Madrid" (17 septembre 1936, p. 11).

Un mois plus tard Didier Poulain, du même hebdomadaire, s'en prit vivement à tous les mercenaires français au service de l'Espagne: "Et là, quel beau ramassis de fripouilles! quelle écume de police correctionnelle et de prison. Si encore tous les mercenaires s'étaient bien battus! Mais ce n'est pas le cas. Et il faut encore que ces gens nous créent à l'étranger une réputation de lâcheté et de malhonnêteté! [. . .] Un rapport allemand, intercepté par l'Intelligence Service et qui n'est pas resté secret, remarque que les aviateurs français engagés en Espagne ont fait preuve de peu de facultés combattives [. . .] On en arrive à éprouver une sorte d'ambre satisfaction quand nous apprenons que le pilote J. D. (autrefois condamné pour vols de voitures) s'est bravement conduit, et que le pilote G. a descendu deux ou trois appareils ennemis". Candide, 19 novembre 1936, pp. 1-2.

99. Ce rapport, intitulé "Experiences in Spanish government air forces" et daté du 2 novembre 1936, fut rédigé par le lieutenant-colonel Charles Madhurst du ministère de l'Air et envoyé au ministère des Affaires étrangères (Archives du Public Record Office, Londres, Dossier W 15491/62/41). Madhurst résume une interview avec V. P. Doherty, ex-officier de la RAF et qui avait combattu contre les franquistes en Espagne. Celui-ci est décrit comme étant catholique et anti-communiste.

100. Giscion, Des avions et des hommes, p. 47.

101. Ibid.

102. Ibid., pp. 45-46.

103. Pour les autres membres de l'escadrille España on consultera l'Appendice II.
104. Segnaire est un nom de plume tiré de La Señera, l'aérodrome de Valence. A partir de 1948 il composa des romans dont le troisième La Rançon (Paris: Gallimard, 1952), écrit entre novembre 1950 et juillet 1951, traite de la guerre civile espagnole. Vers la même époque il était chargé de la documentation de deux livres d'art établis sous la direction de Malraux: Tout l'oeuvre peint de Léonard de Vinci (Paris: Gallimard, Collection Galerie de la Pléiade, 1952) et Tout Vermeer de Delft (Paris: Gallimard, Collection Galerie de la Pléiade, 1952).
105. Dans un document officiel envoyé au Foreign Office vers la fin de septembre 1936 on peut lire: "Spanish government do not want League of Nations to know of presence of foreign aviators hence difficulty of obtaining information" (Archives du Public Record Office, Londres, Dossier W12292/62/41).

Il était usuel dans les journaux républicains de porter aux nues les succès remportés par la "gloriosa Aviación republicana" et d'interviewer les pilotes. Les aviateurs espagnols sont presque toujours identifiés mais les étrangers "préférèrent rester anonymes".

106. Parmi les sources, outre L'Espoir (où se trouve le seul écrit détaillé de cette mission) citons: Salas, La guerra de España desde el aire, p. 94; Broué et Témime, La révolution et la guerre d'Espagne, p. 384; Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne, T. I, p. 351; et l'article de Segnaire dans le Magazine Littéraire, octobre 1967, p. 15. Segnaire n'était pas en Espagne à ce moment-là, mais il y a dans son roman La Rançon (1952) un épisode pareil à celui de L'Espoir.
107. Dans La marcha sobre Madrid, le colonel Martínez-Bande a étudié de très près cette offensive en se servant des rapports militaires et d'autres documents inédits qui se trouvent dans les archives du Servicio Histórico Militar à Madrid. Au sujet de l'itinéraire choisi il écrit: "Presentaba la ventaja de su proximidad a la frontera portuguesa hasta la línea Mérida-Badajoz, y el que en ésta cabía establecer un enlace con las fuerzas de la provincia de Cáceres, las cuales, además, al tener un destacamento en Almaraz, facilitaban la maniobra para pasar del valle de Guediana al del río Tajo. De esta forma se crearía una zona continua, extendida de Norte a Sur de España, desde la cual podía emprenderse, de Oeste a Este una acción sobre la capital, contándose con la posibilidad de establecer sucesivos enlaces con las fuerzas que se encontraban en las serranías carpetvetónicas. Además, al elegirse la segunda ruta se eludía el choque con las milicias que el general Miaja venía concentrando en dirección a Córdoba, produciéndose así en el adversario un efecto de sorpresa" (pp. 18-19).
108. Ibid., p. 40.

109. Salas, La guerra de España desde el aire, p. 94.
110. Dans sa première version, Malraux n'avait donné que le mois sans préciser le jour: "L'Espoir" (épisodes), NRF, novembre 1937, p. 705. Notons aussi qu'il a écrit à tort que Mérida fut prise le 8 août (L'Espoir, p. 90).
111. Boletín de Información, No. 46, Madrid, 14 août 1936.
112. Martínez-Bande, La Marcha sobre Madrid, p. 46. Malraux, lui, écrit San Benito.
113. Ibid., p. 47.
114. Dans le Boletín de Información, No. 52, Madrid, 16 août 1936, on peut lire: 6:45 . . . La primera línea nuestra se establece en Santa Amalia, Medellín, Guaraña. Llevan paneles blancos con punto negro en el centro. 7:00 Dos Potez salen para batir las columnas que anteriormente se expresan. 13:30 Barajas comunica que un Potez vuelve del frente Santa Amalia-Medellín y dice que el Puente Medellín está cortado y la columna enemiga, que es fuerte, se desorganiza ante el bombardeo. Actualmente bombardean dos Douglas y un Potez. El segundo Potez vuelva a bombardear en cuanto cargue bombas y gasolina. La Aviación de caza sale de Herrera del Duque para proteger a los Douglas. 13:45 Un trimotor Junker bombardea Herrera del Duque, salió un caza contra él, y al verie despegar desapareció el trimotor.
115. L'historien anglais a dû confondre avec une autre offensive lancée par Yagüe le 20 août, et qui fut arrêtée dans les montagnes de Guadalupe. En fait, il écrit (Histoire de la guerre d'Espagne, T. I, p. 351): "Là, l'armée républicaine d'Estremadure, une fois de plus regroupée et placée sous le commandement du général Riquelme, reprit la lutte. A Medellín, une section de la colonne fut presque entièrement détruite par l'escadrille française de Malraux". Et, curieusement, la seule source qu'il cite, lui aussi, est L'Espoir.
116. Claridad, 18 août, p. 1. Cf. La Libertad: "Ha sido ésta la mejor jornada que ha tenido la gloriosa Aviación republicana. Su actuación ha sido trascendental" (19 août, p. 2).
117. Claridad, 18 août, p. 6.
118. Gisclon, Des avions et des hommes, p. 37.
119. Ibid.
120. Ibid., pp. 38-39. Aucun des trois incidents n'est rapporté dans La guerra de España desde el aire, et nous n'y avons relevé aucune mention de l'escadrille italienne Vicente non plus.
121. Gisclon, Des avions et des hommes, p. 60. Pour l'intervention dans la Sierra voir pp. 19-21; pour l'enquête voir pp. 56-62.

122. Servicio Histórico Militar (Madrid), Documentación Roja, Armario 93, Legajo 1280, Carpeta 1, Documento 1.
123. Claridad, 1^{er} septembre 1936, p. 1. Notre relation de la mission est basée sur le compte rendu de Claridad et les faits ont été vérifiés dans El Socialista et El Pueblo. Salas a apporté les précisions suivantes: "El parte gubernamental citó el derribo de cuatro JU-52 en Olmedo. Malraux ha descrito este ataque a Olmedo muy literariamente, pero Olmedo no era la base de los Junkers (que operaban desde Salamanca) sino del grupo Dragon-Fokker, que poco antes había partido para Aragón" (La guerra de España desde el aire, p. 100). Les journaux républicains avalent en effet supposé que les avions détruits étaient des Junkers.
124. Peut-être que Malraux pensait au raid sur Arévalo quand il s'écria à Montréal: "Je sais de reste que toute guerre est violente. Je sais de reste qu'il peut arriver que la bombe d'un avion gouvernemental qui vise un objectif militaire, tombe à côté et blesse des civils. Ce sur quoi je veux attirer votre attention de la façon la plus formelle, et vous le lirez dans les journaux fascistes eux-mêmes, c'est que nous avons détruit l'aérodrome de Séville, nous n'avons pas bombardé Séville. Nous avons détruit l'aérodrome de Salamanque, nous n'avons pas bombardé Salamanque. J'ai détruit l'aérodrome d'Avila, je n'ai pas bombardé Avila. Mais voilà plusieurs mois que les fascistes bombardent chaque jour les rues de Madrid" (Le Canada (Montréal), 5 avril 1936, p. 3).
- Plus tard Malraux confia à un journaliste américain: "The Olmedo hangar [had] long been a threat to our base" (Literary Digest, 3 avril 1937, p. 16).
125. "La escuadrilla España, después de este servicio, volvió majestuosamente a su base. Una felicitación entusiasta a los bravos aguiluchos de la escuadrilla España" (El Socialista). "Gracias al heroísmo de un campesino, los aviadores de la escuadrilla 'España' destruyeron tres aparatos enemigos e incendiaron un depósito de gasolina y otro de bombas" (Claridad).
126. Gisclon, Des avions et des hommes, pp. 162-163. Lors de la prise de Talavera Malraux était à Paris. André Gide nota dans son Journal le 4 septembre: "Hier j'ai revu Malraux. Il arrive de Madrid, pour où il repart dans deux jours . . . [Clara] m'a dit que, depuis longtemps, il ne dort jamais plus de quatre heures par nuit. Pourtant, lorsque je le revois, il ne me paraît pas trop fatigué. Il a même le visage moins couturé de tics qu'à l'ordinaire et ses mains ne sont pas trop fébriles. Il parle avec cette volubilité extraordinaire qui me le rend souvent si difficile à suivre. Il me peint leur situation, qu'il estimerait désespérée si les forces de l'ennemi n'étaient pas si divisées. Son espoir est de rassembler celles des gouvernementaux; à présent il a pouvoir de le faire. Son intention, sitôt de retour, est d'organiser l'attaque d'Oviedo" (Bibliothèque de la Piéride, 1948, pp. 1253-1254). Nous n'avons relevé aucune autre allusion

à l'attaque d'Oviedo. Koltsov, le correspondant de la Pravda, écrivit dans son journal le 5 septembre qu'un avion de l'escadrille de Malraux avait bombardé l'après-midi un train dans le secteur de Talavera (Diario de la guerra de España).

127. Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne, T. I, p. 391.
128. Giscion, Des avions et des hommes, pp. 165-207. La différence de vitesse entre les vieux bombardiers républicains et les nouveaux chasseurs italiens pouvait avoir des conséquences assez surprenantes: "At any moment, when you were nursing an antiquated Breguet or Dewoitine along, a couple of enemy machines might fasten on you; and their only difficulty of disposing of you would seem to be the fact that their pilots could not possibly believe that you were flying as slowly as you in fact were. So after their first burst of fire they would overshoot, get beyond you, and if you realized this difficulty of theirs and were ready for them, you could usually get off about ten shots at one of them. After that it was just marvellous luck, or bad clumsiness on their part, if they ever gave you a chance to fire at all. So a pilot, exactly half my age, described his 'fun' of September or October 1936" (Wintringham, English Captain, pp. 38-39). Le pilote appartenait à l'escadrille España.
129. Salas, La guerra de España desde el aire, p. 103.
130. Martínez-Bande, La marcha sobre Madrid, p. 67. "En torno a los defensores del Alcázar se había creado una aureola, con categoría de mito, que había llegado a traspasar las fronteras. En la España liberada, donde existía entonces un clima propicio de hipersensibilidad patriótica, había un deseo incontenido, como un compromiso de honor, en libertarlos. Pero también en el exterior produciría el hecho un efecto beneficioso para la causa nacional, pues entre el farrago de noticias contradictorias que se publicaban sobre nuestra guerra, se había captado la gesta alcazareña como muestra indeleble del genio caballeresco de la raza."
131. Robert Colodny a écrit: "André Malraux's volunteer escadrille, flying the patched up crates that the loyal aviators had saved for the Republic on July 18th and the few squadrons of French planes sent across the Pyrenees by Pierre Cot, the Front Populaire's Minister of Air, covered the retreat from Toledo at the cost of losing 57 out of 65 aircraft". The Struggle for Madrid: The Epic of the Spanish Conquest (1936-1937) (New York: Paine-Whitman Publishers, 1958), p. 22. Ces chiffres sont certainement exagérés. L'escadrille España n'avait jamais plus de 6 avions à sa disposition et, selon Salas, le jour de la prise de l'Alcazar: "se produce un combate aéreo sin resultados" (La guerra de España desde el aire, p. 110).
132. Témoignage de Julien Segnaire.

133. Koltsov, Diario de la guerra de España, p. 121. Et Abel Guides lui expliqua le même après-midi: "Gente hay. Este es el mal, tenemos más tiradores que ametralladores y más pilotos que aparatos" (p. 122).
134. Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne, T. II, p. 10.
135. Fischer, Men and Politics, p. 385.
136. Magazine Littéraire, octobre 1967, p. 16.
137. Témoignage de Julien Segnaire. Pendant qu'ils étaient là un Junker rebelle (1E-22) fut amené aux gouvernementaux par un pilote ami.
138. Valence était le siège du gouvernement républicain depuis le 6 novembre. "L'hiver, à Valence, je voyais souvent André Malraux. Son escadrille était basée non loin de la ville. C'est un homme qui se livre toujours à sa passion du moment. Je l'ai connu pendant la période où il se passionnait pour l'Orient, puis pour Dostolevsky et Faulkner, puis pour la fraternité des ouvriers et la révolution. A Valence, il ne pensait et ne parlait que bombardement des positions fascistes. Quand j'essayais de parler littérature son tic le reprenait et il se taisait" (Ehrenbourg, La Nuit tombe, pp. 213-214).
139. Jacques Delperrie de Bayac, Les Brigades Internationales (Paris: Fayard, 1968), p. 131.
140. Ibid., p. 138.
141. Le Devoir, 5 avril 1937, p. 12.
142. Témoignage de Marcel Florein. Salas a écrit: "Un Potez de la escuadrilla Malraux tuvo que tomar tierra violentamente en Valdelinares, cerca de Mora de Rubielos, con un muerto (Belaïdi) y seis heridos (uno de ellos Raymond Maréchal) y otro Potez, en el que iba el mismo Malraux, se destrozó de despegue en el aeródromo valenciano de La Señera. Días después Malraux dejó el mando de la escuadrilla a Abel Guidez" (La guerra de España desde el aire, p. 152).
143. "L'escadrille España que dirige André Malraux fait dans le secteur de Málaga ses dernières sorties. Fin janvier et début février, ses Potez-540 et ses Bloch-200 ont bombardé Cadix, le port de Cadix, où débarquent les volontaires fascistes italiens" (Delperrie de Bayac, Les Brigades Internationales, p. 215). Bien sûr, il ne s'agit plus de l'escadrille España.
144. Ibid., pp. 215-216. A quelques exceptions près, les détails ont été confirmés par Julien Segnaire (le Hollandais Reyes était en réalité l'Indonésien Jan-Frédéricus Stolk).

Il y a quelques différences d'opinion quant au nombre exact des Fiat qui attaquèrent les Potez-540. Delperrie de Bayac a rapporté qu'il n'y en avait eu que huit ou dix. Segnaire n'a cité aucun chiffre mais se souvient qu'ils étaient complètement surclassés.

Il y a également des divergences d'opinion sur le sort du deuxième Potez. Selon Segnaire, qui était dans le "B", il a pu retourner à la base, mais selon Thomas, il s'est écrasé dans la montagne. Simone Téry a écrit: "Deux avions de l'escadrille de Malraux s'étaient élancés bravement, seuls contre la nuée des assassins. Ils furent abattus, l'un dans la montagne, l'autre dans la mer, à quelques mètres du rivage". Front de la liberté. Espagne 1937-1938 (Paris: Editions Sociales Internationales, 1938), pp. 77-78.

145. "About 10 km. west of Almeria, on a bare plateau, we began to run into the vanguard of the refugee column and guessed that Malaga had fallen. At that point 2 planes flew over high from the direction of Almeria and the refugees immediately scattered into the stony fields and flopped down in terror. We concluded that they had already suffered strafing from the air--which proved to be true [. . .] Later we concluded, probably from questioning the wounded airmen, that the two planes were theirs (their story later included in "Man's Hope")--light bombers, with a crew of four.

I can't remember whether it was during Bethune's first or second night down the road near a village near Motril (while the driver and I ferried exhausted and half-starved children back to Almeria) that he witnessed the crash-landing by the beach. My present memory must be derived from Bethune's verbal account to me the next day--and it differs from Malraux's. Here it is: he rescued or helped rescue the wounded airmen from the plane. It particularly sticks in my memory that he ripped wires from the plane to use as tourniquets. Then he performed a miracle by somehow commandeering a truck on the road where trucks were defended with rifles--and he got the airmen to a hospital in Almeria and transfused some or all of them with the blood from Barcelona. I visited them, probably the next day and I remember one (probably the least wounded) crying out in pain and irony "Ah! que je souffre!, Ah! que je souffre!--Ah! que la vie est belle!" (lettre du 2 février 1970).

146. Il est juste de résumer ici ce que les volontaires nous ont dit trente ans après la guerre. Malgré la victoire franquiste, les blessures reçues et l'écoulement du temps, aucun des survivants auxquels nous avons eu le plaisir de parler n'a exprimé le moindre regret d'être allé combattre en Espagne. Au contraire, nous avons discerné chez eux un orgueil fort légitime de s'être jetés de façon aussi désintéressée dans la lutte pour la démocratie. Maurice Thomas a décrit son séjour en Espagne comme "la belle époque", et les mots camaraderie, jeunesse, fraternité venaient souvent aux lèvres de René Deverts. Marcel Florein a déclaré qu'il serait prêt à s'engager de nouveau dans la lutte anti-franquiste, si l'occasion se présentait.

147. Louis Fischer a signalé la présence de Malraux à Genève en décembre 1936 le jour où le ministre des Affaires étrangères espagnol plaidait devant la Ligue des Nations pour l'abandon de la funeste politique de non-intervention. Men and Politics, p. 403.
148. Robert Brasillach, "Le colonel Malraux soutient le moral de l'arrière", Je Suis Partout, 6 février 1937, p. 3.
149. Armand Petitjean, "Les écrivains combattants d'Espagne à la Mutualité", Nouvelle Revue Française, mars 1937, p. 474. De brefs extraits du discours de Malraux furent publiés dans ce numéro de la NRF, et dans le Figaro du 2 février 1937.
150. Je Suis Partout. Un incident sans grande importance mérite cependant d'être rapporté ici parce qu'il illustre bien la manière dont la presse de droite--Je Suis Partout en particulier --calomniait Malraux.

Au début de décembre, l'avion qui transportait Louis Delaprée, correspondant de France-Soir, fut abattu en Espagne. La presse réactionnaire déclencha une campagne ignoble contre le gouvernement républicain qu'elle tint pour responsable de la mort de Delaprée. Malraux, étant chef de l'aviation internationale à cette époque, fut accusé par Brasillach et son équipe qui ne furent pas du tout gênés par le manque de preuves. En janvier, Louis Martin-Chauffier, un des rédacteurs de l'hebdomadaire de gauche Vendredi prit la défense de Malraux et s'en prit à Brasillach: "M. Brasillach n'attaque pas Malraux en face. Il se contente de répéter toutes les calomnies, mais sans vouloir les prendre à son compte; il prétend n'attacher aucune importance à ce qu'il narre complaisamment; se dérobe aussitôt qu'il a lancé son venin, dénie à Malraux toute générosité, et presque tout talent, mais incidemment, et d'un air détaché. Tout le premier il n'est pas dupe de ses mensonges: il en use fort consciemment, sans même cette excuse d'être sincère dans sa bassesse". "André Malraux, notre camarade", Vendredi, 22 janvier 1937, p. 1.

Dans leurs comptes rendus du meeting à la Mutualité, Petitjean et Brasillach revinrent sournoisement à ces accusations contre Malraux. Brasillach écrivit: "Sans doute je ne m'attendais point qu'il parlât de la mort de Louis Delaprée, assassiné par cette aviation rouge dont il est le chef".

Ces accusations, si infondées qu'elles fussent, ne furent pas vite oubliées. Après avoir parlé à un rallye pro-républicain à Montréal en avril 1937, Malraux consentit à répondre aux questions des journalistes présents. La quatrième question--"Voulez-vous éclaircir la mort du journaliste Louis Delaprée?"--le mit en fureur et, évidemment, il n'y répondit pas. Le Devoir, 4 avril 1937.

151. Nouvelle Revue Française, mars 1937, p. 475. François Mauriac, qui était aussi parmi les assistants, ne put partager cet enthousiasme et nota dans son journal: "Dès que Malraux ouvre la bouche, son magnétisme faiblit. Non qu'il n'y ait en lui de quoi faire un tribun, et même un grand tribun; mais le littérateur lui coupe le soufflet. Les images qu'il invente, au lieu de réchauffer son discours, le glacent: elles sont trop compliquées, on y sent la mise au point laborieuse de l'homme de lettres". Cité dans Le Devoir (Montréal), 2 avril 1937, p. 3.
152. Notons aussi qu'avant son départ il s'associa à un mouvement de protestation contre l'incarcération de l'écrivain suisse Hans Muhlestein. Le docteur Muhlestein, inculpé d'avoir soutenu la cause de la République espagnole, avait été condamné à un mois de prison et à la privation de ses droits civiques pour deux ans. Un télégramme, envoyé le 24 février 1937 au Président de la Confédération helvétique à Berne par l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, portait la signature de Malraux, ainsi que celles de Nizan, Chamson, Aragon, Rolland, Jean Cassou, Jean Guéhenno et Elié Faure.
153. "Malraux refused US visa", Publisher's Weekly, février 1937, p. 737. Voir aussi The New York Times, 22 janvier 1937, p. 6.
154. Cordell Hull, Memoirs (London: Hodder and Stoughton, 1948), p. 478. Et l'ancien secrétaire d'Etat commente: "Thus we were again applying a moral embargo. We did not have the legal right to prohibit the export of arms to Spain".
155. Ibid., pp. 475-492.
156. On trouvera dans l'Appendice V une liste chronologique des étapes de la tournée de conférences, ainsi que le titre des discours les plus importants.
157. Voir Appendice I.
158. Malgré la participation de l'extrême gauche le North American Committee to Aid Spanish Democracy était présidé par un évêque new-yorkais, Monseigneur Francis J. McConnell.
159. Lettre du 11 octobre 1970.
160. Le Devoir, 2 avril 1937, p. 3.
161. "André Malraux Writes of Life as He Fights for Freedom", Daily Worker, 9 mars 1937, p. 9.
162. "Malraux on Spain", Sunday Worker, 7 mars 1937, p. 5.
163. San Francisco Chronicle, 28 mars 1937, p. 2.
164. Sunday Worker, 7 mars 1937, p. 5.

165. Toronto Star, 2 avril 1937.
166. Lettre du 30 avril 1969.
167. Voir Appendice I.
168. New York Times, 4 mars 1937, p. 5.
169. L'Illustration Nouvelle, 5 avril 1937, p. 3. Le même jour il dit au reporter du Montreal Gazette: "Before the Fascists once more send men who kill, you must send men who heal" (p. 21). À Montréal Malraux fit souvent l'éloge du docteur Norman Bethune et de son service de transfusion de sang.
170. Lettre du 11 octobre 1970.
171. André Patry, Visages d'André Malraux (Montréal: Editions l'Hexagone, 1956). Selon la presse voici quelques sommes obtenues (en dollars): Washington (820), New York (9.000), Montréal (230), 9.000 au banquet offert par The Nation.
172. Louis Fischer, alors correspondant de The Nation en Espagne, était aussi un invité d'honneur: "[Malraux] delivered a beautifully poetic speech. I had preceded him with a factual address outlining the history and background of the Spanish conflict". Men and Politics, p. 413.
173. Dans toutes ses allocutions Malraux répéta les mêmes propos avec peu de modifications. Voir surtout "Forging Man's Fate in Spain", The Nation, 20 mars 1937, pp. 315-316, et "The Fascist Threat to Culture", brochure de dix pages publiée sous les auspices du Cambridge Union of University Teachers et du Harvard Student Union.
174. Nous reviendrons sur ces épisodes dans notre étude de la genèse de certains thèmes de L'Espoir. Voir pp. 172-180.
175. Alfred Kazin, Starting Out in the Thirties (Boston: Little, Brown and Co., 1965), pp. 106-108.
176. Lettre du 11 octobre 1970.
177. Le New York Times du 17 mars (p. 24) ne publia que quelques paragraphes de la réponse de Malraux écrite le 13.
178. "Trotsky versus Malraux", The Nation, 27 mars 1937, p. 351. C'est nous qui soulignons. Quelques-unes des accusations de Trotsky furent traduites (avec de légères modifications) et publiées dans Commune (mai 1937, pp. 1128-1130). "Lorsque Malraux rend hommage à la courageuse politique du gouvernement mexicain en face de la révolution espagnole, je n'y vois pas d'inconvénients. Mais je dois constater avec regret qu'aucun autre gouvernement n'a suivi l'initiative du Mexique[. . .] New York est le centre du mouvement ayant pour but la révision des procès de Moscou; et c'est pour contrecarrer ce mouvement que Malraux est venu en

Amérique . . . En 1926, Malraux était au service du Comintern et du Kuomintang en Chine; il est l'un de ceux qui sont responsables de l'étranglement de la révolution chinoise. Malraux est organiquement incapable d'indépendance morale. Il est fonctionnaire par vocation." Le célèbre débat à propos des Conquérants est trop bien connu pour que nous nous en occupions ici. Voir NRF, No. 211, avril 1931, pp. 488-507.

179. Isaac Deutscher, The Prophet Outcast: Trotsky, 1929-1940 (London: Oxford University Press, 1963), p. 269. La lettre à Simon et Schuster est du 9 novembre 1933. (En fait, c'est Random House qui obtint les droits pour la traduction américaine.)

Dans une certaine mesure, on pourrait dire que La Condition humaine a été composée dans une perspective anti-stalinienne puisque Malraux condamne la politique préconisée par l'Internationale et qu'elle incarne la valeur, chère à Trotsky, de la communauté révolutionnaire.

180. Ibid.
181. "Trotsky", Marianne, 25 avril 1934, p. 3. La variété des sujets abordés est vaste: l'art, le cinéma, l'individu et le communisme, Lénine et les chats, la philosophie, la campagne de Pologne.
182. "André Malraux attaqué par Trotsky", Commune, mai 1937, p. 1129.
183. Ibid., pp. 1128-1129.
184. Ibid., p. 1129.
185. Deutscher, The Prophet Outcast, p. 370.
186. Commune, mai 1937, p. 1129.
187. L'attitude équivoque de Moscou envers la situation en Espagne a inspiré plusieurs livres. Toutefois, la plupart des historiens sont d'accord sur ce point: si pendant deux ans l'URSS fit juste assez pour empêcher un triomphe fasciste, elle ne fit pas assez pour assurer une victoire républicaine. Et, en 1938, elle abandonna l'Espagne.
188. Commune, mai 1937, pp. 1129-1130.
189. La chronologie est assez déroutante. Nous savons que la mise au point de Malraux est aussi datée du 13 mars et que les premiers extraits ne furent publiés que le 17. Et pourtant dans son article Trotsky semble répondre à son tour à Malraux. Est-ce que les arguments de ce dernier lui auraient été envoyés par télégramme avant leur publication à New York?
190. "Quelques questions concrètes à M. Malraux", La Lutte Ouvrière, 25 mars 1937: recueilli dans Léon Trotsky, Le Mouvement communiste en France (1919-1939), éd. Pierre broué (Paris: Editions de Minuit, 1967), pp. 598-601.

191. Cecil Jenkins, The Concept of the Individual in the Works of André Malraux and its Metaphysical, Political and Artistic Implications. University of Dublin, 1957, p. 131 (thèse de doctorat). Une étude à fond des rapports entre Trotsky et Malraux reste à faire. Nous n'avons pu qu'effleurer le sujet dans la mesure où il concerne Malraux et l'Espagne. Le 9 mars 1948 la veuve de Trotsky envoya au New York Times une lettre où elle déclarait: "Malraux n'a jamais été un sympathisant du trotskysme. Au contraire, il en a toujours été l'ennemi; il est celui qui s'est employé à détourner l'attention du public de la réalité, en ce qui concerne les infâmes procès de Moscou, en les traitant dans le New York Times comme une querelle purement personnelle entre Trotsky et Staline".
192. "André Malraux à Madrid", Commune, septembre 1937, p. 43.
193. La liste des écrivains qui assistèrent au deuxième Congrès est impressionnante. La France était représentée par André Malraux, Julien Benda, André Chamson, Claude Aveline et René Bloch; l'Espagne par Antonio Machado, José Bergamín, Rafael Alberti, León Felipe et Jacinto Benavente; l'Amérique latine par Pablo Neruda, Octavio Paz, César Vallejo, Nicolás Guillén, Alejo Carpentier et Vicente Huidobro; les pays anglophones par Stephen Spender, Malcolm Cowley, Louis Fischer et, selon Spender, Ernest Hemingway, bien que nous n'ayons pu relever son nom dans aucun des journaux espagnols consultés. Parmi les délégués russes se trouvaient Ilya Ehrenbourg, Alexei Tolstoy et Mikhaïl Koltsov; et les émigrés allemands étaient représentés par Anna Seghers, Heinrich Mann, Gustav Regler et Ludwig Renn. Denis Marion, Anderson Nexö, Hans Muhlestein et une cinquantaine d'autres étaient présents.
194. Stephen Spender, World Within World (London: Hamish Hamilton, 1951), p. 238.
195. "Madrid: July 1937", Left Review, août 1937, p. 382.
196. Spender, World Within World, p. 239.
197. El Mono Azul, 8 juillet 1937. La même expression est reprise par Rafael Calvo Serer dans La literatura universal sobre la guerra de España (Madrid: Ateneo, 1962)--"El alma de tal congreso fue André Malraux" (p. 7).
198. "Spain Invites the World's Writers: Notes on the International Congress, Summer 1937", New Writings, présenté par John Lehman, 1937, p. 246.
199. Voici un aperçu du premier discours de Malraux à Valence: "El delegado francés, Malraux, concretó la posición de los intelectuales franceses frente a los problemas de la guerra española. La Asociación de intelectuales anti-fascistas de París ha tenido especial interés en que el II Congreso Internacional se celebre en España, Esta guerra significa la defensa de la

cultura y todo intelectual debe sentirse automáticamente a vuestro lado. Pide que se consideren presentes los compañeros que están en los frentes republicanos y los que están más allá de otras fronteras". Frente Rojo (organe du Parti communiste de Valence), 5 juillet 1937, pp. 3 et 6.

200. La guerre civile était une lutte engagée par la civilisation et l'humanité contre le barbarisme et la bestialité fascistes. C'était la lutte entre un gouvernement légitime et une rébellion militaire appuyée par l'Allemagne, l'Italie et le Portugal. C'était une guerre pour la liberté et la justice contre les forces de l'obscurantisme, et c'était par là une guerre "morale" et "juste".
201. Des quatre discours prononcés par Malraux en juillet 1937 en Espagne trois restent inédits. Celui qu'il fit à Madrid fut publié par Commune ("André Malraux à Madrid", septembre 1937, pp. 41-43). Un compte rendu très court parut dans l'ABC du 8 juillet: "El teniente coronel de la Aviación republicana camarada Andrés Malraux relata diversos episodios cuya conmovedora elocuencia pone de relieve la maravillosa solidaridad que todos los pueblos del mundo manifiestan hacia la noble causa que el proletariado español defiende derramando su sangre" (p. 9).
202. Commune, septembre 1937, p. 42.
203. Le 21 septembre 1938, à l'assemblée de la Société des Nations Negrín expliqua les raisons pour lesquelles son gouvernement allait se séparer de ce groupe d'hommes valeureux et pleins d'abnégation: "Le gouvernement espagnol dans son désir de contribuer, non seulement par des paroles, mais aussi avec des actes à l'apaisement et à la détente que tous nous désirons, et résolu à faire disparaître tout prétexte pour qu'on ne puisse continuer de douter du caractère national de la cause pour laquelle se battent les armées de la République, vient de décider le retrait immédiat de tous les combattants non-espagnols qui prennent part à la lutte en Espagne dans les rangs gouvernementaux". Delperrie de Bayac, Les Brigades Internationales, p. 408.
204. Ibid., p. 411.
205. Vincent Sheean, Not Peace but a Sword (New York: Doubleday, Doran and Co., Inc., 1939), p. 266.
206. Louis Fischer, Men and Politics, p. 609.
207. Voir l'Appendice I.
208. Broué et Témime, La révolution et la guerre d'Espagne, p. 348. C'est nous qui soulignons. Nous doutons que l'aviation de chasse internationale ait jamais disposé d'une quarantaine d'appareils. Dans son compte rendu de ce livre l'historien nationaliste Ricardo de la Cierva a écrit: "Una exageración patriótica lleva a nuestros autores a alabar las hazañas de la escuadrilla de

- Malraux, y por dos veces". Cien libros básicos sobre la guerra de España (Madrid: Publicaciones Españolas, 1966), p. 148.
209. Fischer, Men and Politics, p. 354. C'est nous qui soulignons. Cf. Herbert Matthews, correspondant du New York Times: "My favorite Frenchman was André Malraux, a true idealist and brave man[. . .]Malraux headed a group of French aviators who nearly got themselves killed at the beginning of the war flying the crates the government picked up anywhere it could". The Yoke and the Arrows (New York: George Braziller, 1961), pp. 44-45.
210. Nenni, La guerre d'Espagne, pp. 163-164. C'est nous qui soulignons.
211. Wintringham, English Captain, p. 40.
212. Le diplôme est reproduit dans: Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, p. 57. Il a été décerné avant la chute de Madrid, et non par le gouvernement républicain en exil: c'est ce que nous a précisé M. del Vayo.
213. Voici les paroles de M. del Vayo: "I doubt very much if Malraux's participation in the war had any overwhelming significance. His presence was of immense value to the Republicans". Interview du 2 mars 1970.
214. Malgré la traduction en espagnol des Antimémoires, André Malraux n'est guère connu ou lu en Espagne hors des milieux universitaires ou intellectuels. Même en 1970 aucun de ses romans (et pas seulement L'Espoir, qui contient des remarques injurieuses à l'égard de Franco) n'était en librairie à Madrid, bien que La Condition humaine se vende à Barcelone (voir "Malraux interdit à Madrid et publié à Barcelone", Le Figaro Littéraire, 16 décembre 1965, p. 2). Bien sûr, la traduction espagnole de L'Espoir par Luis Alberto Sanchez (La Esperanza [Santiago de Chile: Ediciones Ercilla, 1938]) est interdite en Espagne. Nous avons consulté les fichiers de la Biblioteca Nacional de Madrid mais, apparemment, les romans de Malraux ne s'y trouvent pas.
- En outre aucune étude sur Malraux n'a été publiée jusqu'ici en espagnol, soit en Amérique latine, soit en Espagne, bien qu'il y ait déjà des ouvrages d'ensemble en anglais, italien, portugais, allemand, hollandais et norvégien. Les chapitres sur Malraux qui se trouvent dans les manuels de littérature française ou européenne du XX^e siècle sont d'ordinaire très vagues et ne mentionnent la guerre civile qu'en passant.
215. Historia y Vida, juin 1969, p. 101.
216. Lettre du 3 septembre 1969. Voir aussi Cien libros básicos sobre la guerra de España, pp. 304-305.
217. Salas, La guerra de España desde el aire, pp. 82-85.

218. Roger Garaudy, Une Littérature de fossoyeurs (Paris: Editions Sociales, 1947), pp. 57-58. Malraux, qui fait d'ordinaire la sourde oreille aux critiques lancées par ses adversaires, fut évidemment piqué par les remarques injurieuses de Garaudy et y répondit indirectement dans son allocution du 5 mars 1948 à la salle Pleyel. Attaquant la théorie du réalisme socialiste en art il dit: "Condamner Bernanos dans l'absolu au nom d'un prolétariat mythique, ça pourrait se défendre s'il ne fallait pas aussi admirer les romans édifiants de M. Garaudy. Ah! que d'espoirs trahis, que d'insultes et de morts, pour n'avoir fini que par changer de Bibliothèque rose!" Postface aux Conquérants, p. 245. Et sur le plan politique, Malraux était désormais un ennemi déclaré du Parti communiste français et du stalinisme. Dès 1948 il disait à James Burnham: "No real democracy can exist where the Communist Party is strong". The Case for De Gaulle: A Dialogue Between André Malraux and James Burnham (New York: Random House, 1948), p. 24.

La même année il accusa les communistes français de vouloir empêcher le relèvement du pays: "Ils savent que moins les partis représenteront la nation, plus elle sera faible, plus on remplacera la conscience nationale par la démocratie à la sauvette, mieux pourra être fait le lit des Cosaques". Le Rassemblement, No. 1, octobre 1948, p. 1.

219. Constanca de la Mora, Fièvre Espagne (Paris: Editions d'Hier et Aujourd'hui, 1948), p. 283.
220. Hidalgo des Cisneros, Virage sur l'aile, p. 342.
221. Ibid., p. 375.
222. Ibid., p. 352.
223. Ibid., pp. 346-347. Ces critiques ont été reprises sans examen par les détracteurs de Malraux. Ricardo de la Cierva les a citées textuellement au moins deux fois: dans sa série de comptes rendus Cien libros básicos sobre la guerra de España, pp. 304-305, et dans Historia y Vida, No. 15, junio 1969, p. 101. Le vingtième numéro de la Crónica de la guerra española (Buenos Aires), janvier 1967, p. 477, donne exactement le même texte. Aussi, dans le numéro 36 de la même publication on peut lire dans l'esquisse biographique de Hidalgo de Cisneros: "Después del 18 de julio tras la desaparición del general Nuñez de Prado, Hidalgo de Cisneros se convierte en el jefe indiscutible de la Aviación gubernamental, desde cuya torre de mando trata de poner orden en los anárquicos colaboradores extranjeros que, al mando del idealista André Malraux, prefieren provocar algún escándalo en el Hotel Florida de Madrid, a entablar combate con los cazas del otro bando" (p. 362).

L'ancien chef du parti communiste français, Jacques Duclos, a cité intégralement le même passage dans le deuxième volume de ses Mémoires ([Paris: Fayard, 1969], pp. 175-176) et exprime son

- approbation: "Je n'ajouterai rien à ce jugement porté par un homme qui savait de quoi il parlait" (p. 176). Et Herbert Southworth, le bibliographe le plus compétent de la guerre civile, nous a dit que les opinions de Hidalgo sur Malraux font autorité dans les milieux communistes. Si l'éloge du communiste anglais, Tom Wintringham, fait exception, c'est que son livre English Captain a été écrit avant le pacte germano-soviétique d'août 1939.
224. Claude Mauriac, dans un compte rendu de Sierra de Teruel, cite ces paroles de Corniglion-Molinier (qui remonteraient à août 1939) à propos de Malraux: "Pic de la Mirandole moderne qui apprend aussi vite la science de l'avion que celle du cinéma". "Le Temps immobile", Le Figaro Littéraire, 2-8 mars 1970, pp. 36-37.
225. Ilya Ehrenbourg, La Nuit tombe, p. 214.
226. Arthur Koestler, The Invisible Writing (New York: The Macmillan Co., 1954), pp. 327-328.
227. Simone de Beauvoir, La Force de l'âge (Paris: Livre de Poche, 1969), p. 319.
228. "André Malraux seeks aid for Loyal Air Corps", The Literary Digest, 3 avril 1937, p. 16. C'est nous qui soulignons dans les citations données ici.
229. Article de William Auerbach-Levy reproduit en partie dans Malraux par lui-même, p. 89.
230. Voir les notes qui précèdent un article par Malraux: "Man's Death is the Problem" dans le New Republic du 15 novembre 1948, p. 11.
231. "Profile", The Observer, 7 mars 1954, p. 3.
232. "A War of Heroes and Legends", Life International, 1^{er} janvier 1962, p. 36.
233. La Condition humaine, éditée par Robert Bréchon, Livre de Poche Université, 1966, p. 281. C'est peut-être à la légende encore qu'il faut rattacher ceci: "Malraux était mitrailleur avant dans un Potez-54 à sept combattants. Il n'occupait pas ce poste en raison de ses connaissances littéraires mais de son adresse. 'Dans le combat aérien, dit-il, il faut être sérieux, sans ça, on est mort! Malraux est vivant. Il a toujours eu une passion pour les armes. Enfant de dix à dix-huit ans il a tiré dans le jardin familial des quantités énormes de plombs. 'De quoi contruire des cathédrales'. Il était expert sur les avantages comparés de la carabine à plombs creux et à plombs ronds. Et surtout, il était exceptionnellement adroit et rapide. Une seule fois il n'a pas appuyé sur la détente de sa mitrailleuse. Quand il a cessé de se battre contre une abstraction, le fascisme, pour

se battre contre un homme, un pilote italien dont un dixième de seconde il a entrevu dans son viseur le profil et la barbe à la Balbo". "La grande aventure d'André Malraux", Paris-Match, 19-26 juin 1954, p. 43.

234. "Legend, for our purposes, may be defined as the aura of surmise which surrounds any public figure, filling the gaps between known facts". Haakon Chevalier, "André Malraux: The Legend and the Man", Modern Language Quarterly, juin 1953, p. 200.
235. On trouvera dans l'Appendice III la liste (qui ne peut-être complète faute de documents) des principales missions effectuées par les escadrilles España et André Malraux.

Pour ceux qui douteraient encore du courage de Malraux, citons la réponse catégorique que fit Julien Segnaire au rédacteur en chef du Magazine Littéraire, Jean-Jacques Brochier: "Vous me demandez, après beaucoup d'autres, si Malraux lui-même participait à des combats. C'est bizarre qu'on en doute. J'étais avec lui au-dessus de Teruel, quand on avait la DCA en plein autour de nous. Malraux s'est exposé comme les copains. Mais son rôle était évidemment plus important, d'abord parce qu'il devait diriger l'escadrille, ensuite parce qu'il devait l'alimenter. S'il y a eu des avions c'est grâce à lui", Magazine Littéraire, octobre 1967, p. 18.

236. Picon, Malraux par lui-même, p. 90.

CHAPITRE II

L'ESPOIR

Les rapports étroits qui existent chez Malraux entre sa vie active et son oeuvre romanesque sont trop visibles, sinon bien établis, pour qu'il faille y insister.¹ Mais L'Espoir représente un cas particulier. Plus qu'en ses autres romans, l'histoire y affleure de toutes parts, elle en forme la trame, et il se trouve qu'elle est bien connue. Il y a donc lieu de se demander quelle idée Malraux se fait de son plus ou moins grand degré de dépendance ou de liberté à l'égard des événements qu'il a vécus et dont il s'est servi. C'est une question à laquelle il a répondu en termes généraux lors d'une de ses conversations avec Haakon Chevalier, où celui-ci parlait du fait que la valeur d'un roman, quelle que fût son exactitude en tant que document, se situait dans un tout autre domaine:

Regarding the factual accuracy of his novels, Malraux told this reviewer recently, "I am perfectly willing to have it said that nothing in my novels is true--mais attention (raising his forefinger)--on one condition, namely that it be also said that nothing in them is untrue". He went on to say, "Car rien n'est faux dans Hamlet en ce qui concerne l'histoire du Danemark. C'est autre chose".

He brought up the example of Poussin. "Poussin went to Rome to paint Roman ruins. He would have painted Roman ruins anyhow. The ruins he painted were not the Roman ruins he saw. He simply needed to see them in order to paint what he wanted to paint." His own case, he said, was very much the same. He needed to be present at events like those in China and Spain in order to write about them. If he could write about them without seeing them, he added disarmingly, "Je serais un plus grand écrivain, voilà tout".²

En prenant ainsi, d'une part, ses distances à l'égard de la vérité, Malraux entend non pas s'en libérer mais revendiquer les droits

implicites du romancier à y puiser sa vérité, et bien montrer que pour lui elle est d'ordre esthétique et moral: "C'est autre chose". Attitude qui est confirmée, en termes précis, par sa réponse à l'une de nos questions écrites où nous lui demandions si la vérité historique entravait le romancier: "Ce n'est pas sur la 'vérité historique' que [les romans] reposent, mais sur l'expérience vécue, ce qui est assez différent".³ Cet appel à l'expérience et cette différence renvoient directement à ce qu'il disait, d'autre part, à Haakon Chevalier sur son besoin d'être présent aux événements. Par là, Malraux se range de lui-même parmi les romanciers d'expérience, dont le type est Stendhal, et il reconnaît que chez lui l'imagination reste auxiliaire et ne peut être l'agent déterminant de la création--ce que curieusement il déplore. Mais quand un écrivain s'exclut des romanciers d'imagination, tels que Balzac et Zola, la question de sa dépendance à l'égard du vécu, de son besoin du réel, se déplace ou, plutôt, se fait plus étroite et conduit à se demander quel usage il veut bien, ou peut faire, de la réalité, quels choix elle lui donne, quelles contraintes il y trouve, quelles latitudes aussi, puisque tout repose sur son expérience. Dans plusieurs annotations qu'il a faites à l'étude de Gaëtan Picon, Malraux s'explique sur la méthode et le but du romancier:

Il doit créer un monde cohérent et particulier, comme tout autre artiste. Non faire concurrence à l'état-civil, mais faire concurrence à la réalité qui lui est imposée, celle de la "vie", tantôt en semblant s'y soumettre et tantôt en la transformant pour rivaliser avec elle [. . .] Le romancier, pour créer son univers, emploie une matière qu'il est contraint de puiser dans l'univers de tous. Encore cette matière est-elle moyen de création ou rien. Le grand romancier est Balzac, non Henri Monnier. C'est la puissance transfiguratrice du réel, la qualité atteinte par cette transfiguration, qui font son talent; il est évidemment un poète.⁴

La réalité étant matière du roman et moyen de sa création, mais matière à transfigurer, il serait facile ici de faire un contresens sur la pensée de Malraux et de conclure que son besoin du réel est moins exigeant qu'il ne le dit, ou simplement épisodique. Toutefois, quand il parle de créer un univers, il le voit étroitement lié à la vie, pour rivaliser avec elle, et la méthode qu'il suggère (sembler se soumettre et transformer) suppose un continuel mouvement de va et vient entre la réalité et l'esprit, donc une prise de conscience où l'expérience ne cesse d'informer "la culture et la lucidité";⁵ et quand il parle de transfigurer, ce sont certainement ces deux qualités maîtresses qu'il charge d'agir sur la réalité imposée, et avec une puissance transfiguratrice telle qu'il les estime capables de donner "un portrait exemplaire".⁶ On pourrait dire, en somme, que le monde de Malraux s'inscrit entre deux pôles, le besoin du réel et la transfiguration du réel, qu'ils lui sont également indispensables, qu'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre, que s'il s'agit de transfigurer quelque chose, c'est l'univers de tous, et que naturellement priorité doit être donnée aux faits saisis par tous les moyens, action, participation, enquête. Au reste, toute l'oeuvre de Malraux, chaque fois qu'on est parvenu à en éclairer les assises, prouve qu'elle est solidement fondée sur du réel vérifiable.

Soit pour louer L'Espoir ou, plus souvent, pour le déprécier, on y a vu volontiers une forme de journalisme.⁷ Les citations précédentes montrent que Malraux, en réfléchissant à l'élaboration du roman--réflexions qui sont dispersées dans ses écrits mineurs, tels que des préfaces--s'intéressait surtout à l'usage que le romancier pouvait faire de la réalité. Or quelque deux ans avant d'écrire

L'Espoir, il avait eu l'occasion de se demander si le reportage n'était pas un moyen de renouveler la forme du roman. Que sa conclusion soit négative n'étonnera pas:

Je pense qu'il est bien peu de romanciers de notre temps qui n'aient rôdé autour des reportages réunis en volume, qui n'aient senti que se préparait là une nouvelle forme du roman et qui n'aient assez vite abandonné leur espoir [. . .]

La force virtuelle du reportage tient à ce qu'il refuse nécessairement l'évasion, à ce qu'il trouverait sa forme la plus élevée (tout comme le roman de Tolstoï) dans la possession du réel par l'intelligence et la sensibilité, et non dans la création d'un univers imaginaire (univers destiné parfois, lui aussi, à la possession du réel).⁸

En soulignant "virtuelle", comme en qualifiant le livre d'Andrée Viollis de grand roman mais "à l'état brut", Malraux marque la distance qui sépare le journaliste, trop dépendant du réel, et le romancier qui, lui, peut et doit s'en servir pour créer. Le reportage en tant que garantie contre l'évasion aboutit à l'entrave. De plus, dans ce passage, il ne saurait mieux exprimer que ce serait une lourde erreur de confondre évasion et transfiguration, celle-ci étant en effet le moyen d'entrer en possession du réel. Enfin, et pour condenser la pensée de Malraux sur ce sujet, citons encore deux mises au point qui se recourent l'une l'autre. Quand Denis Marion lui signala la part de journalisme dans La Condition humaine et dans L'Espoir, il riposta: "Bien sûr! Mais le journalisme ne signifie rien de plus que les papiers collés pour Braque ou Picasso. C'est une matière première".⁹ Et à notre question écrite portant sur le même point il a répondu que L'Espoir est "un roman-reportage comme les Frères Karamazov est un roman policier".¹⁰

Voilà certes deux exemples typiques du style de Malraux. Au

lieu d'employer la voie directe, il propose une équation, ou une proportion arithmétique, et par là invite à prendre une vue plus large, plus chargée de sens. C'est bien le cas ici. Dans les Karamazoff on trouve (Bien sûr!) du roman policier: il y a parricide et recherche du meurtrier; mais "c'est autre chose". Car on y voit l'attitude de trois frères, si différents par l'esprit et la formation, devant un fait, le meurtre; et ils deviennent l'occasion pour Dostoïevski de rebrasser toutes les idées sociales, politiques et mystiques qui l'obsédaient, notamment celle-ci: "The main question that will be discussed in all the parts is one that has worried me, consciously or unconsciously, all my life: the existence of God".¹¹ Mais Malraux a noté ailleurs cette réflexion de Dostoïevski: "Il est capital de faire des Karamazoff une oeuvre d'art".¹²

Par ce renvoi aux Karamazoff, il éclaire donc fortement ses propres intentions. L'Espoir n'est pas du reportage, même supérieur, puisque son sens repose moins sur les événements, matière première, que sur l'attitude de certains hommes, devenus personnages, devant un fait, la guerre civile; et sur l'ensemble des idées que le romancier entend mettre en oeuvre pour entrer en possession du réel, depuis le besoin qu'il en a jusqu'à la transfiguration qu'il en exige, et pour transformer l'expérience vécue en oeuvre d'art.

Ce mouvement qui aboutit à la création--et nous devons à notre tour établir une double équation entre besoin du réel/expérience vécue et transfiguration du réel/oeuvre d'art--l'idéal serait de pouvoir le suivre de bout en bout. Mais on ne sait que trop bien combien ce passage-là s'enveloppe d'inconnu, de mystérieux, et résiste à l'analyse. Du moins est-il possible parfois d'éclairer quelques moments du chemin

parcouru, et c'est la tâche que nous nous proposons maintenant. A cet effet, nous examinerons successivement les personnages, les événements et les idées.

I. Les Personnages

Tout ce qui peut toucher à l'aviation internationale est, bien entendu, ce qu'il y a de plus "personnel" dans L'Espoir. C'est là que se fait sentir le plus fortement l'expérience vécue, cette matière première du romancier. Puisqu'il s'agit de voir comment elle a pu devenir une oeuvre achevée, nous trouvons à la fois juste et commode de reprendre les termes employés par Malraux, afin de chercher à établir une progression entre la "transcription du réel", "la transposition ou la transformation du réel", la "transfiguration du réel" et enfin, avec une prudence encore plus nécessaire en pareil domaine, ce qui peut revenir à la seule imagination.

Par rapport à ses autres romans, l'action de L'Espoir s'étend sur une période assez longue (huit mois: de juillet 1936 à mars 1937) et comporte un grand nombre de personnages: une soixantaine. De plus, à la différence des Conquérants et du Temps du mépris, où Garine et Kassner sont amplement développés, il n'y a pas de figure dominante, mais, d'une part, une série de personnages importants, particulièrement représentatifs, qui viennent tour à tour occuper le premier plan, et, d'autre part, beaucoup de personnages épisodiques, dont la plupart appartiennent à l'escadrille internationale. C'est naturellement à l'occasion de ces derniers que Malraux ne fait souvent que transcrire le réel.¹³

L'exemple du capitaine Vallado est singulièrement probant à cet égard. Vallado, pilote confirmé et membre du parti socialiste

espagnol, est un idéaliste qui attend de la révolution beaucoup plus que la justice sociale: il rêve aussi de voir "la renaissance de l'Espagne".¹⁴ Par conséquent, sa mort atroce--son corps mutilé est trouvé dans la Sierra, les yeux arrachés--produit un choc d'autant plus intense qu'il symbolise la négation même de cet idéalisme. Malraux a peut-être voulu indiquer en passant le recours aux atrocités qui caractérisait les premières semaines de la guerre en Espagne. Pour nous, cependant, l'intérêt principal de ce personnage vient de ce qu'il est, en fait, l'officier républicain Joaquín Mellado, qui connut le même sort pendant l'été de 1936. Et non seulement les circonstances de la mort de Vallado, mais aussi sa description et son passé correspondent à ceux de Mellado.¹⁵ Et s'il fallait encore une preuve, notons simplement que Malraux avait employé le nom même, Mellado, dans les extraits de L'Espoir publiés dans la NRF en novembre 1937, et qu'il l'a remplacé par Vallado dans la version définitive. Dans un autre cas, Malraux n'a même pas changé le nom: Taillefer était le navigateur de l'avion de bombardement qui s'écrase dans les montagnes près de Teruel, en réalité et dans le roman.¹⁶

Il convient en outre de constater que les missions les plus dramatiques exécutées par l'escadrille André Malraux--la protection de la foule qui fuyait Málaga, et le bombardement de Teruel--mettent en scène quelques-uns des personnages les moins transposés du roman. Malgré la longue élaboration que l'épisode de Teruel a subie dans l'esprit de Malraux, tous les acteurs du drame reflètent assez fidèlement les actions des aviateurs qui leur ont servi de modèle. Par exemple, le premier pilote Pujol, légèrement atteint par des balles avant l'écrasement de son avion, était Marcel Florein, pilote de

l'armée française, et dont les blessures étaient superficielles; son coéquipier Mireaux était calqué sur le mitrailleur belge Georges Croisiau, et le seul mort ce jour-là l'Arabe Saïdi, était en réalité l'Algérien socialiste Jean Belaïdi.¹⁷

Pour Raymond Gardet, grièvement blessé aux yeux à Teruel, Malraux s'est inspiré du mitrailleur français Raymond Maréchal.¹⁸ Maréchal, déjà blessé au visage avant le 27 décembre, voulut se suicider à la suite de son deuxième accident, mais ses camarades réussirent à l'en empêcher. Cette tentative de suicide n'est pas mentionnée dans L'Espoir mais un des motifs est indiqué en passant: "Gardet pense à son visage. Gardet aime les femmes (412)".¹⁹ N'ayant eu qu'un rôle mineur jusque-là, Gardet prend alors sa valeur romanesque: il devient un des symboles du courage et des liens de fraternité qui unissent les membres de l'escadrille de Magnin. Malgré sa mâchoire cassée, il essaie de dégager de la carlingue disloquée ses camarades blessés. Et pour les paysans qui viennent secourir les volontaires, la présence de Gardet revêt une signification particulière: "[il] était le chef, non parce qu'il l'était en effet, mais parce qu'il était blessé à la face (406)", et, en même temps, il représente "l'image même que, depuis des siècles, les paysans se faisaient de la guerre (412)".

Le cas de Gardet-Maréchal illustre comment un personnage secondaire peut à raison des circonstances acquérir une valeur représentative, et comment le réel, alors qu'il semble simplement transcrit, s'oriente déjà vers une certaine transposition. Chez les autres aviateurs de second plan, qu'ils soient partiellement identifiables ou non, c'est sans doute la valeur représentative qui

l'emporte; cela suppose pour eux ou une origine composite ou une transposition individuelle plus marquée. Leur présence sert à traduire à la fois le caractère international du conflit espagnol et un ensemble de réactions typiques devant divers aspects du même drame.

Bien qu'il n'y eût pas d'Espagnols dans l'aviation internationale et que les rapports entre l'armée de l'Air républicaine et les escadrilles de Malraux ne fussent pas très amicaux,²⁰ il y en a trois dans l'escadrille de Magnin: Vallado, son ami Sembrano et Jaime Alvear. Nous avons déjà parlé de Vallado. Quant aux deux autres, ils personnifient deux types d'Espagnols engagés bien différents. Sembrano, pacifiste avant le soulèvement, sentit aussitôt que la situation ne laissait de choix que de s'engager du côté gouvernemental. Bien que sa décision implique clairement que la nécessité de vaincre les forces franquistes l'emportait sur des considérations morales purement personnelles, Sembrano est néanmoins déchiré entre ses convictions et ses actions. Et sa manière de résoudre le problème (de l'escamoter?) est assez ingénieuse:

Demeuré pacifiste dans son coeur, il bombardait avec plus d'efficacité qu'aucun pilote espagnol; simplement, pour calmer ses scrupules, quand il bombardait seul, il bombardait très bas: le danger qu'il courait, qu'il s'ingéniait à courir, résolvait ses problèmes éthiques. Il était naturellement courageux, comme Marcelino et comme tant de timides (94).

A la différence de Sembrano, Jaime Alvear, ingénieur chez Hispano-Suiza, la plus grande firme aéronautique espagnole, militait dans des mouvements ouvriers depuis bien avant le soulèvement. Il représente donc ces socialistes de gauche (Vallado était socialiste de droite) pour qui la guerre civile n'est que la continuation inévitable de la lutte des classes. Dès les premiers jours "il combattait dans

la plénitude de son coeur" à côté de ces militants de base qui, à ses yeux, étaient "le dévouement de l'Espagne" et dans lesquels "il mettait d'autant plus d'espoir qu'il n'en mettait aucun dans ceux qui depuis plusieurs siècles gouvernaient son pays (40)". Affecté comme interprète à l'aviation internationale--il avait fait ses études en France--Jaime accomplit des missions (Medellín, l'Alcazar) en tant que mitrailleur. Et c'est au cours d'une de ces missions que la tragédie se produit: son avion s'écrase de nuit à l'atterrissage alors qu'une balle explosive à la hauteur des yeux l'a rendu aveugle. Désormais, il est pour ses camarades un vivant avertissement: "Tous savaient que chaque fois qu'ils montaient ils étaient menacés de sa blessure. Il était leur camarade, mais aussi la plus menaçante image de leur destin (256)". Aussi leur joie est-elle d'autant plus intense lorsque Jaime recouvre la vue.²¹

Bien des antifascistes allemands et italiens qui durent quitter leur pays après les grands succès remportés par Hitler et par Mussolini combattirent pour la démocratie en Espagne: généralement dans les Brigades Internationales, mais aussi dans les escadrilles de Malraux. Au cours de l'été de 1936 le socialiste Pietro Nenni nota dans son journal: "Il y a beaucoup d'Italiens dans l'équipe de Malraux";²² et il mentionna six noms.²³ Il n'y a cependant que trois volontaires italiens dans la formation de Magnin: Camuccini, Scali et Marcelino; mais Malraux écrit de Scali qu'il était "plus ou moins copain de tous les Italiens de l'escadrille (120)".

Des trois c'est Marcelino qui représente le mieux le sort de ceux qui voulurent résister au fascisme. Son avion de tourisme fut descendu par les avions de Balbo comme il lançait des tracts anti-

mussoliniens sur Milan. Condamné à six ans de prison, Marcelino parvint à s'évader et il poursuivit la lutte antifasciste en Espagne. Il devint le meilleur bombardier de l'escadrille internationale et un excellent chef d'équipe. Symboliquement peut-être, il est le premier membre de l'escadrille de Magnin à perdre la vie dans la lutte anti-franquiste: il est tué quand son avion s'écrase de nuit à l'atterrissage. Ce malheur est une occasion pour Magnin de méditer sur la mort. Il évoque "la tragique fixité des yeux" de Marcelino, "l'apaisement qu'apporte la mort sur beaucoup de faces", et il pense à une phrase qu'il a souvent entendue en Espagne: "C'est seulement une heure après leur mort que, du masque des hommes, commence à sourdre leur vrai visage (143)".

L'autre bombardier italien est Giovanni Scali, intellectuel et historien d'art. Malgré son importance, nous n'avons pas réussi à l'identifier. Il avait fait son service militaire et accompli ses périodes de réserve annuelles. Mais, moins politiquement marqué que Marcelino, il connaît ses premières expériences du combat au service de l'Espagne. Homme sensible et cultivé, c'est un des personnages à travers qui Malraux soulève l'épineuse question des rapports entre l'intellectuel et l'action. Il est en effet déchiré entre sa décision de combattre le fascisme et les moyens qu'il faut employer pour le supprimer, et écoeuré par le recours aux atrocités qui avait caractérisé les premières semaines de la guerre: "Les hommes ne croient pas sans peine à l'abjection de ceux avec qui ils combattent (127)". Une fois, en pleine mission au-dessus de Medellín, il est en proie au remords--"[Scali] se sentait à la fois justicier et assassin, plus dégoûté d'ailleurs de se prendre pour un

justicier que pour un assassin (95)"--jusqu'à ce que l'arrivée de six avions ennemis le délivrent de l'introspection. Chargé par Magnin de commander le camp pendant ses absences, il manque d'autorité: "Bon intellectuel, il ne voulait pas seulement expliquer, mais encore convaincre (257)". Pour lui il y a trois groupes: les combattants qu'il aime, les militaires dont il se méfie et les "guerriers", dont le type est Karlitch, qu'il déteste. Inquiet de voir la puissance montante du parti communiste, Scali devient après Teruel "de plus en plus anarchisant, de plus en plus sorélien, presque anti-communiste (427)".

Il y avait plusieurs volontaires de langue anglaise dans l'escadrille España,²⁴ mais dans L'Espoir il n'y en a qu'un seul, le jeune mitrailleur anglais le capitaine House, qui reçoit cinq balles dans les jambes dès sa première sortie. Comme Jaime et Gardet il symbolise la douleur et les périls qui menacent tous les aviateurs chaque fois qu'ils exécutent une mission. Magnin, un des porte-parole de Malraux, ému par la blessure du jeune homme, se demande si de tels sacrifices en valent la peine: "C'est peu, une idée, en face de deux jambes à couper (98)". Mais ce n'est qu'une réaction momentanée, car il sait bien qu'une telle attitude ferait le jeu de l'ennemi. Et plus tard, dans une des scènes les plus touchantes du roman, il transmet au blessé le diagnostic du médecin-chef: que la question de l'amputation ne se pose pas et que House pourra marcher de nouveau dans deux mois.

A peine eut-il dit "deux mois" qu'une ivresse de prisonnier libéré monta du lit, mystérieuse en ce que rien ne l'exprimait: House ne pouvait bouger ses jambes; ses bras étaient sur le lit, sa tête sur l'oreiller; seuls ses doigts se crispaient au bout des bras immobiles, et sa pomme d'Adam, très visible, montait et descendait. Ces gestes d'une joie sans limites, c'étaient les gestes mêmes de la peur (99).

Pour tous les personnages d'aviateurs que nous venons de passer en revue et qui sont secondaires--à l'exception de Scali--le terme "transposition" est suffisant. Il n'en est plus de même avec les personnages de premier plan, dont il est possible de reconnaître le modèle qui les a inspirés, ou le point de départ qui a servi à Malraux, et comme ils sont plus développés et plus complexes, il vaut mieux parler de "transformation". Tels sont, dans l'escadrille, Magnin, Leclerc et Attignies.

Derrière toutes les principales figures créées par Malraux, dans L'Espoir comme dans les romans précédents, nous entrevoyons toujours la présence de l'auteur. Cependant, avec l'exception possible de Claude Vannec dans La Voie royale, c'est la "situation" de Magnin qui correspond le plus directement à celle de Malraux. Les rôles qu'ils jouent au cours de la guerre civile espagnole sont presque identiques: Magnin, comme Malraux, organise et commande l'aviation internationale; il est chargé de recruter des volontaires et d'acheter pour le compte du gouvernement espagnol tous les avions de guerre disponibles; et il participe aux mêmes missions, et cela dès Medellín.

Par contre, Malraux a pris grand soin d'accentuer certaines différences. Le portrait qu'il fait de Magnin--"ses moustaches tombantes, d'un blond gris, lui donnaient sous le serre-tête un aspect de Viking étonné, à cause de ses lunettes d'écaille (54)"--ainsi que le passé qu'il lui donne (ancien combattant qui avait dirigé une des plus grandes lignes aériennes françaises) ne ressemblent en rien aux siens. Alors qu'un accident d'avion empêcha Malraux de combattre à Teruel le 27 décembre, Magnin, lui, put partir en mission, sans incident. De plus, Malraux se trouvait aux Etats-Unis à l'époque de la

bataille de Guadalajara, mais Magnin et l'escadrille accomplirent leur dernière mission dans ce secteur.

Homme énergique et courageux, entièrement consacré à sa tâche, Magnin a une valeur hautement représentative par un autre côté: il est "humain". On en a vu un exemple dans la pensée qui lui vient devant la blessure de l'aviateur anglais. Mais cela se manifeste beaucoup plus amplement. Tout au long de L'Espoir Malraux, à travers des personnages très différents (Enrique, Garcia, Pradas), insiste sur la nécessité absolue d'organiser la Révolution--à tel point qu'au moins un critique a déclaré que le roman aurait pu être sous-titré, "La naissance d'une armée". Mais d'autres personnages, non moins importants, sont chargés d'insister à leur tour sur les dangers inhérents à ne voir dans la guerre qu'une question d'organisation technique à outrance. Magnin est l'un d'entre eux. S'il admet que les "techniciens" ont raison, que leurs arguments sont très logiques et pleins de bon sens, il leur reproche de ne pas tenir suffisamment compte d'autres facteurs, pour la plupart moraux--l'humiliation, le rêve de liberté totale ou le besoin de fraternité virile, pour n'en citer que quelques-uns--qui avaient poussé le peuple espagnol à prendre les armes contre les forces supérieures de Franco. A ce titre, Magnin prend sa place dans la galerie de figures exemplaires, créées par Malraux, qui veulent au milieu du désastre garder quand même leurs raisons de vivre et sauvegarder les valeurs éthiques, humaines, au nom desquelles ces hommes risquent leur vie.²⁵

Malgré les nombreux mercenaires de l'escadrille España, dans l'équipe de Magnin il n'y en a vraiment que deux: Sérurier, figure comique, qui joue un rôle tout à fait accessoire, et Leclerc. Ce

dernier est un personnage assez important en ce qu'il résume tout ce qu'il y a de plus méprisable chez les mercenaires. Comme Poi, Leclerc est un personnage composite: son passé (ancien combattant qui mena une vie aventureuse en Chine) ressemble à celui du mercenaire belge Heilmann, mais son comportement correspond étroitement à celui du mercenaire français Bourgeois.²⁶ Comme celui-ci, dont le courage était indéniable, Leclerc manque une mission importante et ne se pardonne pas la honte de sa fuite: "il entendait entraîner tous ceux qu'il touchait dans la délivrance sinistre qu'il eût trouvée dans le dégoût général comme il l'avait trouvée dans le pernod (252)". Malraux n'a point caché le dégoût qu'il éprouvait pour certains mercenaires. A plusieurs reprises, il réduit Leclerc au niveau d'un animal soit en le comparant à un "grand singe aux mèches de clown et aux mains trop longues (246)", soit en remarquant que la colère donne "à sa face comique une dilatation des narines, un gonflement des lèvres où paraissait la bête (247)". En outre, Leclerc est non seulement "obsédé par les femmes (188)" mais ivrogne. Finalement il devient si odieux, si dangereux pour la cohésion de l'équipe, que Magnin le renvoie en France.²⁷

Parmi les volontaires, le personnage qui a le plus de relief est le communiste Attignies. A cause de son courage et de sa valeur technique incontestables, Magnin ne lui marchandé pas son estime. Sans doute doit-il beaucoup à l'aviateur belge Julien Segnaire, qui arriva en Espagne vers la fin de septembre 1936; tous deux sont des bombardiers brevetés, d'origine bourgeoise, qui se servent d'un pseudonyme (le vrai nom d'Attignies n'est pas révélé, et Julien Segnaire est en fait le nom de plume de Paul Nothomb), et qui sont

promus au grade de commissaire politique après la réorganisation de l'escadrille. Et Attignies, comme Segnaire, était dans l'avion de bombardement descendu par les Italiens près de Motril sur la côte méditerranéenne au début de février 1937. Intellectuel "dont le rapport avec les idées était organique (141)", Attignies se révolte contre la prise de position politique de son père, qui était un chef fasciste, et adhère au Parti. Par son communisme austère et intransigeant il symbolise le "lien profond, physiologique, qui unit les meilleurs communistes à leur parti (141)" et qui ne fait souvent que déconcerter les volontaires qui n'étaient pas politiquement très marqués. De façon plus générale, son dévouement et la conscience qu'il a de ce pour quoi il se bat--"Notre sensibilité, et même notre vie, sont d'assez petites choses dans cette guerre (141)"--font de lui aussi une figure exemplaire: il incarne ce qu'il y a de plus noble chez les volontaires qui servent autour de Magnin.

En étudiant maintenant, hors de l'escadrille, les nombreux personnages que Malraux fait participer à la guerre civile, nous trouverons une gradation analogue dans l'usage qu'il fait du réel. Toutefois, peut-être parce que son expérience vécue est ici moins directe, le souci de l'oeuvre à faire plus exigeant, nous remarquons que pour les personnages secondaires ou épisodiques--à part quelques cas précis de "transcription" du réel--le passage à la transposition est le plus souvent insensible, et que pour les personnages importants, même quand le modèle est identifiable, Malraux s'est donné en le "transformant" plus de liberté d'interprétation. Il y a même un cas où nous pensons voir une sorte de "transfiguration", et deux autres où il semble bien que ces personnages relèvent de l'imagination.

L'écrivain communiste Paul Nizan²⁸ nota en 1938: "On connaît dans L'Espoir des hommes vivants: je peux mettre un nom sur Manuel, un nom sur Ramos, un nom sur Enrique, un nom sur Moreno . . .". Que la plupart des personnages de L'Espoir soient faits d'après des hommes que Malraux avait connus en Espagne, c'est bien ce que nous pensons, et nous regrettons donc d'autant plus que Nizan n'ait pas voulu révéler l'identité des quatre personnes en question. Mais s'il ne l'a pas fait, c'est que:

. . . chacun d'eux a été promu à la dignité d'un type ou d'une des voix communes de l'homme. Entendons bien que Malraux demeure fidèle à lui-même et que les types qu'il peint sont toujours des incarnations de problèmes plutôt que des incarnations d'espèces sociales: ils ont pourtant rejoint la vie.²⁹

Sans pouvoir servir à l'élaboration d'un type, bien des hommes ont eu un rôle modeste dans la guerre et, anonymes, ne sont finalement connus que grâce au retentissement qui devait entourer certains événements auxquels ils avaient pris part. Pour quelques-uns, Malraux leur a gardé leur place dans L'Espoir, et il y en a d'identifiables. Ainsi, le prêtre que l'on chargea le 11 septembre 1936 de servir de médiateur du gouvernement auprès des partisans franquistes qui s'étaient enfermés dans l'Alcazar, c'était le Père Vázquez Camarasa, "à qui son libéralisme bien connu avait épargné d'être tué par les miliciens".³⁰ On sait comment il transmet aux assiégés les conditions proposées par Madrid et que, ces derniers refusant de se rendre, le Père Camarasa s'aquitta ensuite de ses devoirs de prêtre. Sa mission, associée à l'épopée de l'Alcazar, méritait de n'être pas oubliée dans le roman.

De même, le jeune soldat qui parvint à s'évader le 20 juillet

de la caserne de la Montagne (noyauté par les fascistes peu avant l'insurrection) s'appelait Modesto Romero. Ses propos sont rapportés dans un des premiers chapitres de L'Espoir (37-39). Mais d'autres ont été assez vite connus, tel "le chef du service de transfusion de sang canadien (374)", qui soigna les aviateurs blessés sur la route de Málaga à Almería et qui était le célèbre médecin montréalais Norman Bethune.³¹

Avec les miliciens qui constituent après les aviateurs le groupe de personnages le plus nombreux de L'Espoir, nous avons un ensemble où se résument des attitudes collectives très variées. En effet, même si nous n'avons pu en identifier que quelques-uns, ils représentent tous, d'une part, un des divers groupes qui, pour des raisons tout à fait dissemblables--politiques, économiques, morales, personnelles--, luttèrent pour la République et, d'autre part, ils incarnent tous un aspect de la lutte militaire. Ainsi le père Barca, syndiqué catalan qui a dépassé la cinquantaine, poursuit dans la sierra de Guadarrama une action de guérilla qui n'est que le prolongement d'une lutte menée par sa famille depuis plusieurs générations: "Autrefois, Barca était rabassaire en Catalogne, comme l'avaient été son père et son grand-père. Le phylloxera avait permis aux propriétaires de le déposséder, lui aussi, du travail de plus de cinquante ans (87)".³² Mais il a également d'autres motifs, non politiques: Barca cherche dans le combat cette fraternité qui, à ses yeux, est le contraire de l'humiliation qu'il avait subie chez les propriétaires réactionnaires: "Pour tout dire, voilà: je ne veux pas qu'on me dédaigne (88)".

Si Barca, bien que militant, n'avait guère eu jusque-là

l'expérience de la lutte armée, il en est tout autrement des deux dynamiteurs asturiens, Gonzalez et Pepe, qui avaient reçu leur baptême du feu pendant l'insurrection des Asturies en 1934. Décrits en "professionnels du récit et de l'animation (203)", ces deux miliciens sont hantés par le triomphe momentané de la rébellion asturienne, à une époque où la République était tombée entre les mains des partis de droite. Quoique Gonzalez appartienne à un syndicat anarchiste--la C.N.T. (Confederación Nacional del Trabajo)--sa prise de position politique reste à l'état d'ébauche et Malraux appuie davantage sur son pittoresque, sa valeur technique et le caractère romanesque de son arme, la dynamite.

En fait d'anarchistes, ce sont deux autres personnages, qui en incarnent la mentalité: Puig et le Négus. Ils représentent ces anarchistes catalans qui, au grand étonnement des franquistes, se joignirent à la garde civile pour sauver Barcelone le 20 juillet. Puig est probablement inspiré du chef anarchiste Francisco Ascaso qui, avec Durruti, avait été l'auteur de dizaines de crimes spectaculaires, tels que l'attaque de la banque d'Espagne à Gijón.³³ On lit dans L'Espoir: "Puig, comme Durruti [. . .] avait autrefois attaqué et pris [. . .] des camions qui transportaient l'or de la banque d'Espagne (26)". Et Puig, comme Ascaso, fut tué au cours d'un assaut donné à une caserne à Barcelone (36-37). En tant que personnage romanesque il figure l'anarchiste "pur", celui qui ne croit pas en la Révolution et dont le seul objectif est de vivre le plus intensément possible avant de mourir de façon exemplaire.

Par contre, le Négus, membre de la F.A.I. (Federación Anarquista Ibérica) et du syndicat des Transports, est plus

idéologiquement nuancé. Malgré son passé--il avait mis le feu aux trams en dépôt sur la colline de Tibidabo et les avait lancés en flammes jusqu'au centre de Barcelone--il est qualifié d'homme "responsable" (109) et il est prêt à combattre avec les communistes, sans pour cela partager aucun de leurs motifs. Mais les tendances antérieures reprennent le dessus: "les passions négatives ont toujours été les siennes [. . .] Il entend les siens faire à la radio l'appel à la discipline, et il envie les jeunes communistes qui parlent après eux, et dont la vie n'a pas été transformée en six mois (354)"; et il finit par ne plus croire en la Révolution. Pour un individu comme le Négus les communistes appartiennent à une toute autre espèce, et il préfère se réfugier dans le combat clandestin qui, du moins, garde "quelque chose d'individuel et de romantique (354)".

A raison du grand nombre de combattants communistes qui figurent dans L'Espoir--ils appartiennent tous au V^e régiment ou aux Brigades Internationales--il est surprenant qu'on ait accusé Malraux d'avoir voulu dissimuler l'importance de leur intervention dans la guerre civile. En fait, à part ces républicains dont les affiliations de parti ne sont pas précisées, ils forment le groupe le plus vaste du roman et, politiquement, le plus homogène. Avec l'exception de Manuel, personnage assez complexe, ils sont tous coulés dans le même moule. D'une part, ils font preuve de ces qualités--organisation, discipline, efficacité--sans lesquelles la République risque de s'effondrer devant les armées bien entraînées de Franco. L'Allemand Heinrich, général des Brigades Internationales, fidèle à son mot d'ordre--"Toute situation présente au moins un élément positif; il faut le trouver et travailler dessus (232)"--voulait défendre Tolède

malgré la débandade des miliciens, et Enrique, commissaire du V^e régiment, est décrit comme "un des meilleurs organisateurs de l'armée populaire espagnole (138)". Le langage même de Pradas, fonctionnaire du Parti, où reviennent certains mots clefs tels que "concret", "concrètement", trahit cette préoccupation constante de faire, d'agir. D'autre part, du point de vue strictement humain, les communistes constituent un groupe encore plus stéréotypé: ils sont austères, intransigeants, soupçonneux à l'égard des républicains et tout à fait fidèles, serviles même envers le Parti. Enrique surtout illustre les liens serrés qui unissent les meilleurs communistes à leur Parti quand il remarque: "Or, agir avec le Parti est agir avec lui sans réserve: le Parti est un bloc (139)". Déconcertés par la fraternisation entre les troupes pendant la trêve à Tolède, ils affichent tous un mépris total de la subjectivité. Ainsi Heinrich ne comprend pas le désarroi intérieur d'un jeune officier qui craint que son obsession de l'efficacité ne le rende moins humain et lui conseille tout simplement de "perdre son âme (350)".

Dans ce tableau d'attitudes représentatives, et face aux communistes, il est naturel que Malraux ait placé des catholiques. D'importance inégale, ils sont deux: l'un, intellectuel, Guernico, l'autre, militaire de carrière, Ximénès. C'est à travers eux que s'exprime le sort de ces Espagnols, très peu nombreux, qui, tout en restant fidèles aux préceptes de l'Eglise catholique, refusèrent de suivre la prise de position politique adoptée par la hiérarchie et la plus grande partie du clergé espagnol qui appuyèrent les insurgents. Avec ces deux personnages, qu'il est possible d'identifier, se termine chez le premier la transposition du réel, et commence pour le second

et un autre, Manuel, une transformation qui élève chacun "à la dignité d'un type".

Guernico, très peu transposé donc, ressemble beaucoup à l'écrivain catholique José Bergamín.³⁴ Physique, "long, blond pâle comme tant de portraits de Velázquez (264)", situation, idées, convictions religieuses, tout correspond. Comme son modèle, Guernico est non seulement croyant fervent mais pacifiste, ce qui l'empêche de prendre les armes pour la République. Mais il n'entend pas rester passif, il s'occupe de la direction d'un service d'ambulances à Madrid et devient responsable de l'organisation des secours prêtés aux victimes des bombardements fascistes. Quand il est consulté par le gouvernement de Madrid, il se déclare contre la réouverture des églises, ainsi qu'il est relaté dans L'Espoir:

--C'est vrai que Caballero t'a consulté à propos de la réouverture des églises?

--Oui.

--Qu'est-ce que tu as répondu?

--Non, bien entendu (269).

En outre, bien des déclarations faites par Bergamín à Last sont analogues à celles de Guernico. Le Bergamín qui osait accuser le clergé espagnol d'avoir cessé de servir Dieu, de s'être mis ouvertement au service de la petite poignée d'hommes qui exploitaient le peuple, d'avoir accumulé des richesses formidables et d'avoir fait construire des chapelles particulières où les prêtres venaient officier³⁵ est sans doute très proche du Guernico qui attendait de la révolution "la renaissance de l'Eglise (270)", qui pouvait dire: "L'Eglise catholique, je ne l'ai jamais vue. J'ai vu des rites et, dans l'âme comme dans la campagne, un désert", et qui dénonçait ces catholiques qui adorent "comme un fétiche ce crucifix de Séville qu'ils ont appelé

le Christ des riches (269)".

Pour Ximénès, la foi chrétienne et la guerre ne sont pas incompatibles, au contraire. Officier supérieur de la garde civile, il prend une part décisive à l'échec du soulèvement à Barcelone. Plusieurs historiens, notamment La Cierva, Thomas et Delperrie de Bayac estiment que Ximénès a pour modèle le colonel Escobar³⁶ de la garde civile barcelonaise. Tous deux, profondément religieux, restent fidèles au gouvernement malgré la trahison de la plupart de leurs camarades, et Escobar, comme d'ailleurs Ximénès, se distingue pendant la défense de Madrid. Dans L'Espoir, Ximénès remplit plusieurs rôles. Il est le militaire de carrière (il a combattu au Maroc) dont la présence, assez rare du côté gouvernemental, pouvait transformer les miliciens en soldats et leur apprendre à se battre non pas seulement courageusement mais efficacement: "Nous avons beaucoup plus besoin de résultats que d'exemples (150)". Il déplore donc le manque d'organisation et de discipline et s'efforce de les faire régner dans sa troupe. Mais il est aussi, tout en vivant son cas de conscience, l'homme en paix avec lui-même, et c'est sans doute pourquoi il reste profondément humain. Il est le type du chef compréhensif et bon, qui préfère au recours à son autorité la persuasion. Egalement respecté par anarchistes et communistes, il s'entend très bien avec le jeune officier communiste Manuel et l'appelle "mon fils". Peut-être Malraux s'est-il laissé abuser par l'expression familière "hijo", qui correspond plutôt à "mon petit", "mon garçon", mais peut-être aussi a-t-il voulu mieux marquer les liens qui finissent par unir ces deux hommes, d'âge et d'idées si différents, ceux de père et fils spirituels. Après du vieux le jeune apprend à commander, et ce

catholique est le seul homme à qui le communiste puisse confier les conflits qui le travaillent.

Manuel, qui est sans doute le personnage le plus important de L'Espoir, doit bien des traits au compositeur espagnol Gustavo Durán.³⁷ Durán, après avoir vécu plusieurs années à Paris en travaillant au doublage de films, rentra à Madrid en 1934 comme directeur d'un service dans une maison de cinéma. Il fit la grève en octobre de la même année, et le 18 juillet 1936 il prit le train avec les cheminots à la gare du Nord. D'abord milicien, il devint très vite commandant d'une des meilleures divisions de l'armée républicaine: "J'ai d'abord été milicien et puis lieutenant, et très vite capitaine [. . .] Le 25 août, j'étais commandant de bataillon, le 4 janvier 1937, commandant de brigade, le 3 juillet, commandant de division".³⁸ Son très grand succès en tant que militaire faisait contraste avec la réputation qu'il s'était taillée avant le soulèvement: causeur brillant, il avait affiché un certain dandysme et fréquentait la haute société madrilène et l'aristocratie internationale. Compositeur de profession, il aimait surtout jouer du piano et c'était, paraît-il, pour s'étourdir. Mais la guerre venue, il se fit couper les cheveux, prit conscience de sa responsabilité et mit la musique de côté.

Le parallèle avec Manuel est frappant. Manuel avait travaillé dans les studios de cinéma madrilène comme ingénieur de son (17), il est délégué du syndicat des cheminots lorsque l'insurrection éclate (13), et sa promotion est très rapide: d'abord commandant de compagnie au V^e régiment (87), puis commandant d'un bataillon sous les ordres de Ximénès, il est envoyé à Madrid prendre le commandement d'un régiment (193) et enfin il doit à son grand regret se séparer de son régiment

pour aller commander une brigade (349). Par ailleurs, très conscient de ses lourdes responsabilités, il renonce aussi à son dandysme, ce "vague style montparnassien [qui] lui donnait l'illusion d'échapper vestimentairement à la bourgeoisie (17)" et se fait couper les cheveux.³⁹

Au-delà de ces ressemblances, et à partir d'elles, Malraux a créé un autre type de chef et lui a donné un destin exemplaire, au sens où le destin de Manuel colle exactement au problème crucial de la réalité vécue par l'Espagne républicaine en guerre: la création de toutes pièces, et vite, d'une armée. Lui aussi est respecté et même aimé par ses troupes mais, à la différence de Ximénès, il est directement issu du conflit armé et de la révolution politique et morale qui l'a engendré, ce dont il a conscience. Communiste convaincu--on lui reproche de ne voir "qu'à travers son parti (185)"-- il se sent néanmoins séparé des autres commandants communistes par un sentiment lucide de sa responsabilité, et il sait quand ce sentiment lui est venu: le jour où il a vu un paysan écrire "Meure le fascisme" sur un mur avec le sang d'un garde civil fusillé:

Peut-être que quelque chose a changé en moi, et pour le restant de ma vie; mais ça ne vient pas de l'attaque de la batterie, avant-hier; c'est né aujourd'hui, quand j'ai vu le type écrire sur le mur avec le sang du fasciste tué. Je ne me sentais pas plus responsable en donnant des instructions dans l'oliveraie qu'en conduisant le camion, ou autrefois la bagnole-à-skis (82).

Par ce sentiment, par sa volonté d'organiser et de discipliner les miliciens, par son don pour le commandement et sa promotion rapide, Manuel est digne d'incarner la genèse, la gestation, de cette armée populaire qui était un des "espoirs" de l'Espagne républicaine. Et il en subit les conséquences morales. Plus que quiconque il vit intensément

le conflit entre "être et faire" qui est longuement exposé à travers L'Espoir. Non qu'il hésite à faire et à agir, car "communiste, Manuel ne s'interrogeait pas sur le bien-fondé de sa décision, il ne mettait jamais en question son acte (348)" mais, en même temps, il se rend pleinement compte, à cause des exigences de la discipline et du commandement, de ce que signifie être un chef, même épris de valeurs collectives: une solitude grandissante. "Il n'est pas un des échelons que j'ai gravis dans le sens d'une efficacité plus grande, d'un commandement meilleur, qui ne m'écarte davantage des hommes (347)". Aussi est-il le seul personnage de L'Espoir qui évolue: le Manuel qui formule la conclusion du roman est profondément différent de celui qui fut "désigné", au début de l'insurrection, pour assister Ramos, secrétaire du syndicat des cheminots (11): "Il était né à la guerre, né à la responsabilité de la mort (431)".

Il existe un autre officier qu'il convient de traiter à part, celui qui commandait les miliciens devant l'Alcazar: le capitaine Hernandez. C'est à son sujet que nous pensons que la "transformation du réel" aboutit à une certaine "transfiguration". Tout chez ce personnage concourt à un destin tragique qui baigne dans une atmosphère d'angoisse, de fatalité subie et consentie. Il est de ceux à qui s'applique une pensée chère à Malraux: "La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé (218-219)".

Hernandez a des traits de caractère en commun avec Ximénès et Manuel. Officier de carrière, resté fidèle au serment prêté à la République, il a refusé d'appuyer les insurgents en juillet 1936, et déplore également l'état de pagaille où se trouvent les troupes. Il

a une haute idée des valeurs morales en jeu et lui aussi souffre de la solitude. Mais, cela dit, tout est différent. N'ayant pas la compréhension tolérante de Ximénès, il n'éprouve qu'écoeurement devant l'esprit d'insubordination, le manque d'organisation et la violence inutile de bien des combattants républicains pendant les premiers mois de la guerre. Il n'a aucune confiance dans le peuple en armes: "ces milices-là seraient écrasées par deux mille soldats qui connaissent leur métier (110)". Et son code moral est celui de la tradition militaire, fondé, à ses yeux, sur la noblesse et la générosité. Valeurs suprêmes au nom desquelles il acceptera de transmettre la lettre du général Moscardó à sa femme,⁴⁰ mais qui au demeurant lui font sentir davantage sa solitude. Autour de lui il voit bien que les uns, anarchistes pour la plupart, se méfient de lui simplement parce qu'il est militaire, tandis que les autres, surtout les communistes, ne comprennent ni son comportement général ni, surtout, ce geste noble et généreux. Comparé à un "compagnon de Cortez", Hernandez semble en effet "d'une autre époque (173)".

Puisqu'il se bat en vue de rendre les hommes meilleurs et souhaite une révolution faite par les hommes les plus humains, il incarne le drame de l'homme moral pris dans une action politique qui ignore les catégories morales qu'il voudrait, lui, sauvegarder. Peu avant la chute de Tolède, lors d'une conversation avec son ami Moreno --officier marxiste passé par la prison franquiste, condamné à mort et tortueusement délivré--, il observe les ravages causés par une mort imminente, différée, certaine: Moreno ne croit plus à rien (195). Et Hernandez, pour qui "un monde sans espoir est irrespirable (199)", se prépare à donner à sa mort le seul sens qui lui reste: mourir en combattant, et au milieu

de ses hommes. Quand les Maures arrivent, provoquant la débandade des miliciens, il se bat parmi les derniers, sans penser à rien, enfin "heureux avec plénitude (215)". Mais le sort est adverse. Blessé, prisonnier, condamné à mort, Hernandez, dans une scène émouvante qui rappelle les Fusillades du 3 mai de Goya, meurt en connaissant une solitude d'une autre sorte: un isolement total, "un vide".⁴¹

Pour les personnages importants que nous venons d'analyser, il serait abusif de ne pas faire sa part à l'imagination: elle est certainement considérable, chez Hernandez par exemple, mais à des degrés divers et impossibles à évaluer. Par ailleurs, dans un roman où la présence du réel est aussi forte, il est hasardeux de vouloir affirmer que tel ou tel personnage est complètement imaginé. Nous estimons pourtant, sous toutes réserves, que c'est bien le cas pour deux personnages de premier plan, Garcia et Alvear, quelque différents qu'ils soient l'un de l'autre. Sans exclure que Malraux ait pu leur donner la profession ou des traits de personnes qu'il a connues en Espagne, ou ailleurs, le fait est qu'ils représentent deux disciplines fondamentales pour la pensée de Malraux: Garcia est ethnologue et Alvear historien d'art. Ils sont en plus de ces intellectuels lucides qui voient les êtres et les choses "d'en haut" et sont chargés de faire dialoguer en tous sens les idées de l'auteur.

Alvear est indifférent au dénouement de la guerre. Père de Jaime, il souffre dans sa chair à travers son fils: "Eh! que la terre soit fasciste et qu'il ne soit pas aveugle (279)". Aussi, devant cette guerre insensée, se réclame-t-il de valeurs plus permanentes--l'art, la poésie, la qualité de l'homme--qui transcendent les attitudes politiques et les divisions sociales. A l'inverse de la plupart des

personnages de Malraux, il nie catégoriquement que l'homme soit déterminé par des actes et invoque ce qu'il y a chez lui de fondamental, d'éternel. Cette indifférence au destin de l'Espagne et son appel au fondamental dans l'homme expliquent son refus de quitter Madrid alors que sa vie est en danger. Comme Hernandez, Alvear est prêt à se laisser tuer, mais pas par lassitude ni par désespoir: parce qu'il éprouve "un sentiment très profond à l'égard de la mort, que nul n'a plus exprimé depuis la Renaissance (276)"--la curiosité. Cet aveu déconcertant, fait dans une ville que les avions franquistes bombardaient quotidiennement, peut paraître cynique, ou simplement naïf. Mais il n'est pas dans les habitudes de Malraux de tourner en dérision ses intellectuels. De cette seule scène consacrée à Alvear et qui contient d'ailleurs quelques-unes des pages les plus fortes du roman, se dégage au contraire une impression de vive compassion, celle qu'inspire un homme âgé, un vieillard d'esprit supérieur, qu'on sent entièrement dépassé par les événements, et qui voit le monde qu'il a aimé et servi s'écrouler pour toujours.

Garcia, lui, s'est consacré totalement à la guerre et il est celui qui voit le mieux quelles valeurs politiques et morales y sont en jeu. "Un des meilleurs ethnologues espagnols (88)", ayant longtemps vécu au Pérou et aux Philippines, il est devenu un des chefs des Renseignements militaires. Cette fonction lui permet de prendre, plus que tout autre, une vue d'ensemble du conflit, et c'est lui qui formule la thèse du roman: l'appel aux armes et la ferveur révolutionnaire ne suffisent plus, il faut les transformer en une armée disciplinée ou subir une défaite certaine. Sa cordialité, sa bonhomie et ses vastes connaissances lui valent l'estime et le respect

aussi bien des miliciens que des intellectuels. Il a donc ce rôle particulier de servir en quelque sorte de pivot, de centre d'échange d'idées pour beaucoup de personnages qui se connaissent ou non. Très direct--"[il] aimait à parler, et les autres souhaitaient qu'il parlât (425)"--, il a le plus grand nombre de dialogues à son actif, et souvent certaines questions restées en suspens dans des conversations entre d'autres personnages et reprises avec lui recevront une réponse ou une mise au point. Pour toutes ces raisons, Garcia semble être le porte-parole préféré de Malraux.

A considérer l'ensemble des personnages que nous avons examinés, qu'ils soient secondaires ou importants, nous voyons qu'au moins quinze (Vallado, Taillefer, Pujol, Mireaux, Gardet, Saïdi, Reyes, Poi, Magnin, Attignies, Leclerc, Ximénès, Manuel, Puig et Guernico) sont inspirés dans une large mesure de modèles vivants. Le nombre exact est certainement plus élevé: il faudrait ajouter Jaime Alvear, Darras, qui ressemble au pilote français Deshuis, et les trois personnages (Ramos, Enrique et Moreno) que Paul Nizan aurait pu identifier. En outre, bien des critiques prétendent que Shade, le journaliste américain, doit beaucoup à Herbert Matthews, correspondant du New York Times, et le journaliste russe Golovkine est probablement un personnage composite fait d'après Ehrenbourg et Koltsov, correspondants des Izvestia et de la Pravda respectivement. Quoi qu'il en soit, même en attendant que d'autres parviennent à compléter nos recherches, le faisceau de preuves que nous avons rassemblé suffit à montrer que dans L'Espoir la part du réel est très vaste. Quant à l'usage que Malraux fait du réel c'est bien, en résumé, des exigences de l'oeuvre qu'elle dépend: plus le personnage est important, plus il

sert à exprimer une question, une attitude, une idée, un problème en rapport avec les événements--plus est grande la liberté d'interprétation, la part de l'imagination, et plus Malraux tend à prendre ses distances à l'égard des modèles supposés et à les rendre proches de son expérience vécue, de sa vérité.

II. Les Evénements

Grâce aux témoignages de Julien Segnaire et d'autres volontaires, nous savons que Malraux prenait souvent des notes sur le déroulement des opérations aériennes auxquelles ses escadrilles avaient participé.⁴² Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il y ait à travers L'Espoir toute une série de passages qui ne paraissent pas transposés car ils sont littéralement exacts. Le critique d'Europe, Ervin Sinko, avait déjà noté en 1938 que "certains passages de L'Espoir donnent l'impression au point de vue artistique de n'être que matière première".⁴³ Et Gabriel Marcel put accuser Malraux d'avoir voulu bénéficier de l'actualité en faisant paraître "tels chapitres que les lecteurs n'ont probablement pas distingué bien nettement des dépêches de correspondants qui figuraient sur la page voisine".⁴⁴ La différence est que les correspondants ne se battaient pas.

Bien des paragraphes, en effet, dont la plupart traitent de l'aviation internationale, pourraient très bien être extraits d'un "journal de guerre" et donc transcrire un réel pris sur le vif. En voici quelques exemples:

Depuis deux mois, l'aviation internationale combattait sur le front du Levant: Baléares, Sud, Teruel. L'époque pélicane était terminée. Avec deux missions par jour et une honnête proportion d'hôpital, l'escadrille, qui avait appuyé la brigade internationale tout le long de la bataille de Teruel, combattait, réparait, photographiait ses

bombardements pendant le combat; les aviateurs habitaient un château abandonné parmi les orangers, près d'un champ clandestin; ils avaient fait sauter, pendant la bataille, la gare et l'état-major de Teruel sous le tir antiaérien, et une photo agrandie de l'explosion était épinglée au mur de leur réfectoire. Magnin et ses pilotes connaissaient ce front mieux que leurs cartes (362).

Et le bombardier breveté Segnaire se rappelle bien le jour où il parvint à toucher et à détruire la gare de Teruel.⁴⁵ A Albacète, siège des Brigades Internationales qu'on formait pendant l'automne de 1936, Malraux-Magnin avait un bureau où il engageait des volontaires dans son escadrille. Et Magnin renseigne ses camarades sur l'arrivée des nouvelles recrues:

Ils ont quelques types qui ont servi dans l'armée de l'air, et pas mal d'ouvriers des usines d'aviation. Tout ce qui a touché à l'aviation de près ou de loin, on nous l'envoie à partir de demain [. . .] Il y en a plus qu'il ne nous en faut. Quant à la discipline, il y a au moins 30% de communistes dans ce que nous allons recevoir (259-260).⁴⁶

Mais tous ceux qui voulaient s'engager comme volontaires n'étaient pas aussi désintéressés. Magnin, comme Malraux en 1936, dut renvoyer en France des groupes d'imposteurs et d'incompétents attirés simplement par l'appât du gain:

Dugay sortit remplacé par quelques resquilleurs: "brevetés sur des avions de tourisme, ils étaient prêts à s'entraîner". Après quoi vinrent plusieurs petits bourgeois avarés, partis pour toucher une solde de mercenaire et résolus à tirer au flanc; tout cela, dûment emballé, reprit la direction des Pyrénées (72).⁴⁷

Il fallait également se débarrasser de certains vieux pilotes, peu au courant des nouvelles exigences de la guerre aérienne, et que le spectacle des premiers blessés faisait réfléchir:

[Magnin] venait de liquider quelques pilotes de la guerre du Maroc, habitués aux vieux avions et à l'ennemi sans défense, que le retour des premiers

blessés poussait à l'élévation de l'esprit: "Vous comprenez, nous, aller nous bagarrer avec ces types-là, qui ne nous ont rien fait, en somme [. . .]". Sans pourtant renoncer tout à fait à leurs contrats. En France, tout ça! (71)

En outre, bien des détails sur les avions mis à la disposition de l'escadrille de Malraux sont transcrits dans L'Espoir. C'étaient généralement des appareils démodés et désarmés, mais pendant l'été de 1936 il fallait les utiliser au maximum, faute de mieux. "Aidés par les vieux avions militaires des champs de Madrid, les Douglas neufs des lignes espagnoles, achetés par le gouvernement, pouvaient à la rigueur accepter le combat contre les avions de guerre italiens. Provisoirement [. . .] (52)". Cependant ces Douglas n'étaient pas équipés, bien entendu, pour la guerre: il n'y avait ni trappe pour les bombes, ni viseur. Alors on entassait les bombes derrière le poste de pilotage et, sans attendre les transformations nécessaires on les lançait comme on pouvait: à Medellín on dut les jeter "par le trou agrandi des W-C (92)". Autre détail qui a son écho dans L'Espoir: "Magnin avait trouvé sur le marché anglais l'avion personnel de l'empereur Haïlé Sélassié. Avion assez rapide, avec de fortes réserves d'essence, mais difficile à manier (136)".

Ces exemples de réel vérifiable pourraient être multipliés. On en trouverait dans d'autres domaines que ceux de l'aviation. Bernard Wilhelm a loué "la justesse des notations de temps et des notations géographiques de L'Espoir".⁴⁸ C'est le même désir de donner une impression de véracité qui préside à l'emploi de citations et de documents. La déclaration du général Goded vaincu est citée en traduction, ainsi que les célèbres paroles de la Pasionaria: "Il vaut mieux être la veuve d'un héros que la femme d'un lâche (331)"; de même

la riposte d'Unamuno à un chef franquiste: "Vaincre n'est pas convaincre (325)", et la déclaration faite par le général Franco à la presse le 16 août: "Je ne bombarderai pas Madrid: il y a là des innocents (323)". Mais sans doute l'exemple le plus saisissant, parce qu'il ressemble à du reportage, est la traduction, parfois littérale, que donne Malraux d'une circulaire trouvée en possession d'un officier fasciste vers la fin de juillet 1936. Nous reproduisons ici les passages du document face au texte de L'Espoir:

El primer factor para conseguir la victoria es aniquilar la moral del enemigo. Por eso, y aunque el Gobierno republicano carece de tropas y armas con que hacernos resistencia, es indispensable atenderse con el máximo rigor a estas instrucciones.

Para asegurar la retaguardia es preciso infundir terror al enemigo

Al hecho se procurará revestirlo de los caracteres más públicos e impresionantes

Para los efectos de quebrantar la moral de los enemigos en el caso poco probable de que nos ofrezcan resistencia seria, es ineludible considerar como zona de ataque todo poblado que se halle a retaguardia del frente enemigo.

Importante: no importa que en los lugares a que se alude no haya fuerzas de combatientes. El pánico difundido por los vecinos que huyan producirá el efecto moral que precisamos.

Muy reservado: está probado que lo que más desmoraliza a una fuerza combatiente es ver que se arrasan los Hospitales de sangre

Une des conditions essentielles de la victoire consiste à ébranler le moral des troupes ennemies. L'adversaire ne dispose ni d'assez de troupes ni d'assez d'armes pour nous résister; malgré cela, il est indispensable de suivre strictement les instructions suivantes:

Pour occuper le hinterland il est indispensable d'inspirer à la population une certaine horreur salutare.

Une règle s'impose: tous les moyens employés doivent être spectaculaires et impressionnants.

Tout endroit se trouvant sur la ligne de retraite de l'ennemi, et d'une façon générale, tout endroit situé derrière le front ennemi doit être considéré comme zone d'attaque. A ce sujet il ne saurait y avoir de différence selon que les localités hébergent ou non des troupes ennemies. La panique régnant parmi la population civile qui se trouve sur la ligne de retraite de l'ennemi contribue grandement à la démoralisation des troupes.

Les expériences faites au cours de la grande guerre démontrent que les dommages provoqués par mégarde dans les

y sus columnas de evacuación de heridos. Convendrá, pues, tener en cuenta esta enseñanza de la Gran Guerra

Quando entremos en Madrid, acontecimiento que ocurrirá aproximadamente el día 20, la primera medida será colocar nidos de ametralladoras en las torres de las iglesias y en cualquiera otros edificios que ofrezcan extenso campo de tiro.

Las máquinas harán fuego sobre todo elemento enemigo, sea del sexo que sea, que entre dentro del campo de tiro. Aunque no causen bajas contribuirán a difundir el terror y a impedir reacciones ofensivas del paisanaje

transports de blessés ennemis provoquent un fort effet de démoralisation dans la troupe.

Après l'entrée à Madrid, les chefs des unités devront installer immédiatement, sur les toits des immeubles dominant les arrondissements suspects, y compris les édifices publics et les beffrois, des nids de mitrailleuses pouvant dominer toutes les rues adjacentes.

Dans le cas de vellétés de résistance de la population, il sera immédiatement tiré sur les opposants. Vu le grand nombre de femmes qui combattent du côté adverse, il ne saurait y avoir d'égard au sexe de ces militantes. Plus notre attitude sera rigoureuse, plus l'écrasement de toute résistance de la population sera rapide, plus sera proche le triomphe de la rénovation de l'Espagne.⁴⁹

Il y a d'autres procédés qui visent à donner l'impression de l'immédiat, de la vérité littérale ou d'événements en train d'être vécus. Par exemple, Malraux reproduit des extraits de la correspondance d'Unamuno (324, 325, 327), et il cite les papiers d'un aviateur italien fait prisonnier (122). García, chef des Renseignements militaires, lit à Magnin un rapport militaire sur le massacre de Badajoz (101-102) et le journaliste américain Shade dicte au téléphone son article sur les bombardements de Madrid (327-330). Et les combats qui se déroulent à Barcelone sont souvent ponctués par des communiqués hurlés par les haut-parleurs installés dans les rues: "les troupes insurgées descendent vers le centre (20)", "la forteresse de Montjuich s'est rendue au peuple sans combat (38)".

Pour ces derniers "documents" il nous a été impossible d'en

vérifier l'exactitude, mais, à l'exception de l'article de Shade, ils sont tous imprimés en italiques. Il se peut toutefois que Malraux ait vu et transcrit certains de ces documents quand il se rendait au ministère de la guerre à Madrid, ou qu'il ait noté des phrases typiques de communiqués de presse.

Au début de nos recherches, nous avons d'abord pensé que Malraux avait pu se documenter dans la presse pour les événements qui ne traitent pas de l'aviation, d'autant plus qu'il fait lire à Garcia le double d'un article envoyé à Paris-Soir (article écrit par Louis Delaprée quelques jours avant sa mort en décembre 1936):

Avant de venir au Central--lisait-il--, je viens d'assister à une scène d'une atroce beauté.

On a trouvé cette nuit près de la Puerta del Sol un enfant de trois ans qui pleurait, perdu dans les ténèbres. Or, une des femmes réfugiées dans les sous-sols de la Gran Via ignorait ce qu'était devenu son enfant, un petit garçon du même âge, blond comme l'enfant trouvé dans la Puerta del Sol. On lui donne la nouvelle. Elle court à la maison où l'on garde l'enfant, calle Montera. Dans la demi-obscurité d'une boutique aux rideaux baissés, l'enfant suce un morceau de chocolat. La mère s'avance vers lui, les bras tendus, mais ses yeux s'agrandissent, prennent une fixité terrible, démente.

Ce n'est pas son enfant.

Elle reste immobile de longues minutes. L'enfant perdu lui sourit. Alors elle se précipite sur lui, le serre contre elle, l'emporte en pensant à l'enfant qu'on n'a pas retrouvé. (320-321).⁵⁰

Mais à notre question portant sur ce sujet il a répondu catégoriquement:

"Non: ma source était toujours les camarades de combat. Les champs d'aviation étaient éloignés des villes, et nous ne recevions guère les journaux".⁵¹ Sans vouloir en rien mettre en doute cette dénégation, il vaut la peine pourtant de faire quelques rapprochements, notamment pour trois passages dont on retrouve l'équivalent jusqu'aux détails

dans les principaux journaux de l'époque.

Dans une chronique d'Andrée Viollis publiée dans Le Petit Parisien, on peut lire l'anecdote suivante:

Mais là-bas, chez les socialistes, on m'avait doucement écarté du fauteuil où je voulais m'asseoir, en me disant: --Ne posez pas le pied là. Cette tache, par terre, c'est parce que, hier, on a apporté ici un de nos camarades tué par la bombe. Son sang ne s'est pas effacé

Ici sur cette plaque minuscule, juste devant l'entrée du dispensaire, voici que je piétine des pavés barbouillés de brun, la terre qu'on avait jetée dessus forme des grumeaux noirâtres. Et l'homme qui me sert de guide, ayant suivi la direction de mon regard, explique sobrement: --Du sang de gauche! . . .⁵²

Or dans L'Espoir nous trouvons non seulement un incident analogue: "[Lopez] marchait, bras en ailes de moulin et regard perdu, et faillit marcher dans une flaque noire; un anarchiste l'écarta, comme si Lopez eût failli écraser un animal blessé. --Prends garde, vieux, dit-il. Et, respectueusement: 'Sang de gauche' (134)", mais "sang de gauche" est le titre même d'une section de la deuxième partie du roman, celle qui relate la défense de Madrid.

Lors du siège de l'Alcazar, pendant que l'abbé Vasquez Camarasa essayait au nom du gouvernement républicain, comme on l'a vu, de négocier la reddition, certains soldats nationalistes sortirent et puis engagèrent la conversation. Ilya Ehrenbourg était présent et a rapporté dans un article publié dans l'hebdomadaire de gauche Regards quelques-uns des propos échangés. A nouveau nous mettons ce texte face à face avec celui de L'Espoir:

Pendant que duraient les pourparlers, à l'entrée de l'Alcazar, à moitié détruit, les ennemis se rencontrèrent: officiers blancs et miliciens. Un officier dit: "Vous êtes des salauds". Les

Les deux groupes étaient en train de s'engueuler. Séparés par dix mètres comme par un lieu sacré, gesticulant d'une gesticulation d'autant plus singulière qu'ils n'avançaient

ouvriers répondirent: "C'est vous, les salauds.--Nous défendons une idée". Les miliciens crièrent: "C'est nous qui défendons une idée. Nous voulons du bonheur pour tous, tandis que vous, vous voulez du bonheur seulement pour votre bande".

pas, ils se lançaient des arguments avec les bras.
 --. . . parce que nous, au moins, nous combattons pour un idéal, bougres de cocus! disaient les fascistes au moment où [Shade] arrivait.
 --Et nous? Nous combattons pour les coffres-forts peut-être, enfant de putain? Et la preuve que notre idéal est le plus grand, c'est qu'il est pour tout le monde! (168)

L'officier, après un moment de réflexion dit: "Tenez, vous fumez, et nous, il y a un bon moment que nous ne fumons plus" Alors les miliciens distribuèrent leurs cigarettes aux Blancs.

--N'empêche, gueula un des officiers fascistes, que c'est une chose de combattre pour son idéal en roupillant chez soi, comme vous faites, et une autre en vivant dans les souterrains! Regardez-vous, bande de boucs! Nous avons à fumer, nous?
 --De quoi, de quoi?
 Un milicien traversa le terrain tabou [. . .] [Il] prit les cigarettes une à une et les distribua sans quitter l'expression de la colère; il les tendait aux fascistes comme des preuves, comme s'il eût dit: "C'est-il permis de nous reprocher des cigarettes (169-170).

Le colonel Moscardó, commandant de l'Alcazar, ravisseur de femmes et d'enfants, donna aux républicains une lettre: "C'est pour ma femme", et les républicains remirent la lettre à la femme du colonel.

Je me rendis à l'état-major des miliciens. Le commandant Louis Barcelo, homme de haute stature, aux grands yeux tristes, était penché sur la carte. Un journaliste étranger lui demanda: "Est-ce vrai que la femme de Moscardó est en liberté?" Barcelo répondit: "Oui".--"C'est quoi, de la courtoisie?" Barcelo regarda le journaliste avec étonnement et dit "Non, de la générosité".⁵³

Hernandez sortait de l'échoppe, suivi du Négus, de Mercery et de deux lieutenants, quand [un] officier fasciste allait y entrer. Celui-ci salua, et tendit des lettres.
 --Du colonel Moscardo pour sa femme [. . .]
 --La femme de Moscardo est à Tolède? demanda Pradas en assurant son lorgnon.
 --A Madrid, répondit Hernandez.
 --Libre? demanda Shade, stupéfait.
 --Dans une clinique [. . .]
 --Envoyer cette lettre, qu'est-ce que c'est? De la courtoisie [demanda Pradas]? [. . .]
 --De la générosité, répondit enfin Hernandez, tournant le dos (171-172).

Dans le troisième exemple de rapprochement les faits qui concordent avec L'Espoir sont encore plus nombreux. Il s'agit d'un incident qui eut lieu à Madrid le 20 juillet et c'est la date même donnée par Malraux (37-43). Nous en avons trouvé le compte rendu dans plusieurs journaux espagnols et français, dont El Socialista et L'Intransigeant. La caserne de la Montagne, comme d'autres garnisons, avait été noyauté par les fascistes quelques jours avant le soulèvement. Cependant, le 20 juillet, les officiers rebelles se virent empêchés de sortir par une foule énorme qui s'était amassée dehors, mais un soldat, Modesto Romero, parvint à s'évader et à faire ainsi savoir aux troupes gouvernementales que la plupart des hommes étaient fidèles à la République. La version suivante des événements est empruntée à L'Intransigeant. Nous y avons fait suivre d'un astérisque les faits et détails utilisés dans le roman au chapitre III, pp. 37-43.

Le troupiér Modesto Romero s'est échappé en pleine affaire et se rendit aux gouvernementaux* racontant que, dans la nuit, le colonel avait harangué la troupe et déclaré qu'il s'agissait de sauver la République espagnole* tombée aux mains des anarchistes et des bolcheviks,* mais que lui, Modesto Romero, et la plupart de ses camarades, s'étaient rendu compte de l'imposture de leur chef au moment où les obus commençaient à pleuvoir, car il était bien évident que les bolcheviks et les anarchistes n'avaient pas de canons.* Acclamé pas les gouvernementaux et par la foule, il fut conduit dans un bar où le café et le cognac achevèrent de le tirer de l'état d'abattement où il se trouvait [. . .]*

Quant au canon, qui fut le principal instrument de la victoire, il fut servi pas un capitaine qui pointa lui-même la pièce [. . .] L'avion, de son côté, agit moins à coup de bombes que de proclamations dont l'effet fut très vif sur les soldats [. . .]*

Lorsque les gouvernementaux occupèrent la caserne après la reddition, ils trouvèrent dans la salle d'honneur le corps des officiers dont la plupart avaient dû se suicider et tenaient encore

un revolver dans leur main crispée.* De nombreux cadavres gisaient un peu près partout.*54

Ces quelques concordances, et il y en aurait bien d'autres à glaner dans la presse, suffisent à montrer comment nombre de critiques ont pu ne voir dans cette oeuvre qu'une sorte de journalisme. Tant d'épisodes décrits par Malraux ressemblaient en effet aux reportages publiés par les grands quotidiens, et semblaient faire en quelque sorte partie du domaine public. Mais si L'Espoir ne contenait pas quantité de "petits faits vrais", d'incidents vérifiables, il n'aurait pas non plus, avec ce caractère de réalité vécue, cette force d'évocation toujours vibrante de vie. Ce serait une honorable chronique de correspondant de guerre comme il y en a des dizaines. Et pour s'en tenir à cette vue simpliste et péjorative, il faudrait oublier que l'auteur a été également acteur et témoin, témoin de diverses façons, et qu'il avait des sources d'information aussi personnelles que variées: ses "camarades de combat".

Nous avons longuement exposé les différents rôles joués par Malraux, organisateur et combattant, pendant les huit premiers mois de la guerre. Qu'il s'agisse des missions de bombardement, comme sur Medellín, ou contre l'aérodrome clandestin d'Olmedo, des démêlés avec les mercenaires, des secours à porter aux équipages abattus, etc.-- chacun de ces rôles se reflète fidèlement dans les actions de Magnin. Sous le déguisement donné par son créateur, il n'en fait ni plus ni moins que lui, sans grossissement aucun. Et là où Malraux n'a été que témoin, comme dans la célèbre descente de la montagne de Teruel, Magnin l'est aussi.

Pour toute sorte d'autres événements, soit qu'ils se rapportent à l'escadrille, soit qu'ils se soient produits hors d'elle--

et ceux-ci sont de beaucoup les plus nombreux--il y aurait toute une gradation à établir entre la présence possible ou probable de Malraux et sa dépendance à l'égard de ses sources d'information. Ainsi, il est possible que Malraux, arrivé à Barcelone le 20 juillet, ait vu les derniers combats de rue entre les anarchistes appuyés par les gardes civils, et les fascistes avant que le soulèvement y fût réprimé le même jour (20-32). Il semble probable qu'il soit allé de temps en temps à Tolède observer le siège de l'Alcazar, puisqu'il lui consacre toute une section de L'Espoir (L'Exercice de l'Apocalypse, pp. 108-225), et que, d'ailleurs, l'auteur d'une étude récente a loué la fidélité de la version de Malraux.⁵⁵ Et il est très probable, à raison de ses fréquentes visites au ministère de la Guerre, qu'il ait assisté aux bombardements de Madrid qui avaient lieu tous les jours depuis le début d'octobre.⁵⁶

Il y a aussi de très nombreux incidents ou épisodes dont il n'a pas pu être le témoin, même quant à l'aviation, et Magnin non plus. Par exemple, il ne se trouvait pas dans le Potez qui, assailli par des chasseurs italiens, s'écrasa dans la Méditerranée près de Motril en février 1937. Pour écrire cet épisode Malraux a dû nécessairement dépendre de ceux qui y avaient participé, Julien Segnaire en particulier.⁵⁷ Il en est de même, a fortiori, pour ce qui se rapporte aux combats dans la Sierra de Guadarrama, aux corps à corps le long du Manzanarès, à la bataille de Guadalajara surtout, puisqu'alors il n'était plus en Espagne. L'expression "camarades de combat" doit donc se prendre dans son sens le plus large et inclure, entre autres, des combattants des Brigades Internationales (Pietro Nenni, Ludwig Renn, Gustav Regler),⁵⁸ des hommes de l'armée de l'Air espagnole, des

officiers du V^e régiment (Gustavo Durán). il connaissait également des gens aussi bien placés et informés que l'étaient Largo Caballero, Alvarez del Vayo, Prieto y d'autres ministres ou hauts fonctionnaires républicains. A quoi viennent s'ajouter ses relations avec beaucoup de journalistes très au courant des événements, notamment Andrée Viollis, Herbert Matthews, Ilya Ehrenbourg, et sans doute plus tard André Salmon qui, à son grand regret, se trouvait du côté des franchistes.⁵⁹

Comme nous avons tenté de l'établir à propos des personnages, il y a dans l'usage et le développement de certains événements, au-delà du souci de transcrire le réel le plus exactement possible, bien au-delà du "reportage", la même volonté de les douer d'une valeur représentative, jusqu'à leur donner un sens diversement exemplaire. Dans la mesure où il a été possible de nous documenter davantage, nous voudrions montrer comment Malraux a prolongé ou redistribué ce que le réel et l'expérience vécue lui avaient apporté, c'est-à-dire comment il a su, pour reprendre les mêmes expressions, "transposer" ou "transformer" la réalité vérifiable, et assurément dans un cas au moins--la descente de Teruel--la "transfigurer", métamorphoser l'expérience en oeuvre d'art. Il se trouve aussi que pour quelques épisodes--dont ce dernier--il est possible de marquer certaines étapes sinon de leur genèse, de leur élaboration.

Prenons d'abord un exemple où la transposition se mêle à la transformation. Il s'agit du premier épisode où paraisse l'aviation internationale: l'atterrissage du bombardier de Darras au début du mois d'août (51-55). Voici le récit d'un incident analogue tiré du

Journal de Koltsov:

5 de octubre 1936.

He llegado al aeropuerto de Barajas en un momento desagradable. Un aparato de bombardeo acompañado de tres cazas ha salido hace ya dos horas y nadie ha vuelto aún. Por el tiempo transcurrido, los aparatos han debido quedarse sin bencina.

Por fin, el puntito tan esperado. Aumenta, se acerca, se convierte en un pequeño avión. Ya baja rápidamente para aterrizar, ya rueda por la hierba seca, espinosa. Corren hacia él, y el piloto sin haber parado aún los motores, grita desde su asiento:

--Han cumplido el objetivo, han encontrado la columna de blindados y han arrojado las bombas. Ya estaban de vuelta cuando los ha alcanzado una bandada entera, nueve cazas, que han empezado a picotear. En total, dos cazas han salido ilesos, el aparato de bombardeo parece que está borracho, temo que Gustavo esté herido.

Sobre el tercer caza no le preguntan nada. Mientras el piloto se desabrocha las correas, sus camaradas cuentan los orificios de bala en las alas y en la cola. Son cinco . . . Quién iba en el caza derribado? Pero no, Guides vive. Desde luego es él quien, con gran maestría, casi a plomo, baja al campo. Su cara de negras cejas expresa emoción y tristeza. Grita que preparen cuanto antes un coche sanitario. No hay coche. Entonces, una camilla. Ya aparece el aparato grande. Oscilando en el aire, inclinándose a un lado, aterriza torpemente, dando saltitos.

Todos corren hacia el avión. Nadie abre desde el interior. El propio jefe del aeródromo abre la portezuela. La cabina está llena de sangre. El piloto, exhausto, está sentado--mejor dicho, cuelga de las correas, inclinado sobre el volante. A su alrededor, en el suelo, un gran charco rojo. El piloto tiene, atravesados por las balas, no sólo los hombros, las piernas y los brazos, sino, además, las manos. El respaldo del sillón está hecho jirones sobre la misma cabeza del piloto. Cuanto dominio de sí mismo y cuánta valentía ha necesitado para escaparse, crucificado por las balas, del cerco de las aves de rapiña, para volar hasta el aeródromo, salvar el avión y a sus camaradas!

El bombardero y el ametrallador también están heridos, pero de menos gravedad que el piloto: los cazas fascistas los han atacado desde abajo y por delante.

El avión está acribillado; los cristales, rotos; los mecanismos, abollados.⁶⁰

Dans L'Espoir, "l'ancien champ civil de Madrid" est en effet Barajas, premier centre d'opérations de l'escadrille España et converti en terrain militaire; le bombardier parti depuis plus de deux heures n'a d'essence que pour "deux heures et quart, en tout"; au moment de l'atterrissage l'avion "s'infléchit", mais ne capote pas; il faut ouvrir la porte de l'intérieur; il y a plusieurs blessés, bombardier, mitrailleur et le pilote: "Tu as ramené le zinc, gueulait Sembrano . . ."; l'appareil est, bien sûr, endommagé et la carlingue tachée de sang.

Même si les dates ne concordent pas, le schéma est bien le même. Mais la manière de le développer diffère beaucoup, surtout par le déplacement des accents. Alors que Koltsov s'attache à fournir certains détails qui précisent des faits--résultats de la mission, façon d'attaquer des avions fascistes, nombre d'orifices de balles--, Malraux cherche avant tout à faire voir et à faire vivre. Ainsi, juste avant l'atterrissage, l'avion blessé vole si bas que tous craignent qu'il aille percuter contre un coteau, mais il l'évite en sautant "par-dessus, comme un cheval". Chez Koltsov on devine l'angoisse des camarades, Malraux en fait d'un bout à l'autre l'accent principal.

Pendant l'attente:

Le bar ne fumait plus par longues bouffées en volutes, mais par petits coups précipités. A travers les verrières, tous les regards parallèles étaient fixés sur la crête des collines. Maintenant ou demain--bientôt--le premier avion ne reviendrait pas. Chacun savait que, pour ceux qui l'attendraient, sa propre mort ne serait autre chose que cette fumée de cigarettes nerveusement allumées où l'espoir se débattait comme quelqu'un qui étouffe (51-52).

Après l'atterrissage, comme la porte ne s'ouvre pas et que Gardet la secoue: "tous les visages étaient tournés vers ce poignet rageur qui s'acharnait contre la porte sans doute coincée (53)". Et puis, après l'angoisse et le spectacle des blessés, c'est la détente; elle est procurée par Leclerc, "maigre singe", qui commence à débiter "une chanson de geste", gouailleuse et stupide. Enfin, il y a une divergence encore plus remarquable: malgré la conclusion dramatique de cette mission--deux chasseurs et deux bombardiers mis hors de combat et deux blessés graves--Malraux reste relativement discret, par rapport à Koltsov, dans la description qu'il en fait.

Cette discrétion même nous permet de mettre en relief un trait essentiel de toute grande oeuvre littéraire: le soin conscient et savant, l'art, de savoir ménager entre des événements particulièrement liés les uns aux autres une progression dramatique. Cela se voit nettement dans la suite des missions de l'escadrille décrites dans L'Espoir. Il serait sans doute excessif, et fastidieux, de vouloir reprendre point par point chacune de ces missions pour les comparer à celles qui ont été exécutées par Malraux et/ou ses camarades de l'aviation internationale, et que nous avons exposés dans le chapitre I: entre elles, entre les péripéties réelles et leurs versions romancées, il existe, à quelques détails près, un parallélisme constant, exact, voulu. Mais, en revanche, il importe beaucoup de montrer que se développe, depuis ce premier épisode consacré à l'escadrille, le retour d'un bombardier, jusqu'à la "transfiguration" de Teruel, une savante progression dramatique.

Il y a neuf missions: Medellín (89-96), Tolède (128-131), la Sierra (142-143), Talavera (187-191), Malaga (367-370), Teruel (383-398)

et Guadalajara (417-420).⁶¹ Dans la guerre aérienne, le danger le plus immédiat qui menace les aviateurs est la chasse ennemie. Heureusement pour les Internationaux, comme dans les premiers mois elle manquait d'organisation et de bon matériel, ils purent réussir quelques missions. Ainsi celle de Medellín où les chasseurs fascistes, des Junkers, n'arrivent qu'au dernier moment, et leur relative lenteur permet aux vieux Douglas de les distancer sans grand-peine. Mais la situation ne tarde guère à changer.

Durant l'automne, et précisément pour éviter la chasse, il faut avoir recours aux vols de nuit. Et c'est pendant l'un d'eux que la mort survient. A la fin d'une mission périlleuse un avion de bombardement, dont le moteur extérieur est en feu, capote et explose: il y a trois blessés et trois morts. Dorénavant la mort occupera le premier plan dans la pensée de l'escadrille. Ainsi Malraux écrit-il à propos des vols de nuit que "le destin avait pris la place du combat (188)". Cela d'autant plus que bientôt se fait sentir le manque d'avions. D'où la nécessité de les utiliser au maximum, même quand ils sont déjà si "rapiécés": "[. . .] l'ennemi, désormais, était bien moins l'armée fasciste que les moteurs de ces avions, couvert de pièces comme de vieux pantalons. La guerre, désormais, c'étaient des appareils réparés à l'infini qui partaient dans la nuit (188)". Enfin, quand les fascistes reçurent d'Allemagne de la défense contre avions l'avantage tourna en leur faveur. Si bien que, dès novembre, à voir la guerre se faire de plus en plus technique, il devint évident que ceux qui gagneraient seraient ceux qui non seulement sauraient s'organiser le mieux mais auraient le matériel le plus perfectionné.

En parallèle à ces difficultés croissantes il y a les péripéties

qui entourent les combats. Des succès d'abord. On parvient à toucher ou à détruire d'importants objectifs militaires: la colonne motorisée qui avançait vers Badajoz; l'Alcazar à Tolède; une usine à gaz à Talavera, anéantie par les bombes d'Attignies; des croiseurs nationalistes au large des Baléares. Succès obtenus sans morts ni blessés, ni même avions endommagés. Mais ensuite, et presque constamment, nous ne saurions trop y insister, ce sont des échecs: deux avions de chasse et deux multiplaces de combat mis hors de combat dans la Sierra; Schreiner, ancien as de guerre, fait capoter son avion d'essai et se rend compte qu'il est trop vieux pour piloter en Espagne; Leclerc, terréfié par la D.C.A., revient à l'aérodrome sans avoir largué ses bombes; le drame de Málaga; la tragédie de Teruel.⁶²

Et c'est justement en comparant les péripéties, même simplement matérielles, que l'on voit comment Malraux a su ménager ses effets dramatiques. Sans doute, dès les premières missions, y eut-il des moments tragiques, mais il ne fait que les indiquer en passant. Il en réserve la description pour la période où, malgré des moyens faiblissants, l'escadrille doit affronter la supériorité technique et numérique de l'aviation nationaliste. Ce sont ses efforts désespérés pour protéger les fugitifs de Málaga sur la route d'Almeria, que les chasseurs fascistes mitraillaient sans pitié; et où Malraux décrit en détail comment l'un des avions, assailli par dix-huit appareils armés de canons-mitrailleurs, s'écrase dans la Méditerranée. Et c'est Teruel où l'un des avions, accablé sous le nombre des attaquants ennemis, tombe haut dans la Sierra et s'y disloque, lui et la plupart de ses occupants.

Mais la vision dramatique de Malraux se montre bien davantage

dans l'évolution des sentiments des aviateurs et dans leur destin. En été 1936 c'est encore la joie qui accompagne les premiers succès remportés par l'escadrille, "l'euphorie" qui envahit Attignies et son pilote Leclerc après le bombardement de l'usine à gaz à Talavera:

[. . .] aucun geste humain n'était plus à la mesure des choses; bien loin de ce cadran de guerre seul éclairé jusqu'à des lieues, l'euphorie qui suit tout combat se perdait dans une sérénité géologique, dans l'accord de la lune et de ce métal pâle qui luisait comme les pierres brillent pour des millénaires sur les astres morts. (191).

Et même certains pilotes, comme Darras, étaient allés jusqu'à penser que "la mort ne semblait jouer aucun rôle dans cette affaire (93)". Mais l'illusion aura été brève, et le réveil brutal. Dès la mission sur la Sierra le bombardier de Marcelino s'écrase au sol à l'atterrissage: il est tué, deux autres aussi, et il y a trois blessés dont l'un, Jaime Alvear, perd la vue. Désormais c'est pour l'escadrille une suite ininterrompue de morts et de blessés. Tous les membres de l'équipage de Carnero périssent lorsque leur avion est coupé en deux au-dessus de Madrid par le tir anti-aérien. Reyes, aviateur basque, meurt à la suite de l'atterrissage forcé dans la Méditerranée et Sembrano est grièvement blessé. A Teruel enfin, le bilan est encore plus tragique. Si Pujol et Langlois ne sont que légèrement atteints par des balles durant l'accrochage avec les chasseurs nationalistes, leurs coéquipiers sont durement frappés: Taillefer a la jambe gauche cassée en trois endroits, Mireaux quatre balles dans le bras, Scali une balle explosive dans un pied qu'il faudra amputer, et Raymond Gardet tout le visage écrasé. Quant à Saïdi, mécanicien algérien et chef d'une section socialiste, qui s'était engagé parce que: "Sinon, qu'est-ce que les camarades ouvriers diront des Arabes? (364)", il est

tué avant la chute de l'avion. Bilan si tragique, si minutieusement décrit, que seule pouvait, devait le compenser la ferveur hautement symbolique des paysans de Teruel, longuement décrite aussi.

Bon nombre d'épisodes ne peuvent être documentés que de façon fortuite ou sporadique. Mais pour quelques-uns, certains recoupements existent et permettent de montrer encore l'exactitude de Malraux dans les faits utilisés et la façon dont, là aussi, il les transpose ou les transforme. Par exemple, il y a le célèbre incident qui donna lieu à une enquête de la part du Comité de la non-intervention: deux avions italiens furent descendus en plein territoire républicain vers la fin d'août, alors qu'ils se préparaient à bombarder Talavera de la Reina. Un des pilotes parvint à sauter en parachute avant l'écrasement de son appareil mais des paysans armés le tuèrent tout de suite. La relation suivante fut publiée dans un journal socialiste:

El aparato que cayó envuelto en llamas fué a precipitarse en el pueblo de Calero. Su piloto, al verse perdido, se lanzó con el paracaídas al espacio. Fué a caer no lejos de su aparato, frente a un grupo de escopeteros campesinos. Empuñó en la mano derecha la pistola y alargó con la izquierda un fajo de billetes de banco, ofreciéndoselos con tal de que lo dejasen escapar. Nuestros campesinos cumplieron con su deber. El piloto era extranjero, italiano, y se llamaba Ernesto Monico.⁶³

La plupart de ces faits correspondent à la version romancée de Malraux:

Le pilote était sorti le premier, l'observateur [étant] encore empêtré dans les débris de l'avion. Un paysan s'était approché, le pilote avait tiré son revolver. Le paysan avait continué à venir. Quand il avait été à trois pas, le pilote avait tiré de sa poche gauche une poignée de pesetas, les grands billets blancs de mille. Le paysan avait avancé plus près pendant que le pilote ajoutait une poignée de dollars [. . .] Quand le paysan avait été près du pilote, à le toucher, il avait abaissé son fusil de chasse et l'avait tué (125-126).

Dans L'Espoir il n'y a qu'un seul avion, mais deux aviateurs: ce pilote abattu, et l'observateur qui, fait prisonnier, est emmené à la Sûreté, où il est interrogé par Scali. Cet interrogatoire permet à Malraux d'appuyer sur certains aspects de la guerre en Espagne, à savoir que l'intervention italienne avait été convenue plusieurs jours avant le soulèvement de Franco,⁶⁴ et que le recours aux atrocités était commun aux deux côtés au début de la guerre. Mais c'est surtout l'occasion pour lui de définir ce qu'il pense être le fonds de la mentalité fasciste:

L'idée, si commune parmi les fascistes, que leur ennemi est par définition une race inférieure et digne de mépris, l'aptitude au dédain de tant d'imbéciles n'était pas une des moindres raisons pour lesquelles [Scali] avait quitté son pays (126).

La fuite du mercenaire Leclerc, qui fait demi-tour au milieu d'une mission sans l'avoir accomplie, est fondée en fait, elle aussi. Selon l'historien Jesús Salas, qui pour deux détails se réfère à Malraux, elle se situe le 30 octobre.⁶⁵ Et Julien Segnaire nous a raconté qu'un jour Bourgeois, pilote mercenaire, effrayé par la précision du tir anti-aérien ennemi, rentra au centre des opérations sans avoir lâché ses bombes et que, voulant justifier sa lâcheté en exagérant les dangers qu'il venait de courir, il finit par semer la panique dans le reste de l'escadrille. Leclerc, comme nous l'avons indiqué, doit beaucoup à Bourgeois.

Dans sa version de cet épisode, Malraux ne cherche pas à accabler Leclerc à raison de sa fuite même: elle "était plus de l'ordre de l'accident que de la lâcheté (247)"; il lui accorde même une circonstance atténuante, celle d'avoir vu l'autre bombardier, le "Jaurès", sous l'effet du tir anti-aérien, se casser en deux. Mais il

se sert de cet "accident" pour en déduire les répercussions psychologiques et morales, et poser le problème de la discipline à l'intérieur d'une escadrille composée de volontaires et de mercenaires. C'est donc le tableau de la déchéance d'un homme qui, pour vulgaire et vil qu'il soit, se rend compte qu'il a commis une action méprisante, dont jamais il ne parviendra à se laver, parce que d'abord elle a été publique, sous les yeux de gens disposés à le juger coupable, et ensuite parce qu'il sait très bien qu'en son for intérieur il ne peut pas, par un reste de conscience ou par vanité, se la pardonner à lui-même, quoi qu'il fasse. Et c'est, en conséquence, la contagion morale qu'un individu de cette espèce risque de répandre autour de lui, chez des hommes même bien moins tarés que lui. Faute de vraie discipline et des sanctions immédiates qu'elle entraînerait, Leclerc peut se laisser aller, toujours pris de boisson, à insulter les pilotes espagnols, ses camarades d'escadrille et enfin Magnin qui le renvoie en France et conclut: "ceux qui se conduisent comme l'ont fait ici ceux qui viennent de partir se conduisent comme des contre-révolutionnaires (259)". Et, tous mercenaires exclus, l'escadrille est réorganisée.

Autre fait vérifiable par recoupements: l'affaire des espions au sein de l'escadrille internationale. Pendant l'été de 1936, on en parlait beaucoup. Koltsov notait dans son Journal: "Hay unos diez hombres que son indudables espías y una docena de harangas, que intrigan escandalosamente contra André y Guides".⁶⁶ Et Clara Malraux a raconté dans ses Mémoires comment elle fut chargée par son mari d'informer un volontaire allemand qu'il était soupçonné par la Sûreté:

L'homme portait un nom que son frère avait illustré de diverses façons, mais surtout littéraires. Quant à lui, il s'était contenté d'activités politiques et rien ne semblait plus naturel que sa présence dans

l'escadrille España. La veille, cependant, un télégramme nous était parvenu, qui nous conseillait de le tenir à l'écart en attendant qu'une enquête précisât certains détails inquiétants.⁶⁷

Dans L'Espoir, trois volontaires allemands--Schreiner, Krefeld et Wurtz--sont soupçonnés par la Sûreté d'être des indicateurs hitlériens (96-97). Bien qu'il croie Schreiner innocent, Magnin accepte de les renvoyer tous les trois, alléguant que "de bons rapports entre l'Aviation, la Sûreté et les Renseignements ont trop d'importance pratique pour nous, en ce moment où nous n'agissons que par coups de main, pour que je les mette en jeu dans cette histoire (137-138)". A partir de cet incident, somme toute mineur, Malraux développera une question d'éthique, dont nous parlerons plus tard, celle des rapports entre la morale et la politique, entre l'action et la justice. Et comme les trois suspects sont communistes et que le Parti répond d'eux, il fera de cette situation un des éléments qui, à travers la dispute de Magnin et d'Enrique à leur sujet, illustrent la tension qui existait entre les communistes et les partis républicains.

Dans un tout autre domaine de faits, puisque, exceptionnellement, ils se sont passés du côté franquiste, Malraux se montre encore serrer la réalité de près. Il y réussit en faisant intervenir deux personnages diversement bien informés: Garcia et un médecin de la Croix-Rouge internationale. Ce court chapitre (323-327) traite des derniers jours d'Unamuno assombris par son conflit avec les autorités nationalistes. Symbole de la résistance intellectuelle à la dictature de Primo de Rivera, Unamuno fut cependant le seul grand écrivain espagnol à se rallier aux insurgents, et ce ralliement fit beaucoup de bruit. Quand André Salmon lui en demanda les motifs, il répondit: "Parce que c'est la lutte de la civilisation contre la barbarie".⁶⁸

Grand ennemi du président Azaña qu'il tenait pour responsable de la lutte fratricide, Unamuno déclara à un autre correspondant qu'il admirait beaucoup Franco et que, malgré son hostilité envers les militaires, c'était pourtant en l'armée qu'il mettait cette fois sa confiance.⁶⁹ Quelques semaines plus tard il fut invité par les autorités nationalistes à présider, en tant que recteur, une cérémonie officielle à l'Université de Salamanque le 12 octobre, "le jour de la Race".

Mais à leur insu, c'est justement vers cette époque qu'Unamuno commençait à mettre son adhésion politique en question, et il aurait voulu ne pas parler, de peur que "sa langue ne lui échappe". Ce qui se produisit. Et le discours qu'il prononça devant le général Millán Astray, fondateur du Tercio, fut son dernier. Il dit en particulier que cette guerre était devenue pour lui "una guerra incivil", que "vaincre n'est pas convaincre", et, opposant la haine à la compassion et à l'intelligence critique, il prit un malin plaisir à montrer que tenir Catalans et Basques pour une anti-Espagne, c'était en exclure et l'évêque de Salamanque, qui était Catalan, et lui-même Unamuno, Basque, ajoutant qu'il y avait un Empire, celui de la langue espagnole.⁷⁰

A ce moment même il fut pris à parti par Millán Astray qui, entre autres, s'écria: "Mueran los intelectuales!" et "Viva la muerte!" Unamuno répliqua directement à Millán Astray, puis ce fut le chaos. Mme Franco accompagna Unamuno hors de la salle, mais il n'en fut pas moins insulté et menacé par la foule.⁷¹ Peu après, il fut destitué de sa charge et mourut le dernier jour de 1936.

Plusieurs de ces détails se retrouvent dans les propos échangés, au milieu d'un bombardement et d'incendies, entre Garcia et

le docteur Neubourg: l'altercation avec Millán Astray, les injures dont il fut l'objet par la suite (324-325), sa destitution (323), sa haine pour Azaña (326), sa fidélité foncière aux valeurs qu'il avait d'abord cru défendues par les nationalistes, son appel à "l'unité culturelle de l'Espagne", et même des déclarations qu'il est censé avoir faites à un correspondant de l'agence International News ("Cuando todo pase, estoy seguro de que yo, como siempre, me enfrentaré con los vencedores"),⁷² et que Malraux fait citer par Neubourg: "Ecrivez que, quoi qu'il arrive, je ne serais jamais avec le vainqueur . . .(326)".

Ce célèbre incident de la guerre, sans doute Malraux ne pouvait-il pas le passer sous silence. Moins, cependant, pour évoquer Unamuno "en train d'engueuler Millán Astray, avec son air noble, étonné et pensif de hibou blanchi (326)", que pour incarner en lui le sort du grand intellectuel qui, égaré dans la politique, entend encore y conserver un idéal sans commune mesure avec elle: "Il n'y a pas d'autre justice que la vérité (324)". A cet égard, ce chapitre sert de prélude à la discussion (333-340) entre Garcia et Scali sur l'intellectuel et l'action.

Soit par rapprochements ou par recoupements, il est possible de vérifier l'exactitude de tel ou tel épisode. Mais c'est seulement établir des rapports entre le fait brut et ce qu'il est devenu, complètement parachevé, dans le texte même du roman. Le cheminement à travers l'esprit échappe toujours, sauf si le romancier--à défaut d'éclairer lui-même certaines phases de la genèse de son oeuvre--en a laissé paraître quelques traces et, par exemple, des états antérieurs

qui marquent des moments de l'élaboration. Il en est ainsi dans le cas de L'Espoir pour de très rares passages, le plus souvent mineurs, mais aussi pour l'épisode majeur entre tous, où culmine le roman, Teruel.

Tous les passages dont nous allons faire état sont extraits de discours ou d'un texte peu connu, "This is War", qui furent publiés pendant ou peu après le séjour de Malraux en Amérique du Nord au cours du printemps de 1937.⁷³ A de rares exceptions ils sont donc en anglais, les versions françaises restant encore inédites. S'agissant d'une tournée de conférences, et sur un seul sujet--la guerre civile-- il y avait naturellement de l'une à l'autre beaucoup de répétitions. Par ailleurs, comme le but était de recueillir des fonds pour l'aide médicale, il semble qu'il ait surtout choisi les incidents ou les anecdotes les plus de nature à émouvoir ses auditoires et à leur montrer les extraordinaires conditions dans lesquelles le peuple espagnol devait se battre. Il faut noter dès maintenant que certains passages n'ont pas été utilisés dans L'Espoir, mais la question que cela pose sera examinée plus tard.

Parler du sort des enfants est particulièrement touchant. Entre autres, à Montréal il déclare: "La terreur des bombardements aériens par les insurgés ébranle effroyablement les nerfs des enfants, et c'est ainsi toute une génération qu'on sacrifie".⁷⁴ Mais il y a aussi ce que les adultes s'efforcent de faire malgré la guerre pour leur apporter quelque joie. Et c'est le cas pour la fête des Rois à Valence, telle qu'il la raconte dans "This is War":

It is the Epiphany, the feast of the Three Kings,
the great festival of the children of Spain [. . .]
It is the first children's feast since the birth of
the new Spain, and the trade unions have wanted to

give them a celebration such as they have never had before. For a week the workers have been busy all night making cardboard figures taken from the animated cartoons which the children have been clamoring for, and, in addition to the traditional cake fortresses, the old bulls, the kings and the playing-card characters, twelve-foot figures of Mickey Mouse and Felix the Cat have on this occasion invaded Valencia.

My car is taking me back from the War Ministry to the front. It is three o'clock in the morning [. . .] When the automobile reaches the broad boulevards that encircle Valencia we are stopped by the heavy traffic. We turn on our headlights for a moment: all the characters that people the dreams of children, from the early dreams of Christianity to those of American children, from the Magi to Mickey Mouse, are there in a jumble; and between their legs some of the thousands of children who have come for the feast of the Epiphany have sought refuge from the rain that may start again any moment and have fallen asleep.

Here and there for miles we come upon these great phantoms of childish dreams abandoned in the night, as if the genii of all races were to come here to fetch them for the dreams of all the children who sleep. On each base, around their legs, the dimmed automobile lights reveal in passing a cluster of children, calmly asleep-- stretched out like the wounded of Teruel a little farther on, on the same ground.

The dull explosions from the cannon of Teruel, that seem imperceptibly to shake the earth, seem at the same time to shake these frail phantoms above the serene slumber of all the motionless children, their arms relaxed in gestures of the dead.⁷⁵

Dans L'Espoir, ce petit épisode est substantiellement le même, mais abrégé, et ce spectacle vu par Magnin suggère un contraste poignant: "[...] pendant deux kilomètres apparurent dans les phares des autos les animaux parlants de la féerie moderne, du monde où tous ceux qu'on tue ressuscitent[. . .] (367)".

Il se peut aussi qu'un incident brièvement relaté soit devenu matière à un développement. Ainsi à New York Malraux ne fait qu'indiquer l'essentiel sur cet aviateur blessé qui allait être Jaime

Alvear:

I was sitting in a cafe in Valencia with one of our comrades who had been blinded in the first month of this war. From month to month he had hoped to recover his sight, and each time his hopes had been in vain. Suddenly he said to me, "How is it that I see turning lights?" And a moment later, "They are stopping." There was so much conviction in his voice that I turned around. Behind me, in the street, the horses of a merry-go-round were revolving with their lights. The blind man had in truth begun to see once more.⁷⁶

Le roman donnera à cette scène la durée dont elle avait besoin pour produire un effet dramatique (364-366). Et parmi les camarades présents et qui parlent guerre, sans prêter attention à ce que l'aveugle dit des lumières, c'est finalement Scali qui se rend compte que les espoirs et les perceptions de Jaime ne sont plus des illusions:

Scali se dressa, la bouche ouverte, les deux poings sur la table, envoyant à trois mètres l'avion de fil de fer; Gardet tenait Jaime par les deux épaules, et tous deux regardaient au-delà de la vitre du café les gros globes électriques des chevaux de bois qui venaient de se remettre à tourner (366).

Auparavant il y aura eu l'écrasement de l'avion où se trouvait Jaime rendu aveugle par une balle explosive (142-143), et la souffrance éprouvée par son père (279-280), et surtout le surcroît de solitude éprouvé par le blessé au milieu même de ses camarades: "tous les pélicans s'écart[aient] devant lui comme si de le toucher les eût épouvantés (256)".

Il y a un autre aveugle--sans espoir, celui-ci, et de plus mendiant--qui, rencontré à deux reprises à Madrid, a beaucoup impressionné Malraux. Ce fut d'abord l'effet de terreur et de respect qu'il causait:

A battalion of militiamen is leaving for the front. They are heading toward the Prado, and the loud strains of the Internationale draw nearer. When

they are almost immediately below my window, at the moment when the singing should be loudest, it subsides, only to pick up again a little farther on, on a lower note, muffled. I go to the window; a blind man, holding his white cane out in front of him, is walking down the middle of the street. None of those adolescents on their way to the battle front had dared to push him aside, and he advances against the current of the marching militiamen who go around him on both sides, and stop their singing. After they have passed him and gone on a little way their song again breaks out, in a more sober strain. The blind man continues forward, throwing back his shoulders as almost all blind men do, distressed by this crowd which he cannot see, and which is silenced by his presence--and, surrounded by an empty circle as by the respectful terror with which the blind men of old were regarded, not understanding and wanting to escape, he walks faster and faster; and the militiamen swerve aside before he touches them, as though to let Destiny pass by.⁷⁷

Et ce fut ensuite un effet étonnant produit par un étrange concours de circonstances:

I saw him again. The Moors were in Carabanchel-- at the gates of Madrid [. . .] From the top of one of the big hotels, no doubt for the benefit of the police, a searchlight periodically swept the street. Suddenly before me, in the vast flood of light, appeared two enormous hands, hands fifty feet long, that vanished into the night. The police and the militiamen no doubt knew the blind beggar and had let him pass. He was without a cane and was protecting himself with his groping hands; he was barely visible in the beam from the searchlight, but his outstretched hands, trembling like those of a god of the night, seemed to be seeking the living and the dead with a frightful maternal gesture.⁷⁸

Mais ces deux rencontres--où Malraux ne retiendrait de la première qu'un seul trait--allaient inspirer, à travers Manuel, une partie de la conclusion du roman:

[Manuel] se souvint d'un mendiant aveugle qu'il avait rencontré à Madrid, la nuit de Carabanchel. [11] était avec le chef de la Sûreté, dans l'auto de celui-ci; les phares avaient éclairé soudain les mains que l'aveugle étendait devant lui, grandies par leur projection jusqu'à l'immensité

à cause de l'inclinaison de la Gran Via, bosselées par les pavés, brisées par les trottoirs écrasés par les rares autos de la guerre qui circulaient encore, longues comme les mains du Destin (431-432).

Quelques anecdotes servaient à illustrer les conditions "épiques et dérisoires" (201) dans lesquelles se déroulait une lutte inégale. Mais pour les mineurs asturiens cette situation n'était pas nouvelle:

Pedro was in the Asturias in '34 with Gonzáles Peña. We were fighting with one bullet to every five men. When the cartridges were empty the women gathered them up, put them in their salad baskets, and the baskets went off in a truck to be reloaded with bullets.⁷⁹

Dans L'Espoir c'est Gonzalez qui évoque ce souvenir:

On a essayé de se débrouiller à l'arsenal, avec les copains qui savaient charger, mais c'était pas vrai! A la fin les gars partaient au front avec cinq balles chacun; tu te rends compte: cinq balles! Dis donc, Pepe, tu te rappelles, les femmes avec les paniers à salade et les sacs? J'ai déjà vu glaner dans ma vie, mais des douilles, c'était la première fois! (201)

Pendant la guerre, le même esprit de ressource, de débrouillardise, se manifeste encore chez les dinamiteros asturiens. Ainsi, un jour qu'ils étaient encerclés dans une petite ville par les Maures et n'avaient plus de métal pour faire des bombes, il se trouva que des troupeaux de bétail affolé refluèrent et remplirent les rues:

The animals all carried bells--the heavy, deep-sounding bronze bells of mountain cattle, like those of the Moslem herds. In a moment tables, chairs, boards, objects of all kinds were thrown out through the windows of the hut or brought from near-by houses. The rumble was growing louder: the cattle were coming. The materials gathered for the barricades were feverishly piled up. From all sides the peasants were converging for the building of a new barricade--the barricade against the cattle herd.

The herds were stopped. One by one the peasants unfastened or tore off the heavy bells,

which sixty dynamiters transformed into bombs. And they began to take their places in all the hollows in the rocks along the path of the Moors.

For more than three hours they held them off by hurling cowbells from the hollows. The fighting population scattered into the interior of Spain or crossed the frontier into France. Fifty-eight dynamiters were killed.⁸⁰

Le roman reprendra cette histoire, mais elle est mise dans la bouche d'un dynamiteur asturien, Pepe, qui la raconte alors de façon pittoresque:

Et puis, une espèce de chahut . . . comment dire? comme si on l'étouffait, un chahut sans bruit, quoi: les timbales et les couteaux sur la table et le portrait au mur, ça se met à trembloter. Qu'est-ce que c'est que ça? On a compris à cause des cloches: les troupeaux qui s'amaient, vu qu'ils avaient la trouille des bicots qui tiraient à tort et à travers. Les v'là qui s'amènent dans la rue. Jusqu'à ce qu'un gars du Comité, roublard et judicieux, gueule; on fait une barricade, on enlève les cloches aux ruminants (c'était pas les plates, c'était celles des montagnes, épaisses). On a soulagé tous les bestiaux de leurs sonnailles, on en a fait des grenades, et c'est comme ça qu'on a tenu trois heures, et qu'on a pu évacuer tout ce qui devait être évavué et renvoyé (202).

Egalement "épique", mais pas dérisoire, est la façon dont les anarchistes de Barcelone se comportèrent dès le premier jour de la guerre. Même si Malraux n'a pas pu assister à l'événement suivant, celui-ci illustre trop bien leur idée sur la valeur de l'acte (qu'il est exemplaire de mourir après avoir trouvé dans la violence la plénitude d'être) pour qu'il n'en ait pas parlé:

Le jour du soulèvement de Franco à Barcelone, les insurgés avaient placé sur la place de Catalogne les canons dont ils disposaient. Les ouvriers n'avaient pas de canons. Les ouvriers n'ont jamais de canons. Mais les chauffeurs syndicalisés du taxi prirent dans les garages des rues voisines toutes les Cadillac, placèrent dans chacune six camarades avec des revolvers, et ils lancèrent les autos de toute leur vitesse contre

les canons. Les canons furent pris, les chauffeurs sont encore sur la place de Catalogne--mais les fascistes n'y sont plus.⁸¹

Cet incident devient dans le roman un épisode dramatique qui s'étend sur deux pages. C'est Puig qui organise l'attaque où plusieurs chauffeurs sont tués. Tout y est audace folle, vitesse et fracas:

[. . .] deux Cadillac arrivaient avec les zigzags balayés des films de gangsters. La première [. . .] dévala dans le feu convergent des fusils et de la mitrailleuse, sous les obus qui passaient trop haut. Fonçant entre les deux canons, elle rejeta les soldats comme un chasse-neige, et alla s'écraser sur le mur à côté du porche du canon de 37, qu'elle visait sans doute (28-29).

Enfin, une anecdote souvent répétée--il en existe trois versions--montrait la solidarité qui unissait la classe ouvrière du Portugal à celle d'Espagne. A Montréal et dans une allocution prononcée à Madrid en juillet 1937, Malraux la donne comme une chose qu'il a vue lui-même.⁸² Voici ce qu'il en a dit à Montréal:

Un jour, passant avec un camarade sur la route de Talavera, j'aperçus des quantités de bombes lancées par les avions fascistes, et qui n'avaient pas éclaté. Des camarades enlevaient les détonateurs, mais ils avaient découvert que ces bombes étaient inoffensives. C'étaient des bombes expédiées du Portugal aux troupes de Franco. A l'intérieur des bombes, les camarades portugais travaillant aux munitions, au lieu de mettre des explosifs, avaient mis ce message: "Cette bombe n'éclatera pas".⁸³

Mais dans "This is War" il fait raconter cette anecdote, et bien plus longuement, par un autre dynamiteur.⁸⁴ Dans L'Espoir, par contre, elle est très brève, et ce sont Manuel et Ximénès qui remarquent en se promenant ces bombes sabotées:

Les alentours de la route avaient été abondamment bombardés par les avions fascistes. A droite et à gauche étaient des bombes qui n'avaient pas éclaté. Manuel, à deux mains, en ramassa une, dévissa le percuteur, et trouva un papier

dactylographié qu'il tendit à Ximénès qui lut, en portugais: "Camaradas, cette bombe n'éclatera pas. C'est tout pour le moment" (152).

Dans toutes les allocutions que Malraux prononça en Amérique du Nord comme en Europe, il ménageait toujours entre les divers épisodes et anecdotes une certaine progression, et c'était pour aboutir à ce qui devait être déjà dans son esprit le point culminant de tous ces exemples de courage et de solidarité, de souffrance et de fraternité: Teruel.

Le long chapitre de Teruel--ce complexe et dramatique agencement d'événements vécus, vérifiables, et où s'affirme "la puissance transfiguratrice du réel"--, il est possible d'en connaître plusieurs phases d'élaboration. Il y a d'abord l'épisode du champ d'aviation clandestin. On sait que, le 1^{er} septembre 1936, un paysan syndiqué de la province de Valladolid, en zone nationaliste, traversa les lignes au péril de sa vie pour venir renseigner le gouvernement républicain sur l'emplacement d'un terrain que les fascistes avaient aménagé dans un bois près d'Olmedo. Mis en rapport avec l'aviation internationale, il monta en avion pour mieux indiquer la base ennemie, qui fut tout à fait détruite par des bombes incendiaires. Ce fut une des missions les plus réussies de l'escadrille España.⁸⁵

Il existe deux relations de cet épisode bien antérieures à L'Espoir, toutes deux parues dans des hebdomadaires américains. La première, publiée dans The Literary Digest le 3 avril 1937, est la sténographie d'un entretien accordé par Malraux, où il parle de deux missions, dont la plus intéressante est justement celle d'Olmedo. La description en est assez schématique, mais il en ressort très clairement que Malraux y avait participé. Bien plus, au fur et à

mesure qu'il évoquait les péripéties de ce 1^{er} septembre, le romancier se mit à l'emporter sur l'ancien chef d'escadrille et, par conséquent, à donner plus d'ampleur au paysan lui-même: il en décrit l'arrivée, le comportement dans l'avion, et surtout la désorientation:

On we go, until I see the tiny houses of the peasant's village. I point it out to him: "Don't you recognize it?"

The peasant does not. So I dive down toward the church: "Don't you recognize it?"

The peasant stares hard at it, and as we circle at a lower altitude, the spell is broken. Yes, those are his fields over there, this is his town. From aloft, he explains, the big church had looked so small. He has no trouble, now, in pointing out to me the patch of woods he had described as the hiding place of the Rebel airdrome. We head for it.⁸⁶

Suit une description succincte de la destruction du champ d'aviation.

Dans la deuxième version, qui se trouve à la fin de "This is War" et qui concorde avec celle du Literary Digest quant au schéma général, Malraux raconte longuement chaque phase de la mission, et le paysan prend tournure de personnage: "The long, dark, lean profile of the Spanish peasant; of the men who fought Napoleon". Puis il décrit, en développant cette fois, sa découverte du champ d'aviation clandestin; son offre d'accompagner l'escadrille bien qu'il ne soit jamais monté dans un avion; son courage; sa désorientation: "The peasant looks, his whole body tense, his mouth half open, and tears zigzag down his cheeks, one by one; he does not recognize anything"; le besoin de lui donner une perspective qui lui soit plus familière; ses efforts frénétiques pour reconnaître le terrain: "If one could die of looking and seeking, the peasant would die"; et enfin le bombardement du champ et la joie indicible du paysan: "Beside me, shivering with joy and cold, the peasant stamps his feet in the

fuselage".⁸⁷ Des paragraphes entiers de ce récit, notamment le dialogue qui se noue entre Malraux et le paysan tant avant que pendant le vol, sont repris textuellement dans L'Espoir. Et dès lors, avec les aspects militaires de la mission relégués au second plan, l'accent est délibérément déplacé et mis sur cette figure exemplaire, un type de paysan espagnol.

L'autre épisode, celui qui forme le second volet du chapitre de Teruel--et dont il n'y a pas trace dans "This is War"--repose sur des événements qui eurent lieu à Teruel le 27 décembre 1936.⁸⁸ A cette époque, l'escadrille "André Malraux" effectuait des missions quotidiennes dans ce secteur, mais le 27 fut tragique. Le Potez de Malraux s'écrasa au décollage, et l'autre fut descendu par la chasse allemande près de Valdelinarès, en pleine Sierra de Teruel. Mais si Malraux ne put donc prendre part à ce bombardement-là, ce fut lui qui organisa l'expédition de secours.

Cette descente de la montagne, dont le récit terminait tous ses discours, il en existe quatre versions. Si nous choisissons de donner celle de The Nation, c'est qu'elle correspond au discours prononcé par Malraux à New York dès le 26 février 1937, et surtout parce qu'il en a révisé le texte.⁸⁹

On December 27 one of the planes of my squadron was brought down in the Teruel region--behind our lines. It had fallen very high, at about 2,000 meters above sea level, and snow covered the mountains. In this region there are very few villages; it was only after several hours that the peasants arrived and began constructing stretchers for the wounded and a coffin for the dead.

When all was ready, the descent began. There were no roads, only mule paths. The old peasant women, who in this region almost all have sons in the militia, had decided to accompany the wounded. But it was not only the peasant women. The entire

populace followed behind us, coming single file down the narrow mountain path. At each one of the villages through which we passed the people were waiting; and each village, when the wounded had passed by, was emptied of its inhabitants. When we reached the first large settlement in the valley, there too the people stood waiting before the low walls of the Spanish town. They gazed in silence at the first wounded--those wounded in the legs; they were used to such things. But when those who had been wounded in the face were carried past--men with flat bandages where their noses should have been, their leather tunics still covered with coagulated blood--then the women and children began to cry. I raised my eyes; the file of peasants extended now from the heights of the mountain to its base--and it was the grandest image of fraternity I have ever encountered: those abandoned villages, that entire people following men wounded for their sake, men whom they had never seen before, descending like a procession out of ancient times, while their sobs, mounting in the great silence of the gorge, made a sound like the roar of an underground river.

The Fascist aviators who were wounded the same day were given military escort. And I could not help thinking that these men of ours, lying on stretchers made by the hands of peasants, had been willing to risk their lives in the specific hope that no military escort but the strong fraternity of the people themselves would henceforth accompany those who fight for their ideas.

On the way back, as we passed near the lines where the Moorish machine-gunners, in the depths of the night, were playing an accompaniment to the sound of our ambulance, I reflected that something was happening here that was of far greater significance than our wounded men, something without precedent since the first war of the French Revolution: the world civil war had begun.⁹⁰

A part l'opposition marquée dans l'avant-dernier paragraphe entre l'escorte militaire imposée aux aviateurs fascistes blessés et le cortège de fraternité accordé par le peuple aux volontaires internationaux,--à part aussi l'idée que la guerre civile internationale avait commencé--tout ce texte est le plan très succinct sur lequel seront écrites les pages "transfiguratrices" de Teruel. Y manquera également cette remarque que l'on retrouve dans les quatre versions:

"C'est la plus grande image de fraternité que j'aie rencontrée de ma vie". Mais elle est inscrite comme en filigrane sous chaque ligne de la version définitive donnée par le roman.

Tels sont les deux épisodes qui, dans leur réalité vécue et leurs états antérieurs, ont concouru à la création du chapitre de Teruel. Malraux les a reliés et leur a donné une unité organique telle que jamais on ne devinerait qu'ils aient pu avoir des lieux et des dates différents.⁹¹ Par leur liaison même et la fin tragique de la mission, le changement de lieu s'imposait, devait être Teruel. Mais il y a le changement de date aussi, qui n'est ni celle d'Olmedo, 1^{er} septembre, ni de Teruel, 27 décembre 1936, mais une date où Malraux n'était même plus en Espagne, car tout se passe vers le milieu de mars 1937.⁹² Modification essentielle, et d'autant plus délibérée que la nouvelle date est celle de la bataille de Guadalajara, et que faire coïncider cette mission à la fois réussie et tragique avec une des premières grandes victoires de l'armée républicaine incarnée en Manuel, cela soulignerait déjà assez l'intention de Malraux de faire de Teruel le point culminant du roman tout entier.

Que l'on considère la composition du chapitre, l'agencement des parties à l'ensemble et leurs articulations, le mouvement du récit, la spontanéité des images, la façon dont les idées semblent en découler naturellement, la qualité de la langue--tout se conjugue pour donner une impression de maîtrise absolue, de force et d'aisance, de sûreté dans les effets, qu'ils soient appuyés ou retenus, d'un sens achevé de la progression dramatique jusqu'à communiquer une émotion contenue, croissante et poignante. Il nous paraît donc fondé de

reconnaître que dans Teruel Malraux a réussi ce qu'il appelle la "transfiguration du réel".

Les deux parties principales sont parfaitement équilibrées--quinze et quatorze pages--et forment un contraste saisissant. D'un côté, tout est action, mouvement, péripéties, bruit, violence; de l'autre, une fois les secours organisés, lenteur, de moins en moins de dialogue, méditation, silence. Mais d'un côté comme de l'autre, grâce à ce paysan d'Olmedo-Teruel dont le courage déclenche toute l'action, se trouve créé un lien puissant entre les deux parties et aussi, surtout, entre tous ces paysans de Valdelinarès et de Linarès qui se relaient pour transporter sur des civières improvisées les blessés et le mort, et ces aviateurs volontaires, Français, Italiens et un Algérien, qu'ils n'avaient jamais vus, mais "qui acceptaient tous de mourir pour autre chose qu'eux-mêmes (391)".⁹³

Dès que Magnin atteint la haute vallée et roule vers Linarès, il entre "dans une Espagne éternelle (401)", nature hostile où l'on élève des taureaux de combat et où l'homme a peine à survivre. Nul groupe plus que les paysans espagnols--qui sont à la fois les premières victimes de l'oppression, à cause de leur extrême pauvreté, et les plus capables d'y résister, par leur énergie et leur vigueur--n'incarne mieux à ce moment pour Magnin cette qualité d'éternel et, à travers eux, tous les hommes qui, depuis des millénaires, luttent contre la misère, l'oppression et la guerre. Pendant qu'il organisait l'expédition de secours, il avait évoqué les guerres qui avaient ravagé l'Espagne et qui remontent avant l'époque romaine: "sous la perspective de Sagunte et de ses forteresses en ruines, remparts chrétiens sous des remparts romains, remparts romains sous des

remparts puniques: la guerre (399)". Puis, au-delà de Linarès, lorsqu'il commence à monter à flanc de montagne, la nature est encore plus rude: "partout la pierre, cette pierre d'Espagne jaune et rouge au soleil que le ciel blanc rendait blafarde (402)"; et c'est alors qu'il aperçoit le célèbre pommier, image aussitôt chargée de sens multiples.

Le sentier passait derrière un roc vertical qui, par instants, le surplombait; là où il changeait définitivement de direction était un pommier, en silhouette japonaise sur le ciel au milieu d'un champ minuscule. Ses pommes n'avaient pas été cueillies; tombées, elles formaient autour de lui un anneau épais, qui peu à peu retournait à l'herbe. Ce pommier seul était vivant dans la pierre, vivant de la vie indéfiniment renouvelée des plantes, dans l'indifférence géologique (402).

Après qu'il a rencontré le premier des deux blessés légers, Pujol, encore casqué de son serre-tête--qu'il voit comme "un petit guerrier sarrazin, noir sur le ciel, avec le raccourci des statues à haut piédestal (403)"⁹⁴--le personnage de Magnin s'efface. Malraux laisse Pujol raconter sans interruption les suites immédiates de l'écrasement de l'avion et les efforts de ceux qui le pouvaient encore pour dégager leurs camarades et obtenir des paysans les premiers secours. Et vient ensuite le lent défilé des brancards portant les blessés de plus en plus graves--Gardet surtout, face écrasée, dont le brancard, un instant penché vers l'avant, fait de son corps "comme une Présentation du combat"--jusqu'à l'apparition du cercueil: "Sur le couvercle, les paysans avaient attaché une des mitrailleuses tordues de l'avion (407)". Tout cela au milieu de la sollicitude affairée de vieilles femmes en noir. Et quand Magnin revient au premier plan, c'est pour répondre à leurs questions (le mort? "--Arabe! Tiens! Alors, il est arabe? [408]"), et peu après, pour contempler à nouveau

le pommier:

Magnin, statue équestre de travers sur son mulet sans selle, regardait le pommier debout au centre de ses pommes mortes. La tête en blaireau sanglant de Langlois passa devant les branches. Dans le silence empli tout à coup de ce bruissement d'eau vivante, cet anneau pourrissant et plein de germes semblait être, au-delà de la vie et de la mort des hommes, le rythme de la vie et de la mort de la terre [. . .]

Sans qu'il comprît trop bien comment, la profondeur des gorges, où ils s'enfonçaient maintenant comme dans la terre même, s'accordait à l'éternité des arbres. Il pensa aux carrières où l'on laissait jadis mourir les prisonniers. Mais cette jambe en morceaux mal attachés par les muscles, ce bras pendant, ce visage arraché, cette mitrailleuse sur un cerceuil, tous ces risques consentis, cherchés; la marche solennelle et primitive de ces brancards, tout cela était aussi impériaux que ces rocs blafards qui tombaient du ciel lourd, que l'éternité des pommes éparses sur la terre (409-410).

Puis, le cortège reprenant et gardant le premier plan, entre les "femmes noires" et les porteurs au "geste prudent et affectueux (410)", les cris des divers oiseaux le transforment en "marche funèbre"; il devient aussi l'image de "la volonté des hommes", "un triomphe austère (411)". Et c'est enfin l'arrivée à la nuit tombante sous les remparts de Linarès, le silence profond de la foule, sa douleur plus aiguë au passage de Gardet, le geste des hommes, poing levé, les femmes en larmes, et l'éloignement du cortège "entre l'éternel cri des rapaces et ce bruit clandestin de sanglots (412)".

Rien que le regroupement de ces faits et leur disposition suffirait à faire de ce récit une scène très émouvante. Mais il y a à l'évidence, de la part de Malraux, une volonté de puissant élargissement. Les évocations de l'Espagne éternelle, de ses guerres d'autrefois, de ses "villages kurdes (401)", et, à travers un souvenir

de Scali, de l'Espagne romanesque en contraste avec celle qui, au présent, est "cette mitrailleuse tordue sur un cercueil d'Arabe (409)" mort à son service; les images suggérées par le Sarrazin équestre, le pommier en silhouette japonaise, la Présentation du combat, la marche funèbre: voilà de ces moyens d'écriture, d'art, par lesquels la scène à la fois se précise et s'amplifie dans le temps et l'espace. Et c'est dans ce cadre ainsi élargi que le symbole du pommier prend, naturellement, tant de sens: pourrissement et renouveau, éternel retour, vie en lutte perpétuelle et victorieuse contre la mort, efforts inlassablement recommencés des hommes pour améliorer la condition humaine, espoir. Dès lors la scène est devenue vision, et vision "impérieuse"--transfiguration et, aussi, "possession du réel". Par cet ensemble où se mêlent le passé et le présent, l'Espagne et le monde, où s'unissent dans un but commun des hommes appartenant à des groupes aussi différents que l'escadrille internationale et la paysannerie espagnole, Malraux ici a créé, selon une expression que nous lui avons proposée et qu'il a approuvée, un mythe de la fraternité humaine (Appendice I).

En voulant montrer à quel point les événements décrits par Malraux dépendent de la réalité et reposent solidement sur elle, il a pu paraître que nous faisons une part plus que modeste, dérisoire, à l'imagination. Même si la documentation actuelle disponible était beaucoup plus étendue et certaine,--nous en reconnaissons et regrettons les limites très étroites--il serait encore impossible de mesurer cette part: seul l'auteur la connaît. De l'imagination on peut dire la même chose que de certains phénomènes mentaux: le centre

en est partout et la circonférence nulle part. Mais il tombe sous le sens qu'un écrivain, quand il est aussi consciemment artiste que Malraux et qu'il veut créer une oeuvre d'art, ne saurait procéder à pareil rassemblement de faits, et puis les ordonner, les soumettre aux exigences des rapports qu'ils doivent avoir entre eux et avec le tout, et enfin rendre l'ensemble conforme à l'expérience vécue--et "vécue" implique subjectivité--sans faire un constant appel à l'imagination. Si cela saute aux yeux dans Teruel, il en est de même pour chaque épisode ou incident, même mineur, et surtout pour ceux où il a dû dépendre des récits de ses camarades de combat ou de personnes au courant d'événements à lui inconnus et qu'il a bien fallu reconstituer, transposer, transformer, bref, imaginer. Chez Malraux le besoin du réel, matière première et point de départ, n'a d'égal que la puissance qu'il y exerce pour le transfigurer et, ainsi, le posséder, et en fin de compte, l'offrir au public.

Sans doute est-ce dans le domaine et l'emploi judicieux des idées que la fonction de l'imagination est la plus délicate. Rien ne vieillit plus vite, et ne "date" un roman, que les idées--à moins qu'elles ne soient très exactement ajustées aux situations mêmes et qu'elles semblent nécessairement émaner de la pensée intime des personnages chargés de les exprimer. Il ne s'agit plus seulement de faire voir et de faire vivre, il faut faire penser. Qu'on soit d'accord ou non, peu importe: les propos échangés font partie intégrante de l'action. L'Espoir, comme les autres romans, met en scène des hommes intelligents, cultivés et lucides; ils ne se contentent pas de vivre le drame espagnol, ils le pensent; et leur pensée se traduit dans ces brillants dialogues où des personnalités bien différenciées

s'affrontent, s'expliquent, se justifient et mettent en question eux-mêmes, les événements présents, et l'homme. C'est par leurs voix que Malraux cherche à dégager le sens, les sens, les attitudes, les questions, les problèmes, que cette guerre a profondément remués dans l'esprit de beaucoup, et qu'il finit par donner de l'ensemble "un portrait exemplaire".

III. Les Idées

Dans une de ses fréquentes allusions à Dostoïevsky, Malraux a noté en 1953: "Si quelqu'un a trouvé son génie à faire dialoguer les lobes de son cerveau, c'est bien lui."⁹⁵ Il en est de même pour Malraux, et L'Espoir ne fait pas exception, où de nombreux et brillants dialogues entre des personnages très différents lui servent à s'interroger sur les innombrables questions d'ordre politique, moral et philosophique soulevées par cette Apocalypse et son dépassement. "Je veux savoir ce que je pense (278)", dit Alvear, et assurément tous les autres personnages importants partagent ce besoin.

L'étude de ces dialogues (il y en a quinze) montre que les idées à examiner se répartissent en deux groupes. Celles qui sont en rapport direct avec les événements: le problème de la discipline révolutionnaire, le rôle des anarchistes et des communistes, l'attitude de l'Eglise à l'égard du conflit; et celles où il traite de questions de morale ou de métaphysique qui dépassent le contexte historique de la guerre d'Espagne: l'intellectuel et la politique, l'antinomie entre la morale et la politique, l'homme devant la mort, les rapports entre l'individu et la collectivité; questions qui lui permettent d'approfondir certains thèmes déjà traités et d'en aborder d'autres qu'il développera dans ses oeuvres ultérieures.

Il existe un parallèle constant entre les difficultés et les problèmes auxquels Malraux-Magnin eut à faire face dans l'organisation de l'aviation internationale et ceux que les chefs républicains rencontrèrent pour créer une armée digne de ce nom. Ainsi, de même que l'escadrille España dut être formée sans officiers et sans l'aide d'aviateurs militaires expérimentés, l'armée républicaine, à cause de l'exécution systématique des chefs qui restaient fidèles au gouvernement et de la défection en masse de bien des autres, se vit obligée de constituer ses cadres avec des civils. Ce qui fut particulièrement vrai des officiers du V^e corps dont Malraux écrit que "pas un . . . n'était soldat six mois plus tôt: un dessinateur de modes, un entrepreneur, un pilote, un chef d'entreprises industrielles, deux membres de comités centraux de partis, un métallo, un compositeur, un ingénieur, un garagiste et [Manuel] (282)". A quoi vient s'ajouter la menace d'espions dans les rangs républicains: indicateurs hitlériens au sein de l'escadrille et, dans les Brigades Internationales, des phalangistes qui s'y étaient glissés et tuaient les officiers par derrière avant de passer les lignes (305-309). Notons également que c'est de cette époque que date une expression qui devait être si employée pendant la Deuxième Guerre Mondiale: la cinquième colonne; c'était celle que formaient dans Madrid les nationalistes qui attendaient et préparaient l'arrivée des quatre colonnes de Mola et Yagüe en se livrant à des actes de sabotage et de terrorisme (260-263). Mais cela ne fit qu'aggraver le problème qui s'était posé dès le début: celui de la discipline.

Pour Magnin ce problème, parmi les plus difficiles, se définissait ainsi: comment établir la discipline, sans moyen de

contrainte, à l'intérieur d'une escadrille composée de mercenaires et de volontaires. Etant donné que les uns s'étaient engagés par idéal politique et les autres par l'appât du gain--des sommes fabuleuses offertes aux aviateurs brevetés--les risques de conflit étaient d'autant plus grands que les pilotes confirmés étaient généralement des mercenaires et que, comme le pensait Magnin, "il ne serait pas aisé de faire contrôler les mercenaires par les volontaires, si ceux-ci leur était professionnellement inférieurs (67)". Dès lors tout dépendait de l'autorité personnelle du chef. Et cela parut d'abord suffire, ainsi qu'on le voit dans la mission effectuée au-dessus de Talavera, qui montrait que, entre le volontaire communiste Attignies, qui "détestait les mercenaires indistinctement (363)", et le mercenaire Leclerc une vraie coopération était possible. Mais les différences entre ces deux groupes d'hommes étaient trop profondes, il y avait souvent des frictions; et quand se produisit la fuite de Leclerc, avec ses conséquences désastreuses sur le moral de tous les autres--suivi de l'expulsion des mercenaires--, il devint évident que fonder l'escadrille sur la seule fraternité de combat était voué à l'échec. Sur une beaucoup plus vaste échelle, c'est le même genre d'échec, celui de cette fraternité des premiers jours que Malraux appelle "l'illusion lyrique", qui devait forcer l'Espagne républicaine à en passer par les exigences d'une organisation militaire urgente-- un des thèmes majeurs de L'Espoir.

Tout le début du roman évoque de façon saisissante l'optimisme sans bornes qui régnait à Madrid et à Barcelone lorsque le gouvernement de Giral consentit à armer le peuple pendant la nuit du 19 juillet. Pour des hommes qui attendaient depuis des mois

l'imminente insurrection fasciste--inévitabile après l'assassinat du chef monarchiste Calvo Sotelo--cette nuit de guerre "chargée d'un espoir trouble et sans limites, cette nuit où chaque homme avait quelque chose à faire sur la terre (19)" semblait une libération. Dans un élan d'enthousiasme effréné le peuple "sans fusils depuis un siècle (18)" se précipita "parmi les tapes sur l'épaule, les poings levés et les saluts (17)", pour aider les miliciens à étouffer la révolte. Et lorsqu'ils furent parvenus à écraser les fascistes dans plusieurs villes importantes, notamment Madrid et Barcelone, leur optimisme redoubla d'intensité. Le soulèvement militaire avait échoué et le peuple avait triomphé.

Cependant, en même temps que les républicains célébraient leur victoire, cette apocalypse de la fraternité, dont Garcia dit que "c'est une des choses les plus écrouvantes qu'il y ait sur la terre (105)", les généraux rebelles, qui avaient parfaitement envisagé l'échec du pronunciamiento changèrent leur stratégie et entreprirent la conquête militaire de l'Espagne. Désormais, c'était la guerre civile. Or, contre les chars d'assaut, les unités motorisées et tout un armement moderne, des barricades et des fusils démodés seraient impuissants: l'enthousiasme et le courage du peuple n'y pouvaient rien. A peine commencée, l'illusion lyrique était bien finie. Il fallait la transformer et donner à la République, sous peine de la voir rapidement s'effondrer, les moyens de lutter à armes égales avec les troupes de Franco.

Bien avant d'aller combattre en Espagne Malraux avait déjà compris l'importance de la discipline révolutionnaire. En mai 1936 à Marseille il avait déclaré que la défaite des mineurs asturiens en

octobre 1934 était due principalement à leur manque d'organisation. Neuf mois plus tard, au palais de la Mutualité il reprenait la même idée: "Avec du romantisme révolutionnaire, on défend Madrid trois jours mais ensuite on le perd. La Révolution c'est de passer au rythme technique. La grande question est de transformer des révolutionnaires en combattants réels".⁹⁶

Tel est bien le problème soulevé dès les premières pages du roman, et dans le premier dialogue, celui qui s'engage entre deux personnages aussi différents que Puig l'anarchiste et Ximènes, colonel de la garde civile. Les anarchistes catalans sous le commandement de Puig ont contribué, par leur courage et une indifférence totale à l'égard de leur sécurité personnelle, à l'échec du soulèvement à Barcelone--mais à un prix exorbitant. Puig, atterré de voir tant de camarades tomber, pense que "l'héroïsme qui n'est que l'imitation de l'héroïsme ne mène à rien (27)", et il se rend compte que beaucoup mouraient inutilement parce qu'ils "n'avaient ni coordination ni objectifs déterminés (27)". Du reste, leur seule audace n'aurait jamais réussi à maîtriser les fascistes sans l'appui décisif apporté par des militaires professionnels, les gardes civils commandés par Ximènes. Ce dernier, qui éprouve une très grande admiration pour le courage de ses étranges camarades de combat, met en relief les grandes faiblesses de leur tactique quand il dit à Puig: "Vos hommes savent se battre, mais ils ne savent pas combattre (33)".⁹⁷ Or savoir combattre, donc se plier à une certaine discipline, est aux antipodes de l'idéologie des anarchistes. Leur mot d'ordre est "organisons l'indiscipline". Pour eux, concevoir un avenir quelconque au nom d'un programme précis, se donner des buts concrets à atteindre, faire grève

pour d'autres motifs que la solidarité ou pour bouleverser la société, tout cela n'a pas de sens. Dans la révolution ce qu'ils voient d'abord et sans doute seulement, c'est l'insurrection, l'occasion de passer à l'action directe sans se soucier de la suite: "Ils sont prêts à mourir après quelques jours d'exaltation (182)". Nul mieux que le Négus, un pur parmi les purs, et végétarien, n'exprime cet état d'esprit: "Même si nous sommes écrasés ici et à Madrid, les hommes auront un jour vécu avec leur coeur (175)", lance-t-il à tout un groupe où se trouve Garcia. Mais lorsqu'il insiste, affirmant: "Vivre comme la vie doit être vécue, dès maintenant, ou décéder",⁹⁸ Garcia lui répond cordialement: "Mon vieux Négus, quand on veut que la révolution soit une façon de vivre pour elle-même, elle devient presque toujours une façon de mourir (176)".

Conformément à son rôle capital dans L'Espoir, Garcia est le seul intellectuel à saisir dans toute son ampleur l'insoluble conflit entre le rêve anarchiste fait de sacrifice et de ferveur momentané, où les buts de la révolution sont vite perdus de vue, et le besoin de discipline révolutionnaire, dont il est l'apôtre le plus fervent. Pour lui, discipline veut dire "l'ensemble des moyens qui donnent à des collectivités combattantes la plus grande efficacité (105)". C'est pourquoi il s'oppose aux anarchistes, parce qu'ils veulent d'abord être quelque chose, et qu'il ne se lasse pas de répéter que l'Apocalypse de la fraternité, quelque émouvante qu'elle soit, "doit se transformer, sous peine de mort (105)". Pas plus que Ximénès et Hernandez il ne croit au mythe du Peuple: "Les Wrangel ont été battus par l'armée rouge, et pas par les partisans (104)". Au contraire, il adjure Magnin de ne pas confondre peuple et révolution: "J'appelle

révolution la conséquence d'une insurrection dirigée par des cadres (politiques, techniques, tout ce que vous voudrez) formés dans la lutte, susceptibles de remplacer rapidement ceux qu'ils détruisent (104)". Au-delà des motifs qui poussent le peuple à se battre, et des raisons pour lesquelles il est prêt à mourir, la tâche des chefs républicains est de lui donner les moyens de gagner la guerre, donc de l'organiser. C'est ce que Garcia explique dans le célèbre passage qui termine la première section du roman, "L'illusion lyrique":

Pour moi, monsieur Magnin, la question est tout bonnement: une action populaire, comme celle-ci-- ou une révolution--ou même un insurrection--, ne maintient sa victoire que par une technique opposée aux moyens qui la lui ont donnée. Et parfois même aux sentiments. Réfléchissez-y, en fonction de votre propre expérience. Car je doute que vous fondiez votre escadrille sur la seule fraternité.

L'Apocalypse veut tout, tout de suite: la révolution obtient peu--lentement et durement. Le danger est que tout homme port en soi-même le désir d'une Apocalypse. Et que, dans la lutte, ce désir, passé un temps très court, est une défaite certaine, pour une raison très simple: par sa nature même, l'Apocalypse n'a pas de futur [. . .]

Notre modeste fonction, monsieur Magnin, c'est d'organiser l'Apocalypse . . . (107)

Après avoir posé, et de façon si frappante, le problème de la discipline, Malraux intitule la section suivante du roman "Exercice de l'Apocalypse". En y décrivant divers épisodes du siège de l'Alcazar, il montre à la fois le chaos qui règne parmi les assiégés et les efforts des républicains pour s'organiser. Les exemples d'insubordination, d'incompétence et de trahison ne manquent pas: un milicien affublé d'un énorme chapeau à la Pancho Villa refuse d'obéir aux ordres d'Hernandez parce qu'il n'est pas de C.N.T. (112); un homme tire, sans nul objectif, sur un mur de l'Alcazar parce qu'un de ses

enfants s'y trouve (113); un officier décide soudain de faire tirer sa batterie sur les républicains: "J'en ai assez de tirer sur les miens! Maintenant je change (108)". Et ces quelques propos échangés par Hernandez et Garcia résument les rapports "catastrophiques" qui existent entre les militaires professionnels et les organisations politiques:

--Qui commande ici? demanda Garcia, à peine ironique.
 --Qui voulez-vous qui commande? . . . Tout le monde
 . . . Personne [. . .]
 --Qui donne les ordres?
 --Les officiers, les fous, les délégués des
 organisations politiques, d'autres que
 j'oublie (110)

Dans ces conditions, la tâche d'organiser l'Apocalypse devait nécessairement passer à ceux pour qui l'action et la discipline étaient inséparables: les communistes, dont Enrique dit:

Ils obéissent aux secrétaires de cellules, ils obéissent aux délégués militaires; ce sont souvent les mêmes. Beaucoup de gens qui veulent lutter viennent chez nous par goût de l'organisation sérieuse. Autrefois, les nôtres étaient disciplinés parce qu'ils étaient communistes. Maintenant beaucoup deviennent communistes parce qu'ils sont disciplinés. (137)

Tous les communistes que Malraux met en scène dans L'Espoir--Pradas, Vargas, Heinrich--se distinguent donc par l'importance qu'ils accordent à la discipline, tantôt par goût de l'obéissance ou du commandement, tantôt "par nature et par sens de l'efficacité (145)", comme c'est le cas par Manuel. Et c'est au nom de l'efficacité qu'ils se méfient et du courage individuel des anarchistes (le courage est aussi "une chose qui s'organise [150]") et de l'élan révolutionnaire du peuple. Comme dans Les Conquérants les communistes de L'Espoir sont avant tout des hommes qui veulent faire quelque chose. Aussi Pradas donne-t-il en exemple les réalisations de l'Union soviétique:

Quand nous avons dû être soldats, nous avons été soldats. Après, nous avons dû être constructeurs, nous avons dû être administrateurs, ingénieurs, quoi encore? Nous l'avons été . . . Mais nous avons fait un Etat révolutionnaire, et, ici, nous ferons l'armée. Concrètement. Avec nos qualités et nos défauts.

Et il finit par affirmer que seule l'armée "sauvera la République et le prolétariat (177)".

Cette insistance répétée à voir dans les communistes les seuls organisateurs possibles a pu faire croire que le roman avait été écrit dans une perspective stalinienne. Mais Malraux était fort conscient des dangers que représentait leur prédominance politique. Ce n'est pas seulement le Négus qui voit que leur esprit doctrinaire risque d'aliéner bien des républicains: "Vous, vous êtes devenus des curés (177)"; et que le Parti prendrait le pas sur la révolution, alors que "les partis sont faits pour les hommes, pas les hommes pour les partis (178)". Mais Magnin se souvient aussi de ce qu'a dit Enrique, commissaire du V^e régiment: "Un camarade du Parti a plus d'importance que tous les Magnin et tous les Garcia du monde (139)". Et après Teruel, en apprenant que Scali devient de plus en plus anarchisant, Garcia en déduit que c'est qu'il s'oppose au Parti, et se demande si le bon communiste qui au début était mort en criant "Vive le prolétariat!" ou "Vive le communisme!", ne criait pas désormais "Vive le Parti!". Sur quoi Magnin avoue que ce serait sans doute le cas pour le volontaire qu'il estime le plus--Attignies (427), et Garcia conclut philosophiquement: "L'âge des partis commence, mon bon ami . . . (428)". Il n'en reste pas moins qu'à travers ces personnages Malraux fait une nette distinction entre le communisme et le Parti et que, s'il reconnaît la valeur de l'un, l'autre ne lui inspire que de

graves appréhensions.

Que les communistes et les catholiques entretiennent de bons rapports dans L'Espoir, nous le savons déjà par les relations de confiance qui se sont établies entre Manuel et Ximènes. Il y a en outre un parallèle frappant entre les paroles que Manuel adresse à des communistes "Vous n'avez pas plus de droits que les autres, mais vous avez plus de devoirs (235)" et celles qu'emploie Guernico pour expliquer à Garcia pourquoi il pense rester à Madrid bien que sa vie soit en danger: "Nous, écrivains chrétiens, nous avons peut-être plus de devoirs que d'autres (267)". Le modèle de Guernico, José Bergamin, déclarait en 1937 qu'il lui était plus facile de parler de la religion chrétienne avec un communiste qu'avec un prêtre.⁹⁹ Et c'est en somme ce qui arrive dans ce roman où la religion chrétienne fait l'objet de trois discussions différentes auxquelles participent non seulement des croyants mais aussi des anarchistes, un communiste et un socialiste.

Avant L'Espoir Malraux n'avait mis en scène qu'un seul personnage chrétien, le pasteur luthérien de La Condition humaine, qui joue un rôle accessoire et dont la valeur romanesque ne se fait sentir qu'à travers l'influence qu'il exerce sur le terroriste Tchen. Mais, pour être agnostique, Malraux a toujours montré un très grand respect pour le christianisme¹⁰⁰ et ses connaissances en sont très étendues. Très jeune il avait sollicité une interview du directeur de conscience de la jeunesse catholique à cette époque, François Mauriac, qui devait en garder un souvenir très vif:

Déjà à dix-huit ans, quand il parlait du Christ, ce réfractaire savait de qui il parlait. Rien ne rappelle en lui cette horrible espèce de vieux radicaux maçons qui s'attendrissent sur le doux

vagabond de Judée; Malraux connaît le Christ: ce doux vagabond est toujours son dur adversaire.¹⁰¹

Néanmoins, dès qu'il eut pris conscience de la menace fasciste, il ne tarda pas à penser que chrétiens et non chrétiens, malgré leurs différences métaphysiques, pouvaient se mettre d'accord sur certaines questions politiques et morales. En mai 1936 à l'Ateneo de Madrid il préconisait l'union des chrétiens avec les partis de gauche:

Quisiéramos concertar una alianza con los cristianos sinceros y de buena fe . . . Para los cristianos [. . .] el Mundo empieza después de la muerte. Pero podemos ponernos de acuerdo sobre la vida. El problema de la vida, para los cristianos como para los comunistas, es un problema de esperanza, absolutamente opuesto al fascismo, que desprecia al hombre y le tiraniza. Hay una frase célebre que puede servirnos para sellar nuestra unión con los cristianos: "la confianza es una posibilidad divina del hombre".¹⁰²

Quelques jours avant le soulèvement du 18 juillet Malraux participa à un débat sur le christianisme et le communisme, organisé par la Maison de la Culture. Parmi les interlocuteurs se trouvaient le communiste Paul Nizan et deux catholiques bien connus, Emmanuel Mounier et Jacques Madaule. Nous citons d'après Maurice Chavardès les extraits suivants de l'allocution où il développait les idées qu'il venait d'esquisser à Madrid:

. . . Sur le plan des finalités, il y a opposition entre communisme et catholicisme: Est-ce à dire qu'aucun compagnonnage ne soit possible? Le romancier communiste s'attache à démontrer que marxisme et christianisme sont une philosophie de l'être contre une philosophie de l'apparence, car ils rejettent la réduction fasciste de l'homme à ses déterminations de nation, de sang et de race; ensuite, ils constituent une ontologie de l'espérance, en donnant l'un et l'autre leur confiance à l'homme contre le pessimisme fasciste; enfin, tous les deux s'attachent à répandre les bienfaits de la culture humaine au plus grand nombre possible d'hommes.

Chavardès estime que Malraux interviendrait encore pour défendre le marxisme contre l'accusation de n'être qu'un matérialisme qui rabaisserait certaines valeurs morales, mais qui, tout en les mettant aussi haut que le catholicisme, s'oppose cependant à leur transcendance et les tient seulement pour un humanisme. Et Malraux finissait en déclarant: "Cette faculté qui est dans l'homme de créer les dieux doit revenir à son image. L'homme doit l'employer à se diviniser lui-même. La révolution ne serait-elle pas son élément divin?"¹⁰³ Plus tard, à Montréal, il approuvait les efforts du gouvernement républicain pour séparer le spirituel et le temporel en fondant la "conception de l'Etat sur la liberté de conscience religieuse, sur la liberté des cultes".¹⁰⁴

En Espagne, la hiérarchie de l'Eglise catholique, outragée par cette politique de séparation, et de sécularisation, entreprise par le gouvernement du président Azana, s'était déclarée presque à l'unanimité en faveur de la croisade de Franco qui devait empêcher le pays de tomber entre les mains des "hordes rouges". Aussi Malraux saisit-il souvent l'occasion de faire le procès de l'Eglise espagnole et, notamment, à Montréal encore, celui de l'Eglise catalane:

Celle-ci, il est indéniable qu'elle rencontre en Catalogne une haine profonde. Ce sentiment, je n'ai pas à le juger. Mais, il y a quelques siècles, l'Espagne était un des premiers pays d'Europe. Si elle est devenue cette terre de misérables et d'illettrés, est-ce la faute des paysans espagnols ou de ceux qui les dirigeaient? Tout ce que l'Eglise catalane reproche aujourd'hui, moralement, au peuple, qui donc en est responsable? Qui donc avait la charge de ces âmes depuis cinq cents ans? Et si elles ont appris la haine, c'est peut-être qu'on a oublié de leur enseigner l'amour.¹⁰⁵

Ce genre de réquisitoire revient à plusieurs reprises dans L'Espoir. Lorsque Ximènes, en parlant avec Puig, fait la distinction

classique entre la religion et la façon dont elle est faussée par certains prêtres, et lui dit qu'il est "mauvais de penser aux hommes en fonction de leur bassesse", l'anarchiste rétorque aussitôt:

Quand on contraint une foule à vivre bas, ça ne la porte pas à penser haut. Depuis quatre cents ans, qui a "la charge de ces âmes", comme vous diriez? Si on ne leur enseignait pas si bien la haine, ils apprendraient peut-être mieux l'amour, non? (35)

Et Ximénès a beau en croyant sincère et idéaliste faire appel au catéchisme, à ce que l'Eglise pourrait et devrait être. Puig lui oppose toujours ce qu'elle est, et qui elle représente: les ouvriers de Barcelone ont entendu parler de Dieu "par ceux qui leur prêchaient en son nom les vertus de la répression des Asturies (34)". De même, quand Ximénès, attristé par le spectacle d'une église en flammes, dit à Manuel que les hommes confondent toujours la cause sacrée de Dieu avec ceux de ses ministres qui sont indignes, Manuel répond exactement comme Puig: "Mais, mon colonel, par qui ont-ils entendu parler de lui, sinon par ces ministres? (154)". Il est donc normal que les attaques les plus virulentes contre l'Eglise ne proviennent ni de l'anarchiste Puig ni du communiste Manuel mais d'un groupe de paysans, qui comprend deux anciens moines. Alors que Ximénès leur demande pourquoi ils avaient préféré brûler l'église de leur village, plutôt que de la transformer en école, ils formulent tous leurs griefs contre ce clergé réactionnaire: ses richesses, son hypocrisie, sa dureté, son rôle d'indicateurs fascistes; et ils l'accusent "d'avoir toujours soutenu les seigneurs, approuvé la répression qui suivit la révolte des Asturies, approuvé la spoliation des Catalans, enseigné sans cesse aux pauvres la soumission devant l'injustice, alors qu'il prêchait aujourd'hui la guerre sainte contre

aux (155-156)".

Mais dans ce tableau, où se reflète l'attitude de bon nombre d'Espagnols à l'égard du clergé, Malraux se gardait d'oublier de citer, encore à Montréal, l'exemple de l'Eglise basque qui s'était placée "au-dessus de toute politique" en restant fidèle au gouvernement élu par le peuple: "Elle considère que son unique devoir est le salut des âmes, et elle s'y cantonne en respectant l'autorité de l'Etat".¹⁰⁶ Et c'est Guernico qui, au cours d'une longue conversation avec Garcia, se charge d'opposer, au nom de la charité, "les prêtres navarrais qui laissent fusiller en l'honneur de la Vierge [aux] prêtres basques qui, jusqu'à ce qu'ils soient tués par les fascistes, ont béni dans les caves d'Irun les anarchistes qui avaient brûlé leurs églises (269-270)".

Intellectuel à l'esprit serein et lucide, Guernico, s'il entend comme Ximénès distinguer religion et église et faire "appel à l'âme de l'Eglise contre le corps de l'Eglise", ne se montre pas moins dur à l'égard du clergé que Puig, Manuel et les paysans: ". . . En vingt ans, l'Espagne catholique, je ne l'ai jamais vue. J'ai vu des rites et, dans l'âme comme dans la campagne, un désert . . . (269)". Mais il venait de dire à Garcia ce qui constituait les bases mêmes de son engagement et de son espoir: "J'attends plus pour mon Eglise de ce qui se passe maintenant ici, et même des sanctuaires brûlés de Catalogne, que des cent dernières années de la catholique Espagne (268)".

Sans doute la question religieuse, à cause de sa complexité en Espagne, déborde-t-elle déjà largement sur le domaine politique et moral. Mais là où des chrétiens comme Guernico et Ximénès ne trouvent pas motifs à s'interroger plus avant, d'autres personnages non croyants, que ce soient des intellectuels non engagés comme Alvear et Unamuno,

ou combattants comme Scali, ou de simples militaires comme le capitaine Hernandez, viennent tous se heurter à des questions qui mettent en jeu des valeurs dont l'importance, rendue plus immédiate par une guerre civile, la dépasse cependant et a une portée universelle. Problèmes d'éthique avant tout--conflit entre la morale et la politique que certains intellectuels voient comme une antinomie, attitudes devant la solitude de l'homme et la mort, individualisme et sens de la communauté humaine--où Garcia sert le plus souvent d'interlocuteur privilégié et de porte-parole à l'auteur.

On sait quelle place éminente dans l'oeuvre de Malraux occupe l'intellectuel. Sa fonction est de réfléchir, méditer, tirer les leçons des situations mises en scène. Et tel a bien été le rôle de ce "sage" en Europe pendant ses siècles, ainsi que Garcia le dit à Scali: "Les intellectuels étaient le clergé d'un monde dont la politique constituait la noblesse propre ou sale. Le clergé incontesté. C'était eux [. . .] qui étaient chargés d'enseigner aux hommes à vivre (337)". Mais la violente intrusion de la politique dans le monde du XX^e siècle a engendré des "différences" et ils se voient forcés de reconsidérer leur fonction et leur rôle. Aussi bien les intellectuels de Malraux sont-ils en général, à son image, des hommes doués pour l'action, et dont les idées sont l'autre face de leur personnalité totale qu'elles expliquent, entraînent et déterminent. Il a donc peint très peu de purs intellectuels, de ceux qui répondraient à la définition donnée par Julien Benda, des gens "dont l'activité, par essence, ne poursuit pas de fins pratiques, mais qui, demandant leur joie à l'exercice de l'art ou de la science ou de la spéculation métaphysique, bref à la possession d'un bien non temporel, disent en

quelque manière: "Mon royaume n'est pas de ce monde"¹⁰⁷. Un intellectuel de ce genre est forcément "l'homme de la nuance, du degré, de la qualité, de la vérité en soi, de la complexité (335)", et paradoxalement, dans un monde totalitaire qu'il récuse, "le seul homme qui cherche une réelle totalité (337)", et c'est pour cette raison qu'il est toujours un "dissident (336)", critique de toute action et réfractaire à s'y engager, surtout quand elle est politique. Chacun à leur façon, deux personnages de L'Espoir, l'un réel, Unamuno, l'autre fictif, Alvear, représentent le pur intellectuel.

Le choix entre le fascisme ou la démocratie, sur lequel le sort de l'Espagne est pourtant en train de se jouer, semble illusoire à Alvear parce qu'il n'y voit rien, dit-il à Scali, qui puisse garantir un avenir meilleur:

Le gain que vous apporterait la libération économique, qui me dit qu'il sera plus grand que les pertes apportées par la société nouvelle, menacée de toutes parts, obligée par son angoisse à la contrainte, à la violence, peut-être à la délation? La servitude économique est lourde; mais si, pour la détruire, on est obligé de renforcer la servitude politique, ou militaire, ou religieuse, ou policière, alors que m'importe?
(277)

Attitude pessimiste, et foncièrement négative, typique de l'intellectuel qui en est venu à penser que changer les conditions sociales et le système de gouvernement ne modifiera jamais assez la nature humaine pour justifier les sacrifices et l'espoir des républicains. Scali ne trouve pas de réponse à lui faire. Mais quand, plus tard, il reprend à son compte l'argument d'Alvear dans une discussion avec Garcia celui-ci riposte aussitôt: "Donc, comme nul ne peut être sûr de sa pureté future, il n'y a qu'à laisser faire les fascistes (338)". Et il finira par dire, après une autre objection de Scali: "La garantie

d'une politique de l'esprit par un gouvernement populaire, ce ne sont pas nos théories, c'est notre présence ici, en ce moment (339)". Tout dépend donc de la qualité des hommes qui ne se refusent pas à agir.

Ces passages de L'Espoir constituent la réponse de Malraux aux intellectuels déçus par les échecs de la République, dont ils avaient salué l'avènement quelques années plus tôt et qu'ils avaient abandonnée à ses moments les plus difficiles. Cette déception est bien illustrée par la remarque du philosophe Ortega y Gasset: "Cette république d'amer et triste profil ne ressemble en rien à celle que nous rêvions--en rien . . . en rien".¹⁰⁸ Il est bien possible aussi que Malraux ait voulu réfuter André Gide dont le recueil d'impressions sur son voyage à travers l'Union soviétique, Retour de l'URSS, avait jeté le désarroi parmi la gauche lors de sa publication vers la fin de 1936. Ce livre est en effet un réquisitoire contre le stalinisme, d'autant plus sévère qu'au moment de sa solennelle conversion au communisme, trois ans plus tôt, Gide avait exprimé sa très grande admiration pour les réalisations de l'URSS. Sa volte-face était totale: "Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé".¹⁰⁹ On lui reprochait alors non ce qu'il disait--les "purgés" allaient vite lui donner raison--mais d'avoir consenti à faire publier Retour de l'URSS au moment même où le sort de la République espagnole était étroitement lié à l'aide militaire qu'elle recevait de Staline. A l'inverse de Malraux, Gide optait pour la primauté de l'esprit contre les nécessités politiques et il fut dénoncé et insulté par presque tous les intellectuels de gauche. Mais en se gardant de faire de même, il est probable que Malraux cherchait

néanmoins à lui montrer en quoi il se trompait lourdement.¹¹⁰

Avec Unamuno on quitte la fiction pour entrer dans la réalité, dans un cas historique où la question des principes devient un obstacle absolu à toute forme d'action pratique. L'attitude et la pensée du grand écrivain espagnol servent de fond à la longue discussion entre Garcia et Scali. Celui-ci se sent à l'évidence en sympathie avec Unamuno et propose la raison fondamentale de son revirement public du 12 octobre: "L'attaque de la révolution par un intellectuel qui fut révolutionnaire, c'est toujours la mise en question de la politique révolutionnaire par . . . son éthique (334)". Mais ce recours à la morale, estime Garcia, est une façon d'escamoter le problème qui, dans les faits, se définit en de tout autres termes, ceux qu'impose le recours à la force: "Les moyens de l'action sont manichéens parce que toute action est manichéenne (335)". Que cet inextricable mélange du bien et du mal, où l'intellectuel qui est "par définition, par essence, antimanichéen (335)" refuse de tremper, fasse par surcroît l'objet de sa part d'une condamnation, comme l'a prononcée Unamuno, au nom d'un idéal de justice--voilà qui révolte un homme pourtant aussi pondéré que Garcia:

Il y a des guerres justes [. . .]--la nôtre en ce moment--; il n'y a pas d'armées justes. Et qu'un intellectuel [. . .] vienne dire, comme Miguel: "Je vous quitte parce que vous n'êtes pas justes", je trouve ça immoral, mon bon ami! Il y a une politique de la justice, mais il n'y a pas de parti juste. (339)

Et comme Scali objecte que "c'est la porte ouverte à toutes les combines", Garcia revendique aussi cette "politique de l'esprit" dont la seule garantie est la présence d'intellectuels de leur genre: "L'éthique de notre gouvernement dépend de notre effort, de notre

acharnement. L'esprit en Espagne ne sera pas la mystérieuse nécessité d'on ne sait quoi, il sera ce que nous le ferons (339)". C'est encore et toujours l'appel, contre le pur intellectuel, à la qualité de l'homme mais de l'homme d'action.

Il ne suffit d'ailleurs pas d'être engagé et de combattre par éthique pour voir se résoudre le conflit entre la morale et la politique. Il se peut au contraire qu'un homme n'y trouve que l'aggravation de ses propres perplexités. Et tel est le cas, non d'un intellectuel, mais d'un militaire, le capitaine Hernandez, qui plus que tout autre se désespère à voir l'écart infranchissable qui sépare la fin, son idéal, et les moyens, la conduite à laquelle il devrait se plier en pratique. Profondément anti-marxiste, le triomphe des ouvriers sur le capitalisme ne lui semble pas un objectif suffisant: "Le prolétariat pour le prolétariat ne m'intéresse pas plus que la bourgeoisie pour la bourgeoisie (185)". S'il se bat, c'est afin de "rendre les hommes meilleurs (185)", et il veut que la révolution soit faite par les hommes les plus humains. C'est donc en manière d'exemple, et pour prouver son humanité, sa noblesse de caractère, sa supériorité morale, qu'il accepte de transmettre la lettre de Moscardó à sa femme. Garcia, qui réproouve ce geste, y voit bien davantage le signe que pour Hernandez la révolution est une Apocalypse personnelle, "un mode de réalisation de ses désirs éthiques (182)". Mais comme ni la révolution ni la guerre "ne consiste à se plaire à soi-même (339)", il s'efforce de le détromper en lui faisant comprendre que les hommes les plus humains ne font pas les révolutions mais les bibliothèques et les cimetières et que "le perfectionnement moral, la noblesse sont des problèmes individuels, où la révolution est loin d'être engagée

directement (187)". Il le range donc dans la même catégorie que les anarchistes, ceux qui au lieu de faire quelque chose, veulent d'abord être quelque chose:

Je voudrais vous aider, Hernandez. La partie que vous jouez est perdue d'avance, parce que vous vivez politiquement--dans une action politique--dans un commandement militaire dont chaque minute rejoint la politique--et que votre partie n'est pas politique. Elle est la comparaison de ce que vous voyez et de ce que vous rêvez. L'action ne se pense qu'en termes d'action. Il n'y a de pensée politique que dans la comparaison d'une chose concrète avec une autre chose concrète, d'une possibilité avec une autre possibilité. Les nôtres, ou Franco--une organisation ou une autre organisation: pas une organisation contre un désir, un rêve, ou une apocalypse.(187).

Plus tard, Hernandez, prisonnier, condamné à mort et attendant d'être fusillé, se demande: "Qu'est-ce que ça veut dire, la noblesse de caractère dans une action comme celle-ci? La générosité?"; puis se répond: "La générosité, c'est d'être vainqueur (224)". Et plus tard encore, Garcia, en parlant à Scali, se souviendra d'Hernandez et verra en lui le destin de tout homme pour qui la vie même est tragique et qui commet une confusion totale: "Si c'est pour supprimer sa tragédie qu'il compte sur la révolution, il pense de travers, c'est tout [. . .] Hernandez en est mort". Et comme un écho il ajoutera: "Il n'y a pas cinquante manières de combat, il n'y en a qu'une, c'est d'être vainqueur (339)".

Parmi les idées qui débordent le cadre du conflit espagnol, certaines sont trop fondamentales à la pensée de Malraux pour ne pas se retrouver dans L'Espoir. Et cette guerre sera le nouveau milieu tragique soit simplement pour les reprendre soit, surtout, pour les développer et leur donner une ampleur qu'elles n'avaient pas eue jusque-là, notamment la solitude de l'homme devant la mort et dans la

vie, le dépassement de l'individualisme par la fraternité, la fonction de l'art.

De Lunes en papier aux Antimémoires la mort est une obsession permanente. Mais c'est à partir de La Voie royale (1930) où les deux aventuriers fuient leur "hantise de la mort"¹¹¹ que ce thème prendra un sens particulier. Dans ce deuxième roman, a fait observer Malraux, "l'élément essentiel c'est de traduire à travers un thème d'une extrême violence la solitude fondamentale de l'homme devant la mort".¹¹² Idée qui, cependant, serait assez banale s'il ne l'avait pas liée à une certaine conception, sans doute nietzschéenne, du destin, où toute vie peut être finalement rabaissée ou élevée selon le niveau auquel on la voit se terminer. C'est donc la mort qui, rétrospectivement, définit le destin, et tout ce qui contraint à envisager ce néant non seulement comme une fin inévitable mais comme une dernière défaite et un moment où rien ne pourra plus être changé, replace constamment chacun devant ce qu'un jour il sera pour jamais. "Le destin [écrit Malraux dans Les Voix du silence] n'est pas la mort, il est fait de tout ce qui impose à l'homme la conscience de sa condition".¹¹³ Obsession variable selon les personnages, elle est pour Perken l'impuissance sexuelle et l'expérience du vieillissement, et sera pour Vincent Berger des Noyers de l'Altenburg "l'indépendance du monde à son égard".¹¹⁴ Dans L'Espoir, ce sens particulier de la mort ne se retrouve nettement formulé que chez un personnage secondaire, le capitaine Moreno, ami de Hernandez, qui, moralement détruit par les épreuves subies en tant que prisonnier des franquistes, reprendra les termes mêmes employés par Perken: "La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie

en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé (218-219)".

La solitude est également au coeur de la vie, mais son degré d'intensité dépend aussi des liens que l'individu sait établir, ou non, entre lui et la communauté. Ce thème ancien et majeur, évoqué par Alvear et Scali, va atteindre dans L'Espoir son plein épanouissement. Dès La Tentation de l'Occident (1926), Malraux s'est élevé contre l'individualisme qui était à ses yeux un des traits dominants de la société bourgeoise occidentale et dont elle était malade. Face à ces Européens "lan d'eux-mêmes, las de leur individualisme qui s'écroule",¹¹⁵ il sera désormais de ces intellectuels qui s'efforcent de proposer quelque idéal capable de remplacer cette valeur caduque et nocive. En appuyant sur les particularités individuelles, en cultivant en l'homme, souvent au nom de "l'intériorité", ce qui le différencie par rapport aux autres, l'individualisme l'éloigne de la communauté des hommes et le condamne ainsi à une solitude sans remède.

Ses premiers romans mettent en scène des individus en proie à une solitude effroyable. Figure dominante des Conquérants (1928), Garine est le prototype de ceux qui croient que "se lier à une grande action quelconque et ne pas la lâcher, en être hanté, en être intoxiqué", est suffisant, et qui en attendent le moyen d'être et d'y trouver leur salut personnel. Malgré l'importance de son rôle, et bien qu'il admette que ce qui le lie le plus au mouvement révolutionnaire c'est "le besoin d'une victoire commune", il reste isolé. Comme il ne partage ni la foi qui anime les ouvriers chinois, ni les idéaux pour lesquels ils se battent, rien ne peut donc l'arracher à son individualisme foncier.

Je ne tiens pas la société pour mauvaise, pour susceptible d'être améliorée; je la tiens pour absurde [. . .] Ce n'est pas l'absence de justice en elle qui m'atteint, mais quelque chose de plus profond, l'impossibilité de donner à une forme sociale, quelle qu'elle soit, mon adhésion. Je suis a-social, comme je suis athée, et de la même façon.¹¹⁶

A son sujet, Malraux a déclaré en 1930: "Gariné représente à un haut degré le sens tragique de la solitude humaine qui n'existe guère pour le communiste orthodoxe".¹¹⁷

Dans La Condition humaine (1933), cependant, il n'y a pas un seul personnage, même communiste et orthodoxe, qui ne souffre, à des degrés et des titres divers, de la solitude, et cela jusqu'à un personnage aussi secondaire que le peintre Kama, qui peint pour ne pas être seul. Tous, en fait, cherchent un moyen, ou un dérivatif, afin d'échapper à ce fléau moral. Jeune intellectuel qui s'est jeté dans la révolution de Changhaï moins par conviction politique que par éthique, Tchen croira, lui aussi, y trouver un secours décisif. Mais dès après son premier acte, un meurtre--tuer un homme qui possède des papiers importants--, quand il rend visite à son père spirituel, le vieux professeur Gisors, il lui dit: "Je suis extraordinairement seul".¹¹⁸ Persuadé qu'il ne pourra jamais partager le sentiment de solidarité qui unit les révolutionnaires communistes, il glisse vite au désespoir:

Il n'était pas des leurs. Malgré le meurtre, malgré sa présence. S'il mourait aujourd'hui, il mourrait seul. Pour eux, tout était simple: ils allaient à la conquête de leur pain et de leur dignité. Pour lui [. . .] sauf de leur douleur et de leur combat commun, il ne savait même pas leur parler.¹¹⁹

Alors il ne verra plus qu'un seul secours, la mort, qu'il recherchera comme un suicide. Assurément Gisors était bien le dernier à qui Tchen

pouvait demander réconfort ou conseil, car c'est lui qui ressent le plus intensément le poids de la solitude, et qui en fera, dans une phrase célèbre, le fond même de la condition humaine: "Il est très rare qu'un homme puisse supporter, comment dirais-je?, sa condition d'homme [. . .] Il faut toujours s'intoxiquer".¹²⁰ Pour lui ce sera l'opium, pour le capitaliste Ferral, la volonté de puissance et l'érotisme, pour le baron Clappique la mythomanie. Mais cela vaut aussi pour les communistes eux-mêmes. Le dévouement absolu à une cause, une foi fanatique, l'ivresse de l'action, ne les empêchent pas de souffrir de la solitude. Et Kyo, en dépit et en partie à cause de son amour pour May, en découvre la nature en quelque sort organique lorsque, après avoir enregistré un disque, on le fait jouer et qu'il ne reconnaît plus sa voix:

Sa vie aussi, on l'entend avec la gorge, et celle des autres? Il y avait d'abord la solitude, la solitude immuable derrière la multitude mortelle comme la grande nuit primitive derrière cette nuit dense et basse nous quoi guettait la ville déserte, pleine d'espoir et de haine.¹²¹

Mais avec Katow pour qui, comme pour Hernandez, "la seule chose nécessaire est de ne pas être seul",¹²² le cercle infranchissable de la solitude va se briser, et le thème s'ouvrir sur un autre thème, désormais complémentaire et qui tend à l'annuler. On sait comment, dans une scène poignante, alors que tous les prisonniers attendent une exécution atroce--être brûlé vif dans la chaudière d'une locomotive--, il prendra pitié de la terreur de deux jeunes Chinois allongés près de lui et leur donnera à partager sa seule dose de cyanure. Sans doute mourra-t-il seul, comme tout le monde, mais il a découvert la valeur et le sens d'un geste qui, en établissant au dernier moment des liens

de solidarité indissolubles, permet de dépasser les limites de l'individu et constitue le premier exemple, et symbole, de "la fraternité virile".

Aussi bien, dès l'année suivante, 1934, Malraux déclarait-il :

Il est grand temps de montrer que l'union des hommes est autre chose qu'une image de première communion. Je crois que de même que Nietzsche reprit ce qu'on appelait alors l'attitude de la brute et l'éleva jusqu'à Zarathoustra, nous reprendrons, bien au-delà toute sentimentalité dérisoire, les valeurs par lesquelles les hommes s'unissent et redonneront son sens à la fraternité virile.¹²³

Et Le Temps du mépris (1935) montrait deux prisonniers politiques allemands, inconnus l'un de l'autre, qui parvenaient à communiquer en frappant sur le mur de leur cellule. Union quand même donc, dont Malraux élargissait le sens dans sa préface: "Il est difficile d'être un homme. Mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence".¹²⁴

Dans L'Espoir il y a bien des exemples de fraternité virile: les aviateurs internationaux qui, émus par le spectacle des premiers blessés en mission, apprennent "dans leur corps ce que veut dire solidarité (53)"; les trois volontaires allemands des Brigades Internationales qui risquent leur vie pour aller chercher un camarade blessé et égaré qui meurt avant leur arrivée (299). Et sur la route d'Almeria, parmi la foule des réfugiés, alors que la voiture, où se trouve l'aviateur Reyes mourant, n'avance déjà que trop lentement, le médecin la fait cependant arrêter pour prendre un vieux paysan qui porte un bébé; mais, faute de place, on l'installe sur une aile et, pour l'aider à se tenir, le mécanicien Pol, sur l'autre aile, lui tend la main par-dessus le capot:

Le médecin et Attignies ne pouvaient en détacher leurs yeux. Le médecin, devant les scènes d'amour du théâtre et du cinéma, se sentait toujours indiscret. Et ici aussi: cet ouvrier étranger qui allait de nouveau combattre, tenant le poignet du vieux paysan d'Andalousie devant le peuple en fuite, le troublait; il s'efforçait de ne pas les regarder. Et pourtant la part la plus profonde de lui-même demeurait liée à ces mains--la même part qui les avait fait s'arrêter tout à l'heure, celle qui reconnaît sous leurs expressions les plus dérisoires la maternité, l'enfance ou la mort (374-375).

Certes, L'Espoir n'ignore pas la présence de la solitude, mais elle est avant tout celle des chefs et la rançon soit de conflits politiques soit des exigences du commandement. Magnin est souvent en butte, dès qu'il s'agit dans l'escadrille de membres du Parti, aux tracasseries des communistes, notamment de la part d'Enrique, commissaire politique du V^e régiment, à qui il estime devoir tenir tête:

Il n'y avait rien à faire: Magnin avait organisé cette aviation, trouvé les hommes, risqué sa vie sans cesse, engagé dix fois sans le moindre droit la responsabilité de la compagnie qu'il dirigeait: il n'était pas des leurs. Il n'était pas du Parti (139-140).¹²⁵

A cause de la rapidité même de ses promotions, Manuel se sent de plus en plus coupé de ses hommes et des rapports fraternels qu'il savait établir avec eux. Lorsqu'il s'en ouvre, selon sa confiance habituelle, à Ximénès, celui-ci ne peut que lui répondre: "Vous voulez agir et ne rien perdre de la fraternité; je pense que l'homme est trop petit pour cela". En chrétien, il pense, bien sûr, que la vraie fraternité est d'essence religieuse, mais comme Manuel est communiste, il croit bon d'ajouter: "Tout ce qui vous sépare des hommes doit vous rapprocher de votre Parti". Sur quoi Manuel avoue qu'être "rapproché du Parti ne vaut rien si c'est être séparé de

ceux pour qui le Parti travaille (347)". Nous trouvons donc ici le dilemme, prévu par Malraux, où se verraient les communistes les plus évolués, ceux qui se sentiraient pris entre une fidélité nécessaire envers le Parti et l'idéal de solidarité du communisme.

Peut-être est-ce pour mieux faire ressortir la valeur même de la fraternité virile qu'elle se trouve mise en question, mais par le pour intellectuel qu'est Alvear en parlant à Scali. Il pense que le sens de la responsabilité dépend d'abord du perfectionnement individuel:

Si chacun appliquait à lui-même le tiers de l'effort qu'il fait aujourd'hui pour la forme du gouvernement, il deviendrait possible de vivre en Espagne.--Mais il devrait le faire seul [répond Scali], et c'est toute la question. (278)

Alors que dans tout leur dialogue il n'a guère fait que pencher du côté des idées d'Alvear et ne trouver que de faibles objections ou même aucune, c'est lui cette fois qui n'obtiendra pas de réponse quand il dira: "Les hommes unis à la fois par l'espoir et par l'action accèdent, comme les hommes unis par l'amour, à des domaines auxquels ils n'accéderaient pas seuls (279)". C'est en effet dans cette union, cet élan collectif, que les paysans de Teruel et les étrangers de l'aviation internationale trouveront la puissante conscience de la fraternité humaine, et L'Espoir son sommet.

L'art occupe dans la pensée de Malraux une place de tout premier plan, dès le début. "J'ai vécu dans l'art depuis mon adolescence",¹²⁶ a-t-il déclaré en 1952. Mais avant Les Noyers de l'Altenburg (1948) et surtout Les Voix du silence--dont il donne à la fin les dates d'élaboration: 1935-1951--il fallait un oeil très exercé pour en déceler l'importance et l'expansion grandissante, et L'Espoir représente une étape de grande signification. Sans parler de Lunes

en papier (1921) ou de Royaume-Farfelu (1928), qui fourmillent d'images tirées des arts plastiques, ni insister sur La Tentation de l'Occident où il oppose la vision dynamique, orientée vers l'action, de l'artiste occidental à celle toute intérieure, génératrice de repos spirituel, du peintre chinois, l'effort de l'un pour saisir le monde de l'extérieur et l'autre du dedans, on sait bien que l'art est à l'origine de La Voie royale. Expérience vécue, transposée, l'aventure de Claude Vannec ressemble à la sienne quand le jeune Mairaux était parti dans la jungle du Cambodge à la recherche, peu désintéressée, semble-t-il, d'un temple khmer pour en arracher quelques sculptures. N'empêche que ce roman lui sert à esquisser une de ses idées essentielles, celle de la métamorphose:

La valeur essentielle accordée à l'artiste nous masque l'un des pôles de la vie de l'oeuvre d'art: l'état de la civilisation qui la considère. On dirait qu'en art le temps n'existe pas. Ce qui m'intéresse, comprenez-vous, c'est la décomposition, la transformation de ces oeuvres, leur vie la plus profonde, qui est faite de la mort des hommes. Toute oeuvre d'art, en somme, tend à devenir mythe.¹²⁷

La Condition humaine semble ne donner à l'art qu'une place anecdotique. Le baron Clappique vit d'expédients et, grand connaisseur en objets d'art d'Extrême-Orient, il en trafique pour de riches amateurs dont Ferral; et si l'un compare une servante blonde à "un Rubens", l'autre trouve à une courtisane "l'air d'une statuette Tang".¹²⁸ Mais par une remarque qu'il prête au vieux peintre Kana, beau-frère de Gisors et ancien professeur d'art occidental, Mairaux indique une autre idée qu'il développera plus tard: "Plus vos peintres font des pommes, et même des lignes qui ne représentent pas des choses, plus ils parlent d'eux".¹²⁹ Dans Les Voix du silence il

comparera la vision objective de l'esthétique européenne traditionnelle à la nouvelle attitude que les peintres ont adoptée à l'égard de leur art et qu'il estime déceler à partir de l'oeuvre d'Edouard Manet: "Le sujet doit disparaître parce qu'un nouveau sujet paraît qui va rejeter tous les autres: la présence dominatrice de l'artiste lui-même".¹³⁰

Dans L'Espoir l'art--absent du Temps du mépris--est un thème presque majeur. Sans doute y a-t-il aussi des comparaisons d'ordre plastique: Guernico, "long, blond pâle, comme tant de portraits de Velasquez (264)"; Alvear, "vieillard massif, très grand, une tête à la barbe en fer de lance . . . (272)", tel qu'on en voit dans les tableaux du Gréco; le magnifique chien-loup de Manuel, "allongé comme ceux des bas-reliefs (432)"; le pommier de Teruel "en silhouette japonaise sur le ciel (402)". Mais l'art est le sujet de deux dialogues, et plusieurs personnages, en effet, ou s'y intéressent comme Shade ou surtout en ont fait leur profession: Alvear, ancien professeur d'histoire de l'art et directeur de galerie a "vécu quarante ans dans l'art et pour l'art (274)"; Scali, historien d'art, est "l'interprète de Masaccio, de Piero della Francesca (278)"; et Lopez, connu pour ses "grandes fresques sauvages (45)" est principalement sculpteur.

Qu'on ait reproché à Malraux d'avoir fait dialoguer des intellectuels sur des questions esthétiques en pleins bombardements de Madrid, c'était ne pas voir, sinon la place grandissante de l'art dans sa pensée et l'orientation qui se montrait, du moins la menace que représentaient les méthodes de la "guerre totale". Très tôt, le gouvernement républicain avait créé, sous la direction du ministère de l'Instruction publique, des juntas chargées de la conservation et de

la protection du trésor artistique. Or Lopez, justement, ancien commandant d'une milice socialiste, est affecté au Conseil de Protection des Monuments: "fort peu efficace à la guerre, Lopez s'était montré éblouissant à la protection des oeuvres d'art (317)". Il s'occupe donc, comme les juntas, de rassembler et de mettre en lieu sûr les collections privées et les oeuvres d'art trouvées dans les couvents et les hôtels particuliers: "L'inventaire des maisons des grandes familles en fuite--seules celles dont les propriétaires avaient fui étaient réquisitionnées--comprendait souvent une dizaine de toiles de maîtres . . . (318-319)".¹³¹ Mais son grand rôle, dans le roman, est d'exprimer au nom de l'auteur certaines idées sur la fonction de l'art.

Parlant avec Shade tout au début des hostilités, Lopez, qui attend depuis quinze ans "la renaissance de l'art", dit que le moment lui semble venu de "faire un art qui parle aux masses (45)". Idée qui préoccupait Malraux, puisqu'il l'avait exprimée à diverses reprises avant la guerre civile et qu'il pensait, plus généralement, que la fonction même de l'intellectuel était de "faire accéder aux plus hautes oeuvres d'art les masses énormes qui avaient fait la révolution".¹³² A cet effet Malraux et d'autres écrivains avaient proposé, aux assises de l'Association Internationale des Ecrivains tenues à Londres en juin 1936, l'adoption d'un projet d'une grande encyclopédie internationale. Et le mois suivant, il expliquait à Georges Sadoul ce qu'elle devait être:

Avant tout, lui garder sa qualité. Et comment faire pour que ce développement qualificatif soit aussi bon que possible? Lui donner son maximum de conscience.

Notre encyclopédie sera un moyen d'accroître la conscience.¹³³

Ce projet dut être abandonné mais Malraux ne cessa pas pour cela de poursuivre la même intention, et autrement qu'à la façon de Lopez qui pense qu'il n'y a qu'à donner les murs aux peintres et leur dire: "Allez, hop! dessinez, peignez (45)". Admirateur nostalgique du Moyen-Age (même si les cathédrales "font suer (45)"--Shade) parce qu'à cette époque il était senti par le peuple fidèle, alors que "peu à peu les masses ont cessé d'aller à l'art, de le rencontrer au flanc des cathédrales", Malraux estimait que le XX^e siècle disposait à nouveau de moyens efficaces: "Aujourd'hui, il se trouve que, si les masses ne vont pas à l'art, la fatalité des techniques fait que l'art va aux masses".¹³⁴ Et c'est ce qu'il expliquait aussi à Georges

Sadoul:

Cette union de l'art et des masses est dominée par l'évolution des techniques de reproduction: l'imprimerie, la Photographie, le Cinéma, la Radio, sont les moyens qu'a eu successivement l'art pour sa diffusion. Nous pouvons maintenant considérer trois états actuels de l'oeuvre d'art: d'abord l'oeuvre d'art unique, ensuite sa reproduction [. . .] un troisième stade qui est celui du film¹³⁵

Certes Malraux n'a pas pu réaliser entièrement son intention, mais dès 1945, déjà chargé des Affaires culturelles, il fit afficher dans les écoles de grandes reproductions en couleurs de quelques toiles de maîtres impressionnistes. Et ce sont les nouveaux procédés de la photogravure qui lui ont permis d'appliquer son idée du "musée imaginaire" en publiant les trois volumes du Musée imaginaire de la sculpture mondiale (1952-1954). Là aussi "l'oeuvre d'art n'a plus d'autre fonction que d'être oeuvre d'art", et le rassemblement de centaines de reproductions, en effet, "convoque dans l'esprit tous les chefs d'oeuvres".¹³⁶ Il va de soi que ces volumes, les ouvrages

sur Léonard de Vinci, Vermeer et Goya, les trois autres volumes de La Psychologie de l'art devenus Les Voix du silence, et La Métamorphose des dieux--dont la lecture est difficile, et de toute façon, suppose des connaissances très étendues--ne pouvaient pas atteindre les masses, mais ils ont eu un tel succès qu'il est probable qu'ils ont pénétré dans des couches sociales qui jusque-là n'avaient de l'art de toutes les époques et de tous les peuples que des notions vagues ou même l'ignoraient complètement. De même, en tant que premier ministre des Affaires culturelles, Malraux a inauguré--à Amiens, Bourges, Grenoble--des Maisons de la culture dont un des traits essentiels, en favorisant l'accès des classes populaires à toute sorte de programmes culturels--théâtre, films, concerts--est de mettre sous leurs yeux des reproductions de chefs d'oeuvre du patrimoine artistique français et international.

Dans cette même conversation avec Shade, Lopez dit qu'il n'y a pas de grand art révolutionnaire "parce qu'on discute tout le temps de directives au lieu de parler de fonction" et veut qu'en donnant les murs aux peintres ils aient "la liberté--et le besoin de [s']en servir", car s'ils ne font pas de chefs d'oeuvre, ils créeront au moins un style (45-46). En peu de mots Malraux pose ici des idées sur les conditions d'exercice et les buts de la création artistique, sur sa fonction--avec son expression suprême en style--, qui occuperont une grande partie des Voix du silence où elles aboutiront à des conceptions beaucoup plus vastes, à une vision du rôle de l'art devant la vie, ses vicissitudes et ses limites, la mort. Notons seulement que cette autre orientation de sa pensée était déjà bien établie. Il déclarait en 1934 que "la fonction même de l'oeuvre d'art consiste

toujours à permettre à un homme de comprendre le sens de sa vie, de comprendre mieux ce pour quoi il vit et ce pour quoi il peut mourir avec la vie".¹³⁷ Et en 1936 il attribuait à l'art une fonction qui retrouvait les valeurs autrefois accordées aux seules forces du sacré et de la religion:

L'art vit de sa fonction qui est de permettre aux hommes d'échapper à leur condition d'hommes, non par une évasion, mais par une possession. Tout art est un moyen de possession du destin [. . .] L'humanité a toujours cherché dans l'art un langage inconnu, et je me réjouis que notre fonction soit parfois de donner conscience aux êtres de la grandeur ou de la dignité qu'ils ignorent en eux.¹³⁸

Fonction vraiment transcendante qui est affirmée à nouveau et précisée dans Les Noyers de l'Altanburg--où il est question de cette "part divine" de l'homme que l'artiste sait exprimer--mais dont Les Voix du silence donneront enfin une définition aussi pleine que forte:

Chacun des chefs d'oeuvre est une purification du monde, mais leur leçon commune est celle de leur existence, et la victoire de l'artiste sur sa servitude rejoint, dans un immense déploiement, celle de l'art sur le destin de l'humanité.

L'art est un anti-destin.¹³⁹

Cette valeur transcendante n'apparaît pas dans L'Espoir, à moins que ce soit le sens à donner à une réflexion assez obscure d'Alvear pour qui l'art domine tout. Lorsque Scali lui dit que "l'art est peu de chose en face de la douleur et, malheureusement, aucun tableau ne tient en face de taches de sang (277)", Alvear proteste et répond:

Au siège de Saragosse par les Français, les grenadiers avaient fait leurs tentes avec les toiles de maîtres des couvents. Après une sortie, les lanciers polonais, à genoux, récitèrent leurs prières parmi les blessés, devant les vierges de Murillo qui fermaient les tentes triangulaires. C'était la religion, mais aussi l'art, car ils ne priaient pas devant les vierges populaires (277).

Dans l'ensemble des idées brassées par L'Espoir et qui débordent le cadre de la guerre tout en y prenant leur point d'appui, il y en a deux qui se font jour pour la première fois dans l'oeuvre romanesque de Malraux. Elles ont trait à la "qualité de l'homme" et à la notion du "fondamental". C'est encore à Alvear, dont l'importance ainsi dépasse de loin le peu de pages où il paraît, qu'il revient de les poser.

Toujours en causant avec Scali, il lui dit sans liens avec ce qui précède:

Le seul espoir qu'ait la nouvelle Espagne de
garder en elle ce pour quoi vous combattez, vous,
J'aime et beaucoup d'autres, c'est que soit
maintenu ce que nous avons des années enseigné
de notre mieux [. . .] la qualité de l'homme (280).

Et la conversation ne donne là-dessus aucune explication. Mais cette expression souvent citée, rarement commentée, fait déjà partie de la pensée de Malraux. Dans sa célèbre réponse aux intellectuels réactionnaires qui avaient approuvé la guerre en Ethiopie, il déclarait en 1935 que "l'occident a inventé la civilisation de quantité, contre le monde qui n'avait connu que celle de qualité. Et notre tâche est maintenant de donner la qualité aux hommes, comme elle fut, après le sang et la famine, de rouvrir à Moscou les bibliothèques qu'on brûlait à Berlin".¹⁴⁰ Par cet appel à la qualité Malraux entendait certainement s'opposer à la stricte interprétation des phénomènes intellectuels et moraux par le matérialisme historique. Dès 1934 il avait déclaré que "le marxisme, c'est la conscience du social; la culture, c'est la conscience du psychologique;"¹⁴¹ et pendant son premier séjour à Madrid en mai 1936, il prenait nettement parti contre toute explication fondée sur le seul déterminisme

économique.¹⁴² Nul doute qu'en combattant en Espagne et ailleurs il luttait pour une transformation de la société et l'instauration d'un ordre social plus juste, mais sans attendre d'une révolution qu'elle puisse fournir d'elle-même des solutions aux problèmes philosophiques et éthiques qui obsèdent les hommes depuis toujours et qui ne cesseront de poser à chacun le sens à donner à la vie et les valeurs qui devraient régir la société. C'est d'ailleurs ce genre de questions qui forment le fond de la longue discussion entre Scali et Garcia. Nous avons vu que celui-ci s'en remet pour établir "une politique de l'esprit (339)" à la qualité des intellectuels engagés comme eux dans la guerre. Il avait auparavant donné la raison même de cette conclusion: "Aucun Etat, aucune structure sociale ne crée la noblesse de caractère, ni la qualité de l'esprit; tout au plus pouvons-nous attendre des conditions propices. Et c'est beaucoup . . . (338)". Il faut donc que cette qualité, qu'elle soit de l'homme ou de l'esprit, provienne d'une autre valeur que les transformations sociales, et pour Malraux c'est assurément la culture. Les Voix du silence donneront encore le point d'aboutissement et la claire définition de sa pensée: "Toute culture entend maintenir, enrichir, ou transformer sans l'affaiblir, l'image idéale de l'homme reçue par ceux qui l'élaborent [. . .] La culture est l'héritage de la qualité du monde".¹⁴³ Mais les temps modernes sont menacés aussi bien par ce qu'il appelle les arts d'assouvissement, ceux qui ne font appel qu'à la médiocrité, que par l'effacement des religions auxquelles, pense-t-il, la culture doit servir de valeur de remplacement: "Comment une civilisation agnostique écarterait-elle le recours à ce qui la dépasse et souvent la grandit? Si la qualité du monde est la matière de toute

culture, la qualité de l'homme en est le but".¹⁴⁴

Lorsque Scali laisse voir sa lassitude et en vient à rappeler l'ancienne malédiction "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front", Alvear s'écrie: "Eh! vous êtes tous fascinés par ce qu'il y a de fondamental en l'homme . . ."; puis ajoute "avec une gravité soudaine": "L'âge du fondamental recommence . . . (279)". Là non plus il n'y a aucune explication. Mais cette idée forme la trame même des Noyers de l'Altenburg et constitue, dans la partie centrale du roman, le sujet du colloque organisé par l'oncle Walter, dont le titre est "Permanence et métamorphose de l'homme" et qui se résume en cette question: "Existe-t-il une donnée sur quoi puisse se fonder la notion d'homme . . .".¹⁴⁵ L'interlocuteur principal, le célèbre ethnologue allemand Möllberg, a passé la plus grande partie de sa vie à élaborer une synthèse hégélienne qui démontrerait la continuité des civilisations, mais au grand étonnement de tous il conclut que son prodigieux effort intellectuel a abouti à un échec car il en est arrivé à voir des différences irréductibles entre les structures caractéristiques de plusieurs civilisations: "Nous venons de considérer des sociétés qui ignorent: la première, notre sentiment du destin; la deuxième, notre sentiment de la naissance; la troisième, notre sentiment de l'échange; la dernière, notre sentiment de la mort. Ça suffit".¹⁴⁶ Et il affirmera que si l'on peut concevoir une permanence de l'homme, "c'est une permanence dans le néant". Sur quoi quelqu'un (Vincent Berger, le père du narrateur) demande: "Ou dans le fondamental?" Ce qui provoque chez Möllberg une réponse catégorique: "L'homme fondamental est un mythe, un rêve d'intellectuels relatif aux paysans".¹⁴⁷ Mais d'un bout à l'autre le roman présente des images de

cet homme fondamental: les prisonniers français de 1940 dans un camp près de Chartres, qui ont des "visages gothiques" et se sont construit des cabanes comme "une mesure babylonienne"; les soldats allemands dans les tranchées sur le front russe en 1915: "Le peuple tout court, peut-être: les hommes", et qui ont "une voix toute proche de l'obscurité primitive"; les Russes gazés: "des cadavres amis d'hommes du quaternaire"; et lorsque les rescapés de la fosse anti-char se retrouvent le matin dans un village, il y a "les granges des temps gothiques", "les charrues bibliques" et la vieille fermière "accotée au cosmos comme une pierre".¹⁴⁸ Tous ces gens du peuple sont eux--comme les paysans de Teruel aux "villages kurdes (401)"--qui, vivent "au jour le jour depuis des millénaires" et avec "la mémoire séculaire du fléau",¹⁴⁹ assurent par leur résistance aux désastres les bases et la survie possible de toute civilisation. Mais cette survie ne prend de sens que si elle produit l'homme du sommet, l'artiste; et "le plus grand mystère", pense l'oncle Walter, "c'est que [. . .] nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant".¹⁵⁰ Pensée à laquelle répondront tant de pages des Voix du silence et notamment celles de la fin où Malraux évoque lyriquement l'écrasante responsabilité de l'artiste: "Dans le soir où dessine encore Rembrandt, toutes les Ombres illustres, et celles des dessinateurs des cavernes, suivent du regard la main hésitante qui prépare leur nouvelle survie ou leur nouveau sommeil . . ." ¹⁵¹

Qu'un roman si chargé d'idées et qui cherchent si manifestement à tirer des leçons d'une guerre civile déjà internationale en leur donnant une portée si générale qu'elles concernent le destin des

sociétés modernes, ait été qualifié d'oeuvre de propagande, cela peut paraître de nos jours étonnant, même injuste. Dans le climat politiquement passionné de l'époque, il était pourtant inévitable qu'on ait été surtout sensible à la prise de position politique de l'auteur, à ses éloquentes convictions, à son engagement total du côté de tout ce qui luttait contre la menace grandissante du fascisme--et ces accusations émanent presque toujours de la critique de droite.

Mais un roman de propagande s'enferme volontairement dans un horizon étroit et, bien loin d'inviter le lecteur à réfléchir, à se poser des questions, à en considérer les ramifications les plus vastes possible, il veut lui imposer sa vérité, ses réponses et ses solutions toutes faites, absolues, sans aucune nuance, exalter aveuglément un parti et accabler l'autre sous le mépris, et ne cherche enfin à faire du lecteur qu'un fanatique et à l'endoctriner. A ce titre, et comme moyen de comparaison, il nous semble bon de faire état du roman de Robert Brasillach, Les Sept couleurs (1939).

Intellectuel brillant, jeune espoir de "L'Action française", ses admirations pour le fascisme italien et le nazisme devaient le conduire à une fin prématurée et tragique. Dans son roman il cite et approuve ces paroles de Goering (qui ressemblent beaucoup à l'apostrophe de Millán Astray à Unamuno): "Quand j'entends parler de culture, je prends mon revolver"; et en raciste convaincu il vibre devant les cérémonies nazies de Nuremberg où "dans la consécration des drapeaux" il voit "l'analogue de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand".¹⁵² Aussi et surtout il salue l'avènement d'un homme nouveau, "cet uomo fascista", qui se prépare

tant chez les adultes que chez les jeunes "Pimpfen germaniques" et "balillas italiens".

Ils savent ce qu'est leur nation, son passé, ils veulent croire à son avenir. Ils voient miroiter sans arrêt devant eux le scintillement impérial. Ils veulent une nation pure, une race pure [. . .] Ils ne croient pas aux promesses du libéralisme, à l'égalité des hommes, à la volonté du peuple [. . .] Ils ne croient pas à la justice qui s'épanche dans les paroles, mais ils appellent la justice qui règne par la force.¹⁵³

En plus de cette propagande directe, Les Sept couleurs ont recours à un procédé éprouvé, celui qui fait appel aux réactions émotives du lecteur en lui présentant des scènes touchantes. Ainsi, dans les pages consacrées à la guerre d'Espagne, sous le titre de "Documents", il cite un article qui décrit le dévouement que montrent "dans les oeuvres sociales du nouveau régime, les filles de l'aristocratie, celles de la haute bourgeoisie [qui] travaillent de leurs mains avec les filles de la classe ouvrière".¹⁵⁴

Lors de sa tournée de conférences--qui était de propagande-- et à l'occasion d'interviews en Amérique du nord, Malraux aussi s'est servi de ce procédé. Mais il faut remarquer que les historiettes les plus touchantes, celles qui risquaient de jouer trop facilement sur les coeurs sensibles, sont bien rares dans L'Espoir.¹⁵⁵ Voici un exemple, qui est absent dans le roman:

In Madrid on the first day of January toys which had been sent from every country in the world were distributed to the children. The distribution took place at the center of the great bull ring; the toys were heaped up in little piles, each like a tangled mass of insects. For an hour the children passed in silence among these little piles of toys; and it seemed as if the generosity of all the world was also accumulated there. Then came the sound of the first bomb. A squadron of Junkers was bombarding the city. The bombs fell six hundred meters away; the attack

was very short, and the bull ring is very large. By the time the children reached the gates, the Junkers had departed, and the children turned back to get the last toys.

When all was over, there remained in the immense empty space one little heap, untouched. I approached to examine it; it was a pile of toy airplanes. It lay there in the deserted bull ring, where any child could have helped himself. The little boys had preferred anything, even dolls, and had kept away from that pile of toy airplanes, not with fear, but with a sort of mysterious horror.

That scene has stayed in my memory. We and the Fascists are forever separated by that little heap of abandoned playthings.¹⁵⁶

Dans ce refus d'émotions faciles, comme dans ses positions très nuancées à l'égard du parti communiste, ce qui règle la pensée de Malraux tient sans aucun doute à l'idée qu'il se fait du devoir de l'écrivain en tant qu'artiste. Quelques semaines avant le soulèvement du 18 juillet il déclarait au critique marxiste Henri Lefebvre qui l'interrogeait sur les rapports entre l'écrivain et la politique:

A writer can defend the values that are definitely those of the Communist Party. But I do not think that he should identify his activities with those of the Party or specifically that he should follow the Party in its tactics and manoeuvres (which are perhaps necessary in the political arena). He has everything to lose by this identification . . . The writer is a man who enlists personally, who testifies.¹⁵⁷

On a cependant blâmé Malraux, encore récemment, d'avoir déformé les faits et présenté du conflit un tableau en noir et blanc:

Tout ce qui concerne ses compagnons d'armes et le camp qui est le sien se trouve naturellement exalté et libéré de tous ses éléments gênants. Tout ce qui se rapporte à l'adversaire subit la déformation d'une optique hostile.¹⁵⁸

Mais nous avons vu que, bien au contraire, il n'a rien caché des démêlés de Magnin avec certains mercenaires, ni des scènes

d'insubordination et de pagaille à Tolède, ni du désordre et des obstacles à l'organisation dans les troupes républicaines, ni des tracasseries des chefs communistes à l'égard de ceux qui n'étaient pas du Parti. Que tout cela sautait aux yeux, Robert Brasillach s'en était fort bien rendu compte: "Je ne connais pas, en réalité, de pamphlet plus dur contre la cause de la Révolution".¹⁵⁹ Quant à l'autre accusation, d'avoir déformé l'adversaire par une optique hostile, elle n'est pas plus fondée. De façon générale, Malraux renonce à mettre en scène des personnages qu'il se sent incapable d'imaginer,¹⁶⁰ et il n'est guère douteux que si ses adversaires politiques se rangent dans cette catégorie, c'est qu'ils incarnent un ensemble d'attitudes et d'idées qui lui sont sinon inconcevables du moins bien trop étrangères. A tous ses romans "politiques" peut certes s'appliquer ce qu'il a écrit de l'absence des hitlériens dans Le Temps du mépris: "Si j'avais dû donner à des nazis l'importance que je donne à Kassner, je l'aurais fait évidemment en fonction de leur passion réelle, le nationalisme".¹⁶¹ Or face à des hommes qui rejettent "les valeurs démocratiques en bloc",¹⁶² il serait vain de se montrer compréhensif, il faut les combattre, et si L'Espoir n'est pas une oeuvre de propagande, c'est certainement une oeuvre par laquelle Malraux voulait poursuivre la lutte en faveur de l'Espagne républicaine; mais, ce faisant, il s'est bien gardé, selon l'idée qu'il se fait de l'écrivain, de courir le risque en peignant l'adversaire de le caricaturer, de le tourner en ridicule, de l'entourer de mépris. L'ennemi, en Espagne comme en Chine, demeure l'Adversaire, celui qui fait obstacle, qu'il faut abattre, mais on ne va pas chez lui, il reste de l'autre côté. Sauf pour l'interrogatoire et l'exécution de

Hernandez, et le jugement et condamnation à mort de trois gardes civils fascistes égarés en territoire républicain, le lecteur ne connaît cependant les nationalistes que par leurs actions militaires, des communiqués, des documents saisis, ou par personnes interposées, comme ce représentant de la Croix-Rouge internationale qui vient voir Garcia. A raison de ces correctifs, la réponse de Malraux à notre question sur la part de propagande dans son roman aurait donc dû être plus explicite: "Les franquistes ne figurent dans aucune scène de L'Espoir".¹⁶³

Sur un point précis on a très vivement critiqué Malraux. Il a parlé des massacres de Badajoz: "Les miliciens et suspects arrêtés sont passés par les armes. Douze cents environ ont déjà été fusillés. Inculpation: résistance à main armée (102)"; alors qu'il n'aurait rien dit des atrocités commises par les anarchistes ni des massacres de prêtres et de religieuses au début de la guerre. Mais l'allusion à Badajoz fait partie d'un rapport de six lignes lu par Garcia, et s'il ne s'étend pas davantage sur les "crimes anarchistes" en faisant ajouter par Scali que "les hommes ne croient pas sans peine à l'abjection de ceux avec qui ils combattent (127)", il explique par les "fameux massacres (162)" pourquoi Lopez à tant de mal à trouver un prêtre pour servir de médiateur auprès des assiégés de l'Alcazar. A l'époque où il écrivait Les Grands Cimetières sous la lune, réquisitoires contre les massacres franquistes aux Balzáres, Georges Bernanos demanda à Malraux de lui en fournir l'équivalent du côté républicain. "Je lui ai répondu qu'il y avait sûrement eu des atrocités, mais qu'étant au front je n'en avais jamais vu. Après une brève hésitation, il décida de s'en passer".¹⁶⁴ Par cette réserve motivée, comme par tant d'autres

aspects de L'Espoir, Malraux montre encore une fois qu'il tient à se borner à son rôle d'acteur et de témoin. Ayant donc été l'un et l'autre, ce qu'il a voulu par-dessus tout, en tant qu'écrivain, c'était expliquer quelles valeurs se trouvaient en jeu dans cette guerre civile et quelles terribles menaces pesaient non seulement sur l'Espagne mais sur le monde entier.

Au lieu de débattre si Malraux avait cédé ou non à l'esprit de propagande, les critiques auraient mieux fait de voir et de souligner tout ce que son roman contenait d'avertissements sur l'engrenage qui conduisait fatalement à une guerre mondiale et sur les conditions atroces dans lesquelles elle se déroulerait. Avec la perspicacité et la lucidité qu'il prête à Garcia, il lui fait prédire la défection des démocraties:¹⁶⁵ "J'ai vu les démocraties intervenir contre à peu près tout, sauf contre les fascismes (105)"; prédire aussi ce qui se préparait en Extrême-Orient: "Nous allons avoir le Japon dans la danse à brève échéance . . . Un empire presque égal à l'Empire britannique se crée là-bàs (426)". Et sans employer les termes mêmes dont il se servait dans ses conférences ("la guerre civile mondiale avait commencé"),¹⁶⁶ il écrit: "les grandes manœuvres sanglantes du monde étaient commencées (100)".

Toute guerre, serait-elle mineure, entraîne avec elle un affreux cortège de douleurs. Les uns meurent horriblement comme Reyes, ou comme Mercery mitraillé par des avions de chasse pendant qu'il luttait contre un incendie et brûlé vif; les autres sont blessés: Scali amputé d'un pied, Raymond Gardet le visage arraché. Et bien des personnages expriment leur pitié et leur détresse. C'est Alvear devant la cécité de son fils: "Eh! que la terre soit fasciste et

qu'il ne soit pas aveugle . . ." et "Rien--rien--n'est plus terrible que la déformation d'un corps, qu'on aime (279, 281)". C'est Magnin qui pense encore qu'il faut amputer le capitaine House: "C'est peu, une idée, en face de deux jambes à couper (98)". C'est à l'hôpital San Carlos dans une salle qui semble "un royaume éternel de la blessure", où Manuel entend en y passant les cris de douleur d'un jeune aviateur grièvement blessé dont "la voix n'est plus que l'universel aboiement de la souffrance, la même chez les hommes et les animaux", et il se demande: "Que valent les mots en face d'un corps déchiqueté? (84-85)", alors qu'il venait de prendre "conscience que, la guerre, c'est faire l'impossible pour que des morceaux de fer entrent dans la chair vivante (84)".

Quant aux avertissements, ceux-ci spécifiques, sur ce que la guerre était en train de devenir en Espagne, une guerre totale, et les horreurs qui allaient se répandre et grandir à l'échelle mondiale, rien que leur liste donne à penser que Malraux dut être un des rares hommes--à part ceux qui les organisaient--à ne pas en être autrement surpris. L'exode massif des réfugiés et leur mitraillage sur les routes par la chasse ennemie; le bombardement systématique de villes ouvertes et l'emploi de bombes incendiaires, où personne ne serait épargné; la cinquième colonne prête à saboter et à trahir, puis à accueillir les envahisseurs et à collaborer; le recours aux atrocités et les règlements de compte; "la hideuse comédie (223)" des exécutions devant la fosse creusée; les fusillades nocturnes éclairées par des phares; les otages civils. Devant cette suite de tableaux où la terreur le dispute à l'écoeurement, il semble juste de dire que ce roman de guerre était bien davantage un roman contre la guerre.

Plus de trente ans après l'écroulement de l'Espagne républicaine, quel sens peut encore conserver le mot "espoir"? Sans doute L'Espoir se termine-t-il, comme Les Conquérants, sur une victoire, celle que remportaient à Guadalajara en mars 1937 les troupes gouvernementales sur des régiments mussoliniens, et par laquelle se desserrait enfin l'état qui se renfermait sur Madrid. Pour beaucoup elle annonçait le recul décisif de l'armée franquiste et présageait sa défaite définitive. On la comparait même à la bataille de la Marne. Mais là encore Garcia se montrait plus perspicace:

N'exagérons pas notre victoire: cette bataille n'est nullement une bataille de la Marne. Mais enfin, c'est tout de même une victoire [. . .] c'est notre Valmy. Pour la première fois, ici, les deux vrais partis se sont rencontrés (428).

Il est possible que Malraux ait partagé cet optimisme prudent, d'autant que c'est à ce moment-là que l'aide soviétique commençait à se faire sentir et que rien n'empêchait alors de croire qu'elle serait suffisante.

Il y a cependant d'autres sens attribués au mot "espoir" dans le roman. Ils sont pour la plupart liés à une victoire républicaine, mais ils varient selon les personnages qui l'emploient. Même Alvear, l'intellectuel qui se veut au-dessus de la mêlée, est sensible à ce besoin fondamental de la nature humaine, et montre qu'il en connaît les motifs les plus déterminants:

En Amérique du Sud [. . .] il y a dans la forêt une grande clameur de singes; et la légende veut que Dieu leur ait jadis promis de les faire hommes à l'aurore; ils attendent chaque aurore, se voient encore trompés, et pleurent sur toute la forêt.

Il y a un espoir terrible et profond en l'homme . . . Celui qui a été injustement condamné, celui qui a trop rencontré la bêtise,

ou l'ingratitude, ou la lâcheté, il faut bien qu'il reporte sa mise. La révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle, ce qui explique beaucoup de ses caractères (278).

Mais c'est chez ceux qui luttent--chacun à leur façon et selon ses aspirations personnelles--que "espoir" prend des sens plus immédiats ou plus concrets. Pour Guernico, qui en attend le renouveau de l'Eglise (268): "La plus grande force de la révolution, c'est l'espoir (44)"; et Hernandez dit: "Un monde sans espoir est irrespirable (199)". Puig espère que les anarchistes, enfin sortis de la clandestinité, pourront désormais librement brandir leur drapeau: "cette oriflamme rouge et noire enfin déployée (27)". Jaime, bourgeois mais socialiste, compte sur les organisations ouvrières pour instaurer la justice sociale, et les motifs de Garcia sont également précis: "Je suis dans cet uniforme parce que je veux que changent les conditions de vie des paysans espagnols (338)". Magnin aussi a un objectif analogue, ainsi qu'il le dit à Vallado:

J'ai dirigé beaucoup d'usines: un homme comme nous, qui a toujours été intéressé par son travail, se rend mal compte de ce que c'est que passer une vie entière à perdre huit heures par jour . . . Je veux que les hommes sachent pourquoi ils travaillent (75). [Et à Garcia]: Je veux, pour tout un chacun, une vie qui ne se qualifie pas par ce qu'il exige des autres (105).

Tous ces espoirs devaient pourtant être trompés lorsque les troupes du général Franco défilèrent le 28 mars 1939 dans les rues de Madrid, jusque-là symbole de la résistance républicaine.

Si donc Malraux s'était borné à parler de cette guerre et des problèmes qu'elle posait à l'Espagne seule, ce beau titre L'Espoir serait vite devenu, à ses propres yeux, ironie amère et dérision. Mais par ses nombreux appels à une éthique qui dépasserait les cadres

étriqués de la politique et des partis, à une discipline consentie afin de faire échouer les forces qui veulent détruire les libertés démocratiques, au rejet d'un individualisme caduc en faveur des devoirs envers la communauté humaine, à l'art dont une des fonctions serait d'atteindre les masses, à la qualité de l'homme, à la solidarité, à une fraternité virile qui peut et doit atténuer et concilier les différences de classes, de nations et de religions, bref, à tout ce qui est de nature à unir les hommes au lieu de les diviser, Malraux proposait des valeurs qui ne dépendaient pas de l'issue du drame espagnol. Elles se proposent toujours, et se proposeront, avec la même force de persuasion et d'idéal digne d'orienter l'humanité vers des tâches qui soient véritablement humaines. Et tout ce faisceau d'espoirs semble aboutir en s'y résumant de façon exemplaire à une pensée qu'il prête à son porte-parole préféré. Quand Scali demande soudain à Garcia: "Qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie, selon vous?", il réfléchit un moment, le temps qu'une sonnerie d'ambulance passe et s'éteigne, et répond: "Transformer en conscience une expérience aussi large que possible (337)".

Cette courte phrase, où chacun sent l'extrême difficulté de la mettre en pratique, éclaire infiniment mieux que tout commentaire ce qu'est son oeuvre. Il est frappant d'y retrouver les deux mots, "expérience" et "transformer", qui sont ceux-là mêmes par lesquelles il explique sa façon de concevoir la métamorphose de la réalité en oeuvre d'art. Et la conscience de l'artiste apparaît bien comme le moyen privilégié, ainsi qu'il l'écrit dans sa Préface au Temps du mépris, "de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux"; et de créer, selon la dernière phrase des Voix du

silence, "une des formes secrètes, et les plus hautes, de la force et de l'honneur d'être homme".¹⁶⁷

1. Ses rapports avec les mouvements révolutionnaires nationalistes et communistes en Indochine et en Chine sont à l'origine des Conquérants et de La Condition humaine. L'expédition à travers les forêts du Cambodge à la recherche du temple khmer de Banteai Srey a fourni le sujet de La Voie Royale. La faiblesse relative du Temps du mépris provient sans doute de ce que si Malraux s'est occupé de la libération de Dimitrov, du moins n'a-t-il pas participé aux épreuves subies par Kassner.
2. "André Malraux: The Legend and the Man", Modern Language Quarterly, juin 1953, p. 204.
3. Voir Appendice I.
4. Picon, Malraux par lui-même, pp. 38, 40.
5. Dans le personnage de Garine, Malraux fait s'unir: "l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité", Postface des Conquérants, p. 230.
6. "L'image que je tente d'atteindre, avant d'être un portrait exemplaire ou embelli (ce dont je ne suis pas juge) est un piège où je saisis les éléments du réel dont j'ai besoin pour créer mon univers". Picon, Malraux par lui-même, p. 58.
7. Voir chapitre IV, p. 315. Parmi les correspondants de guerre en Espagne se trouvaient quelques grands écrivains: André Salmon (Le Petit Parisien), Arthur Koestler (News Chronicle), Ilya Ehrenbourg (Izvestia) et Antoine de Saint-Exupéry (L'Intransigeant).
8. André Viollis, Indochine S.O.S., Préface d'André Malraux (Paris: Gallimard, 1935), p. vii.
9. Marion, André Malraux, p. 49.
10. Voir Appendice I. Nos questions furent soumises avant la publication de l'étude de Marion.
11. Dostoyevsky, Fyodor, The Brothers Karamazov, traduit du russe et présenté par David Magarshack (Harmondsworth, Middlesex: Penguin Books, 1970), p. xiv.
12. Les Voix du silence, p. 602. Si Malraux reconnaît que "la prédication de Dostoïevski est importante", il ajoute aussi qu'elle "change de nature, et devient art, lorsqu'elle devient la veillée du cadavre de Nastasia Philippovna par Muichkine et par Rogojine".
13. Il y a vingt-sept hommes dans l'aviation internationale commandée par Magnin: Attignies, Darras, Dugay, Raymond Gardet, Langlois,

Leclerc, Mercery, Mireaux, Pol, Pujol, Sérusier, Taillefer et Végas (Français); Jaime Alvear, Reyes, Sembrano et Vallado (Espagnols); Camuccini, Marcelino et Scali (Italiens); Schreiner, Wurtz et Kréfeld (Allemands); Karlitch et Sibirsky (Russes blancs); House (Anglais); Saïdi (Algérien).

14. André Malraux, L'Espoir (Paris: Gallimard, 1967), p. 75 (date de publication, 1937). Toutes les références renverront désormais à cette édition et toutes les citations seront suivies par le numéro de la page entre parenthèses.
15. Témoignage de Jesús Salas.
16. Témoignage de Marcel Florein.
17. Témoignage de Marcel Florein. A New York Malraux évoqua ainsi la mort de son camarade: "Down the precipitous, jagged trail the peasants brought salvaged parts of our airplane, loaded on mule back. Today that plane is reconditioned. Of the six wounded men, those sufficiently recovered to do so are flying her again. On the body of the plane these men have lettered the name of the man who gave his life: Jean Belaidi". Myra Page, "Malraux on Spain", Daily Worker, 7 mars 1937, p. 5.

Pour ce qui est de Málaga, la seule victime, le Basque Reyes, était en réalité l'Indonésien Jan-Frédéricus Stolk. L'exemple de Pol est plus intéressant puisqu'il s'agit d'un personnage composite: son rôle correspond à celui de Maurice Thomas, mais Malraux lui a donné le physique de Bernard Soukoff. (Témoignages de Thomas et Soukoff.)
18. Témoignage de Julien Segnaire. Plus tard Maréchal devint le collaborateur principal de Malraux dans le maquis de Corrèze, où il fut tué. Segnaire lui dédia son premier roman Le Délire logique (Gallimard, 1948): "A Raymond Maréchal qui combattit et mourut hors de l'univers du mensonge".
19. Confirmé par Julien Segnaire.
20. Au contraire, à cause des fréquentes défections de la part d'officiers en sympathie avec les rebelles, les Internationaux témoignaient d'une certaine méfiance à l'égard de tous les pilotes espagnols. En outre, la présence d'aviateurs étrangers (et mercenaires par-dessus le marché) était clairement une cause de ressentiment de la part des Espagnols qui restaient fidèles à la République.
21. Nous n'avons pu identifier Jaime, mais il semble probable que sur un point au moins il est fait d'après un membre de l'escadrille internationale. Voir plus bas pp. 174-175.
22. Nenni, La Guerre d'Espagne, p. 164.
23. Voir Appendice II.

24. Confirmé par Julien Segnaire. Un rapport officiel, "Welfare of British Aviators", daté du 26 septembre 1936, estimait qu'il y avait alors quinze aviateurs britanniques en Espagne. Il est très probable que plusieurs d'entre eux avaient été engagés dans l'escadrille Española.

Quoique la majorité écrasante des membres des deux escadrilles de Malraux fût française, l'aviation de Magnin est plus internationale (comparer Note 13, pp. 238-239 avec Appendice II). Quant à d'autres personnages plus ou moins secondaires--Karlitch et Schreiner--ils symbolisent la contribution faite par les antifascistes de leurs pays à la défense de la République espagnole. Par exemple, les antifascistes allemands sont représentés par Schreiner, ancien commandant en second de la célèbre escadrille Richthofen, les Russes blancs par Karlitch, chef des mitrailleurs.

A ce propos, il est certainement singulier que le chef effectif de l'escadrille de Malraux, l'excellent pilote Abel Guider, ne soit pas mentionné dans L'Espoir, à moins que ce soit à lui que Malraux pensait en écrivant: "Sur ce champ, deux hommes étaient obéis: Magnin, et le chef des pilotes, un garçon tout jeune, ami de tous, et qui avait descendu quatre avions fascistes" (245). Cf. Chapitre I, p. 45.

25. L'accusation selon laquelle Malraux a grossi son propre rôle dans L'Espoir est dénuée de tout fondement. S'il l'avait voulu, il n'aurait fait que raconter ses propres expériences à travers Magnin, mais, dans L'Espoir, comme ailleurs, il s'agit moins de raconter que d'exprimer. Gaston Picon a cité ces paroles de Malraux dans Malraux par lui-même (p. 15): "Quand j'essaie d'exprimer ce que m'a révélé la Révolution espagnole, j'écris L'Espoir; quand j'essaie d'exprimer ce que m'ont révélé l'art, et sa métamorphose actuelle, j'écris Les Voix du silence".
26. Il y avait deux aviateurs appelés Bourgeois dans les escadrilles de Malraux et tous deux étaient de bons pilotes: l'un était un aventurier sans scrupules et l'autre, communiste et excellent camarade, était respecté par les autres. Evidemment, Leclerc est fait d'après le premier.
27. Bien des détracteurs de Malraux, qui lui ont reproché d'avoir engagé des mercenaires, feraient bien de réexaminer les passages de L'Espoir où les mercenaires sont en jeu et où Malraux laisse voir l'antipathie qu'ils lui inspièrent.
28. Les articles de Paul Nizan sur l'Espagne, où il s'était rendu peu après le soulèvement franquiste, ont été recueillis dans Paul Nizan, intellectuel communiste (1926-1940), présentation de Jean-Jacques Brochier (Paris: Librairie François Maspero, 1970). Le 3 août 1936 Nizan, Jean Cassou et Jean Richard Bloch firent des allocutions à l'Ateneo de Madrid (Claridad, 4 août 1936, p. 6).

29. Paul Nizan, "L'Espoir", Ce Soir, 13 janvier 1938, p. 2.
30. Thomas, Histoire de la guerre d'Espagne, T. I, p. 397.
31. Comme autre exemple, citons encore le pilote italien interrogé par Scali (pp. 122-128): c'était un militaire, Ernesto Monico, dont l'appareil avait été descendu près de Talavera en septembre 1936. L'incident avait fait beaucoup de bruit dans la presse européenne.
32. Ailleurs, Malraux avait déjà souligné les répercussions entraînées par le phylloxera en Catalogne: "La loi catalane chasse les vigneronniers lorsque les vignes deviennent incultes: lors du phylloxera, toutes les vignes atteintes avaient été considérées comme incultes, et les vigneronniers, chassés des vignes qu'ils avaient plantées, qu'ils cultivaient depuis vingt ou cinquante ans. Ceux qui les remplaçaient, n'ayant plus aucun droit sur la vigne, étaient payés moins chers" (22).
33. Delperrie de Bayac, Les Brigades internationales, p. 64. S'il est en effet bien possible que Puig soit inspiré d'Ascaso, notons aussi que ce dernier est mentionné à plusieurs reprises (pp. 38, 180) à travers le roman.
34. José Bergamín, dont la maison d'éditions Cruz y Raya avait publié des textes de Malraux avant le soulèvement, était secrétaire de l'Association des Ecrivains Antifascistes Espagnols lors de la visite de Malraux à Madrid en mai 1936. Bergamín fut évidemment séduit par l'allocution que fit Malraux à l'Ateneo et y fit plusieurs allusions dans un entretien avec l'écrivain hollandais Jef Last qui le rapporta dans Commune: "Et bien que sur un large terrain notre pensée soit différente, j'adopte pourtant les paroles de Malraux comme les miennes. 'Nous pouvons tous tomber d'accord sur la vie, même si nos pensées diffèrent devant la mort'". "Lettres d'Espagne", Commune, No. 42, février 1937, p. 680. Dans le même entretien Bergamín déclara: "Malraux est proche de nous parce que dans 'l'insuffisance humaine' il cherche et dépasse les limites qui empêchent l'homme de devenir un homme véritable" (679-680).
- Les rapports entre les deux hommes furent désormais très cordiaux, surtout dans la période de l'après guerre où Malraux ministre s'est montré très généreux à l'égard de son ami en exil à Paris.
35. Voir Commune, octobre 1936, p. 245.
36. Les succès de la colonne d'Escobar furent fréquemment décrits dans la presse espagnole. Voir en particulier El Pueblo (Valence) du 9 novembre 1936, et numéros suivants. La Cierva nous a fait part de ses efforts infructueux pour se renseigner sur Escobar. Nous savons qu'il fut mis à mort en 1939 peu après la victoire de Franco.

37. Malraux connaissait bien Gustavo Durán, commandant des Bataillons de fer du 5^e régiment, organisés d'après une idée de Malraux. En fait, le musicien espagnol, qui parlait couramment plusieurs langues, traduisit un discours que Malraux prononça à Madrid en juillet 1937.
38. Nous avons puisé tous les détails de la biographie de Durán dans le portrait que Simone Téry fait de lui dans Front de la liberté. Espagne 1937-1938: voir II^e partie, Chapitre 9, "Gustavo Durán, le général musicien", pp. 146-163. Durán aussi (comme Bergamín) fait plusieurs allusions à Malraux: Ibid., pp. 148, 160.
39. Il y a d'autres rapprochements. Manuel aussi est un "excellent musicien", il est "cultivé" (145) et, comme Durán, il connaît le latin (423). Les deux hommes sont efficaces, disciplinés et bien qu'austères, populaires. Simone Téry a remarqué à propos de Durán qu'il avait réussi "à la fois à se faire respecter et à se faire aimer" de ses hommes, et les liens qui unissent Manuel à son régiment sont si profonds qu'il peut même dire: "Je le connais homme par homme" (349).
40. Cet incident est historiquement correct. Il se peut que Hernandez ait pour point de départ l'officier républicain qui transmet la lettre de Moscardó à sa femme: c'était le commandant Luis Barcelo dont, par ailleurs, nous ne savons rien d'autre, sinon qu'il avait de "grands yeux tristes". Voir p. 156 et note 53.
41. En 1953 Malraux écrit à propos de la mort de Hernandez: "Il s'agit d'un vide que j'ai rencontré plus tard". Malraux par lui-même, p. 80.
42. Dans le compte rendu de Man's Hope publié dans Time on peut lire: "After flights over Franco's territory [Malraux] shut himself up in Madrid's Hotel Florida, wrote in five or six hour spurts, making few corrections" (7 novembre 1938, p. 59). En réponse à un journaliste canadien qui lui demandait s'il écrivait pendant ses voyages Malraux déclara: "Not usually-- but, when in Spain, I still carried on my work" (Toronto Star, 2 avril 1937, p. 3).
43. Europe, 15 avril 1938, p. 570. Comme exemple il cite le rapport téléphonique de Shade sur le bombardement de Madrid. Frohock a fait observer: "Many of the pages could have been lifted, almost without change, from a combat diary" (André Malraux and the Tragic Imagination, p. 106); et un journaliste canadien André Patry a exprimé la même idée: "Présenté, sous forme de reportage ou, plutôt, de journal de guerre, L'Espoir, est par excellence, le livre de la fraternité dans la Révolution" (Visages d'André Malraux, p. 23).
44. L'Europe Nouvelle, 15 février 1938, p. 142.

45. Segnaire, Louis Bry et Marcel Florein nous ont montré des photos prises au cours des missions réalisées dans le secteur de Teruel. Et dans les Antimémoires Malraux a mentionné le "château de pierre blanche et de ferronnerie où dorment les pilotes" (p. 598).
46. Ainsi Louis Bry et d'autres sont arrivés en Espagne par ce chemin. Et Maurice Thomas et Robert Bribet étaient tous deux des mécaniciens qui avaient travaillé dans des usines d'aviation avant de s'engager dans l'escadrille internationale.
47. Voir aussi chapitre I, p. 45.
48. Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne, p. 149.
49. Le texte intégral de ce document fut publié dans El Socialista, 28 juillet 1936, p. 2, et dans La Vanguardia (Barcelone), 30 juillet 1936, p. 10. Pour la version de Malraux voir L'Espoir, p. 322.
50. Paris-Soir, 26 décembre 1936.
51. Appendice I.
52. Le Petit Parisien, 1^{er} novembre 1936, p. 3.
53. Ehrenbourg, "Visages d'Espagne" (traduit par J. E. Poutermann), Regards, 1^{er} octobre 1936, p. 4.
54. L'Intransigeant, 22 juillet 1936, p. 3. Voir aussi El Socialista, 21 juillet 1936, p. 3.
55. Cecil Eby, The Siege of the Alcazar (London: The Bodley Head, 1966). Parmi les témoins oculaires auxquels il doit le plus pour sa description de Tolède pendant le siège, Eby cite plusieurs journalistes, Delaprée, Borkenau, Ehrenbourg--et Malraux. Pour la visite du Père Camarasa il déclare: "I have used Ehrenburg, Malraux and Delaprée" (p. 245). Aussi: "The slaughter in Toledo after the arrival of the relief columns is based upon accounts by Knickerbocher, Cardozo, Malraux and McNeill-Moss" (p. 247).
56. Le 6 novembre 1936 le Gouvernement quitta Madrid pour Valence.
57. Témoignage de Julien Segnaire.
58. Gustave Regler a déclaré dans ses Mémoires que les informations qu'il communiqua à Ernest Hemingway furent reprises dans For Whom the Bell Tolls: "I told him the inside stories of operations and crises which I had witnessed earlier. I let him know our losses and gave him advance information whenever I could, feeling certain that he really understood what it was all about. I gave him secret material relating to the Party, which he respected, because it was fighting more actively than any other body . . . He used my material later in For Whom the Bell Tolls, and countless readers learned from the brutal

interpolations in a work of romantic fiction about things they would not listen to in real life". The Owl of Minerva (London: Rupert Hart-Davis, 1959), pp. 292-293.

59. Malraux cite à deux reprises, et avec quelques modifications, un vers de Salmon (de son poème Prikas).
- Le Négus dit: "Si nous sommes écrasés ici et à Madrid, les hommes auront un jour vécu avec leur cœur (175)", et plus tard Garcia, dit que les anarchistes sont prêts à mourir après quelques jours d'exaltation, ou de vengeance, "où les hommes auront vécu selon leurs rêves (182)". Malraux cite correctement le vers dans les Antimémoires: "Les hommes auront un jour vécu selon leur cœur", p. 206.
60. Koltsov, Diario de la guerra de España, p. 121.
61. La dernière mission décrite dans L'Espoir, celle de Guadalajara, n'appartient pas à l'histoire de l'escadrille de Malraux. Bien loin d'être un temps faible pour l'aviation internationale, elle en est la digne conclusion. C'est en partie grâce à cette "aviation de guerrilla" que les gouvernements ont pu attendre et l'arrivée d'avions modernes et "la création de l'armée républicaine (420)", et qu'a donc été possible la victoire de Guadalajara.
62. Rien donc de plus mal fondé que la critique malveillante formulée par La Cierva: "L'Espoir es, ante todo, una exaltación delirante de las hazañas aéreas de Malraux y sus muchachos, héroes sin miedo y sin tacha, dueño de los cielos hispanos frente a toda la jauría aérea de Hitler y de Mussolini". Cien libros básicos sobre la guerra de España, p. 304.
63. Claridad, 1^{er} septembre 1936, p. 5. Cet article se rapporte aux événements de la veille. Salas a écrit: "El día 31 son derribados dos Fiat (Monico y Castellani) en combate con los Dewoitine, Fury, y Nieuport de Talavera". La guerra de España desde el aire, p. 99.
64. L'idée que l'aide militaire fournie par Mussolini avait été concertée avant l'insurrection était très répandue à l'époque (voir Nenni, La guerre d'Espagne, pp. 34-35). Cependant M. H. R. Southworth nous a assuré que très peu d'historiens, même les anti-franquistes les plus acharnés, y croient encore de nos jours, malgré l'existence d'accords, conclus pendant le bienio negro, entre la droite espagnole et les fascistes italiens.
65. "La patrulla Montelli ataca a una formación de tres Potez, derriba al pilotado por Gibelli y acribilla a balazos a los pilotados por Proskúrov y Goranov (Malraux dice que el Juarès fué partido en dos y que el Pelican I huyó)". La guerra de España desde el aire, p. 127.
66. Koltsov, Diario de la guerra de España, p. 93.

67. Clara Malraux, Le Bruit de nos pas, III. Les Combats et les jeux (Paris: Grasset, 1969), p. 188. A cette époque Malraux était déjà séparé mais pas encore divorcé de sa première femme Clara, née Goldschmidt, qui se rendit en Espagne en septembre 1936 et rédigea des articles pour l'hebdomadaire de gauche Regards. Segnaire nous a déclaré que la visite de Clara Malraux avait été patronnée par le parti trotskyste espagnol, le POUM (Partido Obrero de Unificación Marxista).
68. André Salmon, "Miguel de Unamuno est avec les rebelles", Le Petit Parisien, 15 août 1936, p. 3.
69. "Franco a eu l'occasion, en servant au Maroc, de se montrer un chef de premier ordre. Militairement, tout au moins, ce soldat peut sauver l'Espagne. Je m'étonne moi-même à me trouver aujourd'hui n'accorder de confiance qu'à des militaires . . . L'armée est la seule armature sur laquelle on puisse faire un fond sérieux en Espagne". Merry Bromberger, "Un entretien à Salamanque avec Miguel de Unamuno", Le Matin, 9 septembre 1936, pp. 1-2.
70. Voici les paroles mêmes d'Unamuno telles qu'elles ont été rapportées par Emilio Salcedo dans sa biographie, Vida de Don Miguel (Salamanca: Ediciones Anaya, 1964): "Se ha hablado aquí de guerra internacional en defensa de la civilización cristiana; yo mismo lo he hecho otras veces. Pero no, la nuestra es sólo una guerra incivil. Nací arrullado por una guerra civil, y sé lo que digo. Vencer no es convencer y hay que convencer, sobre todo, y no puede convencer el odio que no deja lugar por la compasión; el odio a la inteligencia que es crítica y diferenciadora, inquisitiva, mas no de inquisición. Se ha hablado también de los catalanes y los vascos, llamándoles la anti-España; pues bien, con la misma razón pueden ellos decir otro tanto, y aquí está el señor obispo, catalán, para enseñaros la doctrina cristiana que no queréis conocer, y yo, que soy vasco, llevo toda mi vida enseñandoos la lengua española, que no sabéis. Ese sí es Imperio, el de la lengua española" Pour les événements du 12 octobre nous nous sommes beaucoup appuyé sur le dernier chapitre, "La última guerra de don Miguel", pp. 399-416.
71. La presse nationaliste garda un silence discret. Le 13 octobre, El Adelanto, organe du mouvement à Salamanque, consacra deux pages entières (de sept colonnes chacune) aux autres allocutions et conclut ainsi: "Finalizó el acto con unas breves palabras del señor Unamuno y otras del héroe general Millán Astray" (p. 5).
72. Salcedo, Vida de Don Miguel, p. 402. Une légende s'est vite constituée autour de la dernière conférence d'Unamuno. Peut-être faut-il attribuer à cette légende la très célèbre réponse qu'il fit à Millán Astray et que Malraux a rapportée dans L'Espoir: "Une Espagne sans Biscaye et sans Catalogne serait un pays semblable à vous, mon général: borgne et manchot" (325).

73. Voici, chronologiquement, les textes dont nous allons nous servir: "Forging Man's Fate in Spain", extraits du discours que Malraux prononça le 26 février à New York, et qui furent publiés dans The Nation, 20 mars 1937, pp. 315-316; "The Fascist Threat to Culture", extraits de l'allocution prononcée le 8 mars à l'Université de Harvard et publiés sans date en brochure par la même université; "M. André Malraux raconte ses expériences d'Espagne", extraits du discours prononcé le 4 avril à Montréal et publiés le lendemain dans Le Canada, pp. 16, 3; et enfin "This is War", Collier's, mai 1937. Puisque "This is War" a été réimprimé récemment dans une anthologie (The Civil War in Spain, présenté par Robert Payne; New York: Fawcett Publications, 1968, pp. 257-268) nous préférons renvoyer à cette édition, plus facilement accessible que Collier's. Une traduction espagnole, "El frente", fut publiée dans Los que fueron a España. Buenos Aires: Editorial Jorge Alvarez, 1966.
74. Le Canada, 5 avril 1937, p. 3.
75. "This is War", pp. 257-258.
76. The Nation, 20 mars 1937, p. 316.
77. "This is War", pp. 258-259.
78. Ibid., p. 259.
79. Ibid., p. 260.
80. Ibid., p. 261.
81. Le Canada, 5 avril 1937, p. 3.
82. "L'aide la plus forte qui ait été apportée au peuple espagnol, je ne l'ai pas directement connue. Elle était d'une autre nature. Nous nous trouvions avec quelques camarades sur la route, l'aviation ennemie venait de bombarder très longuement plusieurs centres: des bombes d'avions étaient de l'autre côté de la route, non éclatées.
Etonnés, mon camarade et moi, nous en ouvrimés une et presque en même temps nous trouvâmes à l'intérieur de ces bombes, envoyées d'Allemagne à travers le Portugal, un papier sur lequel était écrit ceci: 'Camarades, cette bombe n'éclatera pas!'.
Commune, septembre 1937, p. 43.
83. Le Canada, 5 avril 1937, p. 3.
84. "'I was in Talavera,' said another. 'We were being bombarded by their planes as we had never been before. Around Saragossa there are holes like those in the valley of the moon; here there were twenty-five-pound bombs all over the place--unexploded. During the bombardment only one out of ten went off. It was an amazing sight. The Fascists were bombarding almost entirely with light bombs. No doubt they had no heavy ones left. The

bombs came out of their holes like handfuls of grain, fell right on us, and here and there one of them would burst, as if by accident. It was as if the Fascists were bombarding us with enormous darts. On the embankment of the road where our trucks passed they must have bombarded us fifteen times, in small squadrons of five to nine; on both sides the bombs were piled up as if they were there ready to be carted away. They had fallen on top of each other and had not exploded.

It was rather odd. When a few don't explode it's more or less natural; but with so many it was uncanny. Some of our men had been aviation mechanics; they had often helped with loading the bombs on their planes. They began to unscrew the percussion fuses to examine the bombs. The first one turned round, excited as a windmill, holding out a little slip of typewritten paper to show to the second one who, no less excited, was holding a similar slip. It was the message of the Portuguese workers: "This bomb will not explode." "This is War", pp. 261-262.

85. Voir Chapitre I, pp. 54-55, et Claridad, 1er septembre 1936, p. 1.
86. "André Malraux Seeks Aid for Loyalist Air Corps", The Literary Digest, 3 avril 1937, p. 16. Puisqu'il est certain que Malraux prit part au bombardement d'Olmedo peut-être faut-il attribuer les inexactitudes suivantes à un excès d'enthousiasme de la part de Claridad: "Antes de subir al avión, el campesino examinó, juntamente con los aviadores, el mapa de la región que iban a recorrer, con el fin de acertar mas certeramente a los pilotos". Non seulement il savait lire la carte mais il aurait réussi à leur indiquer l'exacte position du champ caché: "Nuestro valiente camarada, que recibía el bautismo del aire, no sólo soportó su primer vuelo con la máxima entereza, sino que en todo momento supo indicarles el camino sin la menor vacilación" (1^{er} septembre 1936, p. 1).
87. "This is War", pp. 262-268.
88. Malraux évoqua cet épisode pour la première fois à Paris lors d'un meeting antifasciste le 1^{er} février au Palais de la Mutualité. Autant que nous le sachions, il n'existe aucun compte rendu qui en cite des passages.
89. C'est à cause de cette révision (indiquée en note par le journal) que ce texte, "Forging Man's Fate in Spain", ne parut dans The Nation que le 20 mars. Des trois autres versions, deux sont pratiquement identiques: "The Fascist Threat to Culture" (allocution prononcée le 8 mars à Harvard) et les extraits du discours du 4 avril à Montréal dans Le Canada, 5 avril. La seule version qui diffère sensiblement est celle du Sunday Worker, 7 mars 1937, p. 5. Il s'agit d'une interview accordée par Malraux au journaliste Myra Page et il est fort possible qu'il y ait eu de la part de celle-ci quelque confusion. Ainsi, selon elle, Malraux aurait participé au bombardement et c'est

son avion qui aurait été abattu dans la montagne; il y a également des contradictions sur la nationalité des aviateurs et sur les circonstances de l'attaque par la chasse ennemie. Mais pour le reste, il y a à nouveau, à peu de chose près, concordance avec les trois autres versions.

90. The Nation, 20 mars 1937, p. 315.
91. Peut-être Ilya Ehrenbourg a-t-il confondu roman et réalité, ou bien est-ce Malraux qui en lui racontant ces événements les avait déjà reliés dans son esprit. En tout cas, il a noté dans ses Mémoires: "Une fois, [Malraux] me conta un épisode qu'il a décrit plus tard dans L'Espoir et dont il a fait le centre d'un film tourné en Espagne. Un paysan, venant de la zone fasciste, avait offert de montrer où se trouvait l'aérodrome ennemi. Les Français le prirent avec eux, en avion, mais, d'en haut il ne reconnaissait plus le terrain. L'aviateur fut contraint de voler en rase-mottes. Il réussit à bombarder l'aérodrome, mais l'avion fut mitraillé et le mécanicien grièvement blessé" (La Nuit tombe, p. 214).
92. Le chapitre précédent, où commence la bataille de Guadalajara, a quatre notations de temps, les 11, 12, 13 et 14 mars, et l'incident de Teruel est marqué "Lendemain soir, front du Levant"--donc le 15 mars.
93. En 1934, Malraux avait proposé cette définition du héros: "celui qui engage sa vie pour d'autres hommes" (Commune, novembre 1934, p. 172).
94. A propos de ce genre d'évocation, typique chez Malraux, Max Aub se souvient que Malraux, en voyant l'avant-garde des troupes de Franco arriver aux approches de Barcelone, lui a dit: Les Perses!
95. Picon, Malraux par lui-même, p. 41.
96. "Ceux qui reviennent de la guerre d'Espagne", Le Figaro, 2 février 1937, p. 3.
97. Pietro Nenni a rapporté dans son journal de guerre que Fernando de Rosa, commandant du bataillon Octobre, lui avait déclaré à propos de ses hommes: "Ils savent se battre, ils ne savent pas combattre" (La Guerre d'Espagne, p. 142).
98. Que cet état d'esprit ait été très répandu en Espagne se voit par un article intitulé "Del heroísmo y de la necesidad de suprimirlo", inspiré par la mort de Fernando de Rosa, et rédigé par le député socialiste Margarita Nelken pour Claridad. Rapportant ce que Staline est censé avoir dit à Lénine--les chefs devraient se tenir à l'écart de la bataille pour mieux la diriger--elle conclut: "Hay que acabar, pero pronto, cuanto antes, con ese espíritu de público de circo en admiración ante el acrobatismo peligroso. Los Jefes no tienen por qué ser

- valientes, sino, por el contrario, prudentes, cautos, ciudadanosísimos de su vida, que es defensa de la vida de muchos y garantía para la victoria de todos" (19 septembre 1936, p. 3).
99. Déclarations faites à J.-E. Pouterman, et reproduites dans Commune, octobre 1936, p. 245.
100. La question complexe des rapports entre Malraux et le christianisme n'entre pas dans le cadre de cette thèse. Nous nous bornerons donc à préciser son attitude à l'égard de l'Eglise espagnole à l'époque de la guerre civile, telle qu'elle est exprimée dans ses discours et dans L'Espoir. Pour une étude approfondie de ces questions, voir surtout Hoffmann, L'Humanisme de Malraux. Notons en passant que les critiques chrétiens, les catholiques surtout, ressentent un très vif intérêt pour tous les écrits de Malraux. En plus de Hoffmann, jésuite, deux autres catholiques, Pierre de Boisdeffre et Edgar Gannon (The Honor of Being a Man. Chicago: Loyola University Press, 1957), lui ont consacré des études d'ensemble. Et les livres de Jacques Madaule, Emmanuel Mounier et Pierre-Henri Simon comportent de longues sections sur Malraux.
101. Cité dans "Pour lire en attendant Malraux à Montréal", Le Devoir, 2 avril 1937, p. 3.
102. Claridad, 23 mai 1936, p. 16. Quelques mois plus tard le journal communiste El Pueblo fit paraître des extraits d'une lettre rédigée par un prêtre anonyme qui avait été fort séduit par "le communiste français" André Malraux, et qui écrivait: "Comunistas sólo pueden dialogar en el mundo con los católicos verdaderos porque son hombres que alientan en su pecho una esperanza" (20 août 1936, p. 3).
103. Maurice Chavardès, Eté 1936: la victoire du Front Populaire. (Paris: Calmann Lévy, 1966), p. 234-235.
104. Le Canada, 5 avril 1937, p. 3.
105. Ibid.
106. Ibid.
107. Julien Benda, La Trahison des clercs (Paris: Pauvert, 1965), pp. 39-40.
108. Cité par Ansaldo, Memoires d'un monarchiste espagnol (1931-1952), pp. 17-18.
109. André Gide, Retour de l'URSS. (Paris: Gallimard, 1950), p. 16 (date de publication 1936). Dans ses Retouches à mon Retour de l'URSS, publiée en 1937, Gide continua de flétrir les horreurs du Stalinisme: la délation, l'extrême inégalité, la surveillance, le manque d'esprit critique, la dictature de la bureaucratie sur le prolétariat, la déportation, les privilèges

accordés aux visiteurs distingués ("J'étais venu pour admirer un nouveau monde, et l'on m'offrait, afin de me séduire, toutes les prérogatives que j'abominais dans l'ancien".) et la servilité à l'égard du Parti.

110. Dans un entretien avec Roger Stéphane en février 1945, Malraux dit à propos du Retour de l'URSS: "Le succès de ce livre n'est pas seulement dû à des raisons inacceptables. Il contenait des choses valables. Seulement Gide a eu tort de ne pas y inclure des critiques ou des approbations qui l'eussent rendu inutilisable par les capitalistes, qui auraient empêché M. de Wendel d'en acheter cent mille exemplaires. Je reproche à Gide, non ce qu'il dit, mais ce qu'il n'a pas dit" (Fin d'une jeunesse, p. 60).
111. André Rousseaux, "Un quart d'heure avec André Malraux", Candide, 13 novembre 1930, p. 3.
112. A. Habaru, "André Malraux nous parle de son oeuvre", Monde, 18 octobre 1930, p. 4.
113. Les Voix du silence, p. 628.
114. Les Noyers de l'Aitenburg, p. 127.
115. Paris: Grasset, 1926, p. 139.
116. Respectivement: pp. 58, 114, 62.
117. Monde, 18 octobre 1930.
118. La Condition humaine, p. 48.
119. Ibid., p. 74. De même: "Malgré l'intimité de la mort, malgré ce poids fraternel qui l'écartelait, il n'était pas des leurs" (p. 85).
120. Ibid., p. 185.
121. Ibid., p. 46.
122. Ibid., p. 168.
123. Commune, novembre 1934, p. 174.
124. Paris: Gallimard, 1935, pp. 12-13.
125. Notons que Magnin se sert de la même expression que Tchen: "Il n'était pas des leurs". Et d'après ces remarques que Malraux confia à un journaliste qui lui demanda de nommer l'événement qui l'avait le plus profondément marqué dans sa vie, Malraux ne faisait que traduire à travers Magnin une expérience personnelle: "On n'est pas soi-même très bon juge. Je suis à peu près persuadé que la Résistance a joué le plus grand rôle et probablement parce qu'elle était française. N'y voyez pas une

manie nationaliste. Dans tous les autres cas je me suis toujours senti un peu 'amateur', même en Espagne, même en parlant espagnol, même en combattant sans arrêt avec des Espagnols, je restais quand même un étranger. Mais pas en France". "André Malraux s'explique . . .", Nouvel Observateur, 14 au 20 octobre 1968, p. 10.

126. Carrefour, 26 mars 1952, p. 1.
127. La Voix royale, p. 42.
128. La Condition humaine, pp. 200, 187.
129. Ibid., p. 154.
130. Les Voix du silence, p. 99.
131. "Pour donner une idée de l'ampleur des travaux ainsi réalisés en pleine guerre, qu'il suffise de rappeler qu'à elle seule la Junta de Madrid a réussi à sauver plus de 10,000 toiles, 300 tapis et 100,000 objets d'art divers dès les premiers temps de la rébellion. On y remarque notamment 51 Goyas, 11 Grecos, 13 Zurbaráns, 9 Titiens, des Vélasquez, des Murillos, etc.; sans parler de plus de 500,000 volumes précieux et d'innombrables archives d'une valeur inappréciable pour l'historien". Jacques Soustelle, "La protection du patrimoine artistique espagnol par les Républicains", Commune, avril 1938, p. 1002.
132. Russie d'Aujourd'hui, août 1935, p. 4.
133. Regards, 2 juillet 1936, p. 16.
134. Commune, septembre 1936, p. 3.
135. Regards, 2 juillet 1936, p. 16.
136. Les Voix du silence, p. 13.
137. Regards, août 1935, p. 4.
138. Commune, septembre 1936, pp. 1, 4.
139. Les Voix du silence, p. 637. Dans Les Noyers de l'Altenburg, où le conte Rabaud assume le même rôle qu'Alvear, il dit que les grands artistes ont "ce grand privilège, cette part divine, de trouver au fond d'eux-mêmes, pour nous en faire présent, ce qui nous délivre de l'espace, du temps et de la mort" (p. 113). De même; "Notre art me paraît une rectification du monde, un moyen d'échapper à la condition d'homme. La confusion capitale me paraît venir de ce qu'on a cru[. . .]que représenter une fatalité était la subir. Mais non! c'est presque la posséder. Le seul fait de pouvoir la représenter, de la concevoir, la fait échapper au vrai destin, à l'implacable échelle divine; la réduit à l'échelle humaine. Dans ce qu'il a d'essentiel, notre art est une humanisation du monde" (p. 128).

140. Commune, décembre 1935, p. 415.
141. Commune, septembre-octobre 1934, p. 69.
142. "Marx consideraba que en último análisis se hallaba siempre la realidad económica. Pero entiéndase bien: no dijo en primer lugar. El mismo se burlaba de aquellos que quisieran explicar el arte griego sólo por las condiciones de vida de la ciudad griega. Ningún marxista serio pretendería explicar a Velázquez por las condiciones de las carrozas en la corte de Felipe II. Es preciso que este equívoco desaparezca" (Claridad, 23 mai, 1936, p. 16).
143. Les Voix du silence, pp. 629-630.
144. Ibid., p. 638.
145. Les Noyers de l'Altenburg, p. 150.
146. Ibid., p. 138.
147. Ibid., pp. 145-146.
148. Ibid., pp. 25, 190, 243, 288-289, 291.
149. Ibid., pp. 28, 25.
150. Ibid., pp. 98-99.
151. Les Voix du silence, p. 640.
152. Robert Brasillach, Les Sept Couleurs (Paris: Livre de Poche, 1966), pp. 103, 124.
153. Ibid., pp. 156-157.
154. Ibid., pp. 213-214.
155. Mais il s'agit des doubles de deux articles, dont l'un est de Louis Delaprae, destinés à la presse étrangère. Voir L'Espoir, pp. 320-321, et Chapitre II, p. 154.
156. The Nation, 20 mars 1937, p. 316, et en français dans Le Canada, 5 avril 1937. De même sur les bombardements républicains qui épargnent les civils (Le Canada, 5 avril 1937, p. 3).
- D'autres incidents ont pu paraître à Malraux trop anecdotiques pour le ton de son roman, tel ce pugilat comique entre deux soldats, Gorde et Sabranek, dont l'un veut battre en retraite devant une attaque encerclante des Maures et l'autre continue à servir sa mitrailleuse: "This is War", pp. 259-260.
157. The New Republic, 24 juin 1936, p. 218.

158. Louis Chaigne, Reconnaissance à la lumière (Tours: Maison Marne, 1965), p. 147.
159. L'Action Française, 6 janvier 1938, p. 5.
160. Dans un entretien avec Emmanuel d'Astier Malraux a fait observer à propos de l'absence des femmes dans son oeuvre: ". . . La femme est pour moi un être si différent--je parle de différence, non d'infériorité--que je n'arrive pas à imaginer un personnage féminin" (L'Événement, septembre 1967, p. 60).
161. Le Temps du mépris, p. 8.
162. A Harvard il déclara: "Realize that for the first time you are face to face with a regime which rejects the values of democracy in their entirety. I do not speak here of democracy in the same sense as does the politician. I am speaking of democracy as a value" ("The Fascist Threat to Culture", p. 9).
163. Voir Appendice I.
164. Cité par Roger Stéphane, Fin d'une jeunesse, p. 48.
165. "The historian will thus note the defection of Western democracies before attacks of which they are the real object; and he will hear, no doubt, the sound of cannon coming closer and closer--passing from Manchuria to Abyssinia, from Abyssinia to Spain--nearing at this present moment (March 1937) the direction of Austria ("The Fascist Threat to Culture", p. 9).
166. "The Fascist Threat to Culture", p. 8.
167. Le Temps du mépris, p. 9; Les Voix du silence, p. 640.

CHAPITRE III

SIERRA DE TERUEL

J'ai fait--ou entrepris de faire!-- un film avec L'Espoir [. . . Il] est fait de bouts de ficelle, astucieusement noués. Ce qui a été tourné correspond à la moitié du scénario. Entier, ç'a été, peut-être, un assez beau film.

L'Express, 25 décembre, 1954.

Qu'André Malraux occupe une place bien méritée dans l'histoire du cinéma français, nul n'oserait plus le contester. Bien qu'auteur d'un seul film, Sierra de Teruel, tourné en Espagne dans des conditions difficiles pendant les derniers mois de la République, sa réputation de cinéaste ne souffre pas de doute. S'il a dû paraître singulier vers 1938 que l'ancien chef de l'escadrille España se soit consacré à la réalisation d'un film, ce n'est plus le cas. L'esthéticien qui déclarait en 1952 qu'il avait vécu dans l'art depuis son adolescence aurait certes pu ajouter que sa passion pour le cinéma datait de la même époque. La littérature, l'art et le cinéma--ce triple épanouissement du génie artistique de Malraux--il faut remonter aux années vingt pour en trouver les origines. Alors qu'il rédigeait les pages lyriques de son premier livre Lumes en papier (1921), et qu'il écrivait dans un compte rendu de L'Art poétique de son ami Max Jacob qu'aux sous-titres donnés par ce dernier il aurait préféré "Psychologie de l'Art et Psychologie du Sentiment artistique, cette seconde partie séparée en deux chapitres: l'Art moderne et l'Art chrétien",¹--divisions qui correspondent à celles qu'il devait adopter lui-même un quart de siècle plus tard dans les trois volumes

de La Psychologie de l'art--, Malraux était déjà sensible aux premières manifestations de ce qu'il a nommé le "premier art mondial".²

Dans ce chapitre consacré à Malraux cinéaste, nous allons montrer le très vif intérêt qu'il prenait au cinéma depuis 1920; rendre compte de son voyage en URSS où il "collabora" avec Eisenstein à la mise en scène de La Condition humaine; relever les quelques allusions au septième art dispersées dans ses écrits mineurs et qui ont abouti à Esquisse d'une psychologie du cinéma (1939); examiner la question de l'influence que les procédés cinématographiques ont pu exercer sur la composition de ses romans; décrire les conditions de réalisation de Sierra de Teruel; enfin faire une analyse dramatique et cinégraphique du scénario. Et nous concluons en parlant très brièvement de Malraux ministre et de ses rapports avec le cinéma.

André Vandegans, dans son étude minutieuse sur la jeunesse littéraire de Malraux, a fait observer que le jeune écrivain "fut tout de suite attentif aux réalisations des cinéastes allemands et suédois". A partir de 1920 l'influence de l'Expressionisme se faisait sentir à Paris, et Vandegans a pu démontrer que Malraux y vit Caligari (1920) et Nosfératu le vampire (1921) de Frédéric Murnau (1889-1931), ainsi que La Charrette fantôme (1920), chef d'oeuvre du metteur en scène suédois Victor Sjöström (1879-1960). Et il a ajouté que Malraux--qui n'avait que 19 ans en 1920--avait quelque mérite à s'intéresser à cet art d'avant-garde, qui était réservée alors à une élite intellectuelle.³

De plus, au cours d'un voyage en Allemagne en 1922, Malraux sut acquérir les droits d'exploitation d'un film fantastique mais la censure française lui refusa le visa nécessaire pour pouvoir le faire

projeter à Paris.⁴ Et, en fait, les premiers commentaires de Malraux sur le cinéma traitant de la question difficile de la censure. En 1927, en réponse à une enquête faite par La Revue Européenne sur Le Cuirassé "Potemkine" d'Eisenstein, qu'on avait interdit alors en France, il s'élevait vigoureusement contre toute censure en matière d'art:

Je crois qu'il est souhaitable que non seulement les "professionnels" mais encore tous ceux qui sont soucieux d'art puissent voir un film dont ils sont curieux.

Dans un pays où la censure de presse n'existe pas, la censure du cinéma serait une simple bouffonnerie, si elle n'était un moyen de défense entre les mains de quelques entreprises que vous connaissez sans doute comme moi. L'accroissement de valeur professionnelle que des artistes peuvent tirer de la représentation d'un film me semble de nature à intéresser ces entreprises à peu près autant que Colin-Tampon; mais votre initiative les obligera peut-être à faire connaître leur action-- ce qu'on ne saurait que souhaiter.⁵

Après l'ère très brève de l'Expressionisme allemand et suédois, ce furent l'URSS et les Etats-Unis qui commencèrent à dominer le monde cinématographique. A partir du milieu des années vingt le cinéma russe, grâce surtout à des réalisateurs aussi géniaux que Vsevolod Poudovkine (1893-1953) et Serghei Eisenstein (1898-1948) et aussi à l'importance des films pour la diffusion de la propagande révolutionnaire, prit un admirable essor, auquel le reste de l'Europe fut tout de suite sensible. Malraux fut vite séduit par l'oeuvre de ces deux metteurs en scène dont les films, à ses yeux, marquaient un tournant dans l'évolution du cinéma: "Il y a le cinéma avant et après Potemkine, avant et après La Mère".⁶

Or, l'admiration que Malraux éprouvait pour Eisenstein était réciproque. Le Russe avait si bien senti l'originalité et la

profondeur de La Condition humaine qu'il voulait la porter à l'écran. Et lorsque Mairaux arriva en URSS pendant l'automne de 1934⁷--en tant que délégué français au Congrès des Ecrivains Soviétiques--Eisenstein travaillait déjà à la mise en scène. La plupart des études consacrées à l'auteur du Potemkine ne mentionnent guère ce projet. Mairaux vient de fournir quelques précisions dans un entretien avec Jean Vilar enregistré par l'ORTF et dont le Magazine Littéraire reproduit l'essentiel.⁸ Et l'on voit que, pour une fois, Mairaux s'est contenté du rôle de témoin: "Tout le scénario de La Condition humaine a été fait en commun. En commun, c'est évidemment une façon de parler. Je n'allais pas expliquer à un homme de son génie comment il allait faire son film".⁹

Cependant, le déroulement des événements politiques en Union Soviétique devait empêcher Eisenstein de commencer les prises de vues, ce qu'il avait d'ailleurs prévu en 1934:

Il avait à peu près fait les deux-tiers du synopsis quand il a vu venir le drame. Ce qui a déclenché les purges, c'est l'assassinat de Kirov, mais Eisenstein les pressentait, et il m'avait dit: nous ne tournerons pas ce film, je ne m'en sortirai pas.

Alors je lui avais dit: "Pourquoi ne vas-tu pas voir Staline, ça vaudrait beaucoup mieux. Que peut-il arriver? Au pire, que la situation soit ce que tu crains. Eh bien, puisque c'est ce que tu crains, pourquoi ne pas le faire?" Alors, il m'a dit: "Je n'irai pas parce que je crois qu'il n'aime pas ce que je fais. Et s'il ne tient pas compte de ce que je lui dis, il faudra alors que je me tue". Et je crois qu'à la fin il s'est à peu près tué.¹⁰

Malgré ses pressentiments Eisenstein put néanmoins continuer à exercer son métier car son film suivant, Alexandre Nevski (1938), fut tourné en pleine période de crises.

Quant aux raisons pour lesquelles il dut renoncer à son projet de filmer le roman de Malraux, elles sont assez difficiles à établir. D'après un autre cinéaste, Roger Leenhardt, c'est parce qu'il ne parvenait pas à pousser les personnages du livre jusqu'aux "types" exigés par le cinéma soviétique.¹¹ Et Malraux donne d'autres motifs: "Staline aimait une sorte de réalisme socialiste épique avec des partisans, des chevaux. Il n'aimait pas le côté géométrique et Greco du Potemkine".¹²

Quelles qu'aient été les raisons, il est certain que la politique y a eu sa place. Si la publication de La Condition humaine avait été accueillie avec enthousiasme dans certains milieux artistiques russes, le fait que Malraux y met en scène un groupe de révolutionnaires qui refusent d'obéir aux directives de l'Internationale aurait certes suffi pour déplaire à Staline. En tout cas, et au grand regret de Malraux--"ç'aurait été un de ses plus grands films"¹³--, Eisenstein n'acheva jamais son scénario de La Condition humaine, et il reste inédit.¹⁴

Avec le déclin graduel du cinéma russe vers le milieu des années trente, le centre de l'industrie cinématographique passa indiscutablement à Hollywood. Ce fut l'époque des grandes vedettes, des stars, dont Malraux a écrit qu'elles étaient des personnes "capables d'un minimum de talent dramatique dont le visage exprime, symbolise, incarne un instinct collectif",¹⁵ mais ce fut en même temps l'époque du chômage, de la faim, de la croissance rapide des partis socialiste et communiste. Bien des gens du cinéma américain étaient loin d'être indifférents aux grandes questions sociales et politiques qui bouleversaient le monde, et beaucoup soutenaient même activement

la cause du gouvernement espagnol. Ce fut, naturellement, avec eux que Malraux se mit en rapports dès son arrivée en Californie vers la fin de mars 1937.

Ses entretiens avec les cinéastes de gauche américains ne furent pas exclusivement politiques, nous apprend Haakon Chevalier qui lui servait d'interprète. Il nous a écrit: "To the motion-picture audiences [Malraux] spoke partly about Spain, but more particularly about the art of cinema".¹⁶ Et il est à souligner que l'auteur de L'Espoir, qui n'avait alors aucune expérience pratique du métier, étonna les réalisateurs chevronnés de Hollywood par ses vastes connaissances dans leur propre domaine.

D'après Denis Marion le court séjour de Malraux à Hollywood revêtit une signification encore plus grande, car "c'est là que se concrétise l'idée qui dormait depuis des mois dans son esprit: réaliser un film sur la guerre civile".¹⁷ Mais avant de parler du tournage de Sierra de Teruel il convient d'examiner, assez brièvement, les idées de Malraux sur le cinéma.

Au cours des années trente le cinéma français, précise Alain Virmaux, "se situait au plus bas niveau pour nombre d'esprits exigeants; plus catégoriques encore, les milieux bourgeois le considéraient, selon l'expression de Simone de Beauvoir, comme 'un divertissement de bonniches'".¹⁸ Cependant, alors que la plupart des critiques et bien des artistes accusaient le cinéma parlant d'avoir trahi sa mission et de n'être que du théâtre filmé, trois grands écrivains, Giraudoux, Cocteau et Malraux, furent séduits par ses possibilités artistiques et esthétiques. Tous trois ont ceci de

commun qu'ils sont à la fois auteurs de films et d'essais consacrés à l'art cinématographique. Les films de Jean Cocteau (Le Sang d'un poète, Orphée, Le Testament d'Orphée) sont bien plus connus que Sierra de Teruel--du moins jusqu'à sa nouvelle exploitation dans un ciné "art et essai" parisien--mais Esquisse d'une psychologie du cinéma, que Malraux écrivit en 1939 à la lumière de l'expérience acquise en Espagne, est un ouvrage "classique" pour quiconque s'intéresse à la théorie du cinéma. Avant de rédiger cet essai remarquable, Malraux avait pourtant exposé, dans ses écrits mineurs, quelques-unes de ses idées sur le cinéma. Qu'elles aient été reprises ou non dans Esquisse ou dans les ouvrages sur l'art, peu importe: elles sont suffisamment dignes d'intérêt pour que nous les examinions.

A la seule exception des brefs commentaires parus dans La Revue Européenne en 1927, les premières réflexions sur le cinéma que nous ayons pu trouver sous la plume de Malraux datent de ses entretiens avec Trotsky en 1933. L'ancien chef russe se passionnait, lui aussi, pour le septième art, et Malraux avoua pour sa part qu'il s'intéressait spécialement à ce qui différenciait le cinéma des autres arts, c'est-à-dire la primauté de l'image. Voici ce qu'il en dit dans la transcription de ces entretiens parue dans Marianne:

Le cinéma, nous le faisons partir de la peinture, mais c'est ce qu'il a, je crois, de moins significatif. Ce qui a tué la danse, c'est l'écriture; et il y a dans le cinéma une autre façon d'écrire avec autre chose que des mots, qui pourrait bien tuer l'écriture même, le mot tuant la danse, l'image tuant le mot.¹⁹

Mais c'est dans le cinéma aussi qu'il voyait s'incarner les différentes valeurs sociales et spirituelles des trois blocs politiques et idéologiques--capitalisme, communisme, fascisme--qui se disputaient

l'Europe pendant les années trente. A Londres en juin 1936 il disait devant un auditoire d'intellectuels: "C'est le film qui rencontre la totalité d'une civilisation: comique avec Chaplin dans les pays capitalistes, tragique avec Eisenstein dans les pays communistes, guerrier bientôt dans les pays fascistes"; mais après avoir exprimé son admiration pour le cinéma russe, il ajoutait: "Où est, en pays fascistes, l'équivalent des films soviétiques, les romans de la nation d'un monde nouveau?"²⁰ Quant aux films décadents de l'Europe occidentale, il les avait déjà stigmatisés: "L'accord des hommes devant une oeuvre d'art ne se fait plus que dans le comique et nous ne retrouverons de communion réelle que pour rire de nous-mêmes".²¹

Malgré ces réserves, Malraux l'esthéticien voulait réintégrer le cinéma dans le domaine des autres arts. A ses yeux, le cinéma représentait le dernier stade d'une évolution artistique qui remonte aux origines de la peinture et dont il retraçait les étapes les plus marquantes: "Le destin de l'art va du chef d'oeuvre unique, irremplaçable, souillé par sa reproduction, non seulement au chef d'oeuvre reproduit, mais à l'oeuvre faite pour sa reproduction à tel point que son original n'existe plus: le film".²²

Dans Esquisse d'une psychologie du cinéma, qui est à bien des égards un plaidoyer éloquent et original pour le cinéma en tant qu'art Malraux reprend et développe cette idée, d'ailleurs essentielle à sa philosophie de l'art:

Au XX^e siècle, pour la première fois, se sont créés des arts inséparables d'un moyen mécanique d'expression; non seulement susceptibles de reproduction, mais expressément destinés à la reproduction. Déjà les plus beaux dessins peuvent être reproduits avec une perfection de

faussaire; sans doute en sera-t-il de même des tableaux bien avant la fin du siècle. Mais ni dessins, ni tableaux n'ont été faits pour être reproduits. Ils sont en eux-mêmes leur propre fin. L'infime instant qui permet de tourner un plan de cinéma, avec des acteurs vivants, est fait pour la photographie qui en sera prise, et pour cela seulement . . .²³

Tout en reconnaissant que "le cinéma est une industrie"--c'est-à-dire que plus qu'aucun autre art il est dépendant des progrès de la technologie--Malraux cherche à le situer par rapport aux plus vieilles formes de l'art mondial:

A l'un des pôles de l'expression humaine sont le mime, le danseur chinois ou javanais, l'acteur grec et le récitant de nos jours qui psalmodient sous leur masque; à l'autre une parole apparemment sténographiée et tous les bruissements de la nuit, un visage dont la fugitive expression emplît un écran de cinq mètres: le film.²⁴

Pour Malraux, la peinture de l'Europe occidentale s'est efforcée, du XIII^e au XVIII^e siècles, de perfectionner ses moyens de représentation: "la peinture européenne fut, des primitifs aux baroques [. . .] un effort pour représenter des êtres et des choses--scènes de fiction en particulier--de la façon la plus évocatrice et la plus persuasive". Or, à partir du milieu du XIX^e siècle, il y a eu une rupture avec le passé, en ce que la peinture cessa de découvrir de nouveaux moyens de représentation du monde et devint une affaire d'artistes, c'est-à-dire "l'expression d'un monde intérieur".²⁵ Et cette rupture coïncida avec la découverte de la photographie qui, poursuivant les efforts de la peinture pour représenter la réalité, remplaçait l'image par une succession d'images. Le film est l'aboutissement de cette évolution parce qu'il est une succession d'images en mouvement.

En même temps Malraux est persuadé que le cinéma, dans la

mesure où il ne fait que représenter la réalité, n'est aucunement un art. S'opposant catégoriquement au réalisme il écrit que l'objet de l'art est de capturer certains "instants privilégiés", d'exprimer les "rapports inconnus et soudain convainquants entre les êtres, ou entre les êtres et les choses", ce que le réalisateur est incapable de faire tant qu'il resta prisonnier de la scène qu'on filme. La possibilité d'expression du cinéma est née de l'indépendance de l'opérateur et du réalisateur à l'égard de la scène, c'est-à-dire de l'invention du découpage, cette succession de plans que l'on "choisit", au lieu d'en être prisonnier". De même le cinéma parlant n'était pas automatiquement un perfectionnement du muet; il est né, non de la simple transmission de sons enregistrés, mais des "possibilités d'expression conjuguées de l'image et du son".²⁶

En plus des rapprochements avec la peinture, Malraux en fait avec le théâtre et le roman. Il estime que le théâtre appelait le cinéma par la façon dont des grands metteurs en scène tels que Meyerhold tendaient à "suggérer un monde autour de leurs discours",²⁷ un monde que le film parvient à rendre présent. Et le film ressemble au roman en ce que, au contraire, il peut raconter une histoire au moyen du dialogue, et c'est là-dessus, précise Malraux, qu'il fonde une grande partie de sa force.

On s'est souvent demandé si l'art de Malraux romancier relève ou non des techniques du cinéma. Nul doute qu'il y ait entre certains procédés stylistiques, utilisés dans tous ses romans, des Conquérants aux Noyers de l'Altenburg, et le langage cinématographique des affinités profondes. Mais s'agit-il d'influence, d'un parallèle

ou, ainsi que l'a proposé Bernard Wilhelm, de "pure coïncidence"?²⁸
 Evidemment il faut écarter d'emblée la possibilité que Malraux ait
 été marqué par l'expérience acquise en tournant Sierra de Teruel
 puisque toute son oeuvre romanesque, à la seule exception des Noyers
de l'Altenburg, est antérieure à 1938. Quant aux influences qu'il a
 pu subir, il est difficile et même dangereux de vouloir évaluer chez
 un écrivain son degré de pure originalité, d'une part, et, de l'autre,
 ce qu'il doit à ses lectures ou, dans le cas de Malraux et de ses
 rapports avec le cinéma, aux films qu'il a pu voir, aux metteurs en
 scène qui ont pu l'inspirer.

Question secondaire, du reste, à côté des comparaisons utiles
 qu'on peut faire entre le style des romans de Malraux et le langage du
 cinéma, et notamment pour trois procédés: l'ellipse, le cadrage et
 l'éclairage.

L'épithète le plus souvent employée pour caractériser le style
 de Malraux est elliptique. L'ellipse--l'omission d'un ou de plusieurs
 mots qui ne sont pas indispensables pour la compréhension de la
 phrase, et que l'esprit supplée de façon plus ou moins spontanée, ou
 le passage d'une scène à l'autre sans phrase ou paragraphe de
 transition--est un procédé stylistique dont Malraux s'est servi dès
 ses premiers romans. Ainsi, dans La Voie royale, Perken, gravement
 blessé au genou, et Claude fuient devant l'avance de tribus siamoises
 hostiles:

Perken mangeait à peine, ne se levait plus que
 contraint. Le soir, la fièvre montait. Enfin
 parurent les cornes et les hautes cloches blanches
 d'une pagode, toute bleue dans la lumière tropicale:
 le premier gros bourg siamois. Dès l'arrivée au
 bungalow, Xa se renseigna. Il y avait là un jeune
 médecin indigène qui avait fait ses études à
 Singapour, et habitait Bangkok d'ordinaire; et un

médecin anglais en tournée, pour deux jours encore.
 "Il mange chez le Chinois . . ." Il était à peine
 midi. Claude courut à la gargote chinoise: sous un
 panka, devant des murs de nattes lépreuses tendues
 d'énormes réclames de cigarettes, entre des sodas
 et des bocaux verdâtres, un dos de toile blanche,
 des cheveux blancs.²⁹

De ces phrases courtes, succinctes, saccadées, sans liens immédiats
 les unes avec les autres, on retrouve à foison dans les autres romans,
L'Espoir surtout, où la chaîne du récit est sciemment rompue. Voici un
 passage particulièrement haché:

Attignies et Sembrano s'étaient regardés, et étaient
 descendus le plus bas possible. Il n'était rien resté
 de la colonne.

Pour rentrer plus vite, Sembrano coupa et prit la mer.³⁰

Moyen de resserrer la matière et de s'en tenir à
 l'essentiel, la composition elliptique a aussi pour résultat
 d'introduire dans le récit "une discontinuité à la fois
 temporelle et spatiale propre à empêcher l'esprit d'organiser auto-
 matiquement le réel selon une certaine logique des apparences, de
 lui donner un sens".³¹ Cette rupture des liens de causalité habituels
 peut, en effet, forcer le lecteur à prendre de la réalité une vue
 inattendue et, dans les dialogues--témoin la conversation entre Scali
 et Alvear à Madrid (L'Espoir, pp. 272-281)--l'obliger à réfléchir, à
 voir les choses différemment. L'ellipse réclame donc de sa part un
 surcroît d'attention: il doit savoir combler les lacunes, il doit lui
 aussi construire le roman, sinon il risque de s'égarer complètement
 et de ne rien comprendre.³²

Dans quelle mesure le cinéma est-il un art de l'ellipse?
 Malraux a écrit que la force du cinéaste est dans "le rapprochement
 elliptique, non de deux mots, mais de deux faits",³³ et la division
 des scénarios en séquences qui se terminent par un fondu ou non

indique bien que l'ellipse est à la base même du cinéma. La principale difficulté des découpeurs est de veiller à ce que le passage d'une séquence à l'autre ne nuise pas à la continuité de la mise en scène. Malraux a noté que la séquence est l'équivalent du chapitre, mais cela n'est vrai que du point de vue structurel. Il y a une différence capitale: alors que le lecteur d'un roman peut revenir en arrière, relire et raccorder les différents éléments du récit, le spectateur d'un film est soumis au fait que l'image n'est vue qu'une seule fois. Il faut donc que, pour ne pas trop dérouter, le réalisateur n'abuse pas de l'ellipse. A ce titre, il nous semble que le roman, même aussi elliptique que chez Malraux, est plus à même que le cinéma de se servir de ce procédé.

Le cadrage des plans d'un film--mise en place du sujet par rapport à la caméra--offre un parallèle avec la manière dont Malraux construit les scènes de ses romans et y ordonne ses paragraphes et phrases, cela particulièrement dans L'Espoir. Voici un passage où les Brigades Internationales sont en train de défendre Madrid:

Comme les maisons de la rue, l'hôpital, qui tire sans arrêt de toutes ses mitrailleuses, semble abandonné. Gratta-ciel morne et meurtrier, ruine de tour babylonienne, il rêve comme un boeuf parmi les obus qui le giflent de décombres.

Un des Internationaux, en cherchant dans toutes les armoires, vient de trouver des jumelles de théâtre.

Des grenades éclatent dans l'escalier. Maringaud va sur le palier.

--Ce n'est rien, dit un des Internationaux de garde, dans le chahut des obus.

Le Tercio a essayé une fois de plus de monter.

Maringaud prend les jumelles. Vu de plus près, l'hôpital change de couleur, devient rouge. Sa forme nette ne tient qu'à sa masse: sous chaque coup du 155 qui le pilonne, il se creuse, se bosselle ou s'aplatit légèrement, comme le fer rouge sous les coups du marteau.³⁴

Ce passage ressemble à une séquence de film découpée en sept plans: il débute par un plan général de l'hôpital (paragraphe 1), suivi de plans alternés de Maringaud et d'un des Internationaux (paragrapes 2, 3, 4 et la première phrase du paragraphe 6). Ces quatre plans alternés sont interrompus par un travelling du Tercio (paragraphe 5) et le passage s'achève sur un gros plan de l'hôpital amené par l'appareil panoramique, équivalent cinématographique des jumelles de théâtre dont Maringaud se sert pour mieux suivre les opérations (reste du paragraphe 6 après la citation).

Le troisième procédé utilisé par Malraux, et qui est essentiel au cinéma, est l'éclairage. On a souvent fait observer que l'auteur de La Condition humaine est avant tout un visuel³⁵ et, assurément, ses romans fourmillent de passages qui témoignent de la puissance de son imagination visuelle. En plus des innombrables allusions aux arts plastiques qui sont éparpillées à travers tous ses romans, et dont nous avons cité quelques-unes dans le chapitre précédent, Malraux est un visuel en ce qu'il indique toujours très soigneusement l'éclairage de ses scènes. Puisque cet aspect de sa création romanesque a été admirablement analysé par Jean Carduner,³⁶ nous ne ferons que citer un seul passage, du début de La Voie royale, pour en souligner l'importance:

Cette fois, l'obsession de Claude entrait en lutte: il regardait opiniâtrement le visage de cet homme, tentait de distinguer enfin quelque expression dans la pénombre où le laissait l'ampoule allumée derrière lui. Forme aussi indistincte que les feux de la côte somale perdus dans l'intensité du clair de lune où miroitaient les salines . . . Un ton de voix d'une ironie insistante qui lui semblait se perdre dans l'obscurité africaine [. . .]

Claude, sentant l'odeur de poussière, de chanvre et de mouton attachée à ses habits, revit la portière de sacs légèrement relevée derrière

laquelle un bras lui avait montré, tout à l'heure, une adolescente noire, nue, (épilée), une éblouissante tache de soleil sur le sein droit pointé [. . .]

Son visage accentué sortait à peine de la pénombre, mais la lumière luisait entre ses lèvres, sur le bout de sa cigarette, doré sans doute. Claude sentait que ce qu'il pensait approchait peu à peu de ses parois, le reflet des feux du bateau sur les bras parallèles des rameurs [. . .]

Perken reposa sa tête sur le dossier de sa chaise longue: son masque de brute consulaire apparut en pleine lumière, accentué par l'ombre des orbites et du nez.

La fumée de sa cigarette monta, droite, se perdit dans l'intensité de la nuit.³⁷

Par ces diverses sources de lumière--la tache de soleil, le clair de lune, les feux du bateau, l'ampoule électrique--et par la façon dont il en varie l'intensité--reflet, pénombre, ombre, obscurité--ainsi que par son choix de verbes--miroiter, éblouir, allumer, luire--Malraux se montre extrêmement sensible aux valeurs artistiques de l'éclairage.³⁸

Ces quelques exemples, parmi tant d'autres, du cadrage et de l'éclairage devraient suffire pour montrer qu'il existe chez Malraux des procédés stylistiques qui s'apparentent au langage cinématographique. Il convient cependant de formuler des réserves. Ne pourrait-on pas en dire autant de Gide, de Hemingway, de Faulkner? Bien que le cinéma ne date que des dernières années du XIX^e siècle, certains chercheurs ont voulu établir chez Stendhal et Dickens, pour ne citer que ces deux noms, des parallèles avec le cinéma. On a même vu dans l'auteur de l'Enéide un cinéaste en puissance!

Il semble plutôt que ces rapprochements sont inévitables du moment que le roman et toute oeuvre d'imagination, comme le cinéma plus tard, cherchent à raconter, c'est-à-dire à rendre présent, à faire

voir. Au fur et à mesure que le romancier observe la réalité et veut en montrer la complexité, il a recours à l'alternance des points de vue afin de rendre son récit plus authentique, plus réel, et de faire croire au lecteur qu'il assiste aux événements. D'ailleurs il faut se rappeler que dans les débuts du cinéma la caméra restait fixe et que le montage n'existait pas--c'est donc le cinéma qui a emprunté certains procédés au roman, et non l'inverse. Ainsi que l'écrit un critique cinématographique:

C'est donc le genre narratif en lui-même qui appelle ces mises en situation du regard prétendues spécifiques du cinéma. Aussi ne peut-il être question d'employer un vocabulaire cinématographique à leur propos que pour mieux dégager la spécificité de chacune d'entre elles[. . .] La référence à l'art cinématographique, directement visuel, n'est qu'un intermédiaire commode, qui suggère simplement la présence de structures mentales communes à qui tente de raconter en montrant, ce qui est le propre d'une tendance romanesque et d'une direction poétique comme d'un aspect du cinéma.³⁹

L'Espoir représente-t-il un cas particulier? Contrairement aux quelques conclusions générales que nous venons de proposer sur les rapports entre roman et cinéma, il semble que L'Espoir est à cet égard exceptionnel et que l'influence du cinéma y est beaucoup plus manifeste et plus directe que dans les romans précédents. Suzanne Chantal, une des premières journalistes (peut-être la seule) à se rendre aux studios où l'on tournait Sierra de Teruel, a rapporté que Malraux pensait au film même avant d'avoir écrit une seule ligne du roman.⁴⁰ Que cela soit vrai ou non, et le passage de Marion cité à la page 260 paraît le confirmer, il est certain qu'en plus des exemples d'éclairage et de cadrage communs à tous les romans, il existe à travers L'Espoir de fréquentes allusions au cinéma. Même dans "This is

War" Malraux a écrit à propos de la déroute de l'infanterie maure:
 "The Moors were falling in their tracks, just like in the movies".⁴¹

L'Espoir contient plusieurs exemples analogues. A Madrid un immeuble écrasé sous les bombes fascistes brûle "comme au cinéma de haut en bas", et Malraux écrit à propos du défilé des différentes compagnies des Brigades Internationales: "Comme au cinéma, et pourtant si différentes".⁴² A Tolède le lent glissement d'un franquiste mourant est comparé à "un ralenti de cinéma", et Madrid en juillet ressemble à un "immense studio nocturne" où les hommes qui attendent pour être envoyés au front font penser à "des acteurs entre deux prises de vues".⁴³

De temps en temps, pour mieux faire voir ses personnages, Malraux les compare à des acteurs ou à des figurants de cinéma. Ainsi Moreno, célèbre pour sa beauté, a "un visage de cinéma", et Scali, avec ses lunettes rondes et son pantalon trop long, a "un air de comique américain dans un film d'aviation"; un des quelques franquistes à figurer dans le roman, un garde civil égaré en territoire républicain a "une tête de film mexicain", et les Polonais qui constituent une des Brigades Internationales ont des "gueules de films soviétiques".⁴⁴ N'oublions pas que le personnage central du roman, Manuel, travaillait aux studios de Madrid comme ingénieur de son, avant l'ouverture des hostilités.

Ces allusions sont trop nombreuses⁴⁵ et trop probantes pour les attribuer au simple hasard. Elles concourent plutôt à suggérer que certaines scènes de L'Espoir ont pu être conçues pour l'écran ou, plus prudemment, que dans la façon de les construire l'exemple du cinéma n'était pas absent de l'esprit de Malraux.

Dès la publication de L'Espoir en 1937, on offrit à Malraux d'en acheter les droits d'adaptation cinématographique mais, craignant de se voir trahi, il refusa. Puis, au printemps de 1938, ou près de deux ans après le soulèvement de Franco--et seulement un an avant la chute de la République--le gouvernement espagnol, de plus en plus alarmé par les résultats de la politique de non-intervention, qui ne faisait que livrer l'Espagne au fascisme international, décida de subventionner un film qui révélerait aux démocraties, aux Etats-Unis surtout, la vraie nature de la lutte qui déchirait l'Europe. La décision fut prise par quelques figures clef du gouvernement, dont Negrín et del Vayo, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères respectivement, qui demandèrent à Malraux d'écrire le scénario et de s'occuper de l'organisation et de l'administration.⁴⁶

Pourquoi confia-t-on la direction de ce film à Malraux qui, en dépit de sa passion pour le cinéma et des vastes connaissances qu'il en avait, n'avait aucune expérience pratique? Sans doute avait-il publié, quelques mois auparavant, un roman qui ne pouvait que lui avoir valu l'amitié et la reconnaissance de tous les chefs républicains, mais la réussite du romancier ne garantissait en rien celle du cinéaste. C'est donc probablement au nom des mêmes raisons pour lesquelles il avait été chargé de commander l'escadrille España, quoiqu'il n'eût là aucune expérience non plus: d'abord parce qu'il était sur place et toujours prêt à se mettre entièrement au service des Républicains; et peut-être aussi parce que des réalisateurs plus expérimentés n'auraient pas accepté de travailler dans les conditions difficiles qu'on lui proposait. Du reste, le cinéma espagnol étant

alors très jeune--Marion écrit qu'artistiquement il n'existait guère⁴⁷--il n'y avait aucun Espagnol prêt à assumer toutes les fonctions remplies par Malraux.

Ainsi celui qui dès 1927 avait été séduit par les films révolutionnaires russes, où art et propagande coexistaient harmonieusement, dut entreprendre un film d'un caractère analogue dont le but avoué était d'émouvoir les pays démocratiques, de leur faire abandonner la politique de non-intervention et soutenir activement le gouvernement républicain. C'est bien ce que Max Aub expliquait aux acteurs venus répéter pendant l'été de 1938:

Ahora bien, en todas partes la opinión pública es una fuerza considerable; mayor en América. Y a André Malraux le han ofrecido un circuito de mil ochocientas salas de espectáculos para una película dirigida por él. Mil ochocientos cines, con un promedio de dos mil entradas al día, son tres millones seiscientos mil espectadores. Esta es la cifra de súbditos norteamericanos que diariamente podrán ver el trabajo que vamos a realizar, sea en esta versión o en otra, inglesa. No es que creamos que la enmienda Nye [que permitiría el envío de material de guerra] se apruebe por este solo hecho, pero no cabe duda que una gran película puede influir mucho en la opinión pública norteamericana.⁴⁸

Il est difficile de préciser les dates de la rédaction du scénario de Sierra de Teruel, mais Aub indique qu'en avril ou mai 1938, lors d'une visite au ministère de l'Instruction publique à Barcelone, Malraux lui confia la traduction d'un synopsis dont le découpage était presque terminé, et que c'est dès ce moment-là qu'on put commencer à faire des projets concrets. Puisque la décision gouvernementale n'avait été prise que pendant le printemps, Malraux a dû mettre son scénario au point en quelques semaines tout au plus, à moins--ce qui n'est pas impossible--qu'il n'eût déjà travaillé à un

film sur la guerre d'Espagne tout en achevant L'Espoir. En tout cas, pendant qu'on résolvait le financement--qui s'avéra assez difficile, le gouvernement ne disposant pas des devises étrangères que le budget prévu exigeait--Malraux passa le mois de mai 1938 à préparer la réalisation de Sierra de Teruel.

Suzanne Chantal a rapporté qu'il sillonna la côte méditerranéenne de Figueras à Valence pour repérer des décors et des paysages; et que c'est ainsi qu'il parvint à trouver l'endroit idéal pour la longue séquence de la descente de la montagne, point culminant du film ainsi que du roman:

Cette descente de la montagne, Malraux en rêve depuis des mois. L'an passé, en grimant à Saint-Martin du Canigou, il cherchait au doux flanc des Pyrénées françaises une gorge semblable à Teruel, aride et blafarde, peuplée de sanglots d'un torrent et de cris de rapaces. Il l'a trouvée là, à Montserrat.⁴⁹

Scénariste et metteur en scène Malraux dut aussi assumer infatigablement bien d'autres fonctions, qui sont résumées par Marion:

. . . André Malraux était souvent obligé de s'occuper lui-même de l'organisation administrative. Il n'existait plus en Espagne républicaine de société de production ou, plus précisément, celles qui subsistaient n'avaient plus d'activité depuis le début de la guerre civile, c'est-à-dire, depuis près de deux ans. De toute manière, le gouvernement ne souhaitait pas que l'une d'elles prit en charge le film. André Malraux avait donc dû s'improviser producteur et agir sous sa seule responsabilité. C'était lui qui avait procédé à l'engagement des techniciens français, contrôlé celui des Espagnols, choisi le studio, obtenu des différents ministères ce qu'il était impossible de se procurer pour de l'argent dans une Espagne en guerre, c'est-à-dire à peu près tout . . .⁵⁰

Toutefois, sans le dévouement des membres de son équipe de tournage, il n'aurait jamais réussi à réaliser Sierra de Teruel.

Max Aub, dramaturge qui lui non plus ne connaissait pas grand-

chose au cinéma en 1938, fut le premier assistant que Malraux s'adjoignit. Non seulement il fut chargé de traduire en espagnol le scénario, mais il s'acquitta également de nombreuses autres tâches: repérer des extérieurs; procéder à des auditions de comédiens et faire répéter les acteurs choisis; réunir et photographier des paysans catalans pour la figuration; effectuer de fréquents voyages à Toulouse (escale de l'avion Paris-Dakar) pour en rapporter de la pellicule vierge à Barcelone. Denis Marion, rendant hommage à son travail infatigable, écrit plus de trente ans après, qu'il fut "pendant toute la réalisation le double espagnol d'André Malraux, son interprète et son agent d'exécution".⁵¹

Marion, écrivain et critique cinématographique--il collaborait à la NRF pendant les années trente--avait travaillé en tant que directeur de la photographie dans d'autres films lorsque Malraux l'invita à être son assistant pour le scénario. C'est lui qui mettait en forme de scénario les scènes et les séquences élaborées par Malraux avant et pendant le tournage. Parmi les autres membres clef de l'équipage, il faut citer Boris Peskine qui faisait le découpage technique; Louis Page, opérateur recommandé par Jacques Prévert et qui avait été l'assistant de Cocteau en 1930 pour le Sang d'un poète; Roland Tual et plus tard Edouard Corniglion-Molinier qui dirigèrent la production à Paris. La partition du film fut faite par Darius Milhaud qui composa pour la descente de la montagne une marche processionnaire.

Contrairement à ce que l'on a souvent écrit, la plupart des acteurs engagés pour Sierra de Teruel étaient des professionnels. Le rôle du commandant de l'aviation internationale fut interprété par José Sempere, acteur catalan bien connu, et celui du commissaire

politique par Julio Peña, qui avait tourné à Hollywood avant la guerre civile. José Lado, que son naturel et sa simplicité toute paysanne désignaient pour tenir le rôle du paysan qui vient renseigner sur un aérodrome clandestin des franquistes, était un acteur bien connu à Madrid. Quant aux figurants, c'étaient tantôt des acteurs occasionnels, tantôt des paysans et des ouvriers chargés de jouer le personnage de leur vie quotidienne parce qu'ils avaient la tête du rôle. Pour l'immense cortège funèbre qui descend la montagne de Teruel, l'armée mit à la disposition de Malraux deux mille recrues encore insuffisamment entraînées.

Aux problèmes habituels que les metteurs en scène doivent résoudre au cours de la réalisation d'un film, d'innombrables difficultés entravèrent la marche quotidienne des travaux de l'équipe de Malraux. En 1936 Barcelone avait trois studios relativement modernes, mais presque tout le matériel en avait été détruit au début de la guerre, ou ne fonctionnait plus en 1938. Il fallut donc faire venir de France à peu près tout--des produits de maquillage à la pellicule. A cause des alertes incessantes--chaque fois qu'un avion franquiste était signalé près de Barcelone la centrale coupait le courant et ne le rétablissait qu'une heure après la fin de l'alerte-- il devint impossible de développer la pellicule impressionnée: les scènes qui se trouvaient dans le bain de développement étaient abîmées et il fallait les refaire, chose souvent impossible à cause du manque de figurants ou même du changement de saison. Pour pallier ce grave inconvénient on décida d'envoyer le négatif à Paris et Claude Mauriac précise que ce fut surtout grâce à Corniglion-Molinier et à la complicité de certains pilotes de ligne que chaque paquet put partir

pour Paris et en revenir au fur et à mesure du tournage.⁵² Mais cela entraînait forcément des retards considérables puisqu'il fallait attendre plusieurs semaines pour voir si les plans étaient réussis ou s'ils se raccordaient bien les uns aux autres. Mairaux et son équipe durent donc travailler à l'aveuglette pendant de longues périodes. Pour comble de malheur, il fallut réenregistrer tout le son.

Certaines scènes exigeaient du matériel de guerre et là les obstacles à surmonter furent encore plus grands. Les armements et les munitions dont les républicains disposaient étaient beaucoup trop rares et précieux pour les prêter, même provisoirement, pour un film, même si ce film avait l'importance officielle de Sierra de Teruel. Devant l'impossibilité de trouver des chars d'assaut il fallut renoncer définitivement aux cinq séquences (XVII-XIX, XXI, XXII)--partie centrale du film--qui devaient montrer l'avance de l'infanterie maure sur le village de Linas. Faute d'avions militaires bien des séquences sur l'escadrille internationale ne purent pas être filmées non plus. Toutefois, grâce à l'intervention de Hidalgo de Cisneros, chef de l'aviation républicaine, les restes de quelques avions délabrés furent transportés au studio, grâce auxquels on put reconstruire l'intérieur de la carlingue d'un bombardier. Les extérieurs furent tournés sur le champ d'aviation de Barcelone, à Pratt de Llobregat, entre deux bombardements. Il y eut même des dangers plus immédiats. Max Aub raconte un incident qui se produisit pendant qu'on filmait des vues aériennes au-dessus de Cervera:

. . . nous (l'équipage, les deux opérateurs, Mairaux et moi) avions pris place dans un vieux Latécoère dont les mitrailleuses avaient été remplacées par des caméras. Les prises de vues s'étaient fort bien passées. Au retour, trois chasseurs fascistes nous ont repérés. L'avion

s'est laissé tomber jusqu'à raser la terre et a suivi une petite rivière qui zigzaguait entre les collines. Assis à la place du mitrailleur avant, Malraux récitait du Corneille. Nous sommes quand même rentrés sans encombre.⁵³

Selon Claude Mauriac, le piqué sur Teruel fut tourné au cours d'un vrai combat: l'appareil, qui n'était armé que de sa caméra fut poursuivi par des avions de chasse franquistes; mais ces précieuses vues furent malheureusement détruites par suite d'un mauvais tirage.⁵⁴

En dépit de ces événements fâcheux ou imprévus, on continua la réalisation de Sierra de Teruel jusqu'au début de 1939. Lorsqu'en janvier des troupes franquistes furent signalées aux alentours de Barcelone et qu'il fut évident que la capitale catalane allait tomber, il fallut interrompre les prises de vues et se diriger vers la frontière française. Devant l'impossibilité d'achever la réalisation en France, Malraux se contenta de monter (dans les studios de Joinville) les éléments existants--les deux tiers environ du scénario.

Les premières présentations privées de Sierra de Teruel--auxquelles assistèrent Claude Mauriac, Louis Aragon et Georges Altman ainsi que des membres du gouvernement républicain en exil--eurent lieu pendant l'été de 1939, quelques semaines avant la Deuxième guerre mondiale. Sa sortie commerciale, prévue le 15 septembre 1939, fut interdite par la censure du gouvernement Daladier qui, craignant l'intervention de l'Espagne dans la guerre, ne voulait rien faire qui pût blesser les susceptibilités franquistes. (Pétain, ennemi acharné des Fronts Populaires et de la République espagnole, et dont les journaux de ses amis avaient flétri Malraux trois ans auparavant, était alors ambassadeur de France à Madrid.) Pendant l'occupation, des nazis s'emparèrent d'une boîte marquée Sierra de Teruel et la

brûlèrent. Toutefois--et l'on ne sait s'il faut imputer cet incident au hasard ou à la prévoyance de quelque amateur de cinéma--quelqu'un y avait mis un autre film (Drôle de drame), et par conséquent l'unique copie de Sierra de Teruel fut conservée.

La première sortie de Sierra de Teruel eut lieu en juin 1945. Pour accentuer la parenté entre le film et L'Espoir, ainsi que pour attirer au cinéma les lecteurs du roman, les distributeurs choisirent le titre Espoir.⁵⁵ En outre ils remplacèrent la courte préface filmée de Corniglion-Molinier⁵⁶ par une longue introduction de l'actuel ministre des Affaires étrangères, Maurice Schumann,⁵⁷ et supprimèrent cent vingt mètres dans la descente de la montagne. A cause de l'inachèvement des prises de vues on demanda à Denis Marion d'établir des cartons explicatifs pour suppléer aux séquences non tournées et rétablir la continuité de l'action. Malgré tout, la critique, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, fut élogieuse, et en décembre 1945 on décerna à Malraux le prix Louis Delluc.

Le texte intégral du scénario français de Sierra de Teruel reste inédit. Seul Denis Marion en a publié quelques scènes.⁵⁸ Afin de faire le résumé de la totalité des séquences, qu'on trouvera à l'Appendice VI, nous nous sommes donc servi exclusivement de la traduction espagnole de Max Aub, et cela d'autant plus qu'elle a été autorisée et par là approuvée par Malraux lui-même.⁵⁹ Comme les occasions de voir le film sont bien rares, c'est d'elle qu'il faut dépendre pour faire l'analyse dramatique et cinématographique.

En 1948 Claude Mauriac écrivait dans Le Figaro Littéraire:
 "Il est souvent arrivé dans l'histoire de l'art, que les fragments

d'une oeuvre détruite ou inachevée donnent une telle idée de beauté que l'on s'aperçoit à peine de la mutilation".⁶⁰ Et à titre d'exemples il cite deux films incomplets du cinéma muet, Intolérance de Griffith et Tonnerre sur le Mexique d'Eisenstein. Sans doute pourrait-on ajouter des oeuvres musicales ou littéraires bien connues telles que La Symphonie inachevée de Schubert, les Pensées de Pascal, et même Les Noyers de l'Altenburg, premier volume de La Lutte avec l'ange-- dont la suite fut détruite par la Gestapo pendant la guerre--dont l'état fragmentaire ne semble avoir nui en rien à leur réputation. Tel est aussi le cas de Sierra de Teruel.

Il est en outre banal de dire que la pauvreté des moyens matériels dont dispose un artiste peut parfois servir à l'aiguillonner. On ne saurait donc affirmer que Sierra de Teruel aurait été un "meilleur" film si les conditions de travail avaient été plus favorables. Le certain semble plutôt que, "techniquement" plus parfait, il n'aurait guère pu être plus émouvant, plus poignant. Et peut-être son caractère rare et exceptionnel, le doit-il en grande partie à un concours de circonstances uniques: la tension issue des dangers quotidiens qui pesaient sur Malraux et son équipe; leur désir de fournir sur le sort de l'Espagne républicaine un témoignage des plus authentiques; la volonté de Malraux de rendre hommage au courage et à la noblesse de caractère du peuple espagnol.

Que Malraux ait été profondément ému par le calvaire du petit peuple d'Espagne et ses efforts héroïques pour résister au fascisme international, cela se voit nettement dans le premier titre qu'il avait pensé donner à Sierra de Teruel--et qui était d'ailleurs le titre primitif de la troisième partie de L'Espoir--"Les paysans". Mais ce

n'est là évidemment qu'un des nombreux liens étroits qui unissent au roman le film, où l'on retrouve un certain nombre de personnages, d'éléments de dialogue et quelques épisodes.

Pour les personnages, la plupart ont le même passé, les mêmes traits de caractère et les mêmes fonctions et rôles que leurs homonymes dans L'Espoir: tels sont des membres de l'escadrille internationale, Attignies, commissaire politique belge, Schreiner, ancien as de guerre allemand, Marcelino, pilote italien, Saïdi, socialiste algérien, Mercery, volontaire français, Pol, Pujol et Langlois; et tel est le dynamiteur asturien Gonzalez. Dans d'autres cas Malraux n'a fait que changer le nom: Magnin devient le commandant Peña, Sembrano s'appelle Muñoz et le paysan de Teruel, anonyme dans L'Espoir, José. Parfois Malraux conserve le nom mais l'applique à des personnages tout à fait différents: par exemple, Garcia, l'intellectuel lucide du roman, est un des aviateurs et Manuel, le jeune chef communiste, un simple milicien sans importance. Quant aux nouveaux personnages, ils sont tous secondaires ou accessoires, Emilio, Juan, Luis, Damián, Pedro, Agustín, Salvador, Sancho, Galván, Carral, Pío, Fermín, Gutiérrez, ou bien des figurants qui sont désignés par leur titre: le délégué militaire, le maître d'école, le président du comité, etc.

Beaucoup d'éléments de dialogue et de description se retrouvent soit mot à mot, soit légèrement modifiés. A titre d'exemple voici des extraits de la conversation entre Magnin et le capitaine Schreiner, qui permettent de comparer roman et scénario.

--Depuis combien de temps n'avez-vous pas piloté?	--¿Cuánto tiempo hace que no vuela?
--Depuis la guerre.	--Desde 1918.

--Diable! Il vous faudra combien de temps pour vous remettre en forme?

--Je crois quelques heures.

Magnin le regarda sans rien dire.

"Je crois quelques heures", répéta Schreiner.

--Vous travaillez dans l'aviation?

--Non. Aux mines d'Alàs.

(L'Espoir, p. 66)

--Diablos . . . ! Cuánto tiempo cree usted que necesitará para estar en forma?

--Creo que un par de horas.

Peña mira a Schreiner sin decir nada [. . .]

--Un par de horas.

Trabajaba en aviación?

No. Antes trabajaba en unas minas . . .

(Sierra de Teruel, XXV, 2, 3)

Il en est de même pour la courte oraison funèbre que le commandant Peña prononce devant le cadavre de Marcelino au commencement du film. On reconnaîtra tout de suite le bref portrait que Jaime fait de lui pour Magnin au cours de l'épreuve des pilotes près de Madrid.

Il était pilote de ligne d'hydravions. Et alors, après la mort de Lauro de Bosis, il est allé lancer des tracts sur Milan. Il a été descendu par les avions de Balbo, évidemment: il avait un appareil de tourisme. Il a été condamné à six ans, puis il s'est évadé des Lipari.

(L'Espoir, p. 72)

Marcelino, diez y siete combates en España. Italiano. Antiguo piloto de línea de hidroaviones, emigrado en 1923. Tras la muerte de Lauro de Bosis salió de Suiza pilotando un avión de turismo para lanzar octavillas sobre Milán. Derribado por los aviones de Balbo, fue deportado a las islas Lipari.

(Sierra de Teruel, II, 1)

Et les passages ne manquent pas, qui pourraient se prêter aux mêmes comparaisons: les propos échangés par Magnin et Attignies après la promotion de ce dernier (pp. 141, 259; XXIV, 3-6); les raisons qui ont poussé Saïdi à s'engager du côté républicain (p. 364; XXVI, 9); les renseignements que le paysan de Teruel donne sur l'emplacement du terrain d'aviation franquiste (pp. 384, 385; XXIII bis); la conversation entre Magnin et le délégué paysan qui promet aux aviateurs des autos pour baliser le champ d'aviation (pp. 386-387; XXXI, 5-7).

Le emploi de personnages et de dialogue est, bien entendu,

fonction des épisodes choisis, et c'est par ce choix que les deux oeuvres vont à la fois se ressembler et différer. Elles sont, comme l'écrit André Bazin, "la réfraction dans deux matières esthétiques différentes du même projet créateur".⁶¹ Ce qui soulève le problème des adaptations, sur lequel on a heureusement les propres idées de Malraux exposées en 1954 à un journaliste de L'Express.

Pour transposer une oeuvre littéraire à l'écran, il faut toujours tenir compte de la "spécificité" des deux genres en question. Un chef d'oeuvre romanesque adapté à l'écran n'est pas forcément un chef d'oeuvre cinématographique. Tout dépend de l'art et des conceptions du metteur en scène. Comme il est tout à fait impossible de garder tous les moments privilégiés qui constituent le roman, et que le réalisateur est obligé de choisir, donc d'exclure et d'abréger ou au contraire de développer, cela entraîne nécessairement un déplacement d'accents, et avec lui, le risque de tout fausser. Le critique bien connu, Georges Charensol, qui a fait l'éloge de Sierra de Teruel, estime par ailleurs que "les adaptations à l'écran d'oeuvres littéraires sont généralement des illustrations en marge du livre, soit une déformation systématique, une trahison consciente du roman original".⁶²

Mais Malraux indique ce qui doit être la pensée directrice de l'adaptateur:

A mes yeux, le problème fondamental de l'adaptation est de transmettre avec la puissance du concret apporté par la scène ou par l'écran, et par fragments, ce que l'oeuvre originale donne par son ensemble, avec les moyens plus faibles et plus riches de la fiction.⁶³

Et il ajoute une réflexion qui, à première vue, peut paraître bien ambiguë: "L'adaptation du roman repose sur l'idée que ce roman est

connu du spectateur, et qu'il est mal connu, que le spectateur en a conservé un souvenir effacé".⁶⁴ Voilà qui reviendrait à dire que l'opinion qu'on se fait d'un film (ou d'une pièce) tiré d'un roman est toujours fausse, et que seule l'interprétation qu'en a donnée le metteur en scène est juste. Il faut toutefois comprendre que pour Malraux le passage d'une oeuvre à l'autre n'est pas une simple mise en images de l'une par l'autre, mais une substitution qui a ses propres règles, et que là le spectateur peut fort bien en ignorer le principe qui est que: "Pour l'adaptateur, il s'agit de replacer dans une fiction concrète, scène ou écran, ce qui vient de la fiction sans visage. D'incarner un imaginaire, et non d'en retrouver le modèle, qui n'existe pas".⁶⁵ Et naturellement il en conclut que l'adaptation est un genre en soi, distinct des deux autres: "Une adaptation théâtrale n'est jamais une pièce, une adaptation cinématographique n'est jamais un film. L'adaptation est un genre, et ne se peut comparer qu'à une autre adaptation".⁶⁶

Ces quelques réflexions, il est probable que Malraux les a méditées pendant qu'il rédigeait le scénario de Sierra de Teruel et qu'il le réalisait. Nous allons essayer de montrer comment il a su les mettre en pratique dans les trois épisodes principaux qu'il a "adaptés" de L'Espoir.

Pour les deux premières séquences de Sierra de Teruel Malraux s'est inspiré directement de deux épisodes de L'Espoir: le capotage de l'avion de Darras (pp. 52-55), et plus spécialement l'écrasement de l'appareil de Marcelino (pp. 142-143). Le film commence avec le vrombissement lointain d'un avion qui s'approche insensiblement de la caméra jusqu'à ce que l'on puisse identifier un gros bombardier dont

un des moteurs est en flammes (I, 1, 2). Des plans alternés montrent l'atterrissage et les visages consternés des aviateurs volontaires, qui se précipitent vers l'avion dès qu'il arrive à se poser normalement (I, 3-7). On s'occupe tout de suite des blessés et dans les derniers plans nous voyons les membres de l'équipe sortir le cadavre de Marcelino (I, 14-15).

Ce début dramatique, où tout est mouvement et action, forme un contraste saisissant avec la séquence suivante, lente, lyrique, émouvante: la courte oraison funèbre (déjà citée en partie à la page 282) que le commandant Peña prononce en l'honneur de Marcelino et qui s'achève sur ces paroles simples et touchantes: "C'était un homme que nous aimions" (II, 2).

Rien que ces deux séquences éclaire sur la manière dont Malraux a voulu adapter son roman. Synthèse d'abord: de deux incidents analogues il en fait un seul et les conjuguent de façon puissante; des personnages principaux il n'en garde que deux: Magnin/Peña et Marcelino. Simplicité ensuite: il a su obtenir de ses acteurs tant de naturel qu'on a l'impression de la spontanéité, et cela dans un ensemble d'un dépouillement total. Refus enfin d'essayer, par un dialogue quelconque, de faire passer à l'écran ne serait-ce que des fragments des réflexions philosophiques ou morales qui sont pourtant une des richesses du roman. Alors qu'il avait écrit des Internationaux qui portaient secours aux blessés, "tous étaient en train d'apprendre dans leurs corps ce que veut dire solidarité",⁶⁷ il cherche à traduire par les expressions et les gestes des acteurs le sentiment de fraternité qui les unit--et il y réussit admirablement. Bref, au lieu de transposer, il reconstruit complètement et selon les exigences mêmes

du cinéma: faire voir autrement "l'imaginaire" romanesque, l'"incarner".

De même pour la célèbre séquence où la voiture fonce sur une pièce d'artillerie franquiste. Malraux s'est inspiré de deux incidents séparés dans L'Espoir. L'objectif des républicains y était de détruire des canons grâce auxquels les insurgents pouvaient occuper le centre de Barcelone au début du soulèvement. Le roman décrivait successivement deux attaques analogues dont la première échouait et la seconde réussissait. Dans la première deux Cadillac, dévalant les rues à une vitesse vertigineuse, fondaient entre les deux canons. Des artilleurs étaient tués, mais vite remplacés par d'autres. Alors, pour la deuxième tentative, Malraux mettait au premier plan le chef anarchiste Puig qui attaquait par l'arrière et parvenait ainsi à surprendre les franquistes:

Les soldats affolés se retournèrent, les artilleurs essayèrent de tourner leurs pièces: l'auto de Puig, le petit poste de garde enfoncé, dégringolait sur les canons avec le fusil-mitrailleur entre deux lames du pare-brise, l'arrière secoué de gauche à droite comme un balancier frénétique. Puig voyait les canonniers, que leurs pare-balles ne protégeaient plus, grossir comme au cinéma. Une mitrailleuse fasciste tirait et grossissait. Quatre trous ronds dans le triplex. Penché en avant, exaspéré par ses jambes courtes, Puig écrasa l'accélérateur comme s'il eût voulu enfoncer le plancher de l'auto pour atteindre ses copains de l'autre côté des canons. Deux trous de plus dans le triplex, givré. Une crampe au pied gauche, les mains crispées sur le volant, des canons de mousquetons qui se jettent sur le pare-brise, le fracas du fusil-mitrailleur dans les oreilles, les maisons et les arbres qui basculent--le vol des pigeons juste en train de changer de couleur en même temps que de direction --, la voix du Négus qui crie . . .

Puig sortit de l'évanouissement pour retrouver la révolution et les canons pris. ⁶⁸

Les deux phrases soulignées, qui font penser au procédé du travelling--rapprochement de la caméra vers l'objet filmé; une phrase décrivant la première attaque: "les deux Cadillac arrivaient avec les zigzags balayés des films de gangsters";⁶⁹ le style très elliptique, sans verbe principal, de certaines phrases du passage cité, notamment de l'avant-dernière, ce qui les fait ressembler aux indications techniques portées dans la colonne de gauche d'un scénario; tout cela suggère pour le moins que cette scène a été imaginée selon l'optique de l'écran et se prêtait particulièrement bien à l'adaptation.

Lorsque donc Malraux reprend l'épisode, il adopte le même schéma, mais il lui fait subir certains changements en fonction de l'ensemble du scénario et des ressources propres au maniement de la caméra. En simplifiant, selon sa manière--il n'y a qu'une seule attaque et un seul canon--, il transporte l'action à Teruel en 1937, où des miliciens doivent d'abord dégager la seule sortie de la ville pour pouvoir aller porter secours à leurs camarades d'un village voisin, Linas. A cet effet, deux volontaires, Carral mitrailleur et Agustín chauffeur, attaquent par l'arrière, comme dans le roman, et prennent par surprise les artilleurs qui n'ont pas le temps non plus de tourner la pièce (IX, 1-6):

Les artilleurs chargent le canon et reçoivent l'ordre de tirer sur la voiture qui s'approche à toute vitesse. Le parebrise est vite troué de balles.

Des plans alternés montrent la voiture et le canon.

Gros plan des visages de Carral et Agustín, les yeux fermés.

La culbute de la voiture contre le canon. Une des roues, détachée, continue de tourner après la collision.

Quelques minutes de silence, suivi d'une volée de pigeons dans le ciel.

Gros plan du visage de Carral mort, et des ombres de pigeons.

Les miliciens, passant devant les cadavres de leurs deux camarades, parviennent à sortir de Teruel.

Courant à travers champ, ils s'éloignent de la caméra. (IX, 14-23)

Pour augmenter la tension et l'attente, Malraux a eu l'idée de faire d'abord rouler la voiture dans les rues étroites et sinueuses, et puis, quand elle fonce directement sur le canon, il tire des plans alternés quelques-uns des plus beaux effets qu'il ait réalisés: jusqu'à la collision, les plans se succèdent de plus en plus rapidement et l'on voit donc à un rythme accéléré tantôt la voiture à travers la ligne de mire du canon, tantôt le canon à travers le parebrise troué de la voiture.

Enfin, puisqu'il faut "par fragments" transmettre "ce que l'oeuvre originale donne par son ensemble", et qu'il s'agit du sort tragique du peuple espagnol--alors que dans le roman Puig et deux autres échappent à la mort, ici les deux volontaires sont tués sur le coup. Non sans avoir auparavant exprimé un impossible espoir:

Aun a toda velocidad si entras de costado contra cualquier cosa no te matas siempre, y marras el cañon . . .

Tampoco de frente se mata uno siempre. (IX, 2)

Le troisième épisode adapté par Malraux est naturellement Teruel. Point culminant du roman, ce n'en était pourtant pas la conclusion, car il y marque la dernière action de l'escadrille internationale et sert de prélude à la victoire de Guadalajara appuyée par l'aviation républicaine, qui est le dénouement logique de L'Espoir. Le film, au contraire, le titre le montre, est fait en fonction de

Teruel qui en occupe environ un quart et en forme la tragique apothéose. Il y a donc une reconstruction comportant quelques scènes nouvelles qui s'insèrent assez tôt dans le déroulement de l'action.

La préparation de l'épisode commence en effet dès la séquence XII. Deux paysans, José et Pío, se présentent au comité du Front populaire de Linas pour aviser leurs camarades de l'existence d'un aérodrome clandestin aménagé dans un bois près de Teruel, et s'offrent pour traverser le front afin de prévenir les autorités républicaines. Dans le dialogue qui s'ensuit, on sent leur désir de ne pas perdre de temps à des discussions inutiles. On assiste ensuite à l'organisation de la défense de Linas par les miliciens (XIII-XIX) et c'est seulement dans la séquence XX que nous revoyons les deux paysans. Ils se sont arrêtés dans le dernier village avant les lignes et, ne sachant comment ils doivent poursuivre leur chemin, décident de se renseigner dans un bistrot:

"Parce que, suppose qu'ils nous demandent: "Où vous allez?" Passé le village on va aux lignes, pas d'erreur.

--On ne dit rien. On dit: "On s'est trompé".

--Se méfieront, nous garderont. Et les avions pendant ce temps-là? Le bistro était à nous, il y a encore huit jours. C'est encore ouvert. On vient de passer devant.⁷⁰

Une fois entrés, ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés sur les sympathies politiques du cabaretier. Celui-ci tue Pío d'un coup de fusil et José le poignarde dans le dos et s'enfuit tout seul vers le front (XX, 8).

Malraux ne montre pas les péripéties de son passage à travers les lignes ennemies et--trois séquences n'ayant pas été tournées--on le retrouve tout de suite dans le bureau du commandant Peña où il

explique ce qu'il a vu dans le bois près de Teruel. Désormais le film va suivre très fidèlement le roman, et le dialogue ne fait que transcrire celui de L'Espoir (384-385):

--¿Dónde están los aviones?
 --En el bosque, dentro . . . En veredas como aquí, pero más grandes porque es un bosque de verdad.
 --¿Cómo es el campo?
 --¿El campo? ¿De dónde salen volando?
 --Sí.
 --No es como éste.
 --¿Muy estrecho?
 --Así, así, pero tienen a los soldados trabaja que te trabaja. Van a ensancharlo.
 --¿Qué orientación?
 --Viente de Levante [. . .]
 --¿Recuerdas la dirección del viento ayer?
 --Noroeste. Parecía como si fuera a llover.
 --Aquí también. Despegarán difícilmente [. . .]
 ¿Cuántos aviones?
 --Yo . . . , comprendes . . . Yo he visto los pequeños. Otros también los han visto y no están de acuerdo. Por lo menos tantos como de los grandes. Dicen ellos . . . Tal vez sean más [. . .] Tú me llevas en tu aparato y yo te enseño dónde es. Derecho, derecho.
 --¿Has subido alguna vez en avion?
 --No.
 --¿Reconocerías el campo?
 --Hace vintiocho años que vivo en el pueblo. También he trabajado en la ciudad. Tú me enseñas la carretera de Zaragoza y yo te enseño el campo. Cuando yo lo digo . . .
 --Bueno. Anda a dormir un rato. Lo necesitarás.
 (XXIII bis, 6-12)

Peña décide d'effectuer le bombardement dès l'aube pour surprendre l'ennemi et demande à son commissaire politique Attignies de se procurer des voitures pour baliser la piste d'evol (XXIV). Quelques séquences se déroulent sur le champ d'aviation. Puis, bien plus tard, revient Attignies qui lui apprend qu'il n'en reste plus aux ministères de l'Air et de la Guerre (XXIX). Alors les deux hommes vont de village en village pour en demander aux chefs des divers comités du Front populaire, mais des douze voitures qu'il faudrait

pour le balisage on ne peut lui en promettre que cinq (XXXI). Toutefois lorsqu'ils reviennent enfin à l'aérodrome vers deux heures du matin, ils constatent à leur grande joie que les délégués ont réussi à en envoyer le nombre nécessaire. Peu après, deux avions décollent en pleine nuit noire contre les phares des douze autos (XXXIII).

La longue séquence suivante s'ordonne autour de José qui, tout à fait désorienté, ne reconnaît absolument rien vu de si haut. Malraux a su magistralement tirer le meilleur parti du "mystère du visage humain"⁷¹ en photographiant en gros plan l'expression angoissée du paysan déconcerté, puis saisi d'une joie indicible lorsqu'il parvient enfin à localiser le terrain caché (XXXIV). Après le bombardement (XXXV), la mission tourne brusquement au tragique pour l'autre bombardier: attaqué par sept appareils de chasse, il s'écrase dans la sierra de Teruel (XXXVI). Et le film s'achève sur la descente des aviateurs morts ou blessés le long des flancs de la montagne (XXXIX).

Ce cortège funèbre a un effet grandiose et poignant digne de celui de L'Espoir. Le sens en est marqué par les quelques paroles qu'ont échangées auparavant José et Peña: lorsque ce dernier le remercie de son dévouement, le paysan répond simplement: "Pas de quoi, c'est ni pour toi, ni pour moi" (XXIII bis, 6). Et cet esprit de solidarité, ce sentiment de la fraternité humaine qui permet à des hommes de s'élever au-dessus d'eux-mêmes en risquant leur vie et au besoin en la sacrifiant, et qui à son tour engendre chez ceux qui se savent l'objet de ces risques et de ces sacrifices un hommage spontané, grandissant, mais en silence, c'est ce que Malraux a su rendre à travers les nombreux plans de sa plus longue séquence en communiquant à la marche processionnaire un "mouvement ascendant"

capable de traduire de façon plastique ce qui a soulevé et soulève les uns et les autres, les aviateurs étrangers et les paysans de Teruel-- implicitement tous ceux qui luttent contre l'oppression, et tous les opprimés.

D'après plusieurs critiques cinématographiques cette séquence finale doit beaucoup au cinéma allemand et russe. Le communiste Georges Sadoul⁷² a écrit que Malraux s'est inspiré d'assez près d'un épisode de La Révolte des pêcheurs, adaptation d'un roman d'Anna Seghers réalisée par Piscator: les camarades pêcheurs d'un gréviste tué arrivent de tous les horizons pour l'enterrement et se groupent en un immense cortège. Denis Marion et Roger Boussinot⁷³ l'ont rapprochée des films de Poudovkine et surtout d'Eisenstein. De son côté Malraux compare dans Les Voix du silence le défilé final du Cuirassé "Potemkine" à ce mouvement "ascendant commencé de gauche à droite et continué de droite" dont le Tintoret avait découvert la puissance suggestive dans sa Montée au Calvaire. Il faut pourtant remarquer qu'Eisenstein l'avait employé horizontalement mais sur deux plans et que chez Malraux le double mouvement s'entrecroise dans le sens de la descente.

L'allusion au Tintoret vaut la peine d'être relevée parce qu'elle suggère que malgré l'influence de l'oeuvre d'Eisenstein Malraux pourrait tout aussi bien être redevable à la peinture, particulièrement la peinture baroque de la Contre-réforme. Certains plans, surtout celui de la foule qui se presse le long d'un chemin sinueux avec, au milieu, un blessé (Muñoz) porté sur un brancard par un groupe d'hommes, évoquent les descentes de croix du Gréco, de Rubens et de Ribera. D'autre part, quelques plans de femmes, de

veuves, de vieilles tout en noir, qui par leurs gestes maladroits et affectueux voudraient soulager les blessés, et chez qui dans L'Espoir Malraux voyait la "maternité éternelle", suggèrent cette attitude de Pietà. Ces quelques rapprochements donnent à penser que Malraux a peut-être cherché à faire ressortir un trait qui n'était que latent dans le roman: le caractère foncièrement religieux de cette scène, de cette cérémonie plutôt, et le sentiment du sacré qui anime tous les participants et que lui-même avait très probablement éprouvé quand il l'avait vécue.

Le choix des épisodes excluait d'avance ces longs dialogues d'intellectuels, d'ailleurs déplacés à l'écran, qui pourtant servaient à définir et à développer les grands thèmes du roman. Mais le film, bien entendu, comme on a pu s'en rendre compte par l'analyse, en montre en action les principaux: la mort et la fraternité, intimement liées au destin individuel et collectif.

La mort ouvre et ferme Sierra de Teruel de façon solennelle, et elle est présente à tout moment, soit qu'elle survienne à l'improviste: deux miliciens tombent à Teruel sous les balles d'un tireur caché derrière les persiennes d'une maison, et Pfo est tué par le cabaretier; soit qu'elle frappe des hommes qui en ont couru délibérément le risque: c'est typiquement le cas de Carral et d'Agustín, mais c'est en somme aussi celui de tous les autres, partisans ou aviateurs, qui prennent les armes contre les fascistes. Remarquons à ce sujet le soin pris par Malraux pour faire se correspondre la première et la dernière séquences: Peña prononce l'oraison funèbre de Marcelino devant un groupe de paysans, et pendant

la descente de la montagne le plan 25 montre Pujol en train de siffler pour lui la marche funèbre de Beethoven.

Que la fraternité soit exaltée, nous l'avons amplement montré. Mais au cours du film c'est elle encore que l'on sent vivifier le groupe des miliciens, dont Carral et Agustín, qui risquent tout pour aller aider leurs camarades de Linas à se défendre, et animer tous les habitants de ce village qui apportent tout ce qu'ils possèdent pour en faire des bombes rudimentaires et donc mettre leurs propres biens au service de la communauté menacée.

Ce sont ces deux pôles de la condition humaine, fraternité et mort, entre lesquels se jouent le destin de chacun et, par contrecoup, celui du peuple espagnol dans ses aspirations à la justice et à la liberté. A cet égard il est remarquable que, et moins encore que dans L'Espoir, on voit si peu l'ennemi. Sans doute y a-t-il les artilleurs, le cabaretier, le tireur derrière les persiennes. Mais les allusions aux Maures, aux fascistes, sont si rares que si l'on ne savait pas qu'il s'agit de la guerre civile espagnole, on s'en rendrait difficilement compte. En quoi nous retrouvons ce qui fut l'une des intentions majeures de Malraux: lancer un solennel avertissement en donnant le spectacle non d'une guerre mais de la Guerre, et moderne avec son engrenage d'atrocités--dont, entre autres, l'exode des villageois de Linas sous les bombardements--qui est la forme la plus horrible du destin individuel et collectif. Seul pourrait en préserver le recours à des valeurs vraiment humaines, celles-là-mêmes dont la descente de la montagne donne le spectacle aussi.

"Adaptation", très fragmentaire par rapport à l'ampleur du

roman--tout se passe dans le secteur de Teruel et se déroule au cours d'une seule journée peut-être--le film pourrait, malgré les cartons explicatifs rédigés par Marion pour suppléer aux séquences non tournées, donner une impression de décousu. Il réussit cependant à transmettre "ce que l'oeuvre originale donne par son ensemble". Et cela il le doit non seulement à la conception du scénario mais à l'emploi habile et souvent étonnant de la caméra et aux idées proprement cinématographiques de Malraux, mises en oeuvre avec raffinement.

Le besoin du réel et de faire vrai, qui forme la trame de ses oeuvres, a souvent été entravé par ces difficultés de tournage dont nous avons parlé. On se souviendra que le piqué sur Teruel, filmé pendant un vrai combat, fut rendu inutilisable par un mauvais tirage. Claude Mauriac rapporte aussi un autre incident qui pour être bien différent n'est pas moins typique des obstacles rencontrés:

Une des scènes les plus émouvantes nous montre un avion rentrant à sa base, un avion ami. Et, du sol, les camarades le voient arriver avec soulagement. Or, Malraux lui-même me raconta combien il eut du mal à obtenir de ses interprètes cette expression de joie fraternelle. Car, au moment où cette séquence fut tournée, non pas un, mais des avions arrivaient au-dessus du terrain républicain. Ce n'étaient pas des appareils amis, mais une escadrille de bombardiers allemands, quarante Junkers (Malraux les a comptés). L'on comprend dès lors que la mimique naturelle des acteurs ait été celle de la tension et de la colère⁷⁴

Et parfois pour faire des plans manquants il fallut aller prendre des vues dans les Pyrénées. Mais, pas plus que pour les romans, ce besoin et cet emploi de la réalité ne doivent tromper sur l'aboutissement de l'oeuvre. "Dans la version montée", Marion tient à le préciser, "aucune scène, si courte soit-elle, n'est empruntée directement à la

réalité. Toutes ont été reconstituées en studio ou en extérieurs".⁷⁵

C'est qu'un film doit tenir compte des moyens privilégiés dont il dispose, et tout spectateur reconnaîtra que Sierra de Teruel en fait en général un usage magistral.

Ces procédés s'apparentent le plus souvent au symbolisme très utilisé par le cinéma russe des années vingt. Chez Malraux il sert à accompagner les séquences les plus prenantes d'une "vibrante ponctuation lyrique", de "véritables métaphores visuelles".⁷⁶ Parfois le sens reste énigmatique: les papillons épinglés dans une boîte de verre accrochée au mur de la droguerie tombent à mesure que tonnent des coups de canon (IV, 3); parfois il renvoie au monde de la nature et, comme le fait remarquer André Bazin, "la référence se fait généralement--de l'homme à la nature, aux plantes, aux animaux, [les images] sont très souvent géologiques ou sidérales":⁷⁷ ainsi la fourmi qui se promène sur le viseur d'une mitrailleuse pendant le combat aérien⁷⁸ et le vol des oiseaux migrateurs qui précède l'attaque de Teruel (XXXVI, 17). Plus saisissantes encore sont les images associées à la mort: le grand vol de pigeons après la mort de Carral et d'Agustín dans la collision de leur auto avec le canon (IX, 22) et le gros plan des tournesols après le meurtre du cabaretier fasciste (XX, 8). Tous ces exemples ont en commun qu'ils forment contraste entre la simplicité ordonnée du monde naturel, symbole de paix, d'harmonie, d'éternité, et la violence et la cruauté des hommes. Rien de plus frappant à cet égard que les meurtres successifs de Pío et du cabaretier qui ont lieu dans un jardin paisible et ensoleillé pendant que le fils du cabaretier joue tout près avec un petit chat.

C'est le même esprit de contraste qui préside à

l'utilisation du son. Dans la droguerie après le départ des partisans, une bonbonne continue à couler goutte à goutte et ce bruit remplit le silence qui a suivi leurs vives discussions (VI, 4). L'oraison funèbre prononcée par Peña est ponctuée par le vrombissement des avions qui atterrissent ou qui décollent (II, 1, 2). Lorsque Schreiner fait capoter son appareil d'essai, un silence pur succède au fracas de la chute (XXVII, 3, 4). Quand les moteurs s'arrêtent au-dessus des montagnes de Teruel, l'avion plane et on entend siffler le vent, puis, après l'écrasement, il y a des chants d'oiseaux. Chaque image visuelle se double donc d'une image sonore propre à en rehausser ou à en prolonger l'effet.

Cette fusion des éléments visuel et sonore a suscité l'admiration de plusieurs cinéastes dont Serge Lang qui fut très impressionné par les scènes de bataille:

Rarement avons-nous vu à l'écran une séquence plus impressionnante que cette image d'une ville qui semble déserte, mais où en réalité se livrent des combats entre partisans et franquistes. Au lieu des "boum-boum" et "tac-tac" d'égale intensité que l'on nous a habitués à entendre au cinéma, Malraux a su "doser" les bruits de la bataille en éloignant ou rapprochant les bruits des détonations de telle façon que nous avons l'illusion d'un relief du son.⁷⁹

Le son ainsi stylisé devient, comme l'écrit encore un critique, un "véritable complément de l'image". Dans Esquisse d'une psychologie du cinéma Malraux, en s'opposant aux réalisateurs qui voulaient surimposer le son à l'image visuelle ou ajouter la sonorisation au montage, soutient que "le cinéma moderne est né, non pas de la possibilité de faire entendre des paroles lorsque parlaient les personnages du muet, mais des possibilités d'expression conjuguées de

l'image et du son".⁸⁰

Cette synthèse, d'où provient en grande partie la puissance d'expression et la beauté de Sierra de Teruel, montre mieux que toute autre différence avec le roman ce qui fait du film une création en soi, et à quel point Malraux, pour sa première et seule réalisation à l'écran, a su s'en assimiler les techniques les plus difficiles et faire de son adaptation une oeuvre si originale que pour beaucoup c'est un des meilleurs films français de tous les temps.

Lorsque Sierra de Teruel sortit enfin après la libération, le public parisien de 1945 fut moins étonné de sa beauté plastique et de son originalité technique que de son caractère prophétique. La guerre avait rendu singulièrement actuelles certaines séquences-- surtout le tir sur les partisans dans les rues de Linas et le meurtre de Pfo--qui préfiguraient la réalité de l'occupation allemande et de la Résistance. Ce rapprochement fut souligné par Maurice Schumann dans la conclusion de sa préface filmée: "Regardez Teruel", déclarait-il, "et reconnaissez Paris!"⁸¹ C'était dire aussi combien le film débordait les circonstances qui l'avaient inspiré et que pour nous il continue à montrer une réalité, une menace, un espoir, dont le monde est toujours le théâtre.

Bien des gens estimaient alors, et espéraient, que Malraux tournerait d'autres films dans des conditions normales. Aussi André Bazin concluait-il son article en disant: "Nous attendons avec une curiosité passionnée que Malraux tourne à Paris, avec toutes les ressources de la technique, sans pannes d'électricité et sans bombardements, La Condition humaine".⁸² Et dans un entretien qu'il

avait accordé à Roger Stéphane le 4 février 1945, Malraux déclarait vouloir faire un film sur la Résistance.⁸³ Mais on sait comment d'autres obligations--l'appel du général de Gaulle, ses responsabilités ministérielles, ses ouvrages sur l'art--devaient l'en empêcher.

Les rapports de Malraux avec le cinéma ne s'arrêtent pourtant pas là. Pendant ses onze années au ministère des Affaires culturelles, quoique vivement attaqué de tous côtés, il n'a jamais cessé de rendre des grands services à l'industrie cinématographique française.⁸⁴ Et de temps en temps on relève dans ses discours des remarques sur le septième art. En mai 1959 à la clôture du Festival de Cannes, son allocution reprenait des idées déjà exposées dans Esquisse d'une psychologie du cinéma: l'irréalité de l'art, le cinéma dans ses rapports avec la peinture et le roman, le cinéma en tant que mythe:

Que la puissance convaincante des images ne nous trompe pas! Elle ne tient nullement, vous le savez tous, à ce que le cinéma imite la réalité, mais à ce qu'il est le plus puissant interprète du monde irréel, de ce qui, depuis toujours, paraît ressembler au réel, mais à quoi le réel ne ressemble pas.

Ce fut le monde du roman, et plus encore celui de la peinture. Mais si le roman s'affaiblit d'année en année, si la peinture même figurative, a renoncé à la fiction, c'est peut-être d'abord, parce qu'aucune fiction n'est rivale de celle du cinéma.

Ce que le cinéma nous révèle chaque année davantage, c'est que les hommes, malgré tout ce qui les sépare, malgré les plus graves conflits, communient sous un même ciel étoilé, dans quelques grands rêves fondamentaux. Et ce ciel-là se trouve dans tout film de talent, même dans ceux où on ne le voit jamais.⁸⁵

Enfin en Afrique en 1966, il s'est élevé vigoureusement contre l'exploitation commerciale du cinéma. Au lieu des films dit d'assouvissement, il en souhaita qui sachent engendrer des valeurs spirituelles:

The cinema was not born to save humanity--it was born to make money. It relies therefore on those very emotions (with the exception of the comique) that are most suspect. The task, then, must be to combat its power as a dream factory which generates money by setting up dream factories which generate spiritual values--in other words to combat images of sex and death by projecting immortal images.⁸⁶

Par "images immortelles" on ne saurait mieux traduire l'impression produite par Sierra de Teruel.

NOTES

1. Max Jacob, "L'Art poétique", NRF, août 1922, p. 227.
2. Fragments sténographiés de l'allocution prononcée pour la clôture du Festival de Cannes (mai 1959), et parus dans: Pierre Lherminier, L'Art du cinéma (Paris: Editions Seghers, 1960), pp. 13-14.
3. Vandegans, La Jeunesse littéraire d'André Malraux, pp. 55-56.
4. Jean Hurtin, "Les cinq époques d'André Malraux: La Jeunesse", Magazine Littéraire, No. 11, octobre 1967, p. 3.
5. "Notre enquête sur Le Cuirassé 'Potemkine': Réponse d'André Malraux", La Revue Européenne, mai 1927, pp. 452-453.
6. "Trotsky", Marianne, 25 avril 1934, p. 3. Les deux films auxquels Malraux se réfère sont Le Cuirassé 'Potemkine' (1925) d'Eisenstein, et La Mère (1926) de Poudovkine. En 1970, Malraux nous a écrit que le travail d'Eisenstein était "admirable". Voir Appendice I.
7. Ilya Ehrenbourg, qui accompagna Malraux de Paris à Moscou, a rapporté dans ses Mémoires que les Russes voulaient "faire un film d'après un roman de Malraux et l'auteur comptait bien parler mise en scène avec Dovjenko" (La Nuit tombe, pp. 39-40). Eisenstein n'était que le deuxième à s'intéresser à l'oeuvre romanesque de Malraux, mais puisque le projet du premier, Maurice Tourneur, de tirer un film de La Voie royale en 1930, "n'alla pas au-delà d'une conversation entre les deux intéressés" (Marion, André Malraux, p. 10), il était en effet le premier à faire une mise en scène.
8. Contrairement à ce que nous a écrit Malraux (voir Appendice I) le livre de Denis Marion--exceptionnellement--n'est pas très utile sur ce point.
9. "Jean Vilar: un entretien avec André Malraux", Magazine Littéraire, No. 54, juillet-août 1971, p. 15.
10. Ibid., p. 16. Dans Les Chênes qu'on abat . . . (Paris: Gallimard, 1971) Malraux a parlé d'Eisenstein à de Gaulle: "Sergei Eisenstein m'avait confié, lorsqu'il avait reçu l'ordre d'interrompre sa mise en scène de La Condition humaine: 'On m'a laissé en paix quand j'ai fait le Potemkine, parce que j'étais presque inconnu, parce qu'on me donnait six semaines pour faire le film, et que si ça tournait mal, tant pis pour moi. J'avais vingt-sept ans. Mais je ne demanderai pas maintenant audience à Staline, parce que, s'il ne comprend pas, il ne me restera qu'à me tuer'" (p. 211).

11. Roger Leenhardt, "André Malraux et le cinéma", Fontaine, No. 43, juin 1945, p. 405.
12. Magazine Littéraire, juillet-août 1971, p. 16.
13. Ibid., p. 15.
14. Pour ce qui est des deux autres tentatives de filmer La Condition humaine--et qui sortent du cadre de cette thèse--, les détails sont encore plus rares. Le jeune critique et écrivain américain James Agee (1909-1955), auteur de plusieurs scénarios, dont le plus connu est The African Queen de John Huston, pensa adapter le roman vers 1939. Son scénario était alors suffisamment avancé pour qu'il pût en confier des fragments à la revue trimestrielle Films en novembre 1939. La qualité de son synopsis a été attestée par W. M. Frohock, auteur de la première étude sur Malraux en anglais, qui a écrit dans son introduction: "I should especially like to thank . . . James Agee, whose scenario of Man's Fate originally interested me in Malraux (André Malraux and the Tragic Imagination, p. xiv).

Le dernier cinéaste à s'intéresser à La Condition humaine est Jean Cau, qui a bénéficié de plusieurs entretiens avec Malraux et dont on trouve des fragments dans Le Figaro Littéraire (25 août 1966, p. 3). Il avait choisi de filmer les scènes principales dans la ville chinoise de Singapour, qui est pour Malraux le décor naturel qui rappelle le plus fidèlement le Changhaï des années trente. D'autres séquences devaient être tournées à Kao-Long (Hong-Kong) et à Macao. Mais, encore une fois, des problèmes financiers, dont Malraux a fait part à Denis Marion, ont empêché la réalisation du film: "Aucun problème au début. M.G.M. et Carlo Ponti s'étaient associés pour la production. Puis la M.G.M. décida d'annuler tous les projets qui n'avaient ni des budgets énormes, ni de petits budgets (celui de La Condition humaine était de 7 milliards d'anciens francs)". (André Malraux, p. 93)

15. Esquisse d'une psychologie du cinéma, p. 333. L'édition originale de 1946 étant épuisée et impossible à trouver, toutes nos références renvoient à la version (d'ailleurs intégrale) publiée dans Scènes Choiesies (Paris: Gallimard, 1946), pp. 324-334.
16. Lettre du 11 octobre 1970. Aux Paramount Studios, où Malraux fit la connaissance de la vedette de L'Ange bleu, Marlène Dietrich, il lui arriva un incident curieux qu'il raconta plusieurs mois plus tard à Madrid: "Peu de temps après, j'arrivais à Hollywood, et il se trouvait que j'allais regarder tourner le film de Marlène Dietrich au moment même où on commençait. D'un côté Marlène; à côté le metteur en scène, Lubitsch, un des hommes les plus riches, à côté encore les mécaniciens.

J'arrivais par devant, et à ce moment je vis que tous les électriciens étaient en train de se gratter l'oreille ou d'attacher leur col. En regardant mieux, je vis qu'ils avaient

dans la main, à moitié fermée, une petite Espagne en cuivre qu'ils avaient fait découper par leurs camarades" (Commune, septembre 1937, pp. 42-43). Le même incident avait été rapporté dans le journal madrilène La Voz du 9 juillet.

17. Marion, André Malraux, p. 9.
18. "Les écrivains et l'art du film (1939-1945)", Le Français dans le monde, juillet-août 1963, p. 2.
19. 25 avril 1934, p. 3.
20. Commune, septembre 1936, pp. 4, 7.
21. Commune, novembre 1934, pp. 170-171. De même: "les Occidentaux ne peuvent plus s'assembler tous que pour rire amèrement d'eux-mêmes devant la figure de Chaplin" (Commune, septembre-octobre, 1934, p. 70).
22. Commune, septembre 1936, p. 4. Voir aussi Ch. II, p. 220.
23. Esquisse d'une psychologie du cinéma, p. 329.
24. Ibid., pp. 334, 325, respectivement.
25. Ibid., pp. 325, 326, respectivement.
26. Ibid., pp. 328, 332, 327, 328, respectivement.
27. Ibid., p. 329.
28. Wilhelm, Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne, p. 119.
29. La Voie royale, p. 147.
30. L'Espoir, p. 367.
31. André Bazin, "A propos de L'Espoir, ou du style au cinéma", Poésie 45, Nos. 26-27, août-septembre 1945, p. 126.
32. A ce propos rappelons l'usage fréquent chez Malraux des points de suspension ainsi que des doubles interlignes pour suggérer l'écoulement du temps.
33. Préface à Indochine S.O.S. d'Andrée Viollis, p. viii.
34. L'Espoir, p. 353. Le texte donne "possède", mais c'est certainement une coquille pour "bosselle".
35. Wilhelm, Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne, p. 110.
36. La création romanesque chez Malraux, pp. 178-188.
37. La Voie royale, pp. 7-9. C'est nous qui soulignons.

38. Voici un exemple tiré de L'Espoir: "Quelques camions sautèrent encore dans les champs, roues en l'air. Dès que, rejetés de la route, ils n'étaient plus face au soleil, la lumière descendante allongeait derrière eux de longues ombres, si bien qu'ils n'apparaissaient que lorsqu'ils étaient détruits [. . .] Les pilotes avaient eu le temps de préciser leur position au-dessus de la route. Les ombres des camions démolis s'allongeaient maintenant en tête et en queue de la colonne, comme des barrières [. . .] Les camions qui avaient formé la tête de la colonne se masquaient dans l'ombre de la place. Ils n'avaient pas osé s'égailler, le bourg étant ennemi. Sembrano descendit le plus bas possible, suivi des cinq autres avions. Le soleil emplissait maintenant les rues d'ombre" (p. 94).
39. Marie-Claire Ropars-Wuilleumier. De la littérature au cinéma (Paris: Librairie Armand Colin, 1970), pp. 11-12.
40. "Le cinéma sous les bombes", Cinéma, numéro spécial de Noël 1938, p. 1084.
41. "This is War", p. 260.
42. L'Espoir, pp. 319, 290, respectivement.
43. Ibid., pp. 119, 43, 40, respectivement.
44. Ibid., pp. 198, 247, 79, 241, respectivement.
45. Voir aussi pp. 55, 240 et 375.
46. Pour notre relation des conditions du tournage de Sierra de Teruel nous nous sommes appuyé principalement sur les ouvrages de Max Aub et de Denis Marion, et subsidiairement sur le compte rendu de Suzanne Chantal (voir note 40) et les articles de Claude Mauriac dans Le Figaro Littéraire.
47. André Malraux, p. 12. Peut-être Buñuel, si surréaliste, fut-il jugé inapte à ce genre de film.
48. Prologue à Sierra de Teruel, p. 8.
49. Cinéma, Noël 1938, p. 1134.
50. André Malraux, p. 16.
51. Ibid., p. 12.
52. "Quand Malraux tournait Espoir", Le Figaro Littéraire, 15 janvier 1955, p. 10.
53. La version française de quelques extraits du prologue de Max Aub se trouvent dans l'étude de Marion, pp. 134-140. Pour la citation voir p. 138.

54. "Il y a dix ans Malraux achevait L'Espoir", Le Figaro Littéraire, 4 décembre 1948, p. 6.
55. Pour éviter toute confusion entre L'Espoir (roman) et Espoir (film) nous préférons garder le titre de Malraux, Sierra de Teruel, qui est d'ailleurs celui que Max Aub a gardé pour sa traduction du scénario.
56. Qui a été récemment publiée pour la première fois dans Avant-Scène, mai 1971, p. 52. "Nous avons tourné cette oeuvre en Espagne, pendant la guerre civile, avec conscience et avec amour. Elle montre l'homme dans sa misère, dans son immense désir de vivre, de vivre sans être humilié, avec le simple privilège d'être un homme, et qu'un destin cruel veut trop souvent lui refuser.

Nous avons tâché, dans ce film où la beauté plastique tient une place si importante, d'être humain plutôt que social. Un vocabulaire malheureux, dont on ignore souvent la valeur, pousse beaucoup de nos contemporains à prononcer des mots de haine. Nous vous demandons de ne pas manifester devant cette oeuvre, projetée ici hors de toutes tendances politiques. Elle s'adresse à la noblesse de vos âmes et à la sensibilité de vos coeurs: elle n'essaie pas autre chose. Ce film veut montrer ce que peut faire, pour l'homme à venir, la générosité d'une lutte fugitive sur terre en face des éléments impassibles, qui assistent au combat et demeurent, alors que l'homme, lui, ne fait que passer."

57. Publiée par Denis Marion, André Malraux, pp. 99-100.
58. Lorsque Sierra de Teruel fut présenté au public en juin 1945 Marion a publié dans La Nef (juin 1945, pp. 7-8) les fragments suivants du scénario original: "Oraison funèbre d'un pilote" (séquence II); "Le Cabaretier" (XX); "A l'escadrille" (XXII bis, plans 6-8, 10-12 et XXIV, plans 3-6); "Préparatifs du raid" (XXIX, 1^{er} plan et XXXI, plans 5-7); et "Après la chute de l'avion" (XXXVII non tournée). Seule la séquence II est rédigée sur deux colonnes, la première pour l'image, la seconde pour le dialogue. Pour les autres, Marion s'est borné à ne reprendre dans la colonne de gauche que les indications indispensables à l'intelligence des scènes choisies. C'est nous qui avons rétabli la numérotation des séquences telles qu'elles figurent chez Aub.

De plus, la monographie que Marion vient de consacrer à Malraux contient d'autres extraits du scénario français: séquences II (qui comporte de nombreuses différences par rapport au texte publié dans La Nef), XIII et XIV; et enfin séquences XV-XIX, qui n'ont pas été tournées.

59. Aub a écrit dans son avant-propos: "Este es el guión original de Sierra de Teruel tal como lo traduje, en Barcelona, en 1938", p. 7. Il a en outre reproduit une courte note de Malraux datée du 15 mars 1967: "J'autorise Max Aub à faire publier, en langue

espagnole, au Mexique, sa version du script complet de Sierra de Teruel", p. 4. Il existe cependant entre ce scénario et les dialogues entendus à l'écran des différences qui ont dû être apportées pendant la réalisation du film par Malraux lui-même.

Nous avons demandé à Malraux la permission d'enregistrer la bande sonore pour mieux suivre les modifications apportées au cours du tournage, mais il nous a répondu que c'était absolument impossible puisqu'il n'est plus le propriétaire du film (lettre du 3 octobre 1969).

60. Le Figaro Littéraire, 4 décembre 1948, p. 6.
61. André Bazin, Q'est-ce que le cinéma? Vol. III (Paris: Les Editions du Cerf, 1959), p. 40.
62. Georges Charensol, Renaissance du cinéma français (Paris: Editions du Sagittaire, 1946), pp. 81-84.
63. "Premier entretien avec André Malraux", L'Express, 25 décembre 1954, p. 11.
64. Ibid.
65. Ibid.
66. Ibid.
67. L'Espoir, p. 53.
68. Ibid., pp. 29-30.
69. Ibid., p. 28.
70. La Nef, juin 1945, p. 12.
71. Esquisse d'une psychologie du cinéma, p. 332.
72. Georges Sadoul, Histoire du cinéma mondial (Paris: Flammarion, 1949), p. 301.
73. André Malraux, p. 41; Roger Boussinot, Encyclopédie du cinéma (Paris: Bordas, 1967), p. 532.
74. "Quand Malraux tournait Espoir", Le Figaro Littéraire, 15 janvier 1955, p. 10.
75. L'Ecran Français, 4 juillet 1945, pp. 8-9.
76. Claude Beylie, "Espoir", Cinéma 70, p. 111, et Roger Leenhardt, "André Malraux et le cinéma", Fontaine, juin 1945, p. 405.

77. André Bazin, "A propos de L'Espoir, ou du style au cinéma", Poésie 45, août-septembre, 1945, p. 130.
78. Voir Les Chênes qu'on abat, p. 65.
79. Serge Lang, Cinéma d'aujourd'hui (Genève, Paris: Editions des Trois Collines, 1945), p. 125.
80. Esquisse d'une psychologie du cinéma, p. 328.
81. Marion, André Malraux, p. 100.
82. Poésie 45, août-septembre 1945, p. 133.
83. Fin d'une jeunesse, p. 57.
84. Marion, André Malraux, pp. 94-97.
85. Fragments sténographiés de l'allocution prononcée pour la clôture du Festival de Cannes (mai 1959) reproduits dans Pierre Lherminier, L'Art du cinéma (Paris: Editions Seghers, 1960), p. 13.
86. "Behind the Mask of Africa", New York Times Magazine, 15 mai 1966, p. 34.

CHAPITRE IV
LA RECEPTION CRITIQUE

Et les passions que soulève ainsi le romancier se trouvent liées bien moins à la valeur artistique de son oeuvre qu'à la violence des sentiments qu'il met en jeu, volontairement ou à son insu.

(Malraux, "La question des Conquérants")

Celui qui porte un jugement sur une oeuvre littéraire ou cinématographique au moment même de sa parution court le risque de commettre des erreurs. Ses premières impressions, si pondérées qu'elles soient, sont nécessairement de portée restreinte et partielles; il lui manque le recul nécessaire pour pouvoir déchiffrer le complexe réseau de significations secrètes qui caractérisent toute oeuvre d'art. Mais cela n'a jamais empêché les critiques de s'empresser de juger. Ils le font en fonction de critères liés au climat idéologique de l'époque, et si pour cette raison leurs appréciations risquent de tomber rapidement dans l'oubli, du moins renseignent-elles sur les premiers moments de la vie publique de l'oeuvre. Il nous reste donc à dégager les traits principaux de l'accueil fait par la critique française à L'Espoir et à Sierra de Teruel.

L'Espoir

Lorsqu'il fut publié à la fin de 1937 les Républicains venaient de perdre la bataille de Teruel et la guerre civile espagnole était loin d'être finie. Grâce à l'auréole de gloire qui entourait la

personne du jeune écrivain combattant ainsi qu'à la publication des extraits de L'Espoir dans la NRF et dans le quotidien communiste Ce Soir en novembre 1937, la parution du roman complet fut vivement attendue dans beaucoup de milieux politiques et littéraires. Malgré certaines réserves et divergences dues à la complexité et à la diversité des problèmes d'ordre idéologique, moral et métaphysique mis en jeu, la réaction de la critique fut dans l'ensemble élogieuse.

L'étude d'une oeuvre vue à travers la presse relève moins de la critique proprement dite que de la sociologie, et ce sont souvent des sociologues qui se sont adonnés à ce genre de recherches. Ainsi Marc Bernard, qui collaborait avec Lucien Goldmann à l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, a fait une étude d'ensemble de l'oeuvre romanesque de Malraux vue à travers la presse de l'entre-deux-guerres. Partant de sept courants d'opinion différents--l'extrême droite, la droite bourgeoise, le centre littéraire, le centre gauche humaniste, l'humanisme chrétien, la gauche modérée et l'extrême gauche--Bernard a proposé les conclusions dont voici le résumé.

Le courant de l'extrême-droite, "antiparlementaire, anti-démocratique, de tendance royaliste et nationaliste, ou de tendance fascisante"¹ était plutôt "sensible aux manifestations d'individualisme exacerbé" qu'il relevait dans les premiers romans de Malraux, "créateur d'un univers morbide de sado-masochiste".²

Pour la droite bourgeoise "conservatrice, volontiers moraliste, attachée aux valeurs et à l'ordre existants"³ les romans de Malraux étaient ou malsains ou morbides, ou bien "acceptables en tant que divertissements exotiques d'un individualisme forcené, provisoirement

allié aux ennemis de la civilisation, récupérable peut-être, à long terme", et Malraux, lorsqu'il s'engage politiquement est "classé dans la catégorie des âmes anarchistes désespérées".⁴

Le courant du centre littéraire, qui "prétend juger des oeuvres romanesques en fonction de critères purement esthétiques"⁵ sans tenir aucun compte des positions politiques de l'auteur, tendait à mettre l'accent sur les thèmes de l'action, de l'érotisme et de la mort aux dépens des problèmes de la révolution et de la communauté révolutionnaire.

Le centre gauche humaniste, "qui comprend des hommes de diverses origines sociales attachées aux valeurs de libéralisme et de culture de la société occidentale, mais qui envisagent certaines possibilités de transformation de l'ordre existant, pourvu qu'il ne soit pas fondamentalement remis en cause",⁶ prête à Malraux ses propres préoccupations d'un nouvel humanisme et, malgré leurs réserves sur le communisme, admirent dans Le Temps du mépris et L'Espoir "la réalisation d'une communauté nouvelle entre les hommes".⁷

Le courant de l'humanisme chrétien, qui voulait élaborer un humanisme "qui s'inspirerait à la fois du christianisme et des besoins particuliers du monde moderne",⁸ refuse les valeurs de la communauté révolutionnaire et insiste sur le nihilisme de Malraux en le rattachant souvent à la lignée de Nietzsche et de Dostoïevski.

Quant à la gauche modérée (socialisme démocratique et réformiste) malgré ses réserves sur la désespérante solitude de La Condition humaine, elle fait de Malraux "son porte-parole dans les livres suivants" et "adhère à l'expression de ses valeurs collectives, engagées dans l'histoire",⁹ non sans formuler d'autres réserves dans

la mesure où Malraux tendait à identifier de plus en plus l'engagement avec la lutte et la discipline des communistes.

Enfin l'extrême-gauche (le parti communiste) salue en Malraux à partir du Temps du mépris un "grand écrivain de gauche qui a mis son talent au service de la cause de l'humanité confondue avec la cause communiste".¹⁰

A côté et en plus de l'exposé très systématique de Marc Bernard, il y a bien des nuances qu'il a passées sous silence et qui, visibles dans les commentaires provoqués par L'Espoir, peuvent servir à le compléter.

Malgré le climat politique passionné des années trente, très peu d'intellectuels ou d'écrivains avaient renoncé à leur position de simple spectateur des événements. Il est vrai qu'on assista inlassablement à des réunions anti-fascistes, qu'on signa des pétitions, qu'on envoya des messages de solidarité, etc. Mais si l'on était ainsi prêt à mettre sa plume au service d'une cause politique, on était naturellement moins disposé à engager sa personne. La guerre civile espagnole fit donc le tri entre les simples "révolutionnaires en chambre" et ces rares personnes, comme Malraux, qui étaient prêtes à se jeter corps et âme dans la lutte anti-fasciste. Plusieurs critiques, et pas seulement ceux de gauche (qui ne se sont pas engagés non plus) tinrent à rendre hommage au choix et au courage de Malraux. Voici ce qu'Armand Petitjean écrivait dans Vendredi, l'organe du Front populaire:

Au moment où la plupart des esprits, même de ceux qui se disent "révolutionnaires", paralysés par les miasmes que, dans l'état actuel de notre civilisation, ne cessent d'accumuler les années de paix, se hâtent

de considérer l'homme comme un fait accompli, songent plus à des héritages qu'à des acquisitions nouvelles, [Malraux] montre un rare, peut-être un unique exemple d'intrépidité . . . peut-être est-il le premier en France depuis les bouleversements de la dernière guerre à entrer volontiers--
consciemment--dans l'histoire du XX^e siècle.¹¹

Dans la revue mensuelle de gauche Europe, Ervin Sinko louait "le rôle glorieux de Malraux combattant";¹² et même un écrivain-critique aussi hostile que Gabriel Marcel admit qu'il "possédait [sur les autres] cette supériorité morale d'avoir joué le jeu jusqu'au bout".¹³ Pour André Billy cette fusion intime de l'homme et de sa pensée expliquait "la popularité dont jouissait Malraux dans le public ouvrier"¹⁴ à cette époque.

Les admirateurs de Malraux n'ont pas marchandé leurs éloges à L'Espoir. Jean-Germain Tricot écrivit dans La Flèche: "Tout le livre est secoué d'une puissante passion humaine et vivante, et prend--avec les scènes de guerre dans le ciel--l'allure d'un poème héroïque dont il a la splendeur, la force, la crispation nouée".¹⁵ La Pie Borgne, nom de plume du critique de Vendémiaire, alla même jusqu'à déclarer:

L'Espoir est un grand livre, un très grand livre, l'un des plus grands livres que j'aie lus depuis trente ans[. . .]Je donnerais pour ce livre tous les bouquins couronnés depuis plus de dix ans par les jurys jeune et vieux. Je donnerais les œuvres complètes de Marcel Arland, de Pierre Benoît, de J. Romains, de G. Duhamel, de F. Mauriac--je prends les meilleurs--et même de Gide.¹⁶

Ces appréciations font écho aux sentiments de Pierre Loewel de l'Ordre: "Tout dans ce livre est plein de richesse, de vie, de force, d'une intensité intellectuelle et dramatique à quoi on ne résiste pas";¹⁷ et à ceux de Paul Nizan, correspondant de guerre de Ce Soir:

Il n'y a point de doute que L'Espoir ne soit un grand livre. Grand livre par les réussites du romancier, par la fidélité à une matière de l'ordre sublime.

Malraux s'est demandé longtemps s'il était à la fois possible de ne pas séparer l'action du roman sur l'action: il vient de se répondre.¹⁸

Souvent on voulut indiquer les épisodes les plus touchants, les plus réussis. Pour Jacques Madaule "la scène la plus poignante [était] celle où deux de ses anciens soldats supplient Manuel de leur sauver la vie";¹⁹ pour André Thérive, le critique du Temps, et la Pie Borgne, c'était l'exécution des prisonniers gouvernementaux dans Tolède prise par les fascistes; pour Pierre Loewel, les scènes d'aviation: "Il me restera alors à signaler les descriptions de raids par avions enserrés, pour ainsi dire, dans les jumelles du guetteur: Il y a là quelques récits mieux que saisissants".²⁰

Il y eut forcément quelques rares voix discordantes dont celle de François Porché de L'Epoque qui trouvait L'Espoir "écrasant d'ennui" et y voyait "le morne défilé des images mécaniques, automatiques dont se compose ordinairement la littérature de combat dans les guerres modernes".²¹

Aigreux qui fait d'autant mieux ressortir les comparaisons les plus flatteuses devant lesquelles certains critiques n'ont pas hésité, surtout André Billy: "Je ne fais pas de comparaison avec L'Illiade, je ne dis pas que Malraux vient de s'égalier à Homère, pour la bonne raison qu'après tout je ne suis pas sûr qu'il ne l'ait pas dépassé".²² Mais bien d'autres aussi firent des rapprochements avec des oeuvres de caractère épique. Jean-Germain Tricot estimait que "L'Espoir est un livre à la mesure de Guerre et Paix de Tolstoï";²³ et pour Marcel Arland, "lyrique et épique [Malraux] fait songer à Hugo, au Hugo des Misérables ou de la Légende des siècles".²⁴ Les scènes de guerre firent dire à André Thérive que "la méthode de Stendhal pour Waterloo

trouve ici sa meilleure application".²⁵ Paul Nizan, lui, en évoquant La Chartreuse de Parme, déclara que "le côté Dostoïevski s'efface devant le côté Stendhal".²⁶ La Pie Borgne se contenta d'estimer que "Malraux nous donne avec L'Espoir l'épopée de la guerre civile".²⁷ Quant aux philosophes, on citait surtout l'influence de Nietzsche; mais seul Louis Gillet vit une filiation avec Georges Sorel et ses Réflexions sur la violence: "Cette façon d'emprunter à la religion ses puissances les plus explosives, de traduire le marxisme en équivalents dramatiques, de créer l'événement, de remplacer l'évolution par un appel à l'énergie et à la catastrophe, c'est tout lui".²⁸

Les grands dialogues d'intellectuels ont naturellement provoqué des commentaires très variés de la part des critiques français de 1938. Pour Gabriel Marcel c'étaient "les parties les plus remarquables du livre"²⁹ et Louis Gillet était du même avis: "Tout l'intérêt . . . consiste dans les dialogues et dans les réflexions des chefs improvisés, et d'ailleurs incapables, qui épiloguent entre eux sur le sens de la révolution, et méditent au bord de la géhenne prête à les engloutir".³⁰ En même temps il admira dans les personnages de L'Espoir "cette anxiété de penser vrai, de justifier leurs actes, de voir clair et de se défendre du faux et du mensonge".³¹ André Thérive, tout en s'en prenant aux "discours elliptiques" et aux "dialogues péremptoires" et en trouvant Lopez et Shade particulièrement insupportables, ne cacha pas sa très vive admiration pour le dialogue entre Alvear et Scali à Madrid: "Ils n'ont rien que de brillant, d'original. Un talent exceptionnel et un esprit non médiocre s'y révèlent. La vraisemblance, la couleur locale les

justifie. Les idées y étincellent et crépitent de toutes parts [. . .]
 Le plaisir d'esprit est très vif quand Malraux laisse mousser et
 sourdre sa pensée, sans cesse aiguë et subtile".³² François Porché
 fut le seul à désapprouver, ne voyant dans Garcia, Alvear, Hernandez,
 Scali que des "pseudo-intellectuels".³³

C'est la forme même du roman qui déconcerta le plus, ainsi
 que le montrent la plupart des comptes rendus. Pour les uns la
 narration heurtée et elliptique reflétait fidèlement la confusion des
 événements historiques. A ce sujet Gabriel Brunet écrivit: "Sans
 doute y a-t-il une sorte d'accord entre cet art rauque, pulvérant,
 chaotique et cahoté, tout en chocs brefs et discontinus, et "la chose
 guerrière" elle-même, telle qu'elle apparaît aux exécutants".³⁴ Pour
 J.-B. Séverac du quotidien socialiste Le Populaire, L'Espoir était
 "une suite de tableaux et de récits de la guerre civile d'Espagne
 pendant ses neuf premiers mois".³⁵ D'autres, dont le jugement était
 sans doute influencé par les abondants articles sur la guerre civile,
 employèrent souvent le mot reportage pour décrire la forme du roman.
 Gabriel Marcel la compara à "une sorte de reportage hybride entrecoupé
 de dialogues inventés",³⁶ et Sinko la qualifia de "monumental reportage
 lyrique".³⁷ Jean Catesson des Cahiers du Sud vit plus juste lorsqu'il
 fit observer que L'Espoir était un "reportage dramatique et ardent",
 mais, précisa-t-il, "le reportage d'un romancier".³⁸

D'autres encore, tenant compte des multiples rôles assumés par
 Malraux en Espagne ont recouru au mot témoignage. Pour la Pie Borgne
L'Espoir était "un témoignage honnête où l'auteur ne dit que ce qu'il a
 vu, presque sans transposition",³⁹ et c'est ce que dit Léon Pierre-
 Quint dans la première phrase de son compte rendu: "L'Espoir n'est ni un

roman ni un reportage, mais le témoignage d'un combattant sur la guerre d'Espagne".⁴⁰ Certains, cherchant à préciser les distances que Malraux avait prises à l'égard des "faits bruts", ajoutèrent l'adjectif "romancé". Selon Maurice Noël des Annales Politiques et Littéraires, L'Espoir était "une chronique romancée de la guerre des Rouges";⁴¹ et René Vincent y voyait "sous une forme romancée le récit d'un témoin" et "un document":

Mais c'est un document un peu spécial: c'est moins un reportage sur les événements et les faits auxquels Monsieur André Malraux a pu participer ou dont il a été le spectateur, qu'un document psychologique sur les plus conscients des combattants qui furent ses compagnons d'armes.⁴²

Ce furent les brillantes discussions politiques dans lesquelles Malraux cherchait à nuancer ses sentiments sur la guerre d'Espagne qui naturellement suscitérent les débats les plus acharnés, les désaccords les plus véhéments. Etant donné le climat politique des années trente, on était porté à émettre des jugements tranchants sur cet aspect très controversable du roman. A quelques rares exceptions près, les critiques se divisèrent nettement en deux groupes: ceux qui estimaient que L'Espoir était principalement un livre de partisan, et ceux qui croyaient que Malraux avait réussi à dépasser cette attitude.

Parmi ces derniers se trouvent non seulement les humanistes de gauche, les socialistes et les communistes, mais aussi un ennemi implacable de Malraux, Robert Brasillach qui écrivit dans L'Action Française avec sarcasme:

Entre nous, ce roman aurait été composé par un hitléro-japonais, par une vipère lubrique, par un chien trotskyste, par un chacal de la P.O.U.M., ou un anarcho-fasciste, il ne serait certainement pas plus nuisible à la cause qu'il veut défendre. Si c'est avec ça que le lieutenant Malraux, de la brigade España, prétend soutenir le moral de

l'arrière, pour parler vulgairement, nous sommes servis!⁴³

De façon analogue, Marcel Arland pensait que "le tableau que [Malraux] propose de son propre parti n'a rien d'idyllique,⁴⁴ et René Vincent que L'Espoir était en fin de compte "un document terrible contre l'idéologie qui l'a inspiré".⁴⁵

Malgré cet aspect bien clair du roman, les ennemis du Front populaire n'y virent qu'un livre de partisan où les atrocités rapportées étaient toujours l'oeuvre des Blancs, où "Malraux ne [parlait] pas des massacres perpétrés du côté républicain"⁴⁶ et où "les beaux sentiments [n'étaient] montrés que d'un seul côté de la barricade".⁴⁷ Robert de Traz, ne prêtant aucune attention aux objections soulevées par Malraux contre les communistes, lui reprocha d'avoir simplifié et faussé la guerre d'Espagne en la réduisant à "une lutte de la lumière contre l'ombre, du bien contre le mal".⁴⁸ Et comme François Porché il lui fit grief de ne pas avoir rapporté l'égorgement des seize mille prêtres--chiffre alors souvent cité dans la presse--tués en territoire républicain peu après le début de l'insurrection franquiste.

De là à accuser Malraux d'avoir composé une oeuvre de propagande il n'y avait qu'un pas. Dans Feuilles Libres de la Quinzaine Jeanne Alexandre s'éleva contre "l'insidieuse intention de propagande"⁴⁹ que le roman recelait, et Gabriel Marcel, estimant que Malraux avait donné "une image simplifiée, caricaturale des franquistes" écrivit: "Un roman unilatéral n'est pas un roman, c'est un pamphlet".⁵⁰ Aussi bien certains, non contents de rabaisser L'Espoir au niveau d'un pamphlet, d'une oeuvre de propagande, renchérirent-ils dans leurs condamnations, accusant Malraux d'être "un communiste orthodoxe",⁵¹ un "communiste militant"⁵² ayant composé un "livre d'inspiration

communiste",⁵³ un "ouvrage de propagande communiste".⁵⁴

A l'inverse bien des critiques s'étonnèrent de l'absence dans L'Espoir des masses et des militants de base, absence qui serait en effet bizarre dans un roman d'inspiration communiste. André Thérive remarquait que "L'Espoir ne met en scène que des individus",⁵⁵ et Maurice Noël qu'il n'y a pas "un seul ouvrier capable".⁵⁶ Ni même une trace de la vie populaire, regrettait Marcel Arland:

On eût pu souhaiter sans doute de voir poussées au premier plan des figures plus rudimentaires et plus simplement humaines, figures non plus de chefs, d'aventuriers, d'artistes, mais prises çà et là dans une foule, une maison, une campagne; et non pas seulement de les apercevoir, mais de les suivre et de les connaître dans leur familiarité, leurs faiblesses, leur enracinement.⁵⁷

Sur ce point certains étaient même prêts à ironiser. John Charpentier, critique du Mercure de France, écrivait que "le bonheur du troupeau semble préoccuper [Malraux] moins que la jouissance des pasteurs",⁵⁸ et Jeanne Alexandre que "Malraux en grand seigneur de l'esprit dédaigne presque de célébrer le peuple".⁵⁹ Mais le réquisitoire le plus sévère vint de René Vincent qui s'indigna d'une telle lacune de la part d'un écrivain dont la fidélité était acquise à un parti qui se réclamait sans cesse des masses:

Le choix de ses héros limité à un certain nombre d'individus et même d'individus-types, dont est systématiquement exclu l'homme moyen, le fantassin sans grade, l'obscur et multiple participant qui, lui aussi, lutte, souffre et meurt mais qui, moins appliqué à "penser" son drame qu'à le vivre, offre peu de matière au littérateur en quête de grandes sensations, d'émotions fortes et de réflexions nobles. Encore que ces préférences exclusives pour certain type d'humanité hors-série témoignent d'un mépris que des artistes se disant "amis du peuple" se refuseraient à avouer explicitement, on doit constater qu'elles ne sont pas rares chez des écrivains révolutionnaires et que ceux-ci sont fort capables d'être tout aussi

"egoïstes" qu'un Barrès ou un Montherlant, dès qu'ils passent du plan de la politique militante qui n'est pas leur, au plan de la littérature où ils s'expriment à l'aise. Cet individualisme révélateur est même assez logique chez des intellectuels dont une conception orgueilleuse de l'homme inspire essentiellement la révolte.⁶⁰

Indignation à laquelle il convient d'opposer cette remarque d'un homme de gauche, Ramon Fernandez, dans Marianne: "Malraux consacre les plus beaux passages aux militants de la base".⁶¹

A cause de la complexité politique de L'Espoir, beaucoup se méprirent sur la nature de l'engagement de Malraux qui, en plus d'être appelé communiste, fut également traité d'anarchiste, et même de fasciste. John Charpentier, confondant les mésaventures du jeune Malraux avec son action du côté républicain, l'accusa d'être "un anarchiste genre 1890".⁶² André Thérive croyait Malraux très "près des anarchistes",⁶³ et André Rousseaux écrivit: "La vérité est que Monsieur Malraux est un anarchiste total qui a fait table rase de toutes les valeurs, et qui ne croit plus qu'en lui-même".⁶⁴

Un des motifs de ces malentendus, c'est que L'Espoir est en partie l'histoire de la naissance d'une armée, et que Malraux, chef improvisé lui-même, a voulu consacrer quelques-unes de ses meilleures pages aux problèmes des chefs, de ceux dont c'était la lourde responsabilité d'organiser les troupes républicaines. Mais pour beaucoup ce fut tout simplement "l'apologie continuelle du chef",⁶⁵ exalter le chef et les officiers aux dépens des simples soldats. D'autres en conclurent que par son appel constant au sacrifice et par son culte de la force Malraux était très proche des "morales de l'héroïsme",⁶⁶ de l'hitlérisme et du fascisme. Robert de Traz pensa que "les républicains et les fascistes se tuent sans savoir qu'ils se

ressemblent [. . .] Car, du côté de Franco on constaterait la même aspiration à la fraternité, le même besoin d'espérance, la même acceptation de la mort au service d'une cause qui vous dépasse".⁶⁷

De telles remarques étaient assez courantes en 1938, mais elle ne relèvent pas, comme certaines, de la pure calomnie. Laissant de côté l'ironie de John Charpentier écrivant qu'en vue du nombre de pages de L'Espoir "il a dû rester [à Malraux] relativement peu de temps pour tuer",⁶⁸ on trouve dans une revue catholique que Malraux avait justifié "le massacre en masse des otages et des religieuses, des chiens franquistes et des mangeurs d'hosties".⁶⁹ A quoi l'intellectuel catholique Jacques Madaule répondit sans tarder:

Les rédacteurs de la Revue Catholique des Idées et des Faits ont tout à fait le droit de ne pas aimer le livre de Malraux, livre partial, et de le proclamer. Ils n'ont pas le droit de dire que Malraux a fait l'apologie des massacres en masse de non combattants, parce que ce n'est pas vrai. On peut lui reprocher de n'avoir pas parlé de ces massacres ou, s'il y a fait quelque allusion, d'avoir cherché à en diminuer l'importance; mais non de les avoir justifiés.

Je suis peut-être naïf, mais il m'a paru que si, dans une Revue qui se dit catholique, les opinions sont libres, le mensonge et l'imposture ne le sont pas.⁷⁰

Ce n'est d'ailleurs pas que Madaule ménageât ses critiques à Malraux dans d'autres domaines. Comme tant d'autres il attribuait à l'auteur des Conquérants une passion malsaine pour la violence, qui se montrait dans les "sanglantes saturnales"⁷¹ de L'Espoir. André Thérive y voyait aussi "un bariolage d'horreurs et d'étrangetés qui doivent réveiller Mérimée dans sa tombe",⁷² et Gabriel Marcel pensait que "la hantise de la souffrance engendre une pitié véritable et une algophilie proprement sadique".⁷³

Parmi tous les auteurs qui ont fait des commentaires sur L'Espoir, nous voudrions pour conclure, en citer quatre dont les opinions illustrent bien à quel degré les points de vue et leurs motifs peuvent différer: Simone de Beauvoir, Henry de Montherlant, André Salmon et Léon Trotsky.

Puisqu'il est bien rare que Simone de Beauvoir montre de l'enthousiasme pour une oeuvre de Malraux, voici in extenso ce qu'elle dit dans le deuxième volume de ses Mémoires (1960):

C'est à ce moment, ou juste après notre retour à Paris, que nous lûmes L'Espoir de Malraux, avec une passion qui débordait de loin la littérature. Comme dans ses autres romans, ses héros manquaient de chair, mais c'était sans grande importance car les événements comptaient beaucoup plus que les personnages, et Malraux les racontait très bien. Il nous était proche, par sa prédilection pour l'Apocalypse, par la façon dont il ressentait la contradiction entre l'enthousiasme et la discipline. Il abordait des thèmes neufs en littérature: les relations de la morale individualiste et de la pratique politique; la possibilité de maintenir au sein de la guerre même des valeurs humanistes; car les combattants de l'armée populaire étaient des civils, des hommes, avant d'être des soldats, et ne l'oubliaient pas. Nous nous intéressions à leurs conflits, sans pressentir à quel point ils paraîtraient, d'ici peu de temps, périmés, la guerre totale devant radicalement abolir toutes les relations interhumaines, dont Malraux se préoccupait, et auxquelles nous attachions nous aussi tant de prix.⁷⁴

Henry de Montherlant écrivait dans L'Equinoxe de septembre (1938) que L'Espoir était "parmi tous les livres parus depuis vingt ans [. . .] celui qu'on voudrait le plus avoir vécu et avoir écrit".⁷⁵ Et dans un de ses Carnets, publiés en 1957, répondant aux critiques dont le roman était l'objet (c'est du journalisme--c'est mal composé--c'est mal écrit et plein de dissertations), il faisait aussi l'éloge de l'art d'écrire de Malraux:

L'attention chez Malraux. C'est une règle, que la beauté de l'art descriptif provient en grande partie de la précision, c'est-à-dire de l'attention. Est-ce qu'il notait? Et est-ce qu'il notait sur le moment même? Sa précision dans le détail [. . .] L'absence de littérature. En cela, fait songer souvent à Tolstoï [. . .] Les pages sur les fusillés sont le comble de l'art d'écrire. Mais personne ne s'en aperçoit.⁷⁶

André Salmon, envoyé spécial du Petit Parisien dans le secteur nationaliste de l'Espagne en 1936-37, écrit dans ses Souvenirs sans fin (1961) qu'il se sent gêné par L'Espoir. Tout en admettant que c'est un "livre passionnant" mais non un "authentique témoignage", le fidèle "anar" qu'il était toujours à près de quatre-vingts ans devait tenir rigueur à Malraux de certaines remarques sur les anarchistes catalans et il s'en prend au titre même:

L'Espoir. L'espoir de quoi? En dépit de tout, l'espoir tenace du chambardement général? L'espoir de la guerre civile portée partout? L'espoir des soviets partout? L'espoir de Procès de Paris comparables aux Procès de Moscou? L'espoir d'affronter les porteurs survoltés d'espoir d'un autre genre, d'une autre façon d'espoir coiffant la guerre civile d'une guerre étrangère? Une guerre que l'armée française conduite par ses généraux républicains avait toutes les chances de gagner?

A ses yeux c'est "un beau livre manqué qui ne pouvait être réussi".⁷⁷

Trotsky en exil au Mexique a fait sur L'Espoir des commentaires parmi les plus acerbes. Dans une lettre écrite à André Breton et datée du 22 décembre 1938, publiée en anglais dans la revue américaine Partisan Review, il s'emporta contre Malraux au point de l'insulter et d'en arriver à des généralisations outrancières et sectaires:

I followed his first literary steps with much interest. At that time there was already a strong element of pose and affectation in him. His pretentiously cold studies of heroism in other lands often made one uneasy. But it was impossible to deny him talent. With undeniable power he aimed

at the very peak of human emotion--of heroic struggle, self-sacrifice, extreme anguish. One might expect--and I, for one, earnestly hoped--that the sense of revolutionary heroism would enter more profoundly into his being, would purify him of pose and make him the major poet of an epoch of disasters. But what in fact happened? The artist became a reporter for the GPU, a purveyor of bureaucratic heroism in prudently proportioned slices, just so long and so wide. (They have no third dimension.)

During the Civil War I was obliged to fight stubbornly against the vague or lying military reports submitted by officers who tried to hide their errors, failures and defeats in a torrent of generalities. The present productions of Malraux are just such lying reports from the fields of battle (Germany, Spain, etc.). However, the lie is more repugnant dressed up in artistic form. The fate of Malraux is symbolic for a whole stratum of writers, almost for a whole generation. It is the generation of those who lie from pretended "friendship" for the October revolution. 78

Ces "rapports mensongers" sont évidemment Le Temps du mépris et L'Espoir, les deux romans où Malraux se montre le plus favorable aux communistes, c'est-à-dire, pour Trotsky, aux staliniens.

Sierra de Teruel

Plusieurs critiques de L'Espoir avaient été frappés par sa forme souvent cinématographique. Marcel Arland fit observer qu'il "ressortit assez à la technique du cinéma",⁷⁹ Jeanne Alexandre parla de ses "scènes filmées"⁸⁰ et Louis Gillet avoua qu'il avait été quelque peu gêné par "la galopade d'images bousculées comme sur l'écran du cinéma".⁸¹ Mais John Charpentier fut le seul à expliquer, et cela très brièvement, ce qu'il entendait par influence cinématographique et nota dans Le Mercure de France: "Les éléments introduits par le cinéma dans la littérature: la succession rapide et variée des plans, le brassage des multitudes--et les plus cosmopolites--convenaient

à merveille au talent de M. Malraux, à son paroxysme!⁸²

Or il se trouve que, parmi les nombreux critiques de cinéma qui consacrèrent des articles ou des comptes rendus à Sierra de Teruel, seulement trois aient rappelé L'Espoir. Georges Altman, en faisant l'éloge du film en 1939, pensa à propos de la séquence finale--la descente de la montagne--que "l'image nous semble ici inférieure aux pages étonnantes du livre de Malraux",⁸³ et Nino Frank, estima en 1945 qu'à l'écran "Malraux [parvient] à s'exprimer plus complètement, la réalité brute s'offrant docilement à lui".⁸⁴ Et lorsque dans les Nouvelles Littéraires Georges Charensol rapprocha la scène où le paysan guide l'avion de bombardement et celle de L'Espoir, ce fut simplement pour "observer comment la même pensée se trouve traduite différemment par la littérature et le cinéma".⁸⁵ Qu'il y ait eu si peu d'allusions à L'Espoir montre à quel point on a vu dans Sierra de Teruel non une adaptation du roman mais une création originale et autonome.

Après sept ans d'attente et d'innombrables péripéties la première projection de Sierra de Teruel en salle publique eut lieu enfin en 1945. Toutefois, ainsi que François Chalais le remarque dans Carrefour, le public et les distributeurs accueillirent le film assez froidement:

Il y a, quelque part dans Paris, un très grand film français. Mais c'est en vain qu'on en chercherait la mention dans les programmes des journaux. Cela serait trop simple. Aucune société de distribution, en effet, n'en a voulu. Toutes cependant ont été sollicitées. Plusieurs de leurs dirigeants ont même étendu la sollicitude jusqu'à assister à la projection de l'ouvrage. Sous leurs yeux, des scènes brutales et chaudes, d'une admirable sérénité dans la violence, pas très bien reliées il est vrai par un commentaire un peu bousculé, ont déroulé leur lacet de campagne et de sang.

Ils ont haussé les épaules--poliment: on a des convictions politiques à la page. Mais que pouvait bien dire ce film espagnol où l'on ne parle qu'espagnol?⁸⁶

En revanche ce fut de la part des critiques un concert d'éloges. De ceux qui avaient eu le privilège d'assister à une séance privée en 1939, Georges Altman et Louis Aragon furent les seuls à s'en expliquer à nouveau. Pour ce dernier Sierra de Teruel était "un film où bat le coeur de tout le monde et où souffle le génie d'André Malraux" et "un grand événement. Pas seulement une date dans l'histoire du cinéma [...] c'est une date de notre confiance dans la destinée de l'homme, dans l'infini progrès de l'homme vers les réels sentiments humains".⁸⁷ De même Georges Altman pensa que le film "touche parfois au sublime [...] comporte quelques-unes des plus hautes minutes d'émotion dont soit capable l'art du film".⁸⁸ Pour des cinéastes très connus comme André Bazin et Roger Leenhardt, Sierra de Teruel tranchait avec "le marais cinématographique de 1945", c'était une oeuvre unique dans l'histoire du cinéma, un film "hors classe",⁸⁹ et il "se [situait] d'emblée en des régions que le cinéma universel n'atteint pas une fois sur cent".⁹⁰ René Wheeler, critique de La Technique Cinématographique déborda d'enthousiasme:

Pour la première fois, je pense, un écrivain digne de ce nom a délaissé la plume, outil ancien, et a entrepris d'écrire son oeuvre avec une caméra. C'est une date. [C'est] le film le plus noble, le plus pur, le plus poétique qu'il m'ait été donné de voir depuis . . . Au fait, je n'en ai jamais vu de comparable.⁹¹

Nino Frank tenait Sierra de Teruel "pour le film le plus important présenté en France depuis une dizaine d'années, et pour l'une des oeuvres les plus poignantes et originales dont l'histoire du cinéma gardera le souvenir".⁹²

Comme pour L'Espoir les préférences des critiques se répartissaient entre plusieurs épisodes, l'exécution de Hernandez, les soldats qui supplient Manuel de leur sauver la vie, mais on s'accordait à la presque unanimité sur la grandeur du cortège funèbre descendant la sierra de Teruel. René Wheeler le compara à "un calvaire",⁹³ et Chamine écrivit dans La Nef: "Tout est richesse, plénitude, foi, fraternité des hommes, dans la minceur de ce cortège noir qui descend la montagne et va orgueilleusement ensevelir ses héros".⁹⁴

Les quelques rares critiques adressées au film tiennent avant tout à son état fragmentaire. Jean Mitry a très bien résumé la question en faisant une distinction qui s'imposait:

En fait, ce qui sépare la critique, c'est que les uns ont vu le film tel qu'il aurait dû être, tel qu'il a été pensé et conçu par Malraux, l'oeuvre intentionnelle, tandis que les autres ont vu plus simplement le film tel qu'il est.⁹⁵

Mais dans un autre compte rendu paru dans Volontés Mitry trouva quand même que Sierra de Teruel était "assez mal construit".⁹⁶ Et le célèbre critique Georges Sadoul fut de beaucoup le plus sévère, disant dans l'hebdomadaire marxiste Les Lettres Françaises que "Malraux connaît mal le langage cinématographique et n'a pas su mener son récit avec clarté".⁹⁷

Aux cartons explicatifs que Denis Marion avait rédigés pour pallier le manque de continuité, plusieurs trouvèrent à redire. Entre autres le critique des Arts: "Nombreux sont les passages obscurs: les explications nécessaires et encore insuffisantes qui s'inscrivent entre les divers épisodes n'en sont que l'évident aveu";⁹⁸ et Chalais estimait que Sierra de Teruel contenait des scènes "d'une admirable sérénité dans la violence, pas très bien reliées il est vrai par un

commentaire un peu bousculé".⁹⁹

La confusion entre roman, reportage, témoignage et document, qui avait marqué beaucoup de comptes rendus de L'Espoir, ne se manifesta pas pour Sierra de Teruel. Au contraire on tint à insister sur les différences qui séparaient le "réalisme" du film et celui d'un simple documentaire. René Jeanne déclara nettement: [Sierra de Teruel] n'est, en effet, pas un documentaire",¹⁰⁰ et Jean Mitry écrivit qu'il "semble être pris sur le vif au hasard de l'aventure, tant les événements qu'il nous montre ont de vérité, accusent ce caractère authentique de la vie saisie au vol".¹⁰¹ On reconnut aussi que Sierra de Teruel ne pouvait en aucune façon être assimilé à une oeuvre de propagande. Et Roger Laenhardt, critique cinématographique de Fontaine, en conclut:

N'est-ce pas un signe que dans le seul film de guerre qui ait, à notre avis, des chances de durer, toute propagande soit absente? L'ennemi n'est jamais représenté; mais seulement l'Ennemi, le destin. Malraux a prouvé qu'à l'écran aussi la plus éclatante affirmation politique n'allait pas sans une secrète interrogation spirituelle.¹⁰²

C'est probablement l'absence des franquistes et cette "secrète interrogation spirituelle" qui amenèrent plusieurs critiques à souligner que Sierra de Teruel était loin d'être un film glorifiant la guerre. Ces sentiments furent très bien résumés par Georges Altman:

Il n'est pas question ici d'épopée, de tableaux de bataille, de violence à panache. Sierra de Teruel n'est pas un film de guerre. . .]A l'encontre des films où les hommes se battent, [il] n'exalte rien que la conscience et que la vie broyée, vaillante et fraternelle des pauvres. Les soldats, les agresseurs, on ne les voit pas.¹⁰³

On trouve des propos analogues de Chamine dans La Nef: "Rien de plus anti-gloriole. Il s'agit de bonshommes ordinaires qui font simplement,

sans s'en rendre bien compte, des choses extraordinaires qui leur semblent utiles".¹⁰⁴

Le jeu simple et poignant des acteurs, amateurs et professionnels, émut profondément. Nino Frank déclarait qu'on n'avait jamais su "obliger des comédiens à jouer aussi simple, aussi vrai, aussi naturel",¹⁰⁵ et René Wheeler vanta l'interprétation de José Lado: "Si c'est un vrai paysan, Malraux est admirable d'en avoir tiré un aussi extraordinaire comédien; si c'est un comédien, il est merveilleux d'en avoir tiré un paysan aussi documentaire".¹⁰⁶ Seul Georges Sadoul fut encore une fois acrimonieux, trouvant les acteurs "aussi inconnus que médiocres" et que "le paysan est par certains côtés comique".¹⁰⁷

De tous les techniciens de valeur que Malraux avait engagés pour Sierra de Teruel, ce fut Louis Page qui reçut le plus de louanges: "Opérateur de qualité [qui] n'a jamais signé d'aussi poignantes et d'aussi savantes images",¹⁰⁸ disait Nino Frank, et, pour le critique anonyme du journal de gauche Vendredi, son travail avait contribué à "ranger aussitôt ce film dans notre mémoire à côté de nos grands souvenirs cinématographiques".¹⁰⁹ Mêmes éloges chez André Bazin pour la "grandeur qui se dégage de ses images d'une beauté violente et l'authenticité poignante de son expression",¹¹⁰ et chez Jean Mitry pour "les images de la fin qui atteignent sans peine à la réelle grandeur".¹¹¹

Quant à Malraux, on l'égala aux grands réalisateurs russes, sans que toutefois personne ne citât les noms d'Eisenstein ou de Poudovkine. André Bazin pensa que "seul le cinéma soviétique dans ses meilleurs moments a pu donner d'aussi pures émotions",¹¹² mais Chamine,

admirant le dépouillement de Sierra de Teruel, affirma que "le film russe lui-même, par comparaison, [semblait] suspect d'emphase, d'écriture artiste, d'effets, de vanités".¹¹³ Et Nino Frank fut même d'avis que Malraux ne devait presque rien aux metteurs en scène soviétiques et qu'il n'avait fait que traduire son propre génie à l'écran: "Les Russes n'auraient-ils jamais existé, je ne crois pas que L'Espoir eût été différent. André Malraux n'a fait que reprendre son bien".¹¹⁴

Bien des écrivains furent séduits par la beauté plastique de Sierra de Teruel et par son sens de la dignité humaine. Simone de Beauvoir dut être présente à la première projection du film puisqu'elle dit dans La Force des choses: "J'assistai en séance privée à L'Espoir de Malraux qui me toucha autant que le livre".¹¹⁵ Peu après la libération de Paris, Albert Camus écrivait dans Combat:

Il y aussi le leitmotif du film où tous ces hommes disent seulement, en présence des tâches les plus héroïques, qu'ils feront ce qu'ils pourront. Et ce qu'ils peuvent en vérité le monde entier l'a su.¹¹⁶

Et l'année suivante André Gide exprima son admiration en termes très élogieux:

Ce beau film a pris à présent une ampleur, une sorte de gravité tragique par quoi il rejoint le puissant livre auquel il emprunte sujet et titre. Nulle concession au goût du public; une sorte de dédain altier pour ce qui peut amuser ou plaire; et sans cesse dans les rares propos des acteurs du drame, leurs attitudes, les expressions de leurs visages, dans l'austère beauté des images, ce sentiment latent de dignité humaine, d'autant plus émouvante qu'il s'agit ici de très pauvres gens, peu distants de l'âpre terre qu'ils cultivent, inconscients de leur noblesse, modestes paysans que l'événement magnifie en héros, en martyrs.¹¹⁷

Très peu de films sont capables de soulever le même

enthousiasme et la même admiration pendant plus de trente ans. Aussi, quand Sierra de Teruel fut projeté de nouveau à Paris en mars 1970, public et spectateurs à la fois lui firent-ils un accueil passionné. Ce furent les mêmes éloges qu'en 1945, ampleur, lyrisme, rythme grave et pur, authenticité, dépouillement total, symbolisme, où s'ajouta l'étonnement devant la modernité de l'écriture de Malraux, et l'on fit de lui un précurseur du réalisme de l'après-guerre. Mais on y vit tout particulièrement un exemple de la préoccupation centrale de Malraux artiste: la création d'un monde cohérent et digne de rivaliser avec le réel le plus actuel:

Trente ans après sa réalisation, le film reste accordé, pour l'essentiel, à une vision contemporaine des hommes et des choses. Ce qui frappe, en effet, dans le film de Malraux, c'est moins le lyrisme tel qu'il s'exprime dans la grande séquence finale (la plus souvent citée par les historiens), qu'une certaine aptitude à recréer le réel, à exprimer ses significations profondes à l'aide d'un simple "décor" (une rue partagée entre l'ombre et le soleil), de quelques gestes scrupuleusement observés, d'une mise "en regard" des personnages excluant tout conflit autre que celui qui naît de leur situation.¹¹⁸

NOTES

1. Marc Bernard, "L'oeuvre romanesque de Malraux vue à travers la presse de l'entre-deux-guerres", Revue de l'Institut de Sociologie (Bruxelles), 1963, No. 2, p. 396.
2. Ibid., p. 423.
3. Ibid., p. 396.
4. Ibid., p. 423.
5. Ibid., p. 396.
6. Ibid.
7. Ibid., p. 424.
8. Ibid., p. 397.
9. Ibid., p. 424.
10. Ibid.
11. Armand Petitjean, Vendredi, 24 décembre 1937, p. 4.
12. Ervin Sinko, Europe, 15 avril 1938, p. 571.
13. Gabriel Marcel, L'Europe Nouvelle, 5 février 1938, p. 142.
14. André Billy, L'Oeuvre, 2 janvier 1938, p. 6.
15. Jean-Germain Tricot, La Flèche, 8 janvier 1938, p. 4.
16. La Pie Borgne, Vendémiaire, 12 janvier 1938, p. 5.
17. Pierre Loewel, Ordre, 3 janvier 1938, p. 2.
18. Paul Nizan, Ce Soir, 13 janvier 1938, p. 2.
19. Jacques Madaule, Temps Présent, 11 février 1938, p. 4.
20. André Thérive, Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.
21. François Porché, L'Epoque, 31 janvier 1938, p. 5.
22. L'Oeuvre, 2 janvier 1938, p. 6.
23. La Flèche, 8 janvier 1938, p. 4.
24. Marcel Arland, NRF, février 1938, p. 306.
25. Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.

26. Ce Soir, 13 janvier 1938, p. 2.
27. Vendémiaire, 12 janvier 1938, p. 5.
28. Louis Gillet, Les Nouvelles Littéraires, 8 janvier 1938, p. 2.
29. L'Europe Nouvelle, 5 février 1938, p. 142.
30. Les Nouvelles Littéraires, 8 janvier 1938, p. 1.
31. Ibid.
32. Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.
33. L'Epoque, 31 janvier 1938, p. 5.
34. Gabriel Brunet, Je Suis Partout, 14 janvier 1938, p. 8.
35. J.-B. Séverac, Le Populaire, 29 décembre 1937, p. 5.
36. L'Europe Nouvelle, 5 février 1938, p. 142.
37. Europe, 15 avril 1938, p. 572.
38. Jean Catesson, Les Cahiers du Sud, février 1939, p. 134.
39. Vendémiaire, 12 janvier 1938, p. 5.
40. Léon Pierre-Quint, La Lumière, 7 janvier 1938, p. 6.
41. Maurice Noël, Les Annales Politiques et Littéraires, 10 janvier 1938, p. 19.
42. René Vincent, Civilisation, avril 1938, p. 23.
43. Robert Brasillach, L'Action Française, 6 janvier 1938, p. 5.
44. NRF, février 1938, p. 304.
45. Civilisation, avril 1938, p. 25.
46. Jacques Madaule, Temps Présent, 11 février 1938, p. 4.
47. Louis Gillet, Les Nouvelles Littéraires, 8 janvier 1938, p. 2.
48. Robert de Traz, La Revue Hebdomadaire, 8 janvier 1938, p. 242.
49. Jeanne Alexandre, Feuilles Libres de la Quinzaine, 25 février 1938, p. 58.
50. L'Europe Nouvelle, 5 février 1938, p. 143.
51. René Vincent, Civilisation, et André Thérive, Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.

52. Robert de Traz, La Revue Hebdomadaire, p. 239.
53. Louis Gillet, Les Nouvelles Littéraires, 8 janvier 1938, p. 1.
54. André Rousseaux, Le Figaro, 1^{er} janvier 1938, p. 1.
55. Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.
56. Les Annales Politiques et Littéraires, 10 janvier 1938, p. 21.
57. NRF, février 1938, p. 307.
58. John Charpentier, Le Mercure de France, mars 1938, p. 352.
59. Feuilles Libres de la Quinzaine, 25 février 1938, p. 58.
60. Civilisation, avril 1938, p. 24.
61. Ramon Fernandez, Marianne, 19 janvier 1938, p. 6.
62. Le Mercure de France, mars 1938, p. 353.
63. Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.
64. André Rousseaux, Le Figaro, 1^{er} janvier 1938, p. 6.
65. Jeanne Alexandre, Feuilles Libres de la Quinzaine, 25 février 1938, p. 58.
66. Louis Gillet, Les Nouvelles Littéraires, 8 janvier 1938, p. 2.
67. La Revue Hebdomadaire, 8 janvier 1938, p. 241.
68. Le Mercure de France, mars 1938, p. 351.
69. Revue Catholique des Idées et des Faits, Cité par Jacques Madaule à la fin d'un compte rendu de L'Espoir publié dans Esprit, février 1938, p. 758.
70. Esprit, février 1938, p. 758.
71. Ibid., p. 756.
72. Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.
73. L'Europe Nouvelle, 5 janvier 1938, p. 142.
74. La Force de l'âge, p. 371.
75. Henry de Montherlant, L'Equinoxe de septembre (Paris: Grasset, 1938), p. 91.
76. Henry de Montherlant, Carnets 1930-1944 (Paris: Gallimard, 1957), p. 278.

77. André Salmon, Souvenirs sans fin. Troisième époque (1920-1940) (Paris: Gallimard, 1961), p. 25.
78. "Leon Trotsky's Letter to André Breton", Partisan Review, Hiver 1938-1939, pp. 126-127.
79. NRF, février 1938, p. 305.
80. Feuilles Libres de la Quinzaine, 25 février 1938, p. 58.
81. Les Nouvelles Littéraires, 8 janvier 1938, p. 1.
82. Le Mercure de France, mars 1938, p. 353.
83. Georges Altman, La Lumière, 18 août 1939, p. 5.
84. Nino Frank, Spectateur, 27 juin 1945, p. 5.
85. Georges Charensol, Les Nouvelles Littéraires, 21 juin 1945, p. 6.
86. François Chalais, Carrefour, 5 mai 1945, p. 1.
87. Louis Aragon, Ce Soir, 12 août 1939, cité par Denis Marion, André Malraux, p. 148.
88. Les Nouvelles Littéraires, 21 juin 1945, p. 6.
89. Roger Leenhardt, Fontaine, juin 1945, pp. 403, 404.
90. André Bazin, Poésie 45, août-septembre 1945, p. 125.
91. René Wheeler, La Technique Cinématographique, 1^{er} août 1945, p. 111.
92. Spectateur, 27 juin 1945, p. 1.
93. La Technique Cinématographique, 1^{er} août 1945, p. 111.
94. Chamine, La Nef, juin 1945, p. 159.
95. Jean Mitry, Intermède, juillet 1946, p. 169.
96. Jean Mitry, Volontés, 6 juin 1945, p. 3.
97. Georges Sadoul, Les Lettres Françaises, 18 août 1945, p. 5.
98. Cité par Denis Marion, André Malraux, p. 152.
99. Carrefour, 5 mai 1945, p. 1.
100. La France au Combat, 7 juin 1945, cité par Marion, André Malraux, p. 151.
101. Volontés, 6 juin 1945, p. 3.

102. Fontaine, juin 1945, p. 405.
103. La Lumière, 18 août 1939, p. 5.
104. La Nef, juin 1945, p. 159.
105. Spectateur, 27 juin 1945, p. 5.
106. La Technique Cinématographique, 1^{er} août 1945, p. 111.
107. Les Lettres Françaises, 18 août 1945, p. 5.
108. Spectateur, 27 juin 1945, p. 5.
109. Vendredi, 15 juin 1945, s.p.
110. Le Parisien Libéré, 16 juin 1945, cité par Marion, André Malraux, p. 148.
111. Intermèdes, juillet 1946, p. 169.
112. Le Parisien Libéré, 16 juin 1945.
113. La Nef, juin 1945, p. 148.
114. Spectateur, 27 juin 1945, p. 5.
115. La Force des choses (Paris: Gallimard (Livre de Poche), 1963), p. 24.
116. Combat, 11 octobre 1944, cité dans Avant-Scène, mai 1971, p. 53.
117. Terre des Hommes, 1^{er} décembre 1945, cité par Picon dans Malraux par lui-même, p. 182.
118. Jacques Chevallier, Image et Son, mai 1970, p. 118.

CONCLUSION

Lorsque Malraux quitta l'Espagne au début de 1939 lors de l'arrivée des troupes franquistes près de Barcelone, la deuxième République était sur le point de s'écrouler et les avertissements qu'il avait donnés dans L'Espoir étaient restés lettre morte. La victoire du fascisme en Espagne ne fit qu'encourager les autres puissances totalitaires dont les politiques expansionnistes conduisirent directement à la deuxième guerre mondiale. Malraux ne tarda pas à s'engager dans les chars, puis participa à la Résistance en tant que chef du maquis de Corrèze contre la division "Das Reich". Sur ses qualités deux de ses camarades de la brigade Alsace-Lorraine (où combattirent aussi des Espagnols) ont porté ce témoignage:

Je l'ai tenu dès nos premiers entretiens pour un chef militaire d'une valeur certaine, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer son aptitude à exposer les problèmes les plus compliqués sous toutes leurs faces dans un temps très réduit [. . .] Il ne se faisait en tout cas aucune illusion sur la valeur des gens dont il était entouré. Il les utilisait selon leur valeur, sans souci du grade ou de la fonction sociale. Ainsi font les vrais chefs.¹

Après les six années de la guerre, la lutte fratricide qui avait déchiré l'Espagne pendant plus de trois ans semblait appartenir à une époque très lointaine. L'Espagne franquiste, exclue de l'ONU et des autres organisations internationales, incarnait tout ce que Malraux méprisait le plus et, par conséquent, ne pouvait pas l'intéresser. Cependant, ainsi qu'il l'a dit récemment, le poids de l'Espagne avait été très lourd. Tant de ses camarades y étaient morts ou, comme Raymond Maréchal, avaient péri dans la Résistance. Aussi bien lorsqu'il fit l'oraison funèbre de Léo Lagrange, ministre socialiste

des Loisirs et des Sports pendant le Front populaire, ami dévoué de l'Espagne républicaine et seul ministre de France à mourir pour son pays, la termina-t-il sur les paroles que le commandant Peña avait prononcées devant le cadavre de Marcelino dans Sierra de Teruel: "C'était un homme que nous aimions".²

Il n'est pas dans le tempérament de Malraux de remâcher le passé, de se replier sur soi-même. Et quand les survivants des deux escadrilles voulurent créer une Amicale présidée par Malraux, il n'y prit qu'un intérêt passager. Fidèle aux valeurs incarnées par les personnages de ses romans, qui entendaient faire, organiser, agir, créer, il se consacra à l'action politique au service de de Gaulle, à ses responsabilités ministérielles en 1945-46 puis de 1958 à 1969, et, entre-temps, à ces ouvrages sur l'art qui sont l'aboutissement d'une très longue gestation.

Mais il fut bien loin de rester indifférent au sort des Républicains. Il a continué d'avoir des relations suivies avec d'anciens ministres, Álvarez del Vayo surtout, exilés en France, et il s'est montré d'une extrême générosité envers d'autres réfugiés, tel José Bergamín, qui avaient dû quitter leur pays après 1939. En 1963, profitant de sa situation privilégiée auprès du général de Gaulle, il fut dans une large mesure à l'origine de la "clémence" des autorités espagnoles envers Andrés Ruiz Márquez. Celui-ci, officier dans l'armée franquiste après la guerre civile, était devenu sous le nom de colonel Montenegro vice-président d'une organisation illégale, le Front espagnol de libération nationale. Arrêté en 1963, emprisonné d'abord à Valladolid et puis à Soria, il fut condamné à mort. Malraux demanda alors au général de Gaulle d'intervenir et la sentence fut commuée en prison à vie.³

Dans un tout autre domaine il arrive parfois que Malraux évoque des souvenirs d'Espagne, mais c'est généralement pour en tirer une de ces réflexions bien à lui, où le personnel s'élargit sans peine à l'universel, où l'expérience, en effet, se transforme en conscience.

Ainsi dans cet extrait de Combat paru en 1946:

Je me souviens d'avoir vu en Espagne rentrer un de nos aviateurs blessés, dans un avion de chasse ensanglanté. L'avion fut caché sous les oliviers. Le lendemain matin, la rosée perlait sur le sang à peine séché de la carlingue, le sang teintait chaque goutte, et il semblait que la résurrection de la rosée ait entraîné la blessure dans son cycle éternel. La renaissance du jour prenait toute sa force pathétique, parce qu'elle s'incarnait à la fois dans la terre, dans cet avion et dans ce sang. C'était cette incarnation qui donnait à ce spectacle un si saisissant accent; c'est de la succession d'incarnations semblables, trouvées par le poète, que vit la poésie.⁴

Cette évocation, et celle que nous citons en note, fait songer au ton employé pour parler de "l'Espagne éternelle" dans L'Espoir (p. 401) avant l'arrivée à Linares et la descente de la montagne. Elle montre aussi combien la pensée de Malraux continue à tourner autour, non de prouesses accomplies, mais de la mort et du destin, de l'espoir.

Dans cette étude nous avons cherché avant tout à relier L'Espoir à l'expérience vécue de Malraux, à le replacer dans son contexte historique et politique. Sans doute une oeuvre d'art est-elle une "totalité", elle doit être autonome, se suffire à elle-même et pouvoir être comprise dans son sens et ses prolongements sans qu'il soit besoin de recourir à des commentaires sur le fond ni surtout à une exégèse. Mais puisque les plus grands artistes, même apparemment les plus retirés de leur temps, y ont baigné, en ont été imprégnés,

n'ont jamais pu s'en abstraire, et que c'est toujours une question de degrés en moins ou en plus, vouloir non expliquer l'homme et l'oeuvre par l'époque mais les éclairer par elle ne peut que servir indirectement à une meilleure compréhension de ces rapports difficiles à percevoir entre une certaine création et les circonstances où il se trouve qu'elle a eu lieu.

Le cas de Malraux est extrême. Souvent plus que témoin, participant volontaire à des événements parmi les plus décisifs du XX^e siècle, il y a puisé à la fois les motifs de son action et la source de son inspiration. Il les a vécus en homme lucide et en artiste. Grâce à sa prodigieuse culture, il a su en tirer un sens, qu'on peut discuter, mais seulement si l'on a pris soin de s'informer des périodes mêmes où il a plongé de si multiples racines. Plus que pour aucun autre écrivain français de sa génération, son oeuvre gagne à être entourée d'un éclairage historique.

Nous voudrions penser que ce travail est un pas supplémentaire, bien que modeste, dans cette direction. Les quelques documents que nous avons trouvés, il y en a probablement d'autres à découvrir, et les interviews qu'on a bien voulu nous accorder, devraient permettre de mieux mesurer encore ce double courant essentiel chez Malraux, le besoin du réel et le pouvoir de le dépasser amplement, et donc de voir comment il parvient à transcrire, à transposer, à transformer, à métamorphoser, avec ce souci qui est celui de toute sa vie, atteindre à l'oeuvre d'art.

Il y a bien d'autres exemples de la présence du réel et du vécu dans son oeuvre romanesque. A preuve les Antimémoires où non seulement il reprend et refond de longs extraits des Noyers de l'Altanburg et du

Temps du mépris--le voyage aérien décrit dans ce dernier volume est la transposition de sa propre aventure au-dessus du Yémen en 1934-- mais où l'on trouve de ces incidents "vrais" qu'on reconnaît pour les avoir lus dans un des six romans.

Plus instructive encore est une certaine réponse de Malraux à Jean Vilar, peu avant la mort de celui-ci, quand tous deux préparaient à Verrières une émission de télévision. Elle sert à la fois à mettre en garde contre tout rapprochement insuffisamment prouvé avec le réel et à montrer comment, à l'intérieur d'une situation bien documentée, Malraux peut, par une "espèce d'instinct", se sentir forcé à métamorphoser. Vilar lui demandait si l'épisode de La Condition humaine, où Katow sur le point d'être brûlé vif donne son cyanure à deux de ses camarades, était authentique:

La locomotive oui, il y a énormément de documents là-dessus, même dans les journaux de l'époque qui étaient tous entre les mains de Chang Kai Chek vainqueur, et dont le ton était à peu près: il faut tout de même en finir avec ces ordures.

Pour le cyanure, c'est autre chose. Je n'y avais absolument pas pensé et j'écrivais cette scène comme elle s'était passée dans la réalité, les types qu'on jette dans le foyer de la locomotive; ce qui était quand même impressionnant quand on pense à Katow qui n'étant pas chinois, est entré dans ce jeu et sait qu'il va être brûlé. Avec ou sans cyanure, ce n'est quand même pas rien.

C'est en écrivant le passage sur ses mains que ma scène a pris un virage perpendiculaire et que j'ai pensé: il faut qu'il lui donne le cyanure. Episode complètement imprévisible et qui ne pouvait rien avoir de véritablement historique. Même s'il avait véritablement eu lieu, il ne serait qu'épisodique. Je ne suis pas parti d'une réalité, ni d'une sorte de mythe. C'était l'espèce d'instinct, tout à coup le: c'est mieux comme ça.

Ce qui m'a frappé, c'était l'idée d'un gros plan avec les deux mains et Katow qui dépose le cyanure dans la main de l'autre. Ça aurait été un plan superbe.⁵

Au sujet de La Condition humaine on savait que l'aimable et bizarre baron Clappique a réellement existé. Mais on vient d'apprendre que Kyo Gisors, le métis au visage de samouraï qui ne reconnaît pas sa propre voix enregistrée, s'inspire de Kyo Komatsu, très grand ami de Malraux, son traducteur japonais et le seul Japonais qui ait participé à la guerre civile espagnole, et que Kama, le vieil artiste qui peint pour ne pas être seul, ressemble à Kôichirô Kondô dont Malraux organisa une exposition au grand salon de la NRF en 1932.⁶ Ces nouveaux rapprochements indiquent que La Condition humaine, et sans doute les autres romans, mériterait d'être étudiée aussi dans ses rapports avec les réalités encore plus complexes qui ont entouré son élaboration.⁷

Pour quiconque s'intéresse à la biographie de Malraux les Antimémoires ont été, à cet égard, bien décevants. Ce gros volume cache de la vie de Malraux, autant qu'il en révèle. Pour nous la déception a été d'autant plus grande qu'il ne disait rien de l'Espagne. On pouvait se demander si c'était parce qu'il était encore ministre des Affaires culturelles, ou s'il gardait l'Espagne pour les volumes qui doivent être publiés après sa mort. A l'occasion d'un des nombreux entretiens accordés à la presse après la parution du livre, Michel Droit, du Figaro Littéraire, a posé la question et voici la réponse:

Il n'y a pas d'Espagne en fait, parce que le poids de L'Espoir est très lourd. Retrouver les choses véritablement importantes--j'entends dans l'ordre du destin--que ne figurent pas du tout dans L'Espoir, j'espère le faire, mais ce sera tout de même assez difficile. J'ai pourtant le sentiment que dans d'autres livres il y aura l'Espagne. Comment y sera-t-elle? Et est-ce que je serai obligé de reprendre des morceaux de L'Espoir, quoi qu'il arrive, même en les transposant, ou est-ce que je pourrai faire ce que je

voudrais faire? Cela dépend de beaucoup de choses.
Pour cela, il faudrait d'abord que je retourne en
Espagne⁸

Il est exceptionnel que Malraux exprime des regrets de ce qu'il
a fait, mais vers la même époque dans une conversation avec le directeur
de L'Événement, Emmanuel d'Astier de la Vigerie eut la curiosité de
lui demander: "Quelle est votre mauvaise action?":

Je sais bien l'action que je regrette . . . les
bombardements que j'ai effectués. Je ne les ai
pas regrettés sur le moment, cela a pris des
années. Mais le souvenir de ces bombardements
reste en moi avec une présence, une profondeur
étrange.⁹

Lorsque, après mai 1968 et l'échec du référendum de mars 1969,
le général de Gaulle donna sa démission, Malraux le suivit dans sa
retraite. Peut-être est-ce pourquoi Sierra de Teruel fut réédité peu
après, en mars 1970, et que Malraux consentit, pour la première fois,
à parler longuement de son expérience espagnole. Dans une émission
télévisée par l'ORTF le soir du 8 mars 1970,¹⁰ Malraux rappela les
circonstances qui avaient entouré la naissance de L'Espoir, souligna
qu'il n'avait jamais appartenu aux Brigades Internationales, puisqu'elles
avaient été créées après l'aviation internationale, et refusa de voir
dans les révoltes de la jeunesse actuelle des ressemblances avec les
mouvements qui poussèrent les jeunes gens des années trente sur les
chemins de la révolution:

La guerre d'Espagne s'éloigne, mais mystérieusement
elle reste présente dans les esprits. Ce qui fait
qu'il n'y a pas de commune mesure entre l'illusion
lyrique des premiers jours de la guerre civile
espagnole et les événements de Prague ou de mai
1968, c'est une chose toute simple: les morts.
Durant la guerre de la sierra, il y avait chaque
jour trêve à l'heure de la sieste. Après et avant,
c'était le massacre.¹¹

Des propos de ce genre font espérer que maintenant Malraux sera

plus disposé à parler de son "passé révolutionnaire". Mais pour préciser davantage il faudra attendre la publication de documents, papiers officiels, témoignages de figures politiques, le journal de guerre de Malraux, le scénario français de Sierra de Teruel, les prochains volumes des Mémoires de Clara Malraux et, avant tout, la suite des Antimémoires.

Tout cela pourtant ne fera sans doute qu'élargir le sens à donner à ce que l'auteur de L'Espoir considère "comme l'honneur de ma vie, avec la Résistance française".

NOTES

1. Bergeret et Grégoire, Messages Personnels (Bordeaux: Editions Bière, 1945).
2. Eugène Raude et Gilbert Prouteau, Le Message de Léo Lagrange (Paris: La Compagnie du Livre, 1950), p. 183. La sténographie de l'oraison funèbre de Malraux se trouve aux pages 179-183.
3. Notre informateur, très digne de foi, désire garder l'anonymat.
4. Combat, 15 novembre 1946. Repris dans "Lignes de force", Preuves, No. 49, mars 1955. Malraux en a remanié le texte dans les Antimémoires: "Mais je n'ai pas oublié non plus une image bien différente. C'est l'aube--l'heure à laquelle, d'ordinaire, nous arrivons sur les lignes ennemies. Je viens du château de pierre blanche et de ferronnerie noire où dorment les pilotes, et marche le long de l'immense verger où je suis souvent venu, le matin, manger les mandarines saupoudrées de givre. A ma droite, de grands sycomores cachent un avion de chasse dont la carlingue d'aluminium brille dans le soleil qui se lève. Il est couvert d'une rosée incolore près de la queue, rose puis rouge lorsque j'approche du siège. C'est l'avion d'un camarade tué hier, et dont le sang a ruisselé sur la carlingue. La nuit l'a nettoyée, et le sang du combat perle avec la rosée qui se forme sur les champs d'Espagne jusqu'aux Pyrénées" (pp. 598-599).
5. Magazine Littéraire, juillet-août 1971, pp. 14-15.
6. Tadao Takemoto, "André Malraux et le Japon", Mélanges Malraux, Vol. 4, No. 1, 1972, pp. 2-13. Depuis la mort de Kyo Komatsu c'est M. Takemoto qui traduit les oeuvres de Malraux en japonais.
7. Encore un exemple de ces petits incidents insignifiants qui ont eu chez Malraux des répercussions inattendues. Il s'agit d'un plan de Sierra de Teruel qu'il a évoqué dans ses derniers dialogues avec le général de Gaulle: "Mon souvenir le plus saisissant, dans ce domaine, est un souvenir d'Espagne, précis parce que j'ai eu beaucoup de mal à lui redonner vie dans mon film. Les avions de chasse italiens foncent sur nous devant les grands collimateurs de l'époque. Je commence à tirer; le collimateur est furieusement secoué, et un chahut d'enfer emplit la tourelle de l'avion. Une fourmi parcourt nonchalamment le collimateur à travers lequel je tire sur les chasseurs qui me mitraillent de leur mieux: les fourmis sont sourdes. D'une certaine façon, les hommes aussi. Mais pendant les prises de vues du film, les fourmis, si tranquilles sous les balles, voulaient toujours s'en aller . . . A la fin, un régisseur a fait enduire de miel le côté du collimateur vers lequel se dirigeaient les fourmis, et nous avons eu la paix . . ." (Les Chênes qu'on abat . . ., pp. 65-66.)

8. "André Malraux parle. Un entretien exclusif avec Michel Droit", Le Figaro Littéraire, 2-8 octobre 1967, p. 8.
9. "Dialogue", L'Événement, Nos. 19-20, septembre 1967, p. 60.
10. Réalisée par Claude Santelli. Jean Vilar lut des passages de L'Espoir et l'on montra des extraits de Sierra de Teruel. Le texte de cette émission est inédit.
11. Cité par Georges Suffert, L'Express, 23-29 mars 1970, p. 54.

APPENDICES

APPENDICE I

REPONSES DE MALRAUX A NOS QUESTIONS

Malgré des ennuis de santé Monsieur André Malraux a eu l'amabilité de bien vouloir répondre aux questions que nous lui avons soumises par écrit au printemps de 1970. Nous reproduisons intégralement ci-dessous nos questions et ses réponses.

1. Quelle est la date exacte de votre première arrivée en Espagne après le soulèvement de Franco?

Le surlendemain.

2. Accepteriez-vous de bien vouloir expliquer le rôle que vous avez joué auprès des gouvernements espagnol et français au début de la guerre civile?

L'Espagne républicaine ne disposait que de vieux avions. J'ai apporté des avions modernes - et des aviateurs.

3. Vous avez en effet commandé deux escadrilles, l'escadrille España, et celle qui portait votre nom. Quelle était la différence entre les deux?

Il y avait des mercenaires dans la première, pas dans la seconde.

4. Quels étaient les rapports entre vos escadrilles et:
 - (a) le Ministère de la Guerre espagnol,
 - (b) le reste de l'aviation républicaine,
 - (c) les aviateurs russes?

Nous dépendions directement du Ministre de la Guerre espagnol - Peu de relations avec l'aviation espagnole, parce que ses avions étaient beaucoup moins rapides que les nôtres - Aucune relation avec les Russes, qui possédaient leurs propres aérodromes.

5. En avril 1936, quelques mois avant l'insurrection des fascistes, vous aviez entrepris une tournée de conférences en Espagne, et en France sur l'Espagne (à l'Athénée de Madrid, à Marseille, etc.). Quels étaient les buts de ces conférences? Etiez-vous déjà conscient, alors, de l'imminence d'un soulèvement militaire en Espagne?

Oui - Caballero m'avait parlé de soulèvement imminent. Mais j'ai fait très peu de conférences, trois ou quatre.

6. Au printemps de 1937 vous êtes allé en Amérique du Nord récolter des fonds pour la cause républicaine. Dans quelles villes avez-vous fait des allocutions? Qui était responsable de l'organisation de la tournée de conférences? Comment le public américain les a-t-il accueillies?

Je n'ai plus de documents. Je me souviens de New-York, Philadelphie, San-Francisco, Hollywood. Il y a eu certainement d'autres villes: L'organisation était, me semble-t-il, assurée par les consultants espagnols. L'accueil a été chaleureux, mais c'était, dans l'ensemble, celui de nos amis.

7. En 1937 vous avez autorisé la publication en anglais d'un conte où vous décrivez quelques-uns des incidents repris dans L'Espoir ("This is War", Collier's, le 29 mai 1937). Une version espagnole, "El frente", a été publiée récemment dans une anthologie intitulée Los que fueron a España, Buenos Aires, 1966. La version originale n'a-t-elle jamais été publiée? Sinon, me serait-il possible de la voir? S'agit-il d'une première version d'une partie de L'Espoir?

Pas de publication en français. C'est devenu, en effet, le texte de L'Espoir.

8. L'Espoir a été publié en décembre 1937, des extraits ayant déjà paru dans la NRF du mois précédent. Quelle est la période de rédaction du roman?

1937, il me semble.

9. En 1934, avec Eisenstein, vous avez commencé un film sur La Condition humaine. Voudriez-vous raconter l'histoire derrière cette tentative de filmer votre roman? Est-ce que le célèbre metteur-en-scène russe a exercé une influence quelconque sur la façon dont vous avez réalisé Espoir?

Aucun rapport. Son travail était admirable. Vous pourrez trouver des détails dans le livre de Denis Marion "André Malraux" qui doit paraître à la rentrée dans la collection consacrée aux metteurs en scène par les éditions Seghers.

10. L'Espoir était écrit dans un cadre nettement anti-fasciste. Il ne s'agit jamais de comprendre les factieux, qui sont par définition l'ennemi. Dans quelle mesure le roman est-il une oeuvre de propagande? Est-il possible de réconcilier l'art et la propagande? Jusqu'à quel point une oeuvre d'art peut-elle servir une cause politique?

Les franquistes ne figurent dans aucune scène de L'Espoir.

11. Une des choses que je vais tenter d'analyser, c'est la façon dont vous avez composé L'Espoir - le passage de l'expérience vécue à sa transformation en conscience. J'ai constaté que beaucoup des récits de L'Espoir concordent (pour les faits) avec les comptes rendus des principaux journaux républicains de l'époque. Est-ce que la presse anti-fasciste a été la source principale des incidents dont vous n'avez pas été vous-même le témoin (par exemple, la bataille de Guadalajara)?

Accepteriez-vous de résumer la façon dont vous avez composé vos romans, L'Espoir en particulier?

Est-ce que le souci constant de vérité historique entrave le romancier?

Dans la préface à Indochine S.O.S. d'André Viollis vous parlez d'une "nouvelle forme du roman", voire le roman-reportage. Jusqu'à quel point L'Espoir est-il un roman-reportage?

Non: ma source était toujours les camarades de combat. Les champs d'aviation étaient éloignés des villes, et nous ne recevions guère les journaux.

Les romans se composent tout seuls.

Ce n'est pas sur la "vérité historique" qu'ils reposent mais sur l'expérience vécue, ce qui est assez différent.

C'est un roman-reportage comme les Frères Karamazov est un roman policier.

12. L'Espoir, conçu et réalisé dans une perspective stalinienne - celle d'organiser l'Apocalypse - comporte néanmoins des critiques assez sévères des communistes. A cette époque, on vous qualifiait de "sympathisant communiste" mais, après la deuxième guerre, vous êtes devenu de plus en plus hostile au communisme. Est-ce que vos expériences en Espagne ont été l'épisode clef dans vos relations avec les communistes?

Non: le pacte germano-soviétique. J'en comprenais les raisons, mais n'étais pas d'accord pour faire payer la facture par le prolétariat français.

13. Vous avez déclaré que L'Espoir est votre meilleur roman.¹ Quelles sont les raisons pour lesquelles vous le préférez aux autres romans, à La Condition humaine en particulier?

Erreur.

14. Dans les Antimémoires vous avez écrit: "Je n'ai pas oublié l'immense cortège des paysans derrière les civières des aviateurs, à Teruel". Cette expérience, transposée, est le point culminant du roman, du film, du conte et vous en avez parlé constamment dans vos conférences. Partant d'une expérience très personnelle vous avez créé une sorte de mythe de la fraternité humaine. Comment définiriez-vous l'importance transcendante que vous avez accordée à l'épisode de Teruel?

Comme vous la définissez vous-même.

15. Enfin: de la guerre d'Espagne vous avez tiré un de vos meilleurs romans et le seul film que vous ayez jamais réalisé; vous avez été chef d'escadrille et en Amérique du Nord porte-parole de la République espagnole. Maintenant, plus de trente ans après la chute de Madrid, comment évalueriez-vous l'expérience espagnole?

Comme l'honneur de ma vie, avec la Résistance française.

¹L'écrivain américain Ralph Bates a noté dans son compte rendu de la traduction américaine de L'Espoir: "The next time I met Malraux was at the 1937 Writers' Congress. By then he had performed one of the most striking of feats, the organization of an International Air Squadron, and was halfway through a novel. "It is my best", he told me, and now I believe him, having read it three times". The New Republic, 16 novembre 1938, p. 49.

APPENDICE II

LES ESCADRILLES ESPAÑA ET "ANDRÉ MALRAUX"

Ces deux listes, établies au printemps de 1970, grâce surtout à la collaboration généreuse des survivants de l'aviation internationale, sont aussi complètes que possible. Si les listes officielles existent encore, ce qui est des plus douteux, nous n'avons pas pu les trouver.

En particulier, nous devons remercier Monsieur Julien Segnaire, commissaire politique de l'escadrille "André Malraux", qui a eu l'obligeance de mettre à notre disposition son très précieux album de photographies prises en Espagne en 1936-1937. Les indications très utiles qui accompagnent ces photos nous ont permis de faire cet appendice. D'autres anciens de l'escadrille "André Malraux" ont bien voulu nous aider à vérifier ces deux listes et à combler quelques lacunes, ce qui nous a permis de réduire au minimum, sinon d'éliminer, le risque d'erreurs possibles.

Il va sans dire que parfois nos listes se chevauchent, car bien des aviateurs ont fait partie des deux escadrilles. Or, à l'exception de Jean Darry et d'Abel Guidez, qui étaient parmi les premiers combattants étrangers à gagner l'Espagne pendant l'été de 1936, nous ne les avons mis que dans l'escadrille "André Malraux".

(a) L'Escadrille España (août-novembre 1936)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Arribas	Français			Blessé le 30 septembre 1936
Aspero	Espagnol	Mécanicien; chef d'équipe		Grièvement blessé au début de septembre à la suite d'un atterrissage forcé
Barca	Espagnol	Mécanicien		
Bernay, Michel	Français	Pilote de chasse	Mercenaire	Pilote militaire; le 16 août il abattit un Fiat CR-30 de l'escadrille italienne Vicente près de Teruel; le 28 août il descendit un Bréguet franquiste au-dessus de Talavera

APPENDICE II (suite)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Blondeau	Français			Mort au combat le 30 septembre à l'ouest de Madrid
Bordalo	Français			Blessé le 30 septembre dans la Sierra à l'ouest de Madrid
Bourgeois	Français	Pilote de chasse	Mercenaire	Au début de septembre son Havilland fut touché par la DCA au cours d'une mission de bombardement; il parvint quand même à retourner à sa base
Castanedo di Campo	Français	Pilote		
Cazanave	Français	Pilote	Mercenaire	
Chiaromonte	Italien	Bombardier		
Darry, Jean	Français	Pilote de chasse	Mercenaire	Pilote militaire; il abattit un appareil de reconnaissance italien la veille du 15 août
Deshuis	Français	Pilote		Le seul indemne quand l'avion qu'il pilotait fut descendu le 30 septembre 1936 par des Fiat
de Simoni	Italien	Mécanicien		
Gensous, Henri	Français	Pilote	Mercenaire	
Gouinet	Français	Pilote	Anarchiste	Le 14 août il abattit un avion de reconnaissance italien

APPENDICE II (suite)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Guides, Abel	Français	Chef des pilotes	Anti-fasciste	Officier de l'Armée française; le meilleur pilote de l'escadrille; tué au printemps de 1937 quand l'avion sanitaire qu'il convoyait à Barcelone fut abattu par les franquistes
Hantz	Français	Pilote	Mercenaire	
Heilmann	Français; d'origine belge	Pilote de chasse	Mercenaire	Abattit un Fiat au début de septembre; tué peu après quand son Nieuport fut descendu dans le secteur de Madrid par des Fiat de l'escadrille Vicente
Isnart	Français	Pilote		Blessé le 30 septembre
Issart	Français			
Ivanoff	Russe blanc	Mitrailleur		
Kosek	Tchèque	Mitrailleur		
Labit	Français	Pilote	Anarchiste	Convoya des avions de Toulouse à Barcelone en juillet et en août
Lacloche	Français		Aventurier	
Lehousse	Belge	Mécanicien		
Matheron	Français	Pilote		Pilote de l'Armée française

APPENDICE II (suite)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Poulain, Marius	Français	Pilote	Socialiste	Convoya des avions de Toulouse à Barcelone en juillet et en août
Spinelli	Italien	Mitrailleur		
Thomas	Français naturalisé, d'origine polonaise	Pilote de chasse	Mercenaire	Convoya des avions de Toulouse à Barcelone en juillet et en août; son avion fut descendu le 16 août mais il sauta en parachute et fut sauvé
Valbert, Victor (pseudonyme)	Français	Pilote de chasse		Capitaine de réserve dans l'Armée française de l'air; il convoya des avions de Toulouse à Barcelone en juillet et en août; mission particulière en Espagne; observateur des opérations aériennes
Vespignani	Italien	Mécanicien		
Viezoli, Giordano	Italien			Mort au combat le 30 septembre
<u>Résumé</u>	<u>Nationalité</u>	<u>Fonction</u>		
	Français	Pilotes	17	
	Espagnols	Bombardier	1	
	Italiens	Mitrailleurs	3	
	Russe	Mécaniciens	5	
	Tchèque	Manque d'information	6	
	Belge		1	
	Total	Total	32	

APPENDICE II (suite)

(b) L'Escadrille André Malraux (novembre 1936-février 1937)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Antonini	Italien	Mitrailleur	Anti-fasciste	
Audoin, Hilaire	Français	Mécanicien	Sympathisant communiste	
Belaïdi, Jean	Algérien	Mécanicien	Socialiste	Mort au combat à Teruel le 27 décembre 1936
Bergeron, Marcel	Français	Mécanicien	Communiste	Blessé à Málaga le 11 février 1937
Bernier, Paul (Nom de plume: Julien Segnaire)	Belge	Bombardier	Communiste	Lieutenant et commissaire politique de l'escadrille; blessé à Málaga le 11 février 1937
Bidault, Marcel	Français	Mécanicien	Sympathisant communiste	
Bourgeois	Français	Pilote	Communiste	Deuxième pilote à Teruel le 27 décembre 1936
Bourne	Français	Mitrailleur	Aventurier	
B----, Robert	Français	Mécanicien	Anarcho-syndicaliste	
Bry, Louis	Français	Mitrailleur de cuve	Anti-fasciste	
Carraz, Albert	Français	Pilote	Mercenaire	Pilote de l'armée française

APPENDICE II (suite)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Chauvenet, Maurice	Français	Pilote	Anti-fasciste	Pilote et déserteur de l'armée française
Claudel, Roland	Français	Mitrailleur	Communiste	
Combéblais, Maurice	Français	Mitrailleur	Communiste	Blessé à Teruel le 27 décembre 1936
Croces	Italien	Mécanicien	Communiste	
C----, Georges	Belge	Mitrailleur	Anti-fasciste	Blessé à Teruel le 27 décembre 1936
Danioud	Français	Pilote de chasse	Anti-fasciste	Pilote de l'armée française
Deshuis	Français	Pilote	Communiste	Pilote de l'armée française; avec Bernier, responsable du Parti dans l'escadrille
Deverts, René	Français	Mitrailleur	Socialiste	Blessé à Málaga le 11 février 1937
Dudic	Yougoslave	Pilote	Anti-fasciste	
Férak	Tchèque	Pilote	Anti-fasciste	
Florein, Marcel	Français	Pilote	Anti-fasciste	Armée française; pilote à Teruel le 27 décembre 1936
G----, Paul	Français	Mitrailleur	Communiste	Blessé à Málaga le 11 février 1937; chauffeur de Malraux entre missions
Lacloche	Français		Aventurier	

APPENDICE II (suite)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Lancien, Hippolyte	Français	Mécanicien	Socialiste	
Maréchal, Raymond	Français	Mitrailleur	Anti-fasciste	Blessé à Teruel le 27 décembre 1937; tué pendant la Résistance; collaborateur principal de Malraux dans le maquis de Corrèze
Ollier	Français	Mécanicien	Communiste	
Pazol, Robert	Français	Mécanicien	Anti-fasciste	
Petrovic	Yougoslave	Pilote	Anti-fasciste	
Pons, Roger	Français	Revitailleur, administrateur	Socialiste	Ancien pilote
Poulain, Marius	Français	Pilote de chasse	Socialiste	
Ricard, Roger	Français	Mitrailleur	Anti-fasciste	Tué par des mitrailleurs fascistes quand il sauta en parachute
S----, Guy	Français	Pilote	Anti-fasciste	Pilote de l'armée française; grièvement blessé à Málaga le 11 février 1937
Serre, Marcel	Français	Pilote	Mercenaire	Pilote de l'armée française
Soukoff, Bernard	Français	Mitrailleur	Anti-fasciste	
Stolk, Jan-Frédéricus	Indonésien	Pilote	Communiste	Tué à Málaga le 11 février 1937

APPENDICE II (suite)

Nom	Nationalité	Fonction	Politique	Observations
Taillefer	Français	Mitrailleur; navigateur/bombardier à Teruel	Anti-fasciste	Blessé à Teruel le 27 décembre 1936
Theillac	Français	Armurier	Aventurier	
Thomas, Maurice	Français	Mécanicien	Communiste	Dans l'avion qui fut descendu à Mlaga le 11 février 1937
Xéridat	Français	Mitrailleur	Anti-fasciste	Déserteur de l'armée française
<u>Résumé</u>	<u>Nationalité</u>	<u>Fonction</u>	<u>Politique</u>	
	Français	Pilotes	Communistes	11
	Belges	Bombardier	Sympathisants communistes	2
	Italiens	Mitrailleurs	Socialistes	5
	Yougoslaves	Mécaniciens	Anarcho-syndicaliste	1
	Algérien	Armurier	Anti-fascistes	17
	Indonésien	Ravitailleur	Mercenaires	3
	Tchèque		Aventuriers	3
	Total			42

Nous avons également relevé dans l'album de Segnaire les noms de neuf mécaniciens--Bayo, Bertrand, Bozillac, Dehayme, Dufetre, Mazurier, Pietri, Steff, Teraille--dont personne ne se rappelle plus rien.

AVIACION ESCADRE ESPAÑA

Le sous-signé **Andri MALRAUX**, commandant de
l'escadrille España, certifie que le camarade.....
..... appartient a notre
escadrille et qu'il participe aux operations depuis
le 25 AOUT 1936

Albacete le 9 NOVEMBRE 1936

Le Commandant.



Malraux

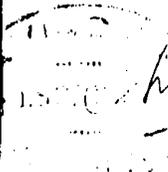
AVIACION

Escadre Antifasciste "Malraux"

Le Commandant de l'Escadrille **André Malraux**, certifie que
le camarade **Sergento**.....
appartient à notre escadrille et qu'il participe aux opérations
depuis le 25 Aout 1936

Valencia le 8 Janvier 1937.

Le Commandant.



Malraux

Les cartes des escadrilles

APPENDICE III

QUELQUES-UNES DES PRINCIPALES MISSIONS EFFECTUEES PAR LES
ESCADRILLES ESPAÑA ET "ANDRE MALRAUX"

<p>A. <u>L'Escadrille España</u></p>	<p>15 août 1936</p>	<p>Jean Darry et Gouinet abattent deux avions de reconnaissance italiens; ce sont les premiers succès de l'escadrille.</p>
<p>16 août 1936</p>	<p>28 août 1936</p>	<p>Michel Bernay, escortant deux Potez 540 vers le front de Teruel, est attaqué par trois Fiat CR-32 de l'escadrille italienne Vicente; il en abat un.</p> <p>Thomas, dont l'avion est descendu par un autre Fiat, saute en parachute et regagne peu après le champ d'aviation.</p> <p>Michel Bernay abat un Bréguet franquistes près de Talavera.</p>
<p>Début de septembre 1936</p>	<p>Début de septembre 1936</p>	<p>Le Nieuport de Hantz est abattu dans le secteur de Madrid par des Fiat de l'escadrille Vicente et le pilote est tué; il pilotait un des deux Nieuport qui escortaient une formation composée d'un Potez 540 et de deux Douglas.</p> <p>Un Lioré, bimoteur sans lance-bombes, bombarde la colonne de Yagüe qui avançait de Talavera sur Tolède. L'objet du vol était d'appuyer la résistance des républicains, sous le commandement du colonel Asensio Torrado.</p> <p>Après avoir effectué la mission le Lioré est poursuivi par trois Fiat; Kozek, mitrailleur tchèque, réussit à en abattre un, et les deux autres s'enfuient.</p>
<p>Pilote Co-pilote/navigateur Mitrailleur (tourelle-avant)</p>	<p>Michel Bernay Victor Valbert (pseudonyme) Heilmann</p>	

APPENDICE III (suite)

Mitrailleur (cuve) Thomas
 Mitrailleur (tourelle-arrière) Kozek
 Mécanicien Aspero

1er septembre 1936

Un appareil de l'escadrille España attaque un champ d'aviation clandestin dans la région d'Olmedo; quatre Junkers 52 (bombardiers trimoteurs) et un dépôt d'essence sont détruits par des bombes incendiaires; deux Heinkel le poursuivent, jusqu'à l'arrivée de deux chasseurs gouvernementaux; les avions allemands refusent le combat et retournent à leur base.

30 septembre 1936

Un Potez 540, abattu par des Fiat, s'écrase dans la Sierra à l'ouest de Madrid.

Pilote

Deshuis (le seul indemne)
 Viezzolli (tué)
 Blondesu (tué)
 Arribas (blessé)
 Issart (blessé)
 Bordalo (blessé)
 Un mécanicien espagnol (tué)

B. L'Escadrille André Malraux

27 décembre 1936

Un Potez 540 (le "N", le Canard Déchaîné de L'Espoir), attaqué par des Heinkel, s'écrase dans les montagnes près de Mora de Rubielos, sur le front de Teruel.

Premier pilote
 Deuxième pilote
 Navigateur/bombardier
 Mitrailleur (tourelle avant)
 Mitrailleur (cuve)
 Mitrailleur (tourelle arrière)
 Mécanicien

Marcel Florein (indemne)
 Bourgeois
 Taillefer
 Raymond Maréchal (grièvement blessé)
 Maurice Combélias (blessé par balles)
 Georges Croisias (blessé par balles)
 Jean Belaïdi (tué avant l'écrasement)

APPENDICE III (suite)

11 février 1937

Le même jour un autre Potez 540, le "S" de Malraux, piloté par Jean Darry et Bourgeois, s'écrase au sol au décollage; il n'y avait pas de victimes, mais tous les membres de l'équipage ont eu de légères blessures; Malraux n'a donc pu participer à cette attaque sur Teruel.

Le Potez "B" attaqué par des Fiat lorsqu'il couvrait l'exode vers Almerfa, après la chute de Málaga le 8 février, tombe dans la mer à Castel de Ferro (près de Motril dans la province de Grenade).

Premier pilote
Deuxième pilote
Bombardier
Mitrailleur
Mitrailleur
Mitrailleur
Mécanicien

Guy Santès (blessé)
Jean-Frédéricus Stolk (tué)
Paul Bernier (blessé)
Paul Galloni (gravement blessé)
Marcel Bergeron
René Deverts (blessé)
Maurice Thomas (Andemne)

APPENDICE IV

L'ESPOIR: IDENTIFICATIONS

L'Espoir fut conçu, composé et publié en pleine guerre espagnole. Plusieurs personnalités politiques, militaires et littéraires y sont nommés: Franco, Azaña, Queipo de Llano, Largo Caballero, Unamuno, etc. D'autres protagonistes du conflit sont présents, mais plus ou moins transposés.

Voici l'identification certaine, probable ou vraisemblable de certains personnages de L'Espoir. L'astérisque indique les membres de l'aviation internationale.

Le Roman	En réalité
Attignies	Julien Segnaire*
Darras	Deshuis*
Gardet	Raymond Maréchal*
Golovkine	Ilya Ehrenbourg/Mikhail Kolstov
Guernico	José Bergamín
Laclerc	Bourgeois* (le mercenaire de l'escadrille España)
Magnin	André Malraux*
Manuel	Gustavo Durán
Le médecin canadien	Norman Bethune
Mireaux	Georges Croisiau*
Pol	Bernard Soukoff*/Maurice Thomas*
Puig	Francisco Ascaso
Pujol	Marcel Florein*
Reyes	Jan-Frédéricus Stolk*
Saïdi	Jean Belaïdi*
Shade	Herbert Matthews
Taillefer	Taillefer*
Vallado	Joaquín Mellado
Ximènes	Colonel Escobar

APPENDICE V
MALRAUX CONFERENCIER (1934-1937)

Date	Lieu	Titre ou Sujet du Discours	Organisation
A. Avant la guerre civile d'Espagne 1934-1936			
17 août - 1er septembre 1934	Moscou	Discours prononcés au Premier Congrès des Ecrivains Soviétiques	Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires
23 octobre 1934	Paris (Palais de la Mutualité)	"L'attitude de l'artiste" (compte rendu du 1er Congrès des Ecrivains Soviétiques)	"
5 décembre 1934	Paris (Salle Bullier)	Rapport des délégués français en Union Soviétique	"
9-10 juin 1935	Paris (Palais de la Mutualité)	"Une littérature en accord avec la vie"	Journées d'Amitié pour l'Union Soviétique
21-25 juin 1935	Paris	"L'oeuvre d'art"	Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture
19 septembre 1935	Paris	"L'art italien"	Maison de la Culture
4 novembre 1935	Paris	"Réponse aux 64 intellectuels d'Occident"	Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture
23 décembre 1935	Paris (Salle Wagram)	"Pour Thaelmann"	Comité pour la Défense de Thaelmann

APPENDICE V (suite)

Date	Lieu	Titre ou Sujet du Discours	Organisation
16 mai 1936	Paris (Cinéma du Matin)	"La querelle du réalisme"	Maison de la Culture
21 juin 1936	Londres	"Sur l'héritage culturel"	Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture
juillet 1936	Paris	"Christianisme et communisme"	Maison de la Culture
B. <u>En Espagne et pour l'Espagne 1936-1937</u>			
1. <u>France et Espagne</u>			
22 mai 1936	Madrid (El Ateneo)	"El movimiento universal por la defensa de la cultura"	Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture
24 mai 1936	Marseille (L'Alcazar)	"Retour d'Espagne par Madrid et les Asturies"	"
juin 1936	Paris (Maison de la Culture)	"Les Evénements d'Espagne"	"
30 juillet 1936	Paris (Salle Wagram)	Compte rendu de son voyage en Espagne	
1er février 1937	Paris (Palais de la Mutualité)	"Les Ecrivains défendent la paix"	Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture

APPENDICE V (suite)

Date	Lieu	Titre ou Sujet du Discours	Organisation
<u>2. Etats-Unis</u>			
26 février 1937	New York (Hotel Roosevelt)	"Forging Man's Fate in Spain"	<u>The Nation</u>
3 ou 4 mars 1937	New York (Mayflower Hotel)	Conférence de presse	American League Against War and Fascism
6 mars 1937	Washington (Hotel Willard)	Allocution	
8 mars 1937	Cambridge (New Lecture Hall, Harvard University)	"The Fascist Threat to Culture"	North American Committee to Aid Spanish Democracy American Friends of Spanish Democracy
11 mars 1937	New York (Macca Temple Auditorium)	Allocution	
16 mars 1937	New York (Hotel Pennsylvania)	"	
22 mars 1937	Los Angeles (Hollywood Roosevelt)	"	
23 mars 1937	Los Angeles (Shrine Auditorium)	"	
27 mars 1937	San Francisco (Hôtel Sir Francis Drake)	Conférence	

APPENDICE V (suite)

Date	Lieu	Titre ou Sujet du Discours	Organisation
<u>2. Etats-Unis (suite)</u>			
27 mars 1937	San Francisco (Trianon Hall)	Allocution	American Society for Technical Aid to Spanish Democracy
28 mars 1937	Berkeley (Faculty Club, University of California)	Conférence	
<u>3. Canada</u>			
2 avril 1937	Toronto (Hart House Theatre, University of Toronto)	Conférence	Bethune Committee of the University of Toronto
2 avril 1937	Toronto (Massey Hall)	"	Canadian League Against War and Fascism
3 avril 1937	Montréal (Faculty of Arts, McGill University)	"	
3 avril 1937	Montréal (Café Martin)	"	
4 avril 1937	Montréal (Eglise presbytérienne américaine)	"La petite guerre mondiale d'Espagne"	Comité pour l'aide médicale à l'Espagne
4 avril 1937	Montréal (Hotel Ford)	Conférence	Montreal Council of the Canadian League Against War and Fascism

APPENDICE V (suite)

Date	Lieu	Titre ou Sujet du Discours	Organisation
4. Espagne			
3 juillet 1937	Barcelone (Comisaría de la Propaganda)	Conférence	Deuxième Congrès des Ecrivains pour la Défense de la Culture
5 juillet 1937	Valence	"	"
7 juillet 1937	Madrid (Ciné Salamanca)	"	"
11 juillet 1937	Valence	"	"

APPENDICE VI

SIERRA DE TERUEL

Titre: Espoir (titre original Sierra de Teruel)

Réalisateur: André Malraux

Dates: Juin 1938 à janvier 1939 en Espagne

Studios: Barcelone

Extérieurs: Barcelone, Tarragone, Montserrat

Première présentation au public: Juin 1945 à Paris

Prix Louis Delluc: Décembre 1945

Générique

Thème: André Malraux

Mise en scène: André Malraux

Découpage technique: André Malraux, Boris Peskine et Max Aub

Scénario et dialogues: André Malraux avec la collaboration de Denis Marion

Traduction espagnole: Max Aub

Premier assistant: Denis Marion

Chef opérateur: Louis Page

Assistants opérateurs: André Thomas et Manuel Berenguer

Script-girl: Paule Boutault

Ingénieurs du son: Robert Teyssere, René Renault, Archimbaud

Montage: André Malraux assisté par Georges Grace

Enregistrement: RCA

Musique: Darius Milhaud

Production: Edouard Corniglion-Molinier et Roland Tual

Durée: 90 minutes

APPENDICE VI (suite)

Interprétation

Muñoz	Andrés Mejuto
Le paysan	José Lado
Attignies	Julio Peña
González	Castillo
Le commandant Peña	José Sempere
Schreiner	Pedro Codina
Mercery	Nicolás Rodríguez
Saïdi	S. Ferro

Projections de "Sierra de Teruel"

<u>Année</u>	<u>Lieu</u>	<u>Localité</u>	<u>Date</u>
1939	Paris	Palais de Chaillot (séance privée)	juillet
1945	Paris	Ciné Max Linder	
1945	Bâle (Suisse)	Congrès International du Cinéma	30 août-8 septembre
1945	Londres	Academy Cinema	A partir du 24 novembre
1947	New York	Fifth Avenue Cinema) Fifty-fifth Street) Playhouse)	A partir du 20 janvier
1949	Paris	Gaumont Palace	30 janvier
1957	New York	Museum of Modern Art	25-28 août
1960	Londres	British Film Institute	mars-avril
1960	Mexico	Ciné de las Américas	24 avril
1970	Paris	Studio Git-Le-Coeur	mars-avril

APPENDICE VI (suite)

Résumé du scénario de "Sierra de Teruel"

Séquence I (15 plans), filmée à Prat de Llobregat (Barcelone)

Le champ d'aviation.

Des volontaires de l'escadrille internationale attendent le retour d'un avion de bombardement qui regagne le terrain, les moteurs en flammes et se pose normalement.

Après avoir ouvert la porte coincée, ils sortent les blessés, qui sont transportés à l'hôpital, ainsi que le corps de Marcelino, pilote italien et commissaire politique de l'escadrille.

(cf. L'Espoir, pp. 53-54, 142)

Séquence II (5 plans), filmée dans les studios de Montjuich

Au champ d'aviation, la salle du mess des Internationaux.

Oraison funèbre de Marcelino Rivelli, par le commandant Peña:
"[. . .] C'était un homme que nous aimions".

Le nom de Marcelino est écrit sur "l'ardoise du village" qui sert à annoncer les morts et à appeler les habitants à l'enterrement.

(cf. L'Espoir, pp. 72, 143)

Séquence III (6 plans), filmée dans les studios de Montjuich

Le bureau du commandant Peña au terrain d'aviation.

Dialogue entre Peña et le pilote Muñoz qui s'apprête à partir en mission. Celui-ci met en relief la faiblesse numérique de l'aviation internationale, surclassée de huit à un.

Une communication téléphonique du quartier général annule son départ.

Séquence IV (9 plans), filmée dans les studios de Montjuich

Dans la droguerie "Chez José", où se trouve un groupe de guérilleros commandé par Carral.

APPENDICE VI (suite)

Un délégué militaire vient leur passer les consignes: sortir de Teruel, occupée par les franquistes, pour aller porter secours au village voisin de Linas, menacé par des troupes maures; et, en même temps, faire sauter un pont sur la route de Saragosse par où arrivent les renforts ennemis.

Séquence V (4 plans), non filmée d'après Aub; filmée mais supprimée au montage selon Marion

Salle à manger d'un riche fasciste. Deux paysans, Pedro et Barca, le cambriolent.

Pendant que l'un le tient en respect avec son doigt caché dans la poche de sa veste, l'autre s'empare des munitions et des provisions qui se trouvent dans la salle.

Le fasciste parvient à s'évader indemne.

Séquence VI (6 plans), filmée dans les studios de Montjuich

Dans la droguerie.

Pedro et Barca répartissent les armes et les provisions entre les partisans.

Carral, chef du groupe, précise la mission: occuper le pont de Saragosse, et apporter de la dynamite aux paysans de Linas.

Séquence VII (12 plans), filmée dans les rues del Call et Santa Ana à Barcelone

Une rue de Teruel.

Les partisans se dirigent vers la "Puerta Vieja", seul endroit par lequel ils peuvent sortir de la ville.

Une patrouille de chars d'assaut qui passe dans une rue voisine... force à s'abriter sous des portes cochères.

D'une fenêtre un franquiste, dissimulé derrière une persienne, tire sur eux. Avant que Carral l'abatte avec sa mitrailleuse, il réussit à tuer deux guérilleros (Ramos et Salvador) et à en blesser trois autres (Luis, Manuel et Sancho).

APPENDICE VI (suite)

Séquence VIII (8 plans), filmée à Tarragone

Une rue de Teruel.

A la "Puerta Vieja" une pièce d'artillerie, servie par des franquistes, gêne leur sortie.

Carral décide de l'aborder avec une auto.

Séquence IX (23 plans), filmée à Tarragone

La rue Móstoles à Teruel.

La voiture de Carral et Agustín dévale à toute vitesse une rue étroite et fonce sur le canon.

Les deux hommes meurent instantanément, mais les autres pourront donc porter secours aux paysans de Linas.

(cf. L'Espoir, pp. 28-30)

Séquence X (5 plans), filmée à Tarragone

Les remparts de Teruel.

Le canon détruit, les partisans franchissent les remparts et courent à travers champs.

Des mitrailleurs franquistes tirent sur eux d'en haut; cloches et sirènes donnent l'alerte dans la ville.

Séquence XI (4 plans), non filmée

L'intérieur d'un garage.

Un mécanicien montre à Gonzalez les coffres de deux voitures, ainsi que des valises, toutes pleines de dynamite.

Séquence XII (27 plans), filmée à Cervera et dans les studios de Montjuich

A Linas, la place de la mairie transformée en quartier général du Comité du Front populaire.

Un paysan, José, ayant repéré un champ d'aviation clandestin utilisé par les fascistes, vient chercher un guide afin de traverser les lignes ennemies et de prévenir les Internationaux.

APPENDICE VI (suite)

Séquence XIII (16 plans), tournée dans les studios de Montjuich

La place de la mairie à Linas.

Les guérilleros arrivent en voiture au Comité du Front populaire. Gonzalez, qui a remplacé Carral au commandement, organise la défense du village. La seule arme dont ils disposent pour combattre les franquistes est la dynamite.

Les paysans construisent une barricade avec des charrettes, des poutres et des objets hétéroclites.

Gonzalez demande à l'instituteur et à Barca de faire apporter tous les récipients pouvant contenir la dynamite.

Séquence XIV (10 plans), tournée à Cervera et dans les studios de Montjuich

Pièce voûtée au rez-de-chaussée de la mairie à Linas.

Queue de femmes et de vieillards qui apportent au Comité leurs ustensiles ménagers (un tonneau, une marmite de fer, un bidon d'essence, une dame-jeanne, un coffre-fort, etc.) pouvant servir à la confection de bombes rudimentaires.

Gonzalez procède au triage pendant que les guérilleros les remplissent de dynamite et y mettent des mèches.

Séquence XV (13 plans), non tournée

La place et les rues de Linas.

Des vaches, effrayées par des rafales de mitrailleuses, traversent le village à la débânde, renversant la barricade.

Gustavo ordonne qu'on enlève les clarines pour faire des bombes.

Séquence XVI (24 plans), non tournée

Une église à Linas.

Emilio monte dans le clocher et descelle la barre de la cloche qui tombe et s'enfonce dans le sol.

Pendant que la foule des paysans se précipite vers la cloche, Emilio dans l'arcade vide signale que dans le lointain il voit des troupes noires.

APPENDICE VI (suite)

Séquence XVII (25 plans), non tournée

La place de la mairie.

Les guérilleros remplissent la grosse cloche de dynamite.

La route de la montagne, à trois cents mètres de Linas.

Les guérilleros, échelonnés le long d'un sentier, lancent les récipients bourrés de dynamite sur un groupe de cavaliers fascistes qui avancent sur le village.

En contrebas de la route au fond de la vallée, un char sort des roseaux.

Séquence XVIII (16 plans), non tournée

Le même sentier à la sortie de Linas.

Six paysans, dont Emilio, Pedro et le maire, poussent une voiture sur laquelle se trouve la grosse cloche remplie de dynamite.

Ils ne réussissent pas à pousser la cloche pour la faire rouler vers le char qui s'approche rapidement.

Séquence XIX (19 plans), non tournée

Dans le lit desséché de la rivière, au fond du ravin.

Cachés sous les arbres, Gonzalez et Gustavo lient les clarines avec du fil de fer. Ils les lancent sur le char qui continue à avancer très vite et parviennent à le démolir.

Trois explosions lointaines leur apprennent que leurs camarades ont réussi à faire sauter le pont miné sur la route de Saragosse.

A l'autre extrémité du ravin six chars avancent dans la direction de Gustavo et de Gonzalez.

Séquence XX (8 plans), tournée dans le Pueblo espagnol (Barcelone) et dans les studios de Montjuich

Entre-temps, José et son guide, Pfo, ont quitté Linas afin de renseigner l'aviation internationale sur l'emplacement du terrain aménagé par les franquistes.

Ils s'arrêtent dans le dernier village avant le front pour se renseigner. Ils entrent dans un bistrot et se mettent à parler avec le cabaretier. Celui-ci ne reconnaissant pas les mots de passe, ils l'invitent à passer dans le jardin derrière le bistrot.

APPENDICE VI (suite)

Le cabaretier tire à bout portant dans le ventre de Pfo, mais avant qu'il puisse se retourner José le poignarde dans le dos.

Séquence XXI (12 plans), non tournée

La place de la mairie à Linas

En raison de l'avance rapide des chars on prend des mesures pour évacuer Linas le plus vite possible.

Des avions franquistes bombardent le village.

Séquence XXII (28 plans), non tournée

Aux alentours de Linas

L'exode des habitants de Linas, terrifiés par les bombardements.

Les chars poursuivent leur avance rapide mais, au dernier moment, la division de Ximénès arrive et les arrête.

Séquence XXIII (9 plans), non tournée

Linas.

Ximénès, ayant établi son Quartier général à Linas, veut coordonner les attaques de l'armée et de l'aviation.

Séquence XXIII bis (13 plans), tournée dans les studios de Montjuich

Le bureau du commandant Peña.

Le paysan, José, se présente au bureau de Peña et le renseigne sur l'emplacement du champ d'aviation aménagé dans un bois. Il offre de monter en avion pour le lui montrer.

(cf. L'Espoir, pp. 384-385)

Séquence XXIV (7 plans), tournée dans les studios de Montjuich

Le bureau du commandant Peña. Préparatifs pour des vols de bombardement.

Peña demande à Attignies de chercher les autos nécessaires au balisage du terrain.

Attignies est promu commissaire politique de l'escadrille.

(cf. L'Espoir, pp. 141, 254)

APPENDICE VI (suite)

Séquence XXV (6 plans), tournée à Prat de Llobregat

Le champ d'aviation.

La voiture de Peña s'approche du petit avion d'essai devant lequel se trouve Schreiner, pilote allemand.

Conversation entre eux.

(cf. L'Espoir, p. 66)

Séquence XXVI (14 plans), tournée dans les studios de Montjuich

La salle du mess à l'aérodrome.

Dialogue entre des volontaires qui s'appêtent à faire des exercices de tir à la mitrailleuse.

(cf. L'Espoir, pp. 73, 94, 364)

Séquence XXVII (5 plans), filmée à Prat de Llobregat

Le champ d'aviation.

L'avion de Schreiner, qui n'a pas piloté depuis 1918, s'écrase à l'atterrissage. Il sort de l'avion démolit et fait ses excuses à Peña: "J'ai travaillé trop longtemps aux mines".

(cf. L'Espoir, p. 69)

Séquence XXVIII (9 plans), filmée à Prat de Llobregat

Le champ d'aviation.

Schreiner s'approche des volontaires qui apprennent à se servir de la mitrailleuse et demande à tirer.

Son essai est remarquable, et il dit avec soulagement: "Ça, je sais encore le faire".

(cf. L'Espoir, pp. 74-75)

Séquence XXIX (4 plans), filmée dans les studios de Montjuich

Le bureau du commandant Peña.

Atignies rentre sans avoir pu trouver les voitures indispensables pour le balisage du terrain.

APPENDICE VI (suite)

Séquence XXX (11 plans), filmée à Prat de Llobregat

Extérieurs des hangars du champ d'aviation.

Peña et Attignies procèdent à l'inspection des avions, tous rapiécés, dans un hangar. Peña découvre le capot d'un appareil neuf--sans moteur.

Les deux hommes partent à la recherche d'autos pour éclairer la piste.

Séquence XXXI (7 plans), filmée à Cervera, Prat de Llobregat et dans les studios de Montjuich

Un village dans la sierra.

Peña et Attignies s'arrêtent dans le premier village et s'entretiennent avec le président du Comité. Ce dernier, après s'être concerté avec les paysans, convient de leur prêter au moins trois autos.

(cf. L'Espoir, pp. 386-387)

Séquence XXXII (16 plans), filmée à Cervera, Prat de Llobregat et dans les studios de Montjuich

Dans la sierra.

Peña et Attignies poursuivent leur chemin dans la nuit; ils vont de village en village, mais sans trouver d'autos.

Au dernier village le président du Comité ne peut leur promettre qu'une seule voiture.

Sur le chemin du retour, en repassant par le premier village, ils aperçoivent un défilé de volontaires qui transportent, à dos d'homme, le ravitaillement.

Séquence XXXIII (14 plans), filmée à Prat de Llobregat

Le champ d'aviation.

Lorsque Peña et Attignies reviennent au champ, les voitures sont déjà arrivées.

Márquez procède à l'essai de balisage et l'on sort les deux avions de bombardement du hangar.

Peña, après avoir donné les dernières consignes à Márquez, monte dans un appareil avec le premier équipage (Attignies et Muñoz). José l'accompagne.

Dans le second avion, piloté par Márquez, se trouvent Pujol, Schreiner, Langlois, Mercery et Saïdi.

APPENDICE VI (suite)

Les deux avions s'envolent en rasant les voitures.

Séquence XXXIV (62 plans), filmée à Montjuich, et dans les airs pour les extérieurs.

Plans alternés des appareils en vol et du visage consterné de José qui regarde à travers la vitre.

Lorsqu'on survole Teruel le paysan n'est pas moins désorienté et l'on descend pour mieux repérer le champ caché.

Le paysage continue à défiler sous l'avion mais le visage de José est de plus en plus contracté par l'angoisse de ne rien reconnaître.

Soudain il crie et leur montre le champ clandestin. En même temps des appareils de chasse franquistes s'appêtent à décoller.

Rafales de mitrailleuse.

(cf. L'Espoir, pp. 390-394)

Séquence XXXV (32 plans), lieu de tournage non indiqué

L'avion de Peña (Attignies et Muñoz) bombarde le champ et mitraille les appareils au sol.

(cf. L'Espoir, p. 394)

Séquence XXXVI (50 plans)

L'avion de Márquez (plans 2-7): Schreiner aperçoit une bombe encore accrochée au fuselage.

L'avion de Peña (plans 8-10): Muñoz signale l'arrivée de sept appareils de chasse ennemis.

L'avion de Márquez (plans 11-50): les chasseurs attaquent, blessent Mercery le mitrailleur au bras.

Schreiner, mitrailleur de cuve, en abat un et la chasse républicaine arrive à la rescousse.

Márquez reçoit deux blessures légères, et Schreiner une balle dans l'estomac.

Le moteur a des ratés et l'avion, qui tombe d'un mètre par seconde, s'écrase dans la sierra de Teruel.

(cf. L'Espoir, pp. 395-398)

APPENDICE VI (suite)

Séquence XXXVII (28 plans), non tournée

Dans la sierra de Teruel

Márquez est défiguré et un paysan, qui s'était approché pour le secourir, fuit lorsqu'il aperçoit ses blessures hideuses.

Un jeune garçon rassure les aviateurs blessés en leur apprenant qu'ils sont tombés en territoire républicain. Lui aussi, effrayé par le visage mutilé de Márquez, s'enfuit. Toutefois, il amène un groupe de paysans qui se mettent à soigner les blessés.

Séquence XXXVIII (16 plans), filmée dans les studios de Montjuich

Salle d'un bureau de poste d'un petit village dans la montagne.

Le premier avion est rentré à sa base et Peña, avisé par téléphone qu'on a vu un appareil tomber dans la montagne, part à la recherche de ses camarades.

L'employé du bureau de poste fait plusieurs appels pour savoir l'endroit exact où est tombé l'appareil--c'est à Valdelinarès.

Peña rend compte des résultats de la mission: dix-huit appareils ennemis détruits.

(cf. L'Espoir, pp. 399-401)

Séquence XXXIX (68 plans), filmée à Collbató

Dans la sierra de Teruel.

La descente de la montagne.

Peña, à dos de mule, va à la rencontre de ses hommes dans la montagne. En plus des blessés, Pujol, Schreiner et Márquez, il y a deux morts, Langlois et Saïdi.

Immense accompagnement du peuple derrière les cercueils des morts et les brancards où sont couchés les blessés et qu'on ramène à Linarès.

BIBLIOGRAPHIE

A. ANDRÉ MALRAUX

1. Oeuvres Principales de Malraux

Lunes en papier. Paris: Editions de la Galerie Simon, 1921.

La Tentation de l'Occident. Paris: Grasset, 1926.

Les Conquérants. Paris: Grasset, 1928.

Royaume farfelu. Paris: Gallimard, 1928.

La Voie royale. Paris: Grasset, 1930.

La Condition humaine. Paris: Gallimard, 1933.

Le Temps du mépris. Paris: Gallimard, 1935.

L'Espoir. Paris: Gallimard, 1937.

Les Noyers de l'Altenburg (La Lutte avec l'ange, 1^{re} partie).
Lausanne-Yverdon: Edition du Haut-Pays, 1943.

La Condition humaine. Edition revue et corrigée. Paris: Gallimard, 1946.

Esquisse d'une psychologie du cinéma. Paris: Gallimard, 1946.

Dessins de Goya au musée du Prado. Genève: Skira, 1947.

La Psychologie de l'art. I. Le Musée imaginaire. Genève: Skira, 1947.

La Psychologie de l'art. II. La Création artistique. Genève: Skira, 1948.

La Psychologie de l'art. III. La Monnaie de l'absolu. Genève: Skira, 1949.

Les Conquérants. Version définitive, avec une postface de l'auteur.
Paris: Grasset, 1949.

Saturne: Essai sur Goya. Paris: Gallimard, 1950.

Les Voix du silence. Paris: Gallimard (Galerie de la Pléiade), 1951.

Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale. I. La Statuaire. Paris: Gallimard (Galerie de la Pléiade), 1952.

Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale. II. Des Bas-reliefs aux grottes sacrées. Paris: Gallimard (Galerie de la Pléiade), 1954.

Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale. III. Le Monde chrétien.
Paris: Gallimard (Galerie de la Pléiade), 1954.

La Métamorphose des dieux. Paris: Gallimard, 1957.

Antimémoires. Paris: Gallimard, 1967.

Le Triangle noir. Paris: Gallimard, 1970.

Les Chênes qu'on abat . . . Paris: Gallimard, 1971.

Oraisons funèbres. Paris: Gallimard, 1971.

2. Collaboration aux revues (1933-1937)

Les articles, préfaces, discours, interviews, etc., d'André Malraux sont beaucoup trop nombreux pour les énumérer ici. Des listes assez complètes se trouvent dans les études de Hoffmann, de Mossus et de Doreniot (voir Introduction, Notes 1 et 5). Nous nous bornons à donner ici une liste complète des écrits mineurs de Malraux pour la période 1933-1937. Au cours de nos recherches nous avons trouvé un bon nombre de textes qui ne figurent dans aucune bibliographie et que nous avons indiqués par un astérisque.

"Exposition Fautrier", NRF, No. 233, février 1933, pp. 345-346.

"S.O.S." (Les procès d'Indochine), Marianne, 11 octobre 1933, p. 3.

*"Le Fascisme en France. Réponse d'André Malraux", Avant-Poste, No. 3, octobre-novembre 1933, pp. 147-148.

"Sanctuaire" (William Faulkner), NRF, No. 242, novembre 1933, pp. 744-747 (article de critique).

"Cinq minutes avec André Malraux" (Marius Richard), Toute l'Édition, 10^e année, No. 4, 9 décembre 1933, pp. 1, 3 (article qui contient quelques déclarations de Malraux).

"Un chapitre inédit de La Condition humaine", Marianne, 13 décembre 1933, p. 4 (fragment non publié dans le roman).

"An Interview with André Malraux", International Literature, No. 5, 1934, pp. 144-146.

*"L'Opinion de Malraux sur l'URSS", Russie d'Aujourd'hui, Vol. 2, No. 13, janvier 1934, p. 3.

"Trotsky", Marianne, Vol. 2, No. 79, 25 avril 1934, p. 3.

"Les Traqués" (Michel Matvéév), NRF, No. 249, juin 1934, pp. 1014-1016 (article de critique).

"L'art est une conquête", Commune, Nos. 13-14, septembre-octobre 1934, pp. 68-71 (texte d'une allocution prononcée au Congrès des Écrivains Soviétiques, 17 août-1^{er} septembre 1934).

- "L'attitude de l'artiste", Commune, No. 15, novembre 1934, pp. 166-174 (passages du discours prononcé à la réunion de compte rendu du Congrès des Ecrivains Soviétiques, 23 octobre 1934, Paris).
- "Le premier Congrès des Ecrivains de l'URSS", Les Cahiers du Sud, Vol. 21, novembre 1934, pp. 718-719 (courte note qui avait déjà paru dans le Journal de Moscou du 18 août 1934).
- "Tout homme s'efforce de penser sa vie", NRF, Vol. 23, No. 254, novembre 1934, pp. 731-732 (extraits du discours prononcé au premier Congrès des Ecrivains Soviétiques).
- Viollis, Andrée. Indochine S.O.S. Préface d'André Malraux. Paris: Gallimard, 1935, pp. vii-xi.
- "Journal d'un homme de quarante ans" (Jean Guéhenno), NRF, No. 256, janvier 1935, pp. 148-151 (article de critique).
- "L'oeuvre d'art", Commune, No. 23, juillet 1935, pp. 1264-1266 (discours prononcé au Premier Congrès International des Ecrivains pour la Défense de la Culture).
- *"Une littérature en accord avec la vie", Russie d'Aujourd'hui, No. 32, août 1935, pp. 4-5 (sténographie du discours prononcé aux "Journées d'Amitié pour l'Union Soviétique" le 9 et 10 juin, au Palais de la Mutualité).
- "Nos grandes enquêtes littéraires: ce que vous devez à Paris. Réponse d'André Malraux", Toute l'Edition, Vol. 13, No. 295, 26 octobre 1935, p. 1.
- "Sans reprendre haleine" (Ilya Ehrenbourg), NRF, No. 266, novembre 1935, pp. 770-772 (article de critique).
- "Les Nouvelles Nourritures" (André Gide), NRF, No. 267, décembre 1935, pp. 935-937 (article de critique).
- "Réponse aux 64 intellectuels d'Occident", Commune, No. 27, décembre 1935, pp. 410-416 (discours aux premières assises de l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, le 4 novembre 1935, au Palais de la Mutualité; le même texte est repris dans Crapouillot, janvier 1936, pp. 63-64).
- Malraux, André (André Gide, Jean de Moro-Giafferi et autres). Pour Thaelmann. Paris: Editions Universelles, 1935, pp. 16-18 (texte de l'allocation prononcée par Malraux à la réunion organisée par le Comité Thaelmann le 23 décembre 1935 à la salle Wagram, Paris).
- *"Embajadores de la nueva civilización. Malraux, Lenormand y Cassou hablan para Claridad", Claridad, Vol. 1, No. 39, 21 mai 1936.
- *"Una magnífica conferencia de André Malraux en el Ateneo", Claridad, 23 mai 1936, p. 16; 26 mai, p. 4.

- *"Writers in Politics: A Conversation with André Malraux", The New Republic, Vol. 87, 24 juin 1936, pp. 218-219.
- *"André Malraux nous parle des assises tenues à Londres par l'Association Internationale des Ecrivains", Regards, No. 121, 2 juillet 1936, p. 16.
- "Sur l'héritage culturel", Commune, No. 37, septembre 1936, pp. 1-9 (discours prononcé au Secrétariat Général de l'Association des Ecrivains pour la Défense de la Culture, à Londres, 21 juin 1936).
- "The Fascist Threat to Culture" (brochure de 10 pages publiée sous les auspices du Cambridge Union of University Teachers et du Harvard Student Union; texte intégral du discours prononcé par Malraux le 8 mars 1937 au New Lecture Hall, Harvard University).
- "Forging Man's Fate in Spain", The Nation, No. 144, 20 mars 1937, pp. 315-316 (traduction d'un discours prononcé par Malraux à un dîner donné en son honneur par The Nation).
- "Trotzky vs. Malraux", The Nation, Vol. 144, No. 13, 27 mars 1937, p. 351 (traduction d'une lettre de Malraux datée du 13 mars à New-York).
- *"Sees Roosevelt as Greatest Democrat of Present Age" (Interview), Toronto Star, 2 avril, 1937.
- *"André Malraux Seeks Aid for Loyal Air Corps", The Literary Digest, 3 avril 1937, pp. 15-16 (article qui comprend des extraits d'une conversation avec Malraux).
- *"André Malraux à Montréal. Portrait de Malraux conférencier", Le Devoir, Vol. 28, No. 77, 5 avril 1937, p. 12 (extraits d'une allocution prononcée à Montréal le 4 avril; extraits d'une conférence de presse donnée après l'allocution).
- *"M. André Malraux raconte ses expériences d'Espagne", Le Canada, Vol. 35, No. 1, 5 avril 1937, pp. 3, 16.
- *"This is War", Collier's, Vol. 99, 29 mai 1937, pp. 9-10, 36-38.
- *"André Malraux attaqué par Trotsky", Commune, No. 45, mai 1937, pp. 1128-1130.
- *"Malraux à Madrid", Commune, No. 49, septembre 1937, pp. 41-43 (discours prononcé au II^e Congrès des Ecrivains pour la Défense de la Culture au cinéma Salamanca, 7 juillet 1937).
- "L'Espoir", NRF, No. 290, novembre 1937, pp. 705-769 (ces fragments comportent de nombreuses différences par rapport au texte définitif).

3. Ouvrages sur Malraux (liste partielle)

- Boak, Dennis. André Malraux. Oxford: Oxford University Press, 1968.
- Boisdeffre, Pierre de. André Malraux. Paris: Editions Universitaires, 1954.
- Carduner, Jean. La Création romanesque chez Malraux. Paris: Nizet, 1968.
- Dorenlot, F. E. Malraux ou l'unité de pensée. Paris: Gallimard, 1970.
- Fitch, Brian. Les deux univers romanesques d'André Malraux. Paris: Lettres Modernes, 1964.
- Frohock, W. M. André Malraux and the Tragic Imagination. Stanford: Stanford University Press, 1952.
- Hoffmann, Joseph. L'Humanisme de Malraux. Paris: Librairie C. Klincksieck, 1963.
- Jenkins, Cecil. The Concept of the Individual in the Work of Malraux and its Metaphysical, Political and Artistic Implications (thèse de doctorat). Dublin: Trinity College, 1957-58.
- Picon, Gaëtan. Malraux par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1953.

B. LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

1. Ouvrages historiques

Il ne saurait être question de donner ici une liste complète des innombrables études consacrées à la guerre d'Espagne. Nous réunissons sous cette rubrique tous ces livres (récits de témoins, mémoires, études, etc.) qui nous ont permis de suivre le déroulement de la guerre et la participation des escadrilles d'André Malraux, au cours des huit premiers mois.

- Arrarás, Joaquín. Historia de la segunda república española. Madrid: Editorial Nacional, 1968.
- Broué, Pierre et Emile Témime. La Révolution et la guerre d'Espagne. Paris: Les Editions de Minuit, 1961.
- Chavardès, Maurice. Été 1936: la victoire du Front Populaire. Paris: Calmann Lévy, 1966.
- Cleugh, James. Spanish Fury. London: Harrap, 1962.

- Colodny, Robert. The Struggle for Madrid: The Central Epic of the Spanish Conquest (1936-1937). New York: Paine-Whitman Publishers, 1958.
- Delparrie de Bayac, Jacques. Les Brigades Internationales. Paris: Fayard, 1968.
- Eby, Cecil. The Siege of the Alcazar. London: The Bodley Head, 1965.
- Fischer, Louis. Men and Politics. New York: Duell, Sloan and Pearce, 1941.
- Héricourt, Pierre. Les Soviets et la France: fournisseurs de la révolution espagnole. Paris: Editions Baudinière, 1938.
- Hull, Cordell. Memoirs. London: Hodder and Stoughton, 1948. (Voir Vol. I, Ch. 4, "Spain erupts", pp. 475-492.)
- Jackson, Gabriel. The Spanish Republic and the Civil War. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1967.
- Kindelán, Alfredo. Mis cuadernos de guerra. Madrid: Editorial Plus Ultra, s.d.
- Koltsov, Mikhaïl. Diario de la guerra de España. Paris: Ruedo Ibérico, 1963.
- La Cierva, Ricardo de. Cien libros básicos sobre la guerra de España. Madrid: Publicaciones Españolas, 1966.
- Martínez-Bande, José Manuel. La marcha sobre Madrid. Madrid: Librería Editorial San Martín, 1968.
- Matthews, Herbert L. The Yoke and the Arrows. New York: George Braziller, 1961.
- Mora, Constanca de la. Fièvre Espagne. Paris: Editions d'Hier et Aujourd'hui, 1948.
- Nenni, Pietro. La guerre d'Espagne. (Traduit de l'italien par Jean Baumier.) Paris: Maspero, 1959.
- Payne, Stanley G. Falange: A History of Spanish Fascism. Stanford, Calif.: Stanford University Press, 1967.
- Roux, Georges. La guerre civile d'Espagne. Paris: Fayard, 1963.
- Sheean, Vincent. Not Peace but a Sword. New York: Doubleday, Doran and Co., Inc., 1939.
- Taylor, F. Jay. The United States and the Spanish Civil War. New York: Bookman Associates, 1956.

Téry, Simone. Front de la liberté. Espagne, 1937-1938. Paris: Editions Sociales Internationales, 1938.

Thomas, Hugh. Histoire de la guerre d'Espagne. Paris: Livre de Poche, 1967.

Wintringham, Tom. English Captain. London: Faber and Faber, 1939, pp. 37-40.

2. Ouvrages consacrés à l'aviation

Ansaldo, Juan Antonio. Mémoires d'un monarchiste espagnol (1931-1952). Monaco: Editions du Rocher, 1953. (La première partie traite de la deuxième République et de la guerre civile.)

Cot, Pierre. L'Armée de l'Air (1936-1938). Paris: Grasset, 1939.

----- The Triumph of Treason. Chicago, New York: Ziff-Davis Publishing Co., 1944. (Voir pp. 336-365, "The International Aviation Policy".)

De Wet, Oloff. Cardboard Crucifix. The Story of a Pilot in Spain. Edinburgh, London: W. Blackwood and Sons, 1938.

Gisclon, Jean. Des Avions et des hommes. Paris: Editions France-Empire, 1969.

Gomá, José. La guerra en el aire. Barcelone: Editorial AHR, 1958.

Hidalgo de Cisneros, Ignacio. Virage sur l'aile (Souvenirs). Vol. II. (Traduit de l'espagnol par L. Viñes.) Paris: Les Editeurs Français Réunis, 1965.

Salas Larrazábal, Jesús. La guerra de España desde el aire. Barcelone: Ediciones Ariel, 1969.

Segnaire, Julien. La Rançon. Paris: Gallimard, 1952.

Tinker, Frank G. Some Still Live. New York: Funk and Wagnalls Co., 1938.

3. Etudes sur la littérature de la guerre civile espagnole

Benson, Frederick. Writers in Arms. New York: New York University Press, 1967.

Calvo Serer, Rafael. La literatura universal sobre la guerra de España. Madrid: Editora Nacional, 1962.

Garosci, Aldo. Gli intellettuali e la guerra di Spagna. Torino: Giulio Einaudi Editore, 1959.

- Hughes, Emmet John, "A War of Heroes and Legends", Life (International), Vol. 32, No. 1, 1^{er} janvier 1962, pp. 36-47.
- Sabria, Robert, "Lorsque les écrivains se battaient", Magazine Littéraire, No. 5, mars 1967, pp. 44-49.
- Weintraub, Stanley. The Last Great Cause. The Intellectuals and the Spanish Civil War. New York: Waybright and Talley, 1968.
- Wilhelm, Bernard. Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne. Porrentruy (Suisse): La Bonne Press, 1966.

C. L'ESPOIR

1. Comptes rendus en français (1937-1938)

- Alexandre, Jeanne, "L'Espoir", Feuilles Libres de la Quinzaine, No. 52, 25 février 1938, pp. 58-60.
- Arland, Marcel, "L'Espoir", NRF, No. 293, février 1938, pp. 303-308.
- Bidou, Henri, "L'Espoir", La Revue de Paris, 15 janvier 1938, pp. 453-457.
- Billy, André, "L'Espoir", L'Oeuvre, No. 8129, 2 janvier 1938, p. 6.
- Brasillach, Robert, "L'Espoir", L'Action Française, 6 janvier 1938, p. 5.
(Réimprimé dans les Oeuvres complètes, Tome XII. Paris: Le Club de l'Honnête Homme, 1964, pp. 135-137.)
- Brunet, Gabriel, "La Critique: L'Espoir", Je Suis Partout, No. 373, 14 janvier 1938, p. 8.
- Catesson, Jean, "Le paradoxe de L'Espoir", Les Cahiers du Sud, Vol. 26, No. 213, février 1939, pp. 154-157.
- Charny, Maurice, "La guerre en Espagne. Témoignages d'écrivains français", La Lumière, 7 janvier 1938, p. 6.
- Charpentier, John, "L'Espoir", Le Mercure de France, Vol. 282, No. 953, mars 1938, pp. 351-353.
- Fernandez, Ramon, "L'Espoir", Marianne, 19 janvier 1938, p. 6.
- Friedmann, Georges, "Le roman de l'Espagne: L'Espoir", L'Humanité, 29 janvier 1938, p. 8.
- Gillet, Louis, "Idéal d'aristocrates, l'héroïsme peut-il être aussi l'idéal de tout un peuple?", Les Nouvelles Littéraires, No. 795, 8 janvier 1938, pp. 1-2.
- Lalou, René, "Le livre de la semaine: L'Espoir", Les Nouvelles Littéraires, No. 794, 1^{er} janvier 1938, p. 4.

- Loewel, Pierre, "L'Espoir", Ordre, 3 janvier 1938, p. 2.
- Madaule, Jacques, "L'Espoir", L'Aube, Vol. 7, No. 1686, 24 janvier 1938, pp. 1-2.
- , "L'Espoir", Esprit, Vol. 6, No. 65, février 1938, pp. 755-758.
- , "L'Espoir", Temps Présent, Vol. 2, No. 15, 11 février 1938, p. 4.
- Marcel, Gabriel, "L'Espoir", L'Europe Nouvelle, Vol. 21, 5 février, 1938, pp. 142-143.
- , "L'Espoir", La Revue des Jeunes, Vol. 29, No. 3, 10 mars 1938, pp. 359-362.
- Nizan, Paul, "L'Espoir", Ce Soir, 13 janvier 1938, p. 2.
- Noël, Maurice, "L'Espoir", Les Annales Politiques et Littéraires, Vol. 3, 10 janvier 1938, pp. 18-21.
- Petitjean, Armand, "La bataille des livres. André Malraux: L'Espoir", Vendredi, No. 112, 24 décembre 1937, pp. 4-5.
- Picon, Gaëtan, "L'Espoir", Les Cahiers du Sud, Vol. 17, No. 202, février 1938, pp. 142-144.
- La Pie Borgne, "Un nouveau livre d'André Malraux: L'Espoir", Vendémiaire, Vol. 5, No. 208, 12 janvier 1938, p. 5.
- Pierre-Quint, Léon, "Le fait de la quinzaine. Hommes et oeuvres: André Malraux (L'Espoir)", La Lumière, 7 janvier 1938, p. 6.
- Pontcharra, Jean de, "André Malraux, révolutionnaire et romancier", Etudes, Vol. 235, 20 mai 1938, pp. 451-465.
- , "André Malraux, révolutionnaire et romancier", Etudes, Vol. 235, 5 juin 1938, pp. 608-629.
- Porché, François, "La Chronique littéraire: L'Espoir", L'Epoque, Vol. 2, No. 237, 31 janvier 1938, p. 5.
- Richard, Marius, "L'Espoir", La Revue de France, 18^e année, No. 2, 15 janvier 1938, pp. 257-259.
- Rousseaux, André, "La Vie littéraire: L'Espoir", Le Figaro, 1^{er} janvier 1938, p. 6.
- Séverac, J.-B., "L'Espoir", Le Populaire, 29 décembre 1937, p. 5.
- Sinko, Ervin, "L'Espoir", Europe, 15 avril 1938, pp. 570-572.
- Thérive, André, "L'Espoir", Le Temps, 20 janvier 1938, p. 3.
- Traz, Robert de, "L'Espoir", La Revue Hebdomadaire, 8 janvier 1938, pp. 239-243.

- Tricot, Jean-Germain, "L'Espoir", La Flèche, Vol 6, No. 100, 8 janvier 1938, p. 4.
- Vincent, René, "L'Espoir", Civilisation, Vol. 1, No. 1, avril 1938, pp. 23-25.
2. Comptes rendus en anglais (1938-1939)
- Anonymous, "News from Spain: Man's Hope", Time, Vol. 32, No. 19, 7 novembre 1938, pp. 59-62.
- , "Outstanding French Novels", Times Literary Supplement, 5 février 1938, p. 88.
- , "Men at War: Days of Hope", Times Literary Supplement, No. 1910, 10 septembre 1938, p. 581.
- Bates, Ralph, "Malraux's Best Novel", New Republic, Vol. 97, No. 49, 16 novembre 1938, pp. 49-50.
- Beach, Joseph Warren, "The Quality of Man", Kenyon Review, Vol. 1, No. 1, Hiver 1939, pp. 215-217.
- Dix, Edward, "Days of Hope", Saturday Night, Vol. 53, 22 octobre 1938, p. 21.
- Dupee, F. W., "André Malraux", Partisan Review, Vol. 4, No. 4, mars 1938, pp. 24-35.
- Fadiman, Clifton, "Books: Malraux", New Yorker, Vol. 14, 5 novembre 1938, p. 67.
- Greene, Graham, "Days of Hope", The Spectator, Vol. 161, 7 octobre 1938, p. 578.
- Kazin, Alfred, "Modern Men on the Battlefield: Man's Hope", New York Herald Tribune (Books), Vol. 15, No. 11, 13 novembre 1938, p. 5.
- Keenan, D'Elbert, "Man's Hope", Living Age, Vol. 355, janvier 1939, pp. 488-489.
- Kirk, Clara Marburg, "Man's Hope", Survey Graphic, Vol. 28, janvier 1938, p. 35.
- Luccock, Halford E., "Through the Novelist's Window", Christendom, Vol. 4, Hiver 1939, pp. 155-156.
- Mackay, L. A., "Malraux in Spain", The Canadian Forum, Vol. 18, janvier 1939, pp. 314-315.
- Marriott, Charles, "French, American and English Novels", Manchester Guardian, 6 septembre 1938, p. 5.

- O'Brien, Justin, "Malraux's Powerful Novel of the Spanish War", New York Times Book Review, 6 novembre 1938, p. 2.
- R., W. K., "A Vivid Account of Civil War in Spain", Christian Science Monitor (Magazine), 14 décembre 1938, p. 12.
- Rahv, Philip, "Twilight of the Thirties", Partisan Review, Vol. 6, No. 4, Été 1939, pp. 3-15. (Voir en particulier pp. 7-8.)
- Redman, Ben Ray, "The Spirit of Loyalist Spain", Saturday Review of Literature, Vol. 19, 5 novembre 1938, p. 5.
- Rice, Philip Blair, "The Spanish War: Man's Hope", The Nation, Vol. 147, No. 21, 19 novembre 1938, pp. 541-542.
- Stead, Cristina, "Man's Hope", New Masses, Vol. 29, 15 novembre 1938, pp. 22-23.
- Stonier, G. W., "A Magnificent Novel", New Statesman and Nation, Vol. 16, 10 septembre 1938, p. 392.
- Thompson, Ralph, "Outstanding Novels", Yale Review, Vol. 28, Hiver 1939, p. xii.
- Trotsky, Léon, "Letter to André Breton", Partisan Review, Vol. 6, No. 2, Hiver 1938-39, pp. 126-127.
- Walcott, John, "Man's Hope", Atlantic Monthly, Vol. 163, No. 3, mars 1939.
- Wood, Frank, "Malraux Defines the Primal Causes", Boston Transcript, Section IV, 31 décembre 1938, p. 1.

3. Articles

- Girard, René, "L'homme et le cosmos dans L'Espoir et Les Noyers de l'Altenburg", PMLA, Vol. 68, No. 1, mars 1953, pp. 49-55.
- Gonzalez Padilla, María Enriqueta, "El drama de La Esperanza de André Malraux", Anuario de Letras (Revista de la Facultad de Filosofía y Letras, México), 1963, pp. 309-316.
- Guyot, Charly, "Du Temps du mépris à L'Espoir", Labyrinthe (Genève), No. 1, 15 octobre 1944, pp. 1-2.
- Huot, Hélène, "L'Espoir", Cahiers Pédagogiques, No. 67, mars 1967, pp. 63-67.
- Picon, Gaëtan, "Man's Hope", Yale French Studies, No. 18, Hiver 1957, pp. 3-6.

D. SIERRA DE TERUEL

1. Le scénario de "Sierra de Teruel": les écrits de Malraux sur le cinéma

Malraux, André, "Réponse à l'enquête sur Le Cuirassé Potemkine", La Revue Européenne, mai 1927, pp. 452-453.

-----, Esquisse d'une psychologie du cinéma. Paris: Gallimard, 1946. (Ecrit en 1939. Nous avons consulté ce texte dans Scènes Choiesies, Gallimard, 1946. Les 2^e, 3^e et 6^e parties ont été publiées dans un numéro spécial de Formes et Couleurs, No. 6, la même année, s.p.)

-----, "L'importance du cinéma" (Fragments sténographiés de l'allocution prononcée pour la clôture du Festival de Cannes, mai 1959) dans Pierre Lherminier, L'Art du cinéma. Paris: Editions Seghers, 1960, pp. 13-14.

-----, Déclarations sur le cinéma à l'Assemblée Nationale, Le Film Français, Vol. 18, No. 909, 3 novembre 1961, pp. 5-6. (Discussion du budget des Affaires culturelles le 26 octobre 1961. Voir aussi La Cinématographie Française, No. 1943, 2 décembre 1961, pp. 3-4 pour la suite du débat.)

-----, Sierra de Teruel. Traducción y prólogo de Max Aub. México: Ediciones Ara, S.A., 1968.

Marion, Denis, "L'Espoir, film d'André Malraux (avec extraits du scénario original)", La Nef, No. 7, juin 1945, pp. 7-18.

Martin, André et L.-R. Ménager. Sierra de Teruel (fiche du Service de Documentation de la Fédération des centres de Culture Cinématographique). Bordeaux, avril 1947. (Voir pp. 4-8 pour une liste des séquences et quelques extraits de dialogue.)

2. Les livres suivants, consacrés au cinéma en général ou au cinéma français en particulier, contiennent des chapitres, des sections ou simplement des remarques intéressantes sur "Sierra de Teruel"

Agee, James. Agee on Film. Vol. I. New York: Grosset and Dunlop, 1967, pp. 239-242, 288.

Bazin, André. Qu'est-ce que le cinéma? Vol. II. Paris: Les Editions du Cerf, 1959, pp. 14, 15, 18, 107, 109.

-----, Qu'est-ce que le cinéma? Vol. III. Paris: Les Editions du Cerf, 1959, pp. 40-41.

-----, Qu'est-ce que le cinéma? Vol. IV. Paris: Les Editions du Cerf, 1959, p. 18.

- Boussinot, Roger. L'Encyclopédie du cinéma. Paris: Bordas, 1967.
(Espoir, pp. 531-532; Malraux, pp. 1001-1002.)
- Campassi, Osvaldo. 10 anni di cinema francese. Milano: Poligono
Societa Editrice, 1949, pp. 120-125.
- Charensol, Georges. Renaissance du cinéma français. Paris: Editions
du Sagittaire, 1946, pp. 39, 81-84.
- Le Cinéma. Paris: Librairie Larousse, 1966, pp. 166, 271,
352.
- Jeanne, René et Charles Ford. Histoire encyclopédique du cinéma.
Vol. IV. Paris: S.E.D.E., 1958, p. 108.
- Lang, Serge, éd. Cinéma d'aujourd'hui. Genève, Paris: Editions des
Trois Collines, 1945. (Recueil d'exposés lus au Congrès
international du Cinéma à Bâle, 30 août-8 septembre 1945. Voir
chapitre 13, "L'Espoir, Document humain" par Lang.)
- Lherminier, Pierre. L'Art du cinéma. Paris: Editions Segners, 1960.
(Voir en particulier "L'importance du cinéma", pp. 13-14 et de
longs extraits de l'"Esquisse d'une psychologie du cinéma",
pp. 212-216.)
- Mauriac, Claude. Petite Littérature du cinéma. Paris: Les Editions
du Cerf, 1957. (Voir le 11^e chapitre "André Malraux", pp. 26-34.)
- Sadoul, Georges. Histoire du cinéma mondial. Paris: Flammarion,
1949, pp. 292-293, 301.
- Le Cinéma français (1890-1962). Paris: Flammarion, 1962,
p. 86.
3. Etudes et articles consacrés à "Sierra de Teruel"
- Anonyme, "Trois images de L'Espoir", Le Rassemblement, No. 19,
5 février 1949, p. 3.
- , "Espoir (Sierra de Teruel)", Fiche Filmographique No. 77,
Service de Documentation de l'Institut des Hautes Etudes
Cinématographiques, Paris, s.d. (Aussi publié dans Films et
Documents, Vol. 15, No. 79, mai 1954, pp. 359-362.)
- Bazin, André, "A propos de L'Espoir, ou du style au cinéma", Poésie 45,
Nos. 26-27, août-septembre 1945, pp. 125-133.
- Boyer, François, "Espoir" (Court essai inédit consulté à l'Institut
des Hautes Etudes Cinématographiques, s.d. Plusieurs sections
sont reprises dans la Fiche Filmographique No. 77; voir détails
ci-dessus.)
- Calvino, Italo, "Malraux da l'espoir a De Gaulle", Cinema Nuovo
(Milano), Anno VII, No. 134, juillet-août 1948, pp. 5-8.

- Chantal, Suzanne, "Le cinéma sous les bombes", Cinéma, Numéro spécial de Noël 1938, pp. 1084-1085, 1134.
- Chevallier, Jacques, "L'Espoir", Images et Son, mai 1970, pp. 117-119.
- Frank, Nino, "André Malraux, ministre et cinéaste", L'Ecran Français, Vol. 3, No. 23, décembre 1945, pp. 3, 15.
- Gambetti, Giacomo, "La Speranza di André Malraux", Bianco e Nero, Vol. 26, Nos. 10-11, octobre-novembre 1965, pp. 41-46.
- Leenhardt, Roger, "André Malraux et le cinéma", Fontaine (Paris), No. 43, juin 1945, pp. 403-405.
- Marion, Denis, "L'Espoir, film d'André Malraux (avec des extraits du scénario original)", La Nef, No. 7, juin 1945, pp. 7-18.
- , "Comment André Malraux a tourné son film", L'Ecran Français, No. 1, 4 juillet 1945, pp. 8-9. Réimprimé dans Bernard Wilhelm, Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne. Porrentruy (Suisse): La Bonne Press, 1966, pp. 213-215. Voir aussi "Comment fut tourné Espoir", Magazine Littéraire, No. 11, octobre 1967, pp. 18-20 qui reprend le même texte, abrégé (avec plusieurs variantes) mais avec quelques nouveaux paragraphes.)
- , "Le contre-champ; A l'aérodrome; La Pellicule". (Notes prises pendant le tournage d'Espoir et publiées dans la même thèse, pp. 215-219.)
- Martin, André et L.-R. Ménager. Sierra de Teruel (fiche du Service de Documentation de la Fédération des Centres de Culture Cinématographique). Bordeaux, avril 1947.
- Mauriac, Claude, "Il y a dix ans, Malraux achevait L'Espoir", Le Figaro Littéraire, 4 décembre 1948, p. 4.
- , "Malraux et le cinéma", Le Figaro Littéraire, 13 mai 1950, p. 8.
- , "Quand Malraux tournait Espoir", Le Figaro Littéraire, No. 456, 15 janvier 1955, p. 10.
- Mettra, Claude, "André Malraux ou la métamorphose des images", Image et Son, No. 93, juin 1956, pp. 7-9.
- Reck, Rima Drell, "Malraux on Cinema and the Novel", Criticism, Vol. 5, No. 2, Printemps 1963, pp. 112-118. (Un résumé de cet article se trouve dans le South-Central Bulletin, Vol. 22, No. 1, mars 1962, p. 30.)
- Virmaux, Alain, "Une vision neuve du cinéma: fonction d'André Malraux", Le Français dans le Monde, No. 18, juillet-août 1963, pp. 6-7.

4. Comptes Rendus(a) Paris, juillet 1939, Palais de Chaillot (Séance privée)

Altman, Georges, "Du cinéma comme on n'en voit pas souvent (Sierra de Teruel)", La Lumière, Vol. 13, No. 641, 18 août 1939, p. 5.

(b) Paris, 1945

Anonyme, "Espoir, le premier film d'André Malraux", Vendredi, 15 juin 1945.

Chalais, François, "Espoir de Malraux", Carrefour, No. 37, 5 mai 1945, p. 1.

Chamine, "L'Espoir", La Nef, Vol. 2, No. 7, juin 1945, pp. 148-159.

Charensol, Georges, "Le cinéma, Espoir", Les Nouvelles Littéraires, No. 933, 21 juin 1945, p. 6.

Frank, Nino, "Espoir", Spectateur, 27 juin 1945, pp. 1, 5.

Mitry, Jean, "Espoir", Volontés, Vol. 2, No. 28, 6 juin 1945, p. 3.

-----, "L'Espoir", Intermède, No. 1, juillet 1946, pp. 168-169.

Phillips, James E., "New French Films", Film Quarterly, Vol. 1, juillet 1946, pp. 420-421.

Sadoul, Georges, "Le cinéma", Les Lettres Françaises, 18 août 1945, p. 5.

Wheeler, René, "Espoir, d'André Malraux", La Technique Cinématographique, No. 6 (nouvelle série), 1^{er} août 1945, p. 111.

(c) Londres, Academy Cinema, 1945 (à partir du 24 novembre)

Anonymous, "Days of Hope", Kinematograph Weekly, Vol. 345, No. 2015, 29 novembre 1945, p. 24.

Anstey, Edgar, "Days of Hope", The Spectator, No. 6127, 30 novembre 1945, p. 512.

Manvell, Roger, "Espoir - Sierra de Teruel (Days of Hope)", Monthly Film Bulletin, Vol. 12, No. 144, 31 décembre 1945, pp. 157-158.

W., J. G., "Days of Hope", To-Day's Cinema News, Vol. 65, No. 5270, 23 novembre 1945, p. 8.

Whitebait, William, "Days of Hope", The New Statesman and Nation, Vol. 30, No. 771, 1 décembre 1945.

(d) New York, 1947, Fifth Avenue Cinema, Fifty-fifth Street Playhouse

- Agee, James, "Films", The Nation, Vol. 164, No. 5, 1 février 1947, pp. 134, 136.
- Anonymous, "Man Without Weapons", Newsweek, Vol. 29, No. 2, 13 janvier 1947, pp. 82-84.
- , "Man's Hope", Time, Vol. 49, No. 5, 3 février 1947, p. 45.
- Barbarow, George, "The Malraux Film", Politics, Vol. 4, No. 36, mars-avril, 1947.
- Barnes, Howard, "Man's Hope", New York Herald Tribune, 21 janvier 1947.
- Brown, John Mason, "Man's Hope", Saturday Review of Literature, Vol. 30, No. 4, 25 janvier 1947, pp. 20, 22-23.
- Cameron, Kate, "Film of Spanish War on Two Local Screens", Daily News (New York), 21 janvier 1947, p. 34.
- Cerf, Bennett, "Man's Hope", Saturday Review of Literature, Vol. 30, No. 6, 8 février 1947, pp. 4-5.
- Crowther, Bosley, "More Grief Than Hope", New York Times, 21 janvier 1947, p. 29.
- Gellhorn, Kitty, "How Malraux Filmed Man's Hope under Fire", PM, 19 janvier 1947, pp. 9-11.
- Isaacs, Hermine Rich, "Sierra de Teruel", Theatre Arts, Vol. 31, mars 1947, pp. 40-41, 44.
- McCarten, John, "Malraux At Last", New Yorker, 18 janvier 1947, pp. 78, 81.
- O'Hara, Shirley, "Sierra de Teruel", New Republic, Vol. 110, No. 3, 20 janvier 1947, p. 37.
- Winstan, Archer, "Man's Hope: Sierra de Teruel", New York Post, 21 janvier 1947, p. 29.

(e) Paris, 1970, Studio Gît-Le-Coeur, mars, avril

- Baroncelli, Jean de, "Espoir", Le Monde, Vol. 27, No. 7821, 6 mars 1970, p. 12.
- Chapier, Henri, "Espoir d'André Malraux", Combat, No. 7976, 9 mars 1970, p. 13.
- Chauvet, Louis, "Espoir d'André Malraux", Le Figaro, 10 mars 1970, p. 24.

- Estève, Michel, "Espoir, d'André Malraux", Etudes, Vol. 332, mai 1970, pp. 722-725.
- Lachize, Samuel, "Au-delà de l'espérance", L'Humanité-Dimanche, No. 1123, du 2 au 8 mars 1970, p. 29.
- Mauriac, Claude, "Le temps immobile", Le Figaro Littéraire, No. 1241, 2-3 mars 1970, pp. 36-37.
- Renaud, Tristan, "La guerre ordinaire: Espoir (Sierra de Teruel)", Les Lettres Françaises, Vol. 1325, du 11 au 17 mars 1970, pp. 18-19.
- Veillot, Claude, "Malraux 38", L'Express, No. 974, 9-15 mars 1970, p. 76.

E. OUVRAGES DIVERS CONSULTÉS

- Beauvoir, Simone de. La Force de l'âge. Paris: Livre de Poche, 1969 (date de publication, 1960).
- La Force des choses. Paris: Livre de Poche, 1963 (date de publication, 1963).
- Benda, Julien. La Trahison des clercs. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1965 (date de publication, 1927).
- Brasillach, Robert. Les Sept couleurs. Paris: Livre de Poche, 1966 (date de publication, 1939).
- Chaigne, Louis. Reconnaissance à la lumière. Tours: Maison Marne, 1965.
- Chevalier, Haakon. Oppenheimer: The Story of a Friendship. London: André Deutsch, 1966.
- Deutscher, Isaac. The Prophet Outcast: Trotsky, 1929-1940. London: Oxford University Press, 1963.
- Dostoyevsky, Fyodor. The Brothers Karamazov. (Traduit du russe et présenté par David Magarshack.) Harmondsworth, Middlesex: Penguin Books, 1970.
- Duclos, Jacques. Mémoires. Paris: Fayard, 1969.
- Ehrenbourg, Ilya. La Nuit tombe. Paris: Gallimard, 1966.
- Gallo, Max. L'Italie de Mussolini. Paris: Librairie Académique Perrin, 1964.
- Garaudy, Roger. Une Littérature de fossoyeurs. Paris: Editions Sociales, 1947.

- Gide, André. Retour de l'URSS. Paris: Gallimard, 1950 (date de publication, 1936).
- Journal. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1948.
- Kazin, Alfred. Starting Out in the Thirties. Boston: Little, Brown and Co., 1965.
- Koestler, Arthur. The Invisible Writing. New York: Macmillan, 1954.
- Lenormand, Henri. Confessions d'un auteur dramatique. Paris: Albin Michel, 1953.
- Malraux, Clara. Le Bruit de nos pas. III. Les combats et les jeux. Paris: Grasset, 1969.
- Montherlant, Henry de. L'Equinoxe de septembre. Paris: Grasset, 1938.
- Carnets. Paris: Gallimard, 1957.
- Moulin, Laure. Jean Moulin. Paris: Presses de la Cité, 1969.
- Regier, Gustav. The Owl of Minerva. London: Rupert Hart-Davis, 1959.
- Ropars-Wuilleumier, Marie-Claire. De la littérature au cinéma. Paris: Armand Colin, 1970.
- Salcedo, Emilio. Vida de Don Miguel. Salamanca: Ediciones Anaya, 1964.
- Salmon, André. Souvenirs sans fin. Troisième Époque, 1920-1940. Paris: Gallimard, 1961.
- Spender, Stephen. World Within World. London: Hamish Hamilton, 1951.
- Stéphane, Roger. Fin d'une jeunesse. Paris: La Table Ronde, 1954.